

**A la recherche
de la reine
blanche**

Jonas T. Bengtsson

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Jonas T. Bengtsson
À la recherche
de la reine blanche

ROMAN TRADUIT DU DANOIS PAR ALEX FOUILLET

DENOËL
& D'AILLEURS

Jonas T. Bengtsson

À la recherche
de la reine blanche

roman

Traduit du danois par Alex Fouillet

DENOËL
& D'AILLEURS

Je viens d'avoir six ans au moment où Olof Palme est assassiné. On est en février, et il fait très froid. Mon père et moi sommes dans la cuisine, nous mangeons des tartines, je dessine. Nous l'entendons à la radio. Mon père monte le son. La femme à la radio donne l'impression que c'est important. Une grande nouvelle. Je chasse avec mon oncle une graine de pavot qui roule sur la table. Mon père me demande alors de m'habiller. Je ne trouve pas mes chaussettes. Mon père se penche, et enfle mes pieds nus dans mes bottes en caoutchouc.

Nous descendons la rue. Mon père me tient par le bras. Il regarde droit devant lui. Et me traîne. Je suis devenu un sac. Une valise à roulettes. Je lui dis que ça fait mal. Que je n'arrive pas à suivre, mais le vent emporte mes mots.

Le samedi, il y a toujours beaucoup de monde dans la rue. Des voitures qui entrent et sortent des garages, des dames d'un certain âge chargées de filets à provisions. Les derniers achats avant que tout ferme. Mais pas aujourd'hui, nous pouvons avancer sans encombre.

La ville n'est pas grande, et nous arrivons rapidement dans la rue principale.

Mon père regarde droit devant lui, sa bouche n'est plus qu'un trait dans son visage. Je crois qu'il a oublié qu'il me tenait par le bras.

Mon père a les cheveux mi-longs, blond-roux, comme sa barbe. Il la rase une fois par semaine, et elle a le droit de repousser. Il se coupe tout seul les cheveux avec une paire de ciseaux, dans la cuisine. La cigarette fait partie intégrante de sa main, comme une phalange supplémentaire. Il ne porte qu'un t-shirt sous son manteau, toujours ouvert, mais il n'a pas froid. C'est très rare qu'il ait froid. Moi, j'ai presque toujours froid. Je trouve que je lui ressemble. Quand je serai grand, moi aussi je veux me laisser pousser la barbe.

Il dit que je ressemble davantage à ma mère. Mais que c'est bien. Qu'elle était belle.

Je lui dis que quand je serai grand, moi aussi je veux me laisser pousser la barbe, mais le vent emporte de nouveau mes paroles. Il secoue et abîme les arbres, transforme les tuyaux de descente en instruments de musique.

Nous arrivons à l'unique magasin de télévisions de la ville. Les postes en vitrine affichent tous la même image, certains en couleurs, d'autres en noir et blanc. Puis nous sommes repartis, nous entrons, mon père ne me lâche pas avant que nous soyons arrivés devant le mur de téléviseurs. Des grands et des petits, ornés d'étiquettes couvertes de chiffres. Quand la dame à la télévision fait un mouvement de tête, ou baisse les yeux sur ses papiers, toutes les autres dames l'imitent. Ça me fait penser à un jeu auquel nous jouions à la maternelle, dans une autre ville.

Le vendeur est à quelques mètres de nous. Il porte une chemise rayée, un badge nominatif sur la poitrine. Il regarde l'un des téléviseurs, la bouche entrouverte. Une dame d'un certain âge a posé ses sacs de provisions, et n'a pas encore remarqué que quatre pommes s'en étaient échappées. Mon père regarde tout autour de lui, il a du mal à se décider. Il finit par choisir une grande télévision en couleurs, au milieu des autres. Le son est déjà fort, mais mon père le monte encore. Puis il s'immobilise tout à fait. Je suis certain que le premier qui

bougera aura perdu.

L'écran montre une rue sombre, un panneau de signalisation, de la neige. Stockholm. Une zone de trottoir est délimitée par de la tresse rouge et blanche, et les gens sont massés tout autour. Ils sont immobiles eux aussi. Certains ont levé une main devant leur bouche. La femme à la télévision parle lentement, comme si elle venait de se réveiller. Elle dit qu'Olof Palme sortait d'un cinéma non loin. Qu'il était avec sa femme, qu'ils rentraient chez eux après avoir vu *Les Frères Mozart*.

Il y a des taches sombres sur les dalles grises, comme de la peinture. La caméra approche. C'est du sang, répond mon père sans quitter l'écran des yeux.

Nous reprenons notre chemin. Vite, comme pour nous éloigner au plus vite des images dans la télévision.

Je crois que nous rentrons à la maison, jusqu'à ce que nous prenions à droite au niveau de la boucherie désaffectée. Nous descendons vers le port, sur les pavés de la ruelle.

Mon père s'assied sur une traverse en fer, je m'assieds à côté de lui, aussi près que possible. L'eau est noire devant nous. Deux ou trois cotres entrent dans le port. Il y a une grande grue sur notre droite, dont le crochet pend juste au-dessus de la surface. Le ciel est gris.

Mon père dissimule son visage dans la manche de son manteau, de puissants sanglots traversent l'épaisseur du tissu. Il serre si fort ma main qu'il me fait mal.

« Ils l'ont eu, bredouille-t-il. Putain, ils l'ont eu ! »

Je ne me rappelle pas avoir déjà vu mon père pleurer. Je lui demande s'il connaissait Palme, mais il ne répond pas. Il me serre contre lui. J'ai froid aux pieds dans mes bottes en caoutchouc.

« Ils l'ont eu », répète-t-il.

Le vent fait mousser l'eau.

« Je crois qu'on va bientôt devoir déménager de nouveau. »

Nous sommes dans la voiture que mon père a empruntée dans une ferme, sous les aboiements furieux des chiens sales qui étaient dans la cour.

Toutes nos possessions sont sur la banquette arrière et dans le coffre.

« Il est temps pour nous de rentrer à Copenhague, déclare mon père. Tu es né à Copenhague, tu le sais ? »

Il baisse sa vitre, tourne la manivelle, le vieux break blanc râle et grince comme s'il était sur le point de se désintégrer. Puis il sort une cigarette maison de la poche de poitrine de son blouson en jean.

Il tambourine sur le volant, souffle la fumée par le coin de la bouche, retire un brin de tabac de sa lèvre inférieure.

Quand il est question de déménager, il est toujours de bonne humeur, et il rit beaucoup.

Nous passons devant de grands immeubles en béton. Nous sommes entourés de voitures. Puis nous arrivons au bout de l'autoroute, et les maisons se font moins hautes. Ça pourrait être n'importe où. Ça ressemble à des endroits où nous avons habité à de nombreuses reprises par le passé, des endroits avec des supermarchés et des salons de coiffure.

Je ferme les yeux et je suis sur le point de m'endormir, nous conduisons depuis ce matin. Je vois d'abord des cercles blancs à l'intérieur de mes paupières, puis des lumières qui clignent. Je m'assoupis un instant, peut-être plus longtemps.

La voix de mon père me ramène dans le véhicule. « Nous y voici. » J'ouvre les yeux.

Nous sommes arrêtés à un feu rouge. Mon père appuie sur l'accélérateur, le moteur gronde et bout. Il fait ça pour que le moteur ne cale pas, il me l'a expliqué un peu plus tôt dans la journée.

Je regarde par les vitres sales de la voiture, et j'aperçois la ville. C'est très différent de tout ce que j'ai vu jusque-là.

Je me cramponne à ma ceinture de sécurité. Elle me comprime la poitrine, j'appuie le pouce contre le bord tranchant de l'accessoire jusqu'à ce que ça fasse mal. Je vois plein de monde à l'extérieur, qui vont tous dans tous les sens. Beaucoup de bruits, un vacarme infernal. Des coups d'avertisseur, et le couinement de freins d'un bus qui s'arrête à côté de nous.

Quand mon père avance dans le carrefour, je ne peux m'empêcher de retenir ma respiration.

C'est incroyable que nous ne renversions pas un cycliste ou que nous ne tapions aucun des autres véhicules.

Je pose une main sur la vitre froide, et je sens la ville au-dehors gronder, grogner comme un chien en colère.

Je baisse ma vitre, j'ouvre la bouche et je tire la langue. La ville a le goût de gaz d'échappement et de pommes pourries.

Mon père se gare, nous passons la porte cochère et nous entrons dans la cour. Nous marchons sur des carreaux cassés, nous passons devant un appentis en bois dont il manque quelques planches et dont le toit menace de s'effondrer. L'immeuble est en brique rouge. Mon père descend l'escalier de la cave et frappe.

« J'espère que c'est ici », me sourit-il.

Nous attendons, mon père s'apprête à frapper de nouveau quand la porte s'ouvre. Le type est grand, nettement plus âgé que mon père. Des touffes de cheveux gris pointent sur sa tête, par ailleurs toute chauve. Il porte un tablier marron par-dessus un pantalon de travail sale. De fins vaisseaux courent comme autant de petites rivières bleues et rouges sur ses joues et jusqu'à la base de son nez, et dans une narine. Il ressemble à une carte ; j'ai envie de le dire à mon père, mais je n'ose pas ouvrir la bouche.

« Ce n'est pas trop tôt », lâche le type. Il s'essuie les mains dans son tablier, en y laissant de grandes traces grasses.

Nous suivons le concierge dans la cour. Le trousseau de clés qui pend à sa ceinture est le plus gros que j'aie jamais vu. Il fait un tel bruit que nous pourrions suivre son propriétaire les yeux fermés. Nous passons devant des vélos rouillés, d'autres apprentis en bois.

Dans l'escalier, le bonhomme remplit tout, il serait impossible à dépasser si on essayait. Il flotte une odeur de crottes de souris et de gâteaux de viande. Il s'arrête devant une porte en bois dont la peinture verte s'écaille, et frappe. « Les toilettes. Vous les partagez avec le voisin du dessous, le vieux Nielsen. Il est chouette, aucun problème avec lui. » Nous continuons à monter.

« Ça, donc, c'est si vous voulez toujours l'appartement. »

Il sort une clé et ouvre.

L'appartement ressemble à une chose qu'on a amputée, qui n'avait pas grande utilité.

Mon père sourit, comme si c'était exactement de cela qu'il avait rêvé. Une petite cuisine tournée vers la cour, tout juste la place pour une petite table, deux chaises et un lit de camp en bois contre le mur. En déjeunant, nous pourrions regarder dans les appartements en vis-à-vis. Mon père lit mes pensées et fait un geste vers les vitres sombres de l'autre côté de la cour.

« La chambre est ici », poursuit le concierge. Il rentre le ventre pour pouvoir se glisser entre la table et le mur. Il ouvre la porte de la seconde pièce de l'appartement, la chambre que mon père m'a promise. La mienne. La pièce est petite et n'a qu'une fenêtre, si haut placée dans le mur qu'on ne peut pas regarder à travers. À l'époque où cet appartement était une partie oubliée dans un logement plus grand, il devait y avoir des balais, ici. Des monceaux de papiers jaunis. De gros bocaux de conserves de prunes et de pommes. À présent, il y a un lit, dans lequel je dormirai cette nuit. Il flotte une odeur de saleté, sèche et poussiéreuse.

La voix du concierge n'est plus aussi assurée.

« En fait, je pensais que cet appartement était un peu plus grand. J'en ai un autre si vous voulez... »

— C'est parfait, l'interrompt mon père. Nous allons être très heureux, ici. »

Nous raccompagnons le concierge à son atelier. Il y a des taches de graisse par terre, et des outils sur le grand établi sous la fenêtre. Des clés sont suspendues à un mur. Des tas de clés, il doit y en avoir une pour chaque appartement. La nuit,

il entre chez les gens endormis pour prendre de petits morceaux de restes froids dans leur réfrigérateur. Il mange un peu de poulet par-ci, un peu de pâté en croûte par-là. Voilà pourquoi il est aussi gros.

« Vous payez en espèces ? » s'enquiert-il. Mon père hoche la tête.

Ils se serrent la main. Ça me rend toujours fier, je sais que mon père a une bonne poignée de main, j'ai entendu les gens le dire.

Mon père et moi vidons la voiture. Mon père prend les choses encombrantes, les vieilles valises sur le point de se disloquer, pleines de ses livres. Je me charge des sacs en plastique qui contiennent le linge de lit et les serviettes. Pour finir, mon père monte précautionneusement la caisse en bois pleine de disques et la dépose sur le plan de travail de la cuisine. Je ne vois pas la platine disques. Je ne pose pas de question.

Nous allons manger de la viande et des œufs pour le dîner. Achetés au fermier qui nous a prêté la voiture. « Ça va être bon, ça », se réjouit mon père tandis que la viande cuit dans la poêle. Je vois à son regard qu'il n'est pas question que de la viande. « Ça va être bon », répète-t-il.

La porte de ma nouvelle chambre ne ferme pas complètement. Chaque fois que nous essayons, elle grince et se rouvre. La maison a dû bouger depuis qu'elle a été construite, elle s'est étirée et tordue, elle a ouvert grand la bouche et toussé. Je vois mon père d'où je suis, je vois ses pieds qui dépassent du lit de camp, je vois l'orteil qu'il s'est cogné dans une porte la semaine dernière, et qui est encore bleu.

J'entends sa respiration lourde. Je me suis toujours endormi dans le bruit. Très souvent celui des voitures qui roulaient sur la départementale près de ma fenêtre. Ou sur l'autoroute. Dans un appartement très haut au-dessus du sol. Je me suis endormi au son du vent dans les grands arbres au-dehors. Quand il soufflait fort, je fermais les yeux et je les voyais se coucher, pour se redresser ensuite.

Quand nous habitions près de la mer, c'est au bruit des vagues que je m'endormais. Elles venaient de plus en plus près sur la plage, jusqu'à la dense herbe jaune et à travers les buissons, jusqu'à l'intérieur de ma chambre pour m'emporter avec elles.

À présent, je suis dans mon lit, et la ville a ses sons bien à elle.

Mon père est dans la voiture.

Juste avant, j'ai entendu ses pas dans l'escalier. Ses chaussures en cuir claquaient sur les vieilles marches. J'ai entendu la porte de l'immeuble s'ouvrir et se refermer. Je l'ai vu traverser la cour, passer devant l'abri bas des poubelles. Sur les carreaux, et devant le vélo au pneu avant crevé.

Mon père glisse la clé dans le démarreur. La voiture refuse de démarrer. Quand nous sommes allés la chercher hier, elle ne voulait pas démarrer. Même à la troisième tentative.

Je suis dans la cuisine. Mon père a rassemblé le linge de lit et l'a fourré dans le tiroir sous le lit de camp, qu'il a recouvert de coussins. Notre canapé, a-t-il déclaré avec un sourire.

Aujourd'hui, je vais rester seul.

Ça ne pose pas de problème ? m'a-t-il demandé avant de tendre un doigt vers la nourriture sur la table. Un reste de pain du petit déjeuner, un petit paquet de beurre, trois pommes talées et couvertes de sable. J'ai hoché la tête, je m'étais promis de ne pas pleurer. J'ai sept ans, et à cet âge-là, on ne pleure pas.

J'aurais bien aimé l'accompagner, même si j'ai été malade en voiture, hier, à cause du roulis et de l'odeur d'essence. Nous avons été obligés de nous arrêter à plusieurs reprises pour que je puisse vomir. Pourtant, j'aurais bien aimé passer une journée supplémentaire à côté de mon père, pour écouter ses histoires.

C'est trop loin, a-t-il dit. Je vais juste rendre la voiture. Je reviens ce soir. Tard. Je te réveillerai peut-être en rentrant. Ne m'attends pas.

Il a posé un jeu de clés sur la table.

J'ai demandé si je pouvais descendre dans la cour. Bien sûr, a-t-il répondu, avant d'ajouter que ce n'était pas à lui de décider pour moi. Mais qu'il fallait que je sois prudent.

Puis il m'a embrassé sur le front et est sorti.

La voiture démarre. Le moteur gronde, ronronne, tousse. Il descend la rue au volant, dans la grande ville, entouré d'autres véhicules. Tout va très vite. J'espère qu'il fait attention.

Je me dis : Et si je ne le revoyais plus ? Et s'il disparaissait ?

Mais je sais qu'il ne m'abandonnera jamais.

Je ramasse les clés sur la table. Le porte-clés représente une chouette. Elle cligne d'un œil, comme si elle savait une chose que moi je ne sais pas.

J'ouvre la porte et je descends l'escalier de la cuisine.

Mon père m'a raconté que sur les vieilles cartes de l'Afrique et de l'Amérique du Sud, il y avait toujours des taches noires. Des endroits où personne ne savait ce qu'il y avait. Il pouvait y avoir des trésors énormes, de l'or et des pierres précieuses. Des animaux que personne n'avait encore jamais vus, des papillons aussi gros que des mouettes. Mais il pouvait aussi y avoir des monstres et des cannibales. Des choses trop horribles pour qu'on puisse les imaginer. De temps en temps, un découvreur partait explorer certaines de ces taches noires. En dresser une carte. Beaucoup d'entre eux n'étaient jamais revenus.

Je descends lentement. Aujourd'hui, je pose prudemment le pied sur chaque

marche. Je ne crois pas qu'il y ait de piège dans cet escalier, mais ce n'est pas une raison pour basculer dans la témérité.

La cour a grandi dans la nuit. Quand nous suivions le concierge, elle était grande ; aujourd'hui, elle est énorme. Nous avons habité dans de petites villes qui auraient sans doute pu tenir entre les murs de cette cour. J'avance lentement, un pas après l'autre, et je passe devant deux pommiers qui ont fini par n'en former plus qu'un. Je passe sur des carreaux cassés, devant les buissons qui poussent contre le bâtiment. Mes yeux sont un appareil photo, et chaque fois que je les ferme, je déclenche. Quand je remonterai à l'appartement, je sortirai mes crayons, je passerai les images que j'ai dans la tête sur le bloc de dessin que mon père m'a offert il y a quelques semaines.

En marchant, je pense tout le temps à la façon dont je suis arrivé à cet endroit précis. Où j'ai pris à droite, où j'ai tourné à gauche. J'aimerais bien être un bon explorateur. Dans ma poche, ma main est serrée autour de la petite chouette. J'appuie son bec en plastique contre mon pouce.

Un chat se lèche la patte, assis dans un rayon de soleil. Il est gris à taches blanches. Je l'approche lentement, en essayant de ne pas lui faire peur. Je m'accroupis à deux ou trois mètres de lui. Il lève alors la tête et disparaît dans les buissons. J'entends un bruit de clés, le concierge est derrière moi.

« Qu'est-ce que tu fous ici ? »

Je ne réponds pas.

« Tu n'as rien à faire ici. »

Hier, ce n'était qu'un grand type avec des clés et un pantalon sale. Maintenant, je sais que je ne l'aime pas, et qu'à l'avenir, j'essaierai de l'éviter. Je crois que ça ne sera pas difficile, il me suffit d'être attentif aux bruits de clés. Dans cette cour, il doit y avoir des tas d'endroits où se cacher, des endroits où il lui sera complètement impossible d'accéder.

Je retourne en courant vers notre escalier. J'ai pris peur et je cours me cacher à la maison, voilà à quoi ça peut ressembler. Et j'ai peut-être peur du concierge, mais un explorateur ne prend pas ses jambes à son cou. Arrivé à quelques mètres de la porte, je tourne à droite et je longe les abris à vélos, à toute vitesse. Je m'arrête pour écouter. J'entends les voitures dans la rue, et un oiseau qui chante dans l'un des arbres de la cour, mais pas de clés.

J'attends un moment pour être certain, je compte dans ma tête, un... deux... mais je n'entends toujours pas de clés. Puis je repars, je veux repartir en longeant le mur, quand je ressens une soudaine douleur vive dans la nuque. Comme une piqûre d'abeille. Les larmes me montent aux yeux, surtout parce que j'ai eu peur. Je lève une main vers l'endroit où j'ai mal, j'entends quelqu'un rire, tout bas pour commencer, comme s'il cherchait à le dissimuler. Puis le rire enfle, les buissons froufroutent et un garçon sort d'entre les branches. Il a deux ou trois ans de plus que moi, ses cheveux noirs sont mi-longs, et il porte un blouson en jean à franges. Dans la main, il tient un tube en plastique blanc, décoré de ruban adhésif bleu et rouge, c'est le plus long que j'aie jamais vu.

« Excuse-moi, commence-t-il sans cesser de rire.

— Tu m'as fait mal.

— Tu parles bizarrement, comment tu t'appelles ? »

Il faut toujours répondre très vite à cette question, je le sais.

« Peter. » Je trouve que c'est un bon nom. J'aurais très bien pu m'appeler Peter.

« Tu as croisé le concierge ? »

— Oui.

— Il mange les petits enfants. Plus petits que toi, donc. Il en fait de la soupe. Il attend devant l'hôpital, et quand il y a un enfant mort-né... Tu sais ce que c'est ?

— Oui.

— Tant pis. Tu vas dans quelle école ? »

Je n'ai pas envie de lui répondre, je veux m'en aller, rentrer dans l'appartement.

« Où ? je t'ai demandé.

— Nous venons d'emménager ici.

— Tu allais dans quelle école, avant ?

— Je ne vais pas à l'école », réponds-je, et je le regrette sur-le-champ.

« Quel âge tu as ? »

— Sept ans.

— Alors on va à l'école, à moins d'être mongolien. Dans ce cas, on va dans une école spéciale, où on apprend des petits travaux manuels. Tu es mongolien ? »

Je secoue la tête, je suis pratiquement sûr de ne pas être mongolien.

« Alors dans quelle école tu vas ? »

Je ne réponds pas.

« On va être amis, reprend-il. Nous deux. »

Je retourne à l'appartement. Je marche aussi lentement que possible, je ne veux pas courir. Au moment où je tends la main vers la poignée de la porte, j'entends quelque chose atteindre le battant juste au-dessus de ma tête.

Dans le lit, ce soir-là, la respiration de mon père me manque. Ses histoires aussi. J'ai les yeux mi-clos au moment où il rentre. Je ne les ferme complètement que quand il s'est allumé une cigarette et a ouvert une bière.

Mon père dit que la plupart des gens ne voient pas le monde. Nous sommes assis à l'arrière du bus. Il parle à voix basse. Je suis content, parce qu'il ne parle qu'à moi. Il n'y a que moi pour entendre ce qu'il dit.

« La majorité des gens ne voient que ce qu'ils ont envie de voir. Ils n'osent pas voir le monde tel qu'il est. Tu oses, toi ? »

Je déglutis, puis je hoche la tête. J'entends à sa voix que c'est important, ça. « Bien sûr », acquiesce-t-il avant de me serrer contre lui, et je sens les boutons métalliques de sa veste en jean.

« Les gens ne font que se promener dans le monde, complètement aveugles. Tu te rappelles ce que je t'ai dit sur l'électricité ? Que nous nous en servons pour faire griller du pain et allumer la lumière.

— Oui. »

Une fois, j'ai eu le droit d'allumer et d'éteindre la lumière jusqu'à ce que l'ampoule lâche, et nous avons dû dîner à la lueur d'une bougie. Mon père n'était pas fâché, parce que j'avais appris quelque chose.

« Tu as déjà vu de l'électricité ? »

Je secoue la tête.

« Nous savons qu'il y en a dans les fils électriques, mais nous ne pouvons pas la voir. Pourtant, les gens sont persuadés que ça existe. Sans électricité, tous leurs téléviseurs seraient morts. Ils contempleraient le néant. »

Il rit, et je ris avec lui.

« Mais que quelque chose ne soit pas si facile à voir, ça ne veut pas dire que ça n'existe pas. »

Le bus se remplit lentement. Mon père regarde par la fenêtre. Je crois d'abord qu'il a fini de parler, mais il se penche alors vers moi, son souffle me chatouille dans la nuque.

« Ce n'est pas parce que les gens ne peuvent pas voir les choses. Ils ont toujours pu les voir. Les livres en sont pleins. Les histoires aussi. Mais la peur s'est emparée d'eux. Ils n'osent plus. Ils font mine de ne plus rien voir du tout. Quand ils descendent à la cave, tard dans la soirée, et qu'ils entendent un bruit inattendu, ils rigolent. Ils rient d'eux, parce qu'il n'y a rien. C'est ce qu'ils ont décidé. »

Mon père me regarde. Serre mon épaule.

« Je te dis ça parce que tu es un grand garçon, maintenant.

— J'ai sept ans.

— Oui, tu es un grand garçon. »

Je regarde par la fenêtre. J'essaie de toutes mes forces de voir comme le dit mon père, mais je ne sais pas très bien quoi regarder.

« Je peux aller à l'école, papa ?

— Tu veux ? Tu sais lire... »

Je hoche la tête, j'ai toujours su lire.

« Oui, mais il y a autre chose...

— C'est-à-dire ?

— Compter. À l'école, on apprend à compter.

— Oui... Mais tu sais bien qu'il est trop tard pour commencer l'école cette

année, hein ? »

Je hoche la tête. On est en avril. L'affreux mois d'avril, comme dit toujours mon père.

Il me regarde, longtemps. Il m'observe. Comme s'il s'amusait de quelque chose, et l'aurait volontiers partagé avec moi si j'avais été plus grand. J'ai vraiment hâte de grandir.

Au-dehors, la ville file sous nos yeux. Elle est si grande que je ne vois jamais deux fois de suite les mêmes personnes.

Mon père m'ébouriffe les cheveux.

« Si tu veux aller à l'école, bien sûr que tu pourras y aller. »

J'apprends lentement à connaître la ville. Elle est là. Une fois qu'on quitte la cour. De l'autre côté de la porte cochère. Petit à petit, une rue après l'autre. Moins que ça. D'ici jusqu'au coin, trente et un pas. Du coin au kiosque, cinquante-deux pas.

Toujours en tenant la main de mon père. Certaines fois, nous nous promenons juste ; d'autres fois, il achète du tabac et des feuilles. Nous achetons un gros sac de pommes de terre chez le marchand de fruits et légumes, et nous le traînons entre nous.

Progressivement, l'appartement devient « la maison », comme quand on dit « On rentre à *la maison* ? », ou : « Qu'est-ce que tu as fait de ton ours en peluche ? Il est à *la maison*. »

Chaque jour, mon père se lève de bonne heure, et nous déjeunons ensemble. De la fenêtre, je le vois traverser la cour et passer la porte cochère. Je lave nos assiettes, je m'habille et je descends.

Je suis toujours un explorateur, mais à présent, je m'en tiens aux buissons, et je tends toujours l'oreille, à la recherche de bruits de clés.

Je continue à trouver de nouveaux coins dans le jardin, je trouve une plante qui a poussé entre deux dalles, elle a des feuilles mauves et de petites taches blanches sur la tige.

Quand le soleil est au plus haut dans le ciel, je remonte à l'appartement. Et je sais que la cour n'est plus à moi. C'est alors qu'arrive le garçon brun, puis les dames à vélo, avec leurs sacs de courses et leurs bébés en pleurs.

Je suis installé dans la cuisine, où je dessine en attendant mon père.

Quand il finit par rentrer, il ne dit rien. Il se traîne jusqu'à la table et se laisse tomber sur la chaise en face de moi. Je sais très bien où il est allé. Il a passé sa journée à sillonner la ville en demandant : *Puis-je vous être utile ?* Et on lui a répondu non, des centaines de fois. Il fume une moitié de cigarette et tend la main vers la pile de dessins.

Je suis dans mon lit, mon père entre avec une chaise. J'entends une télé dans un autre appartement, et une chasse d'eau que l'on tire. Je sens l'odeur de tabac de ses vêtements.

« Où en étions-nous ? demande-t-il.

— Ils venaient d'être libérés par les hommes blancs.

— Oui, c'est ça. »

Chaque soir, mon père me raconte un autre morceau de la même histoire.

L'histoire du roi et du prince qui n'ont plus de maison.

Ils sont partis de par le monde pour trouver la reine blanche et la tuer. Avec une flèche ou un couteau, juste un coup dans le cœur, et le charme sera rompu. À condition qu'ils arrivent à le faire. Le roi et le prince sont les deux dernières personnes encore capables de voir le monde tel qu'il est. Les seuls à ne pas avoir été aveuglés par le sortilège de la reine.

« Elle s'appelle vraiment la reine blanche ? demandé-je à mon père.

— Non, bien sûr que non. Elle a un nom, comme tout le monde. Mais quand elle était petite, elle ressemblait tant à sa sœur qu'on a mis une robe blanche à

l'une des fillettes, et une noire à l'autre. Pour pouvoir les différencier. Et ça leur est resté, si on veut. »

Au bout de deux semaines, mon père a trouvé un travail.

Le vendredi, il rentre à la maison avec une avance, et nous mangeons des escalopes à la viennoise avec des pommes de terre et de la sauce blanche. Mon père boit de la bière et rigole, je bois tant de limonade que je fais sans arrêt des allers-retours aux toilettes. Mon père descend avec moi jusqu'aux toilettes, je n'ose pas y aller tout seul quand il fait noir.

Lundi matin, mon père se lève de bonne heure et part travailler. Il ne rentre qu'en fin d'après-midi, ses vêtements sont trempés de sueur, et il sent le bois. Ses mains sont pleines de petites échardes. Je laisse pousser les ongles de ma main droite, pour pouvoir extraire les tout petits morceaux de bois qui pointent de sa peau.

Nos vies sont désormais calculées par périodes de deux semaines.

Toutes les deux semaines, mon père touche son salaire, et nous le fêtons. Et toutes les deux semaines, nous descendons ensemble payer le concierge.

« Quand on paie comptant, on peut ficher le camp à tout moment », rit-il. Quand je suis avec mon père, je n'ai pas peur du concierge. À ce moment-là, il ressemble à une petite baleine en bleu de travail.

« Mais je sais bien que vous ne le feriez pas. » Il rigole de nouveau.

Je suis assis dans l'escalier, les jambes croisées. Le vieux monsieur qui habite en dessous reste toujours longtemps aux toilettes, parfois plusieurs heures. Je l'entends dire des mots vieillots entre ses plaintes. Je ne l'ai croisé qu'une fois, son visage était fermé. Il a pointé un doigt sur lui, sur la braguette dans le tissu gris et a dit que tout était fichu, là-dedans. Tout pourri. Et il s'est excusé.

Il m'arrive de faire pipi dans l'évier de la cuisine. Il faut que je monte sur une chaise pour y arriver. Mais l'évier se bouche souvent, je ne veux pas que ça sente le pipi dans tout l'appartement quand mon père rentre.

Je suis assis dans l'escalier, j'ai les larmes aux yeux. Ça fait plus de quatre ans que je n'ai pas fait pipi dans ma culotte, et ce n'est pas maintenant que ça va recommencer. Je descends lentement, en espérant tout le temps que la porte des toilettes va s'ouvrir.

C'est l'après-midi, la cour devrait être pleine d'enfants qui jouent. Je ne sais pas si c'est le concierge qui les chasse, ou s'ils ont peur du garçon brun. De temps en temps, j'entends des voix d'enfants par les fenêtres ouvertes. Mais très brièvement, comme des rappels à l'ordre mutuels pour ne pas faire de bruit. Je trouve un coin entre un buisson et un abri en bois. Il s'en faut de peu que je n'arrive pas à me défaire. Je retiens mon souffle et je peins l'arbre avec le jet. Pendant que je fais pipi, je tends l'oreille, à la recherche du bruit des clés du concierge. Je n'entends qu'un oiseau qui chante, et les voitures qui passent au loin. Je peux continuer. Puis les buissons froufroutent derrière moi. La voix est forte et un peu blessée.

« Je croyais que tu étais mon ami. »

C'est le garçon brun.

« Tu n'es pas descendu dans la cour, je ne t'ai pas vu. »

Je me dépêche de me reboutonner.

Il racle le sol avec son pied, comme s'il dessinait avec le bout de sa chaussure.

« Je croyais que nous étions amis, mais tu es resté chez toi, non ?

— Non. »

Il glisse ses cheveux bruns derrière ses oreilles, en un geste que je croyais propre aux filles.

« Tu veux être mon ami ? demande-t-il en penchant un peu la tête sur le côté.

— Oui.

— Et tu ne veux pas m'éviter, hein ?

— Non.

— Alors on est amis, déclare-t-il en sortant une balle de tennis de sa poche. Et on va jouer à Tire sur le singe, tu connais ?

— Oui.

— Tu mens.

— Non.

— Oh si. Je le sais parce que c'est un jeu que j'ai inventé. C'est un jeu super drôle. Tu veux être le singe ? »

Je secoue la tête.

« Tu es sûr ? Tout à fait sûr...? »

Voyant que je ne réponds pas, il hausse les épaules.

« Alors c'est à moi d'être le singe. Tu le regretteras ! »

Je le suis jusqu'à un coin recouvert d'asphalte usé. Il va se placer dos au mur.

« Tu sais compter ?

— Oui.

— Recule en comptant jusqu'à dix. »

Quand il est satisfait de l'endroit où je me trouve, il fait rouler la balle jusqu'à moi.

« Si elle est un peu lisse et moche, c'est parce qu'un chien l'avait dans la gueule, à un moment. »

Il écarte les bras et les jambes.

« Allez, tire sur le singe. »

Je lance la balle, qui l'atteint à la poitrine. J'étais certain qu'il chercherait à l'éviter, mais il n'a pas bougé.

« Tu lances comme une fille, critique-t-il, alors ça ne va pas être drôle. »

Il ramasse la balle.

« N'oublie pas que si tu ne me touches pas, ce sera ton tour d'être le singe. N'oublie pas. »

Il me renvoie la balle en la faisant rouler par terre.

Je lance de nouveau, un peu plus fort. Il ne bouge pas cette fois non plus, il se contente d'un sourire au moment où le projectile l'atteint à l'épaule.

« C'était bien, mais je suis sûr que tu peux lancer plus fort. »

Je le touche au ventre, et il doit y avoir une tache rouge sous son t-shirt.

« Tu fais des progrès à Tire sur le singe. Mais il faut que tu recommences. »

Je lance un peu plus fort à chaque nouvelle tentative. Je l'atteins au ventre, à la poitrine et au bras. Je lui fais une petite entaille à l'oreille.

« Tire sur le singe, crie-t-il. Tire sur ce sale singe. »

La balle laisse une grosse marque rouge juste sous son œil gauche. Il cligne des yeux pour empêcher les larmes de couler.

« Joli tir, complimente-t-il. Je suis très content que tu sois mon ami. Allez, tire sur ce sale singe. »

Je lance de nouveau, la balle rase son oreille droite et tape le mur. Pas de doute, je n'ai pas fait mouche.

Le garçon sourit tandis que la balle rebondit sur l'asphalte.

« Tu n'as pas touché le singe, ce n'était pas terrible... »

Il se frotte la joue, frotte la trace rouge qui s'est étendue jusqu'à ses lèvres enflées.

« J'ai bougé. Excuse-moi, le singe a bougé, il n'en a pas le droit. »

Il fait tourner la balle entre ses mains.

« Elle est pleine de bave de chien. »

Puis il me la renvoie.

« À refaire. Tire sur le singe. »

Je dessine quand mon père rentre.

« Tu vas voir la ville », annonce-t-il.

À quelques rues de l'appartement, il y a un grand magasin de fruits et légumes.

Le responsable du magasin coupe un morceau de fromage qui flotte dans une eau grisâtre. Il parle bizarrement, et nous sourit en tendant le morceau par-dessus le comptoir. Je n'aime pas du tout, c'est beaucoup trop salé, mais je continue à sourire au type et je me force à avaler. Mon père prend un sachet d'olives avec, nous n'avons pas besoin de le payer, et nous repartons.

Je demande à mon père d'où il venait, le type du magasin. Il était brun et ne ressemblait pas aux Chinois dans les grills.

« D'un endroit très différent de notre ville. Mais peut-être pas si différent, malgré tout. »

Je remarque surtout que mon père parle de la ville comme de « la nôtre ». Même si elle me fait peur, j'espère qu'on pourra y rester un peu.

Nous continuons à marcher. Dans des rues, nous passons des coins, des bancs et des bars, où les gens parlent fort et où la lumière est jaune à travers les fenêtres. La ville va bientôt devoir s'arrêter, j'en suis certain. Elle ne peut pas continuer. Au prochain coin de rue, il y aura des champs. Ou des bâtiments bas, une nationale ou une autoroute. Mon père mange des olives et recrache les noyaux. Si nous nous perdons, nous pourrions toujours remonter la piste de noyaux pour retrouver notre chemin.

Nous arrivons sur une grande place.

« Dans le temps, on vendait du foin, ici », m'explique mon père.

Nous passons devant des filles en minijupe. On entend bien leurs talons quand elles font de petits pas sur place.

Je demande à mon père ce qu'elles font.

« Elles gagnent de l'argent, répond-il. Tout le monde doit gagner de l'argent. » Je hoche la tête. Nous avons déjà habité à des endroits où les filles vendaient la même chose, même si mon père pensait que je l'ignorais.

Il crache un noyau d'olive, qui arrive dans une poubelle.

Nous roulons à travers la ville, il est tôt dans la matinée. Je suis assis sur le porte-bagages avant du vélo, un vieux vélo de coursier que mon père a emprunté à son employeur. Le froid de la nuit flotte toujours dans l'air, le soleil se lève mais ne réchauffe pas encore, alors mon père m'a enveloppé dans une couverture. J'ai le nez qui coule, des larmes dans les yeux, mais je souris tellement que mes lèvres me font mal, mes dents sont toutes sèches, il faut que je les humidifie avec ma langue. Je m'allonge sur le porte-bagages et je regarde le ciel. Des mouettes planent très haut au-dessus de nous. Je vois de grands nuages, blancs comme du lait.

Mon père se lève sur les pédales, je vois sa tête au-dessus de la mienne.

« Qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ? » demande-t-il en me regardant. Je sais ce que je dois répondre.

« J'aime les nuages. Les nuages qui passent. Les merveilleux nuages ! »

Nous passons la porte cochère et nous entrons dans la cour. Je saute du porte-bagages.

« Si le chef arrive, reste en retrait. Il n'aime pas les enfants. »

Mon père ouvre l'atelier, qui est petit et sombre. Les vitres de plusieurs fenêtres sont cassées, et recouvertes de carton ou de panneaux en bois.

Tout au fond de l'atelier, il y a une porte fermée par un gros cadenas. Je demande à mon père ce qu'il y a derrière. Il me répond que ça n'a pas d'importance.

Je l'aide à porter les outils dans la cour, une perceuse avec un foret très fin, un tournevis et une lime. Une boîte de marc de café et un verre d'acide acétique. Des pinceaux, et un rouleau de papier de verre.

Pour finir, mon père sort deux vieux fauteuils dans la cour.

Je suis installé sur le coin d'une caisse en métal rouillée qui a naguère contenu des clous. Elle ne s'ouvre pas, j'ai essayé.

Je sais très bien que si je gêne, je ne reviendrai pas, alors je suis tout à fait immobile. J'aime bien voir travailler mon père. Il donne l'impression de n'avoir jamais rien fait d'autre que ça, précisément. Ses gestes sont fluides, il ne s'arrête pas, ne se gratte pas la tête. La cigarette est coincée à la commissure de ses lèvres, la carotte de cendre s'allonge et finit par tomber toute seule. Il a oublié tout ce qui l'entoure, moi compris. Il se sert du papier de verre, du tournevis, de la perceuse. Il trempe les doigts dans le marc de café.

Je ne serai jamais aussi bon que mon père. Pour rien, je le sais. Je commence beaucoup trop vite à m'ennuyer. Ou j'oublie ce que je suis en train de faire, je descends avec les ordures et je me demande ce que je fais tout à coup dans la cour.

« Et quand tu dessines ? » me demande mon père. C'est vrai, je peux passer des heures à dessiner. C'est comme cligner des yeux, et s'apercevoir que le soleil s'est couché.

Mon père recule de quelques pas, il vient de finir son travail sur les deux fauteuils. Il sort une autre cigarette de sa poche de poitrine, la fume en observant son travail, me fait venir d'un geste et me dit que je peux regarder. Le bois est

plus sombre. Le vernis des accoudoirs est parti, je l'ai vu utiliser du papier de verre et la lime.

Les trous qu'il a faits dans les pieds sont si petits que je dois m'accroupir pour les voir. « Des termites, explique-t-il. C'est épouvantable, tous ces termites. » Je le regarde sans comprendre. Mon père sourit.

« Les gens veulent des objets neufs. Ils en veulent aussi de très vieux. Ils bazardent tout ce qui n'entre pas dans l'une de ces catégories. Alors je fais vieillir les objets. »

Quand nous avons mangé nos sandwiches, mon père commence à démonter une horloge comtoise. Il me dit de regarder le ciel, et de le prévenir quand je verrai qu'il va pleuvoir. Il a horreur de travailler à l'intérieur.

Mon père dépose prudemment le cadran sur une feuille de papier journal, trempe son pinceau dans le pot d'acide nitrique.

« Quand j'aurai terminé avec cette horloge, elle aura plus de cent ans. Et elle sera anglaise. »

Un homme entre dans la cour. J'ai envie de rire, il ressemble à un culbuto. Le genre de jouet que l'on couche, et qui se relève toujours. Ses jambes sont courtes, le bas de son corps très large, et il marche d'un pas décidé qui me laisse penser que ce doit être le chef.

Il avance jusqu'aux fauteuils, se penche et les inspecte minutieusement en promenant son index dessus.

« Ce n'est pas mal du tout, constate-t-il.

— Merci. »

Mon père remet précautionneusement les aiguilles à leur place, les petites vis attendent au coin de sa bouche. Le chef relève alors la tête, balaie la cour du regard, comme s'il remarquait un problème. Il m'aperçoit dans le coin, où j'essayais de me faire le plus discret possible.

« Qu'est-ce que c'est que ça, bon Dieu ?

— Mon fils.

— Mais ce n'est pas une maternelle, ici, merde ! »

Mon père pose le verre sur le cadran.

« Il n'a rien à faire ici. »

Je ne bouge plus du tout sur la caisse métallique. J'aimerais être invisible.

« Il doit partir. » Sa voix tremble un peu.

Mon père se redresse. Il mesure une tête de plus que le chef, mais il doit être à peu près deux fois moins lourd.

« Il peut parfaitement s'en aller, si c'est ce que vous voulez. »

Le chef se retourne et entre dans l'atelier. J'entends des outils qui atterrissent par terre. Même s'il n'y a plus personne pour me voir, je suis parfaitement immobile sur ma caisse. Mon père essuie l'horloge avec un chiffon, puis me rejoint et me passe une main dans les cheveux.

« Il ne me virera pas. Pas aujourd'hui, et pas parce que tu es ici. »

Il me tire l'oreille pour rire.

« Il n'a pas le droit de me virer. Il ne trouvera personne pour faire la même

chose à un prix aussi bas. Et... Il se trouve que je ne suis pas mauvais du tout pour ce genre de boulot. »

Je fais le chemin du retour sur le porte-bagages. Il commence à pleuvoir, une pluie chaude d'été. Mon père rit. J'ouvre la bouche, je sens les gouttes tomber sur ma langue.

Je suis réveillé par des bruits qui font penser qu'un animal a décidé de venir agoniser dans notre cuisine. Je les connais, je sais que ça ne s'arrêtera pas tout de suite. Peut-être au bout de dix minutes, peut-être quand le soleil se lèvera.

Mon père est recroquevillé sur la paillasse. Son t-shirt est trempé de sueur. Il tord la couverture entre ses mains, je l'ai déjà vu réduire de vieux draps en lambeaux.

Je lui passe une main sur les cheveux, les longues mèches se collent à son front. J'attrape un torchon propre et j'essuie son front et sa gorge.

Chaque fois que nous déménageons, j'espère que les cauchemars ne nous suivront pas.

Bien que je n'y croie plus.

Nous emménageons, et pendant un certain temps, ils nous laissent tranquilles. Pendant une semaine, un mois. C'est variable.

Je me couche contre lui. La paillasse est étroite, je suis tout près du bord, je sens le bois dur contre mon flanc. Je ne lâche pas son cou, je lui caresse le front, mes doigts se prennent dans ses cheveux, mais il ne se réveille pas. Il ne se réveille jamais. Je pourrais lui hurler dans la tête, il n'ouvrirait pas les yeux.

Mon père sanglote dans son sommeil. Mais moins, à présent, il a remarqué qu'il n'était plus tout seul.

On va s'en sortir, murmuré-je. C'est ce qu'il me dit quand tout est compliqué. On va s'en sortir, tous les deux.

Nous finissons de déjeuner, et mon père essuie la table avec un chiffon humide. Il met un soin extrême à ôter toutes les miettes, tous les grains de pavot. Aujourd'hui, je vais à l'école pour la première fois. Quand les traces du chiffon ont presque disparu, il pose un cahier de brouillon devant moi. Puis il sort le crayon. Un Viking tout neuf à rayures dorées. Il appuie la pointe contre son pouce, hoche la tête avec satisfaction et le place à côté du cahier. Avec la gomme. Au magasin, il la tenait, et m'a demandé : « Tu prévois de faire des erreurs ? Non ? » Il a ri. J'ai aussi reçu un livre sur les dinosaures que j'avais déjà feuilleté longuement, une boîte à casse-croûte ornée d'un tracteur souriant, et une timbale sans illustration.

Nous avons tout acheté samedi, dans une grande librairie du centre-ville. Nous avons acheté les affaires, mais mon père n'a pas sorti d'argent de sa poche. Il m'a déjà expliqué que ça pouvait ressembler à du vol, mais il n'y a pas de mal à prendre des choses dont on a besoin. Et comme ça, on évite de devoir faire la queue.

Avant de rentrer, nous sommes allés dans un petit cinéma. Mon père m'a demandé d'attendre pendant qu'il discutait avec la caissière. Je n'ai pas entendu ce qu'ils disaient, mais je l'ai vu me montrer du doigt. La fille m'a souri, je lui ai souri. Nous avons eu des billets, et il n'a pas eu à sortir d'argent cette fois aussi.

J'espérais que le film parlerait de robots. J'ai vu les affiches en ville, l'image d'un robot et d'un petit garçon de mon âge. Ils ont l'air d'être amis. Mais c'était un film en noir et blanc, muet. Au moment où ils allaient brûler la fille, j'ai pleuré.

Mon père s'assied à table en face de moi. Il allume une cigarette qu'il vient de se rouler, boit une gorgée de café et me regarde.

« Qu'est-ce que tu aimerais apprendre ?

— Les chiffres. »

Mon père m'apprend un chiffre par jour. Je sais bien compter jusqu'à dix, jusqu'à cent aussi, mais il prétend que ça ne suffit pas. Nous commençons par un. « Le plus petit nombre, précise mon père. Et peut-être le plus grand. Il y a longtemps, on associait ce nombre à Dieu. *Un* seul Dieu. Un nombre sacré. Aujourd'hui, on a oublié. C'est pour cela que tu ne vas pas à l'école avec tous les autres. Parce qu'ils ont oublié le sens des choses. Ils voient une pomme. Un vélo. Et plus rien n'a véritablement d'importance. »

De petits coups frappés à la porte. Un petit oiseau mange des graines, tap, tap, tap. Les coups gagnent en puissance, comme un bailleur qui n'a pas eu son argent. Quand je ne sais pas qui c'est, je ne dois jamais ouvrir.

« C'est curieux que vous n'ayez pas mis de nom sur la porte. » Je reconnais la voix du garçon, le brun. « Tout le monde a mis son nom sur la porte, pourquoi pas vous ? »

Le silence retombe sur le palier, j'espère qu'il est parti, mais je n'ai pas entendu de pas dans l'escalier. Je retiens mon souffle, puis j'entends un drôle de bruit, un gratttement, comme s'il laissait glisser ses ongles sur le battant.

« Je crois que je vais être obligé d'en parler à quelqu'un, peut-être de poser la question à mes parents. Leur demander pourquoi vous n'avez pas mis votre nom. »

Je sors de sous la table, j'ouvre et je le suis en bas. Il me tient la main pour traverser la cour et passer la porte cochère.

Le garçon pique un petit morceau de bois dans une crotte de chien. Ce qui ressemble à un grain de maïs reste collé au bout. Nous sommes dans la rue, devant l'immeuble voisin.

« Je ne connais pas le nom de famille de ces garçons, commence-t-il en étalant la crotte de chien sur l'interphone. Mais ils me regardent bizarrement, à l'école, et crient de vilaines choses. »

Le garçon recouvre le bouton marqué « I & H Madsen ».

« Alors on va sans doute devoir étaler de la crotte de chien sur tous les boutons. »

Nous passons à l'escalier suivant. Le garçon étale de la crotte dans les coins. Ne s'arrête que quand tous les boutons sont beiges.

Nous contournons le coin, et nous ne trouvons pas d'autre crotte de chien. Nous cherchons, mais il n'y en a pas à proximité. Le garçon s'assoit sous une porte cochère et baisse son pantalon. Pendant qu'il pousse en gémissant, il reprend : « Nous ne pouvons pas arrêter maintenant. Il se pourrait qu'on n'ait pas mis de crotte sur les bons boutons. Pense à tous ces malheureux qui vont se retrouver avec de la crotte sur les doigts, sans raison. Tu vois le tableau ? »

Chaque jour, le garçon m'attend dans la cour.

« On peut compter sur toi », déclare-t-il quand je le rejoins. Je n'y attache aucune importance, je joue la montre, je dessine et je regarde l'heure tourner.

Pourtant, il est en bas quand je descends.

Nous jouons à Écrase le lapin, le jeu où je dois sauter en l'air, et lui doit réussir à ôter ses mains avant que je ne retombe. D'autres jours, nous jouons à l'Ours sans yeux, et il se met un sac en plastique sur la tête.

Mon père me tend une brique de lait, nous sommes au rayon frais du supermarché. « Möchtest du Milch¹ ? » s'enquiert-il, et je sais que si je veux boire du lait dans les jours qui viennent, j'ai intérêt à répondre correctement.

« Möchtest du Milch ? »

Trouve les mots, trouve la réponse.

Il lève une main en cornet derrière son oreille.

« Entschuldigen, ich habe dich nicht gehört². »

Nous payons, et il lance « Danke schön³ » à la caissière.

Le soir, il m'embrasse sur le front, me borde dans la couette.

« Schlaf gut, Liebchen⁴. »

Mon père m'attend pour le petit déjeuner. Il est allé chercher des croissants chez le boulanger.

« Bonjour, mon fils⁵. »

Il verse une goutte de café dans ma tasse et complète avec du lait.

Mon père dit que le meilleur moment pour apprendre, c'est quand on se lève. Et encore mieux quand on court. Et encore mieux quand on est poursuivi. Puis il rit.

Nous allons dans des musées.

« On peut très bien entrer en douce, explique-t-il, il y a des tas de moyens d'y arriver. On peut entrer en même temps qu'un groupe, trouver des billets chiffonnés devant l'entrée. Mais il vaut mieux ne pas le faire. »

Mon père va voir le gardien à l'entrée, et si c'est une fille, il lui serre la main un peu plus longtemps. Si c'est un homme, c'est une poignée de main courte et décidée. Mon père parle plus fort aux hommes, ils rient plus fort ensemble. Il lui arrive de leur poser une main sur l'épaule. Et nous entrons. Sans jamais payer.

Nous avançons dans un couloir peint en blanc, vers la première salle de tableaux.

« Je sais très bien qu'ils ont l'air de nous rendre un service, me dit mon père. Ils sont gentils, les gens qui nous laissent entrer. Ils ne cherchent pas à savoir où nous allons, ils nous rendent service. » Je hoche la tête pour lui montrer que j'écoute. Nous nous sommes arrêtés devant un tableau qui représente un pêcheur à côté d'un bateau tiré à terre. Le ciel est gris derrière lui.

« Mais nous aussi nous leur rendons un service. Comme le type, là... » Mon père fait un signe de tête vers l'arrière, vers le garde qui vient de nous laisser entrer, un homme d'un certain âge avec des cheveux gris et une belle barbe. Son uniforme est un peu froissé. « Il est là toute la journée, il prend les billets, il dit aux touristes qu'ils n'ont pas le droit d'entrer avec de la glace, ni de faire des photos. » Mon père me regarde toujours comme ça juste avant de dire ce qu'il a de plus important à dire. Ce que je dois retenir.

« C'est très rare que ce type-là ait l'occasion de faire quelque chose pour quelqu'un. Sans en recevoir de contrepartie, juste parce qu'il le peut et qu'il le veut bien. »

J'essaie de répéter dans ma tête ce que mon père vient de dire.

Il tend un doigt vers le tableau du pêcheur devant nous.

« Il est beau, hein ? »

Je hoche la tête.

Nous poursuivons, et sur le tableau suivant, on peut à peine distinguer le petit bateau entre les énormes vagues.

« Quand ce type rentrera chez lui, poursuit mon père, quand il passera à table ce soir, il repensera à ce père et à son fils, et il se dira qu'il leur a donné la possibilité de voir ces tableaux. Son repas sera meilleur, ce soir. »

Je dois regarder longtemps chaque tableau.

« Que représente-t-il ? » demande mon père. Au début, je me contente de répondre. Je dis que c'est un homme sur un appontement. C'est un homme sur un cheval.

« Non, répond mon père. Regarde le tableau. » J'ouvre la bouche. « Non, regarde. » Nous restons longtemps. J'ouvre la bouche, mais pas un mot ne sort, et mon père me serre très fort dans ses bras. « Exact », murmure-t-il.

1. « Veux-tu du lait ? » en allemand.

2. « Excuse-moi, je ne t'ai pas entendu. »

3. « Merci beaucoup. »

4. « Dors bien mon chéri. »

5. En français dans le texte.

« Les amis vont se voir les uns les autres, explique le garçon dans la cour. Aujourd'hui, tu vas voir où j'habite. »

Il me prend la main, et je le suis.

Nous montons l'escalier de la cuisine, ma main transpire dans la sienne. Il a une clé au bout d'un cordon en cuir autour du cou, et ne me lâche qu'au moment d'ouvrir.

La cuisine dans laquelle nous entrons est grande, notre appartement entier tiendrait plusieurs fois dedans. Les portes des placards sont brillantes, tout a l'air d'être très exactement à sa place. Pourtant, il flotte une odeur un peu rance, comme si les locataires étaient partis en vacances en oubliant des choses dans le frigo.

L'appartement est silencieux, nous sommes seuls. Le garçon m'entraîne dans un couloir, puis dans une pièce bleu clair qui sent le parfum. Un mur est orné d'un grand miroir dans le cadre duquel on a coincé des photos de jeunes gens.

Le garçon va jusqu'à la commode, il en sort des soutiens-gorge et des culottes et les jette par terre. Puis tire une coupure de journal du fond du tiroir. Il la déplie et la pose sur le lit, pour que je puisse voir.

« La fille de l'été », lit-on sous la photo d'une fille nue qui sourit à l'objectif. Elle a un ballon de plage brandi au-dessus de la tête, et semble sur le point de le lancer.

« C'est ma sœur, déclare le garçon. Elle a plein de poils sur la fufoune. C'est pour qu'on ne puisse pas voir sa fente. »

Le garçon me prend la main et me conduit dans le salon.

Le revêtement de sol est rouge foncé, et si épais que nos pieds s'y enfoncent. Un grand canapé en cuir est adossé à un mur, encadré de vases en porcelaine de Chine décorés de dragons dorés. Le téléviseur est énorme, noir, brillant.

Il le pousse, et l'appareil oscille sur ses roues.

« On le bousille ? À toi de décider. On le bousille ? »

Voyant que je ne réponds pas, il me prend par le bras et me reconduit dans la cuisine.

Il grimpe sur la table. L'une des portes de placard est munie d'un petit cadenas.

Il me demande de sortir un couteau du tiroir, et je lui tends un couteau à beurre. Il le glisse entre la porte et le placard, le tire et le repousse. Au début, la porte ne cède qu'un peu, grince, et une écharde voltige pour atterrir sur la table.

Le garçon glisse ses cheveux derrière ses oreilles, et force de plus belle. La porte émet un craquement puissant et s'ouvre, un morceau de bois reste pris dans le cadenas.

Il faut que je me pousse pour ne pas être bombardé de paquets de gommes à mâcher et de réglisses. Le garçon se hisse sur la pointe des pieds, utilise le couteau pour vider les étagères. Chocolat en boîtes et en tablettes, gommes à mâcher, bonbons et caramels pleuvent sur nous.

Nous nous asseyons sur la table, entourés de sucreries. Le garçon déchire les sachets, les Dragibus roulent par terre.

« Mange ! » ordonne-t-il.

J'obéis, je continue jusqu'à ce que ma langue soit douloureuse et gonflée dans ma bouche, acide, salée, sucrée, j'ai l'impression que mes dents sont en bois.

« Nègre ! crie le garçon en désignant mes doigts tachés de chocolat.

— Tes parents ne vont pas se fâcher ? demandé-je, la bouche pleine d'oursons en gomme.

— Bien sûr que si. Allez, mange. »

Il lance une boule de réglisse en l'air, et la rattrape entre ses dents.

Quand je redescends je dois m'appuyer au mur. En traversant la cour, je vomis de toutes les couleurs. Au moment où mon père rentre, je suis allongé sur le lit, les deux mains sur le ventre. Je tourne le dos à la porte, et je fais semblant de dormir.

Au mur, il y a l'affiche d'un ours en peluche qui tient une grande brosse à dents entre ses pattes, une autre représente des dents attaquées par le Coca-Cola. Nous sommes dans la salle d'attente du dentiste. Il y a des cubes sur une petite table, une pile de bandes dessinées. Des poissons rouges nagent dans un aquarium, et vont attraper la nourriture à la surface.

Mon père me tient la main, j'essaie de ne pas pleurer. Cette nuit, la rage de dents m'a empêché de dormir, j'ai parlé à mon père du garçon dans la cour, des jeux, d'écrase le lapin et de l'ours sans yeux. Je lui ai parlé des bonbons que nous avions mangés. Mon père m'a répondu avec un sourire qu'on n'attrape pas des caries aussi vite, que c'est bien que je me sois trouvé un ami. Même si c'est un mauvais ami. C'est souvent d'eux qu'on apprend le plus. Pourtant, on dirait une punition. Je me promets de ne plus jamais parler à ce garçon. Plus jamais. Il peut toujours m'attendre dans la cour, je ne descendrai pas.

Je ramasse un *Donald* sur la table, mais je n'arrive pas à lire les mots, j'ai des larmes plein les yeux et ça m'est parfaitement égal que l'oncle Picsou soit ruiné.

« Le dentiste va regarder, me rassure mon père. Alors ça va aller. »

Je ne demande qu'à le croire, mais nous n'avons vu personne depuis que nous sommes arrivés, nous nous sommes justes installés dans les deux derniers fauteuils libres dans le coin. J'ignore comment le dentiste saura que c'est à nous de passer.

Mon père me prend la main.

« *Virtute et armis*, commence-t-il.

— Avec du courage et des armes, réponds-je.

— *Alea jacta est*.

— Les dés sont jetés.

— Et c'était...?

— César...

— Qui était...? »

La salle d'attente se vide lentement pendant que nous passons les *ad* en revue, comme *ad infinitum*, *ad libitum*, *ad notam*.

Nous en arrivons à *ad vitam aeternam*. Je réponds : « Pour la vie éternelle. » Il ne reste plus que nous. Mon père se lève et prend ma main, je le suis dans le bureau de la secrétaire puis dans le cabinet du dentiste. Nous nous arrêtons à la porte pour regarder le dentiste sortir des instruments sur une table en métal. Il doit avoir l'âge de mon père, peut-être un peu moins. Ses cheveux sont bruns, ses tempes dégarnies. Une cigarette se consume dans un cendrier sur l'appui de fenêtre, et le dentiste nous aperçoit.

« Vous devez prendre rendez-vous auprès de ma secrétaire. J'ai terminé pour aujourd'hui. »

Mon père entre.

« J'aimerais que vous examiniez mon fils. »

Sa voix est presque suppliante.

Le dentiste relève la tête, quelque peu surpris que nous soyons encore là. Il tire une bouffée sur la cigarette et l'écrase dans le cendrier.

« Je ne pourrai rien faire si vous n'avez pas pris rendez-vous. »

— Mon fils a mal.

— Malheureusement... »

Nous avançons encore un peu dans la pièce, mon père devant, moi juste derrière.

« Si vous le regardez, vous verrez qu'il a mal.

— Je suis désolé, mais...

— Je n'ai aucune couverture sociale, et je ne peux pas vous payer. Mais je suis convaincu que vous voulez bien nous aider. »

Le ton de mon père change, il est passé à la requête aimable. Le dentiste s'apprête à répondre, mais mon père le devance :

« D'aussi nombreuses années d'études juste pour pouvoir donner des coups de tampon et habiter une belle maison...? »

Le dentiste a l'air un peu perdu, il ouvre la bouche, mais ne dit rien. Mon père a la main à quelques centimètres du bras du médecin, il touche presque l'étoffe blanche de sa blouse.

« Vous voulez bien nous aider. »

Mon père pourrait dire n'importe quoi, à présent, je le croirais.

« Nous avons besoin de votre aide. Je suis convaincu que vous voulez bien nous aider. »

Le médecin ne bouge plus, il est bloqué, puis il laisse ses bras retomber.

« Vous pouvez aller voir le médecin scolaire, c'est gratuit... tente-t-il.

— Non, répond mon père. On ne peut pas. »

L'homme en blouse hoche la tête et pose quelques instruments sur un plateau en métal à côté du fauteuil, puis se penche vers la porte.

« Karina, je prends encore un patient. »

Je m'installe dans le fauteuil, on me passe un morceau de papier absorbant blanc autour du cou.

La secrétaire arrive à la porte. Elle est blonde, elle porte un manteau marron sur le bras, et ses yeux sont las.

« Il n'y avait plus de rendez-vous dans le registre...

— Je prends un tout dernier patient, vous pouvez y aller. Je m'en sortirai seul.

»

Elle reste un instant à la porte, puis hausse les épaules et s'en va. La porte claque derrière elle.

Le dentiste a un petit miroir au bout d'une tige en métal, il le plonge dans ma bouche. Le métal est froid. Il hoche la tête, attrape une aiguille. Mon père me tient la main au moment où le dentiste pique.

« Le plus dur est passé », déclare-t-il avant de demander à mon père de se laver les mains. Pendant qu'il trifouille dans ma bouche, il désigne les différents instruments que mon père doit lui passer. Les mains du dentiste sentent la cigarette. Puis j'entends le son de la fraise, ma mâchoire vibre comme si j'avais une abeille dans la bouche, mais ça ne fait pas mal, pas comme avant.

Quand le dentiste a terminé, tout un côté de ma bouche est inerte. J'essuie la salive avec ma manche. Nous sommes sur le point de remettre nos manteaux

quand mon père rejoint le dentiste et le serre dans ses bras.

Mon père est assis à la table de la cuisine, et il a devant lui tous les journaux qu'il a pu trouver.

Les journaux n'ont pas besoin d'être récents, à partir du moment où ce sont les bons. Ce sont ceux en noir et blanc, sans photos de filles nues.

Il passe de nombreuses heures là, avec un journal déplié devant lui. Je ne le vois pas, j'entends seulement le son de pages qu'on tourne.

Quand il veut fumer, il ne repose pas le journal, je vois juste sa main ressortir. Il trouve toujours le paquet du premier coup. Je vois alors la fumée monter derrière les pages, sa main ressort, il donne deux petites tapes sur le dessus de la cigarette, et la cendre tombe dans le cendrier en dessous. Je ne l'ai encore jamais vu en faire tomber à côté.

Je me glisse jusqu'à lui, sans faire de bruit. C'est dimanche, et il lit l'un des gros journaux. J'évite les lattes qui grincement.

Je pousse doucement le cendrier un peu plus à droite, presque sans bruit.

Mon père continue à lire, il fume et tourne les pages. Sa main ressort, attrape une autre cigarette dans le paquet, se débarrasse de la cendre, continue à lire, trouve une autre cigarette.

Mon père replie son journal et s'apprête à prendre le suivant sur la pile, mais il regarde la table. Sa bouche s'ouvre sous l'effet de la surprise. Devant lui, il y a un petit tas de cendre et de mégots de cigarette.

Il me regarde ; en fait, je pensais qu'il s'en rendrait compte bien plus tôt.

J'ai peur qu'il me crie dessus, comme le jour où une voiture est passée beaucoup trop près et a failli me renverser.

Mon père cligne des yeux plusieurs fois, puis se met à rire. Il rit jusqu'à en avoir les larmes aux yeux. Il balaie la cendre et les mégots dans le cendrier, du tranchant de la main. Il ne s'arrête même pas de rire quand les marques de brûlure sur la table apparaissent.

« Tu as toujours ta chemise blanche ? » me demande-t-il, et je sais qu'il a vu quelque chose dans le journal, peut-être l'une des rubriques de la dernière page. Je secoue la tête ; il y a plusieurs déménagements que cette chemise a disparu.

Mon père me tire le bonnet sur les oreilles. C'est une froide journée d'automne, et il siffle tandis que nous descendons la rue. Je sais qu'il adore le printemps et l'automne, les débuts et les fins, comme il dit. Le reste, c'est seulement du remplissage.

Mon père me tient ouverte la lourde porte, et je le suis dans une entrée recouverte de lambris sombres, puis dans un escalier. Nous croisons des jeunes qui ont des livres dans les bras, et nous arrivons devant une autre porte. Derrière, j'entends des voix. Mon père m'enlève le bonnet et remet mes cheveux en place. Il pose la main sur la poignée, hésite un instant et ouvre. La salle est pleine de monde. Nous sommes les seuls à ne pas avoir des tenues de soirée.

Je ne lâche pas la main de mon père, j'ai peur de disparaître. Nous passons devant des gens qui boivent du vin dans des verres à pied, en parlant et en riant très fort. Je manque à chaque instant de bousculer quelqu'un.

Nous sommes devant le buffet, et mon père me lâche la main.

« Mange tout ce que tu veux, je reviens tout de suite. »

Il disparaît parmi les pantalons et les dos.

Les victuailles sont piquées sur des cure-dents, présentées sur de grands plateaux en argent.

J'essaie de prendre un morceau, je suis convaincu que quelqu'un va crier : Hé, qu'est-ce que tu fais ici ?! Mais personne ne regarde vers moi. En fait, personne ne regarde plus bas que la poitrine des gens. Je commence à une extrémité de la table. La plupart des choses sont vraiment mauvaises, je les lance sous la table, où mon chien attend. S'ils ne parlaient pas si haut, ils entendraient tout le bruit qu'il fait en mangeant.

J'évite le fromage qui sent fort, mais je mange beaucoup de grains de raisin. Je termine par le plat d'œufs brouillés sur de tout petits morceaux de pain toasté. Je commence à un bout, et je me rapproche du centre au fur et à mesure que je mange.

« Tu as grandi », me glisse-t-on à l'oreille, et mon ventre se met à gargouiller. Je me tourne et je plonge le regard dans deux grands yeux marron. Une femme s'est accroupie à côté de moi.

« Si tu as fini de manger tous les œufs, je crois qu'on devrait retrouver ton père. »

Elle me prend la main, et je l'accompagne.

« C'est notre ancien professeur qui prend sa retraite aujourd'hui, mais je suppose que ton père te l'a déjà dit », reprend la femme par-dessus son épaule. Elle me dirige dans ce labyrinthe de jambes et de dos.

Mon père est entre deux autres hommes. L'un est chenu, sa barbe descend jusqu'à son nœud de cravate, je suis presque sûr que c'est le professeur.

« Ah, tu as rencontré Nana », sourit mon père.

Le professeur prend ma main, le contact me fait penser à du papier sulfurisé.

« La dernière fois que je t'ai vu, tu n'étais pas beaucoup plus grand qu'une brique de lait », me glisse-t-il avant de recommencer à discuter avec mon père. La dénommée Nana veut aller chercher du vin, elle me demande si j'aime la

limonade, je hoche la tête.

Le professeur et mon père emploient des mots que je n'ai encore jamais entendus, mais il ne fait aucun doute qu'il ne lui demande pas de réparer un radiateur ou de repeindre une clôture. Mon père est heureux, très heureux, alors je le suis aussi. Même en blouson de jean, il n'a jamais été mieux assorti au décor.

Nana revient sans vin ni limonade. Elle se penche vers mon père, elle a l'air de vouloir lui souffler dans le cou. Je n'entends qu'un mot, qui se cache parmi des centaines qui sont prononcés au même instant dans la salle. C'est le mot *police*. Elle ne sourit plus. Mon père vide son verre et le pose. « Venez, ordonne le professeur. Allez, venez. »

Je ne vois pas mon père, seulement le bras qui m'entraîne. Je percute des gens, ils se retournent, mais nous sommes déjà loin. Nana tient la porte ouverte, envoie un petit baiser aérien à mon père avant de refermer derrière nous.

Nous suivons le professeur dans un long couloir, le soleil de l'après-midi entre par les fenêtres, je vois chaque particule de poussière qui flotte dans l'air.

Le professeur a du mal à marcher et à parler en même temps, les mots arrivent comme des gémissements.

« J'ignore ce qui s'est passé, souffle-t-il. Les gens sont plus enclins à la délation qu'à la recherche. Boire du café et balancer, voilà ce qu'ils préfèrent. J'ignore ce qui s'est passé, et peu me chaut, en fin de compte. »

Le brouhaha s'éteint derrière nous. Le professeur ouvre une porte, et nous entrons dans un petit bureau. Les murs sont couverts d'étagères, une fenêtre haut dans le mur surplombe une table ancienne qui disparaît presque sous les livres et les papiers. Le professeur tire un fauteuil dont le cuir marron est presque perforé par l'usure en de nombreux endroits. Il tapote le dossier.

« C'est cette place que vous auriez dû occuper. C'est cette place que vous devriez occuper à cet instant. »

Mon père ne lui répond pas, et le professeur se met à fouiller dans les papiers sur le bureau. Il prend les livres et les pose sur le fauteuil. Un trousseau de clé apparaît, le professeur le tend à mon père.

« Je n'en aurai plus besoin, dorénavant. »

Nous ressortons du bureau avec le professeur, et nous le suivons dans d'autres couloirs. Puis il s'arrête, s'appuie au mur pour reprendre son souffle.

« Je n'en peux plus. Vous connaissez le chemin. »

Mon père le prend dans ses bras. Le professeur lui fait une bise sur la joue, les yeux brillants.

Je suis de nouveau entraîné. Je manque plusieurs fois de tomber, mes pointes de pied avancent toutes seules.

Dans l'escalier, mon père me soulève et me porte sur l'épaule, comme un sac.

Nous traversons une petite pièce remplie de livres et de poussière, puis une grande pièce où je vois un tableau et plein de bancs, un grand placard à balais et une cuisine carrelée où domine un évier en acier. Mon père utilise toutes les clés. Nous sortons dans une cour.

Mon père lève les yeux vers les petits carreaux, on dirait des yeux. Puis il tire de

nouveau le bonnet sur mes oreilles, et nous sortons dans la rue. Nous marchons aussi vite que possible sans courir, mon père regarde par-dessus son épaule.

« Il faut toujours surveiller les hommes blancs », explique-t-il.

Dans le lit ce soir-là, je demande à mon père comment on reconnaît les hommes blancs.

Il m'a déjà parlé d'eux, je sais que ce sont les assistants de la reine, qu'ils ne sont jamais très loin de capturer le roi et le prince.

« C'est difficile, répond-il. Ce sont les détails qu'il faut chercher. Leur regard. La plupart du temps, ils ressemblent à des gens comme les autres. C'est rare qu'ils se transforment. Et c'est toujours quand ils se croient seuls avec leur victime. Ils prennent alors des têtes d'aigle, de lion ou de loup. Ils mordent, ils déchiquettent.

»

Je demande à mon père si les hommes blancs sont méchants, je suis pratiquement sûr de la réponse. Mais il secoue la tête.

« Ils font seulement ce que la reine blanche leur ordonne. Pour leur part, ils ne font pas la différence entre le bien et le mal. »

Cette nuit-là, je repense aux hommes blancs, j'espère que je serai capable de les reconnaître.

Je dessine un dragon. Je m'entraîne d'abord sur le bloc, puis je reproduis l'esquisse sur un morceau de carton découpé dans une caisse que nous avons trouvée au supermarché. Le dragon a des yeux de serpent, ses sourcils pointent vers le bas en dessinant un V, il est en colère. Sa langue est fendue, ses dents sont très pointues.

Je colorie le cou. Du vert et du bleu. Le dragon doit donner l'impression d'habiter dans un lac, un marécage, peut-être. Il vient de sortir la tête de l'eau, de sentir des gens ou des animaux qu'il va pouvoir manger.

Je suis sur ce dessin depuis que je me suis levé. Je n'ai pas entendu les bruits de l'immeuble ou le tic-tac du réveil. Tout ce à quoi je pensais, c'était à rendre le dragon aussi dangereux que possible. Maintenant, il est indifférent. Sa tête est plus grosse que son corps. Ses griffes sont petites, ridicules. Le soleil est haut dans le ciel, et je sais que le garçon m'attend dans la cour. Je ne veux pas le revoir, c'est décidé. Je colorie la queue du dragon. Le garçon est peut-être en train de donner du fromage aux rats de la cour. Je sors le crayon de couleur vert foncé, je veux dessiner les écailles sur le corps du dragon. Le crayon se fige sur le papier.

Le garçon rigole au moment où je passe la porte. Il a l'air de ne jamais avoir douté que je viendrais.

« Aujourd'hui, tu vas monter la garde, commence-t-il. Comme quand on a étalé de la crotte sur les interphones. »

Il se met en marche, il sait que je vais le suivre.

« Qu'est-ce que tu veux faire ? demandé-je à son dos.

— Nous, qu'est-ce que *nous* allons faire... », répond-il sans se retourner, et je suis presque sûr qu'il sourit. « J'aurais très bien pu te le dire, mais ce n'aurait plus été une surprise. »

Nous passons devant les apprentis et le support des vélos rouillés.

« C'est toujours bien, les surprises », déclare-t-il.

Je hoche la tête, il a sans doute raison. Quand je suis avec lui, je pense plus lentement.

« Tu es mon ami », reprend-il. Nous sommes devant la porte au pied de l'escalier qui mène à l'atelier du concierge. Le garçon montre un endroit devant moi.

« Reste ici, et monte la garde. Si tu entends les clés du concierge, descends à toute vitesse et frappe trois coups. »

Le garçon se glisse à l'intérieur. Je me poste à l'endroit qu'il m'a indiqué. J'ai envie de m'enfuir, mais je ne bouge pas. J'entends le vent qui fait froufrouter les feuilles, j'entends ma respiration qui s'accélère, mais pas de clés.

La porte s'ouvre alors, le garçon brandit une clé au-dessus de sa tête, un gros lot qu'il vient de remporter dans une compétition. Il me saisit le bras et m'entraîne.

« Maintenant, tu vas voir. »

Nous traversons la cour, nous passons devant une baignoire à oiseaux et nous arrivons devant une autre porte. Le garçon me fait rapidement descendre les marches. Il glisse la clé dans la serrure et ouvre. L'obscurité est totale à l'intérieur.

« Dépêche-toi. Ne reste pas planté là. » La porte se referme derrière nous.

Nous avançons dans un petit couloir. Je sens une odeur forte, peut-être de la colle, mais je ne suis pas sûr. J'entends le garçon tâtonner. La lumière clignote plusieurs fois au plafond avant de s'allumer. Nous sommes entourés de chats qui fument la pipe, de rouquines dont le derrière rebondi pointe sous la robe.

Le long des murs, il y a des établis et des piles de tissus multicolores.

« C'est toujours bien, les surprises », répète le garçon. Nous sommes dans un atelier qui fabrique des poupées.

Je sais que je devrais m'en aller, mais je n'arrive pas à arracher mon regard du fourmilier qui a un haut-de-forme sur la tête, ou du singe avec sa canne et ses chaussures rouges. Je parcours les établis du regard, encore des poupées, des girafes affublées de grandes cravates aussi longues que leur cou. Les photos d'une vieille dame penchée sur une machine à coudre sont punaisées sur un tableau, elle coud des oreilles à un lapin, des pattes à un chien. D'autres clichés la représentent entourée d'enfants, avec les poupées sur les genoux. Les enfants rient, et elle sourit avec fierté au photographe. Sur les dernières photos, je vois une petite fille chauve dans un lit d'hôpital. Elle serre contre elle un crocodile à lunettes.

J'entends grogner derrière moi, comme un chien qui mord dans un os. Le garçon a pris une poupée qui ressemble à un homme grandeur nature. J'ai d'abord l'impression qu'il la serre dans ses bras, puis je vois qu'il a planté les dents dans le cou de la poupée. Il arrache presque complètement la tête, de la bourre jaune sort du cou. Il croise mon regard et jette la poupée. Il ramasse une paire de ciseaux sur une table et m'oublie de nouveau tandis qu'il coupe des bras et des jambes. Je sors de la pièce à reculons. Le garçon coupe les oreilles d'un zèbre, la trompe d'un éléphant. Je pars dans le couloir et je ressors.

Je m'arrête dans l'escalier pour que mes yeux s'habituent à la lumière. J'entends alors un bruit de clés. Un gros trousseau qui approche.

Je me jette dans l'un des buissons le long du mur. J'aperçois la jambe de pantalon du concierge sous les feuilles. Il s'arrête juste à côté de ma cachette. Je ferme les yeux, et j'espère de toutes mes forces qu'il ne me verra pas.

Il reste un petit instant, puis descend et ouvre la porte de l'atelier de poupées.

Je suis au lit, mais n'arrive toujours pas à dormir. Mon père est rentré tard du travail, il mange un casse-croûte qu'il vient de se faire dans la cuisine.

J'entends le son d'une capsule quand il ouvre une bière.

J'entends mon père laver son assiette dans l'évier. Puis il s'arrête à la porte, et me demande s'il doit continuer à lire notre histoire. Depuis quelques jours, le roi et le prince marchent dans une forêt ensorcelée. Ils avancent sur un sentier étroit bordé de plantes carnivores. Je demande à mon père si nous pouvons remettre la suite à demain. Si les plantes les mangeront ? Bien sûr que nous pouvons attendre, répond-il. Le roi et le prince s'en sortiront. Mon père m'embrasse le front, laisse la porte entrebâillée. J'entends le crépitement du papier tout fin tandis qu'il se roule une cigarette, une clope, comme il dit.

Il feuillette un livre, et j'entends le grincement de la lampe métallique qu'il approche pour pouvoir lire plus facilement.

Je ne sais pas si j'ai fait ce qu'il fallait aujourd'hui. On ne doit pas cafter. Mais en fait, je n'ai rien dit à personne. Mon père dit que les mauvais choix sont rares. Le plus important, c'est qu'on prenne une décision et qu'on s'y tienne. Je me tourne vers le mur.

Quand le père Noël touille la bouillie, il ouvre la bouche et ferme les yeux. On dirait qu'il rit, mais il n'émet aucun son. Sa barbe est blanche, son costume rouge. Mon père dit qu'il y a un moteur quelque part sous son manteau. Je reste longtemps devant le magasin pour le regarder.

Au départ, je le trouvais amusant, mais il commence à m'inquiéter.

Nous sommes les seuls à ne pas porter de gros sacs de commissions, à ne pas être pressés. Je me gave de cacahuètes qu'offrent presque tous les magasins. Mon père a les dents rougies par le vin chaud. La neige en ville n'est blanche que quand elle vient de tomber. Puis elle vire au gris, et au noir.

« Tu peux m'accompagner au boulot, aujourd'hui », m'informe mon père tout en versant de la cassonade sur ses flocons d'avoine.

« Le chef est dans le Jutland. » Il prend une grosse bouchée, autant que la cuiller peut contenir, ouvre la bouche pour laisser s'échapper la vapeur. « Il est parti régler une succession. »

Le chef est en colère, je l'imagine passer en grondant la porte d'une petite maison jaune en brique. Il repart avec un placard, sous les yeux d'un vieil homme assis dans le canapé. Tout à fait immobile, complètement froid. Un bout de langue apparaît à la commissure de ses lèvres. Le chef soulève ses pieds et tire le tapis qui était coincé dessous.

Aussitôt que mon père nous a ouvert, je file à la porte au fond de l'atelier. Elle est toujours cadénassée. Un jour, le chef oubliera de le remettre.

« Non, vraiment, tu ne sais pas ce qu'il y a là-dedans ? demandé-je de nouveau à mon père tout en tirant sur le cadenas.

— Ça ne nous regarde pas, répond-il avant de sortir ses outils.

— Tu n'aimerais pas le savoir ? »

Il secoue la tête.

« Chacun a le droit d'avoir ses petits secrets. »

Aujourd'hui, j'ai le droit d'aider mon père à vernir une table. Il me montre comment on donne des coups de pinceau réguliers, il faut faire bien attention à ne pas faire de relief. « Le mouillé dans le mouillé, m'explique-t-il. Peins toujours en mettant le mouillé dans le mouillé. » Je veux montrer à mon père que j'y arrive. Le son des voitures dans la rue disparaît. Des coups de pinceau identiques, toujours les yeux sur le bois pour vérifier qu'un poil de pinceau ne s'est pas détaché.

Quelques jours plus tard, nous griffons le vernis avec une brosse métallique. « Tu apprends bien, constate mon père. Je crois que tu es prêt pour quelque chose d'un peu plus difficile. »

Il me soulève sur l'établi, pour que je voie mieux les photos en couleurs au mur. Des photos de meubles qui ont été abîmés par l'eau et les moisissures. De vieux meubles anglais tachés de thé. Des meubles français criblés de minuscules griffures faites par les petits chiens de nobles. On les reproduit avec un cintre en métal, me révèle mon père.

Avant de percer mon premier trou de termites, je regarde longuement les photos. La distance entre les trous doit être la plus exacte possible. Le forêt doit

percer au bon endroit du premier coup, ou les bords s'effritent.

Mes paumes transpirent, je pose le foret contre le bois, la perceuse manque de m'échapper des mains. Quand je la retire, je palpe du bout du doigt. Le trou n'est pas effrité, il est assez petit, et il faut se pencher pour le voir sur le pied de la chaise. Un vrai petit trou de termite. Je suis fier, mais je n'en dis rien, je ne crie pas. Je ne veux pas être téméraire. Du doigt, je mesure la distance, un peu plus de la moitié de mon ongle d'index, je fais une marque au crayon. C'est ici que le trou suivant devra se trouver. Je voudrais mesurer avec une règle, avoir la distance exacte entre chaque trou, mais mon père répond que ce n'est pas possible. Que les trous seraient trop réguliers. Et les termites ne travaillent pas au double décimètre, hein ?

Nous sommes le 24 décembre au soir, les rues sont presque vides. Il ne reste que quelques voitures, certaines passent à toute vitesse, mon père pense qu'ils vont être en retard. D'autres passent au ralenti, les vitres couvertes de buée, ils cherchent une adresse bien précise.

« Nous allons manger du canard, annonce mon père. Le meilleur de la ville. Mais d'abord, tu vas à l'école.

— À l'école ?

— Catéchisme. »

L'église est coincée entre deux autres bâtiments. On dirait qu'on les a construits aussi près que possible les uns des autres sans rien renverser. La lumière qui sort par la porte est dorée, chaude.

À l'intérieur, les gens sourient, se font de la place, parlent à voix basse. Les hommes portent leur manteau sur le bras. Les femmes ont des chaussures ou des bottines à talon.

Nous nous installons sur l'un des bancs en bois, qui se remplit très vite après notre arrivée. J'aurais dû faire pipi à la maison. Mon père me glisse que nous aurions dû apporter du pop-corn.

Je regarde autour de moi dans l'église, j'essaie de dessiner la scène dans ma tête, mon père voudra peut-être l'entendre raconter plus tard. Je dessine les grands bougeoirs et leurs cierges, la chaire avec ses reliefs en bois. Je dessine Jésus sur la croix, il est tout au fond de l'église, maigre, avec des clous dans les mains et les pieds. Il saigne, mais son regard est paisible.

Le prêtre s'avance, les gens se taisent. Tout le monde se lève, le prêtre sourit, il a l'air content de nous voir. Il lève les bras, et nous pouvons nous rasseoir.

L'orgue joue, mon père m'indique un tableau au mur, le numéro des psaumes est ici. Tout le monde a commencé à chanter avant que j'aie trouvé la bonne page dans le missel. J'essaie de suivre, j'ouvre et je ferme la bouche en même temps que tout le monde.

Mon père regarde le prêtre en chantant, ses yeux brillent.

Quand les dernières notes de l'orgue s'éteignent, le prêtre monte à la chaire. Je vois un morceau de tissu bleu foncé, et je suis presque convaincu qu'il porte un jean sous son habit sacerdotal. Il regarde ses papiers, les ordonne. Puis il nous regarde, comme s'il cherchait le contact visuel avec chacun de nous avant de se mettre à parler. Il s'essuie les lèvres avec le pouce et l'index.

« Nous achetons tous beaucoup trop, commence-t-il. Beaucoup trop, répète-t-il en promenant un regard dans l'assemblée. Est-ce que quelqu'un ici n'est pas d'accord ? »

Voyant que personne ne répond, il hoche la tête, mais il sourit toujours, il est toujours content de nous voir.

« Je ne suis pas meilleur qu'un autre, les prêtres ne sont pas des saints. Ils n'en sont plus. Dieu merci ! »

J'entends quelques rires épars, je ne savais pas qu'on pouvait rire dans une église, et j'aurais bien ri moi-même, mais il est déjà trop tard.

Le ton du prêtre se fait plus sérieux, il parle des pauvres, à présent.

« Ceux qui n'ont rien, précise-t-il. Nous avons tous oublié ce que le mot pauvre signifie. Les véritables pauvres. Ceux à qui on ne pense pas quand on cherche le dernier canard au rayon frais. »

Mon père se penche vers moi et me murmure à l'oreille :

« Regarde autour de toi, regarde-les. La tradition et la foi, ce sont deux choses distinctes. »

Le prêtre lit un extrait de l'évangile selon Matthieu. Il parle de pain et de poisson, de partage.

« Les gens confondent Dieu et Jésus, poursuit mon père dans mon oreille. Jésus, ils l'aiment bien ; Jésus pleure. »

Un homme d'un certain âge assis devant nous se retourne et lève un index devant sa bouche.

« Ils prient son fils comme s'il n'y avait rien d'autre, continue mon père, plus fort. Ils oublient que son père est un Dieu assoiffé de vengeance. Un dieu jaloux et affreux. Ils oublient ce qu'il est arrivé aux filles de Job, et à tous ceux qui n'ont pas embarqué sur l'arche de Noé. »

Plusieurs personnes se sont retournées, et regardent dans notre direction.

« Ils ne devraient pas passer cette porte sans gilet de sauvetage », poursuit mon père. Son rire résonne très fort dans l'église.

Le prêtre s'interrompt dans son sermon et cherche du regard celui qui continue à parler en même temps que lui. J'ai peur qu'il nous crie dessus. Qu'il nous jette dehors, peut-être. Mon père croise son regard, et un court instant, on dirait que le prêtre le reconnaît. Mais il baisse de nouveau très vite les yeux sur ses papiers. Il sourit toujours, mais sa voix est moins assurée quand il explique comment sept pains peuvent nourrir un millier de personnes.

Mon père se renverse sur son siège, joint les mains sur le ventre et laisse le prêtre terminer son sermon sans plus l'interrompre. Les gens autour de nous ont l'air soulagés, ils ne nous regardent plus.

Le prêtre rassemble ses papiers. L'orgue joue tandis qu'il descend de la chaire. Il s'arrête.

« Prions tous », invite-t-il en joignant les mains.

« Allons-nous en, décide mon père. Dieu n'est pas ici. »

Les gens doivent se lever pour nous laisser passer, une vieille dame demande si la messe est déjà finie. Tandis que nous remontons l'allée centrale, le prêtre essaie de continuer, les derniers mots que j'entends de lui sont « Mais délivre-nous du mal ». Puis la porte claque derrière nous.

Dehors, il fait plus froid. Les dalles sont glissantes, il faut que je fasse attention où je pose les pieds. J'aimais bien les gens dans l'église. Ils étaient bien habillés et ils étaient souriants. Ils se prenaient la main et me souriaient, même si je ne les connaissais pas. J'aimais bien la lumière chaude des cierges. Je n'en parle pas à mon père, il marche, et j'essaie de suivre, il faut que je saute par-dessus les congères et la neige fondue, que je m'écarte pour ne pas être éclaboussé par les voitures qui passent. Le vent qui me souffle sur le visage fait monter les larmes dans mes yeux.

« Alors il ne faut pas croire en lui ? demandé-je à mon père.

— En qui ?

— Dieu.

— Ah... Lui...

— Il ne faut pas croire en lui ? »

Mon père cherche une cigarette dans sa poche.

« Ce n'est peut-être pas ça du tout, la question. » Il termine sa traque et s'abrite du vent pour allumer la cigarette, puis reprend ma main.

« On va manger du canard. »

Nous passons devant des restaurants, et à travers les vitres, je vois des gens à des tables nappées de blanc.

« C'est ici qu'on va manger ?

— Non. On va avoir ce qui se fait de mieux en matière de canard dans cette ville. »

Nous continuons à marcher. D'autres restaurants, d'autres rues, d'autres congères. Nous arrivons dans la rue des filles en talons aiguilles, elles portent des doudounes courtes qui s'arrêtent juste au-dessus des hanches. Nous passons devant de vieux entrepôts, et ce qui pouvait être de petites usines. Certains réverbères sont éteints, d'autres n'éclairent que par intermittence.

« C'est ici, déclare mon père. Ce qui se fait de mieux en ville. »

De l'autre côté de la rue, il y a une petite maison carrée en bois, au toit orné de panneaux jaune et rouge. Deux taxis sont garés devant la porte. Je fais tomber la neige de mes chaussures avant que nous entrions.

Les gens sont installés seuls, chacun à une petite table. Ils ont les yeux baissés sur leur repas. Deux pères Noël grimpeurs sont scotchés à la fenêtre, on a saupoudré le cadre avec des paillettes dorées.

Mon père nous trouve une place dans le coin. Il va au comptoir, et en revient avec deux assiettes de canard en sauce brune. Une assiette de rôti de porc. Les tubes fluorescents au-dessus de nous sont si puissants qu'ils font briller les plats.

« Tu dois vouloir du filet, hein ? » Mon père m'en échange contre une cuisse dans mon assiette.

La machine à sous dans le coin émet un *Ding!* retentissant.

« Je me rappelle un réveillon de Noël avec maman, murmuré-je. C'était dans une maison. On a habité dans une maison, un jour ?

— Oui. Ta mère a fait le canard, j'ai fait la sauce. Elle faisait un canard merveilleux.

— Meilleur que celui-là ?

— Oui. Mais un peu seulement. »

Il casse un morceau de couenne et se le fourre dans la bouche.

« Je suis content que tu t'en souviennes. Tu lui ressembles. Un peu plus à chaque jour qui passe. »

Un homme se lève à une autre table et écrase sa cigarette dans son assiette, vide sa tasse de café et s'en va. Peu de temps après, les phares d'un taxi s'allument. Je regarde ses feux arrière s'éloigner.

« Pourquoi est-ce que les gens sont seuls ? »

Mon père dépose quelques tranches de rôti de porc dans mon assiette, avec une cuillerée de gelée de groseilles.

« Tout le monde n'a pas quelqu'un avec qui passer Noël.

— Comme nous ? »

Il lève les yeux.

« Non, trésor. Pas du tout comme nous. Tu m'as, je t'ai. La différence est énorme. »

Nous mangeons du riz à l'amande pour le dessert. Mon père boit un café. Quand nous partons, j'ai tellement mangé que j'en ai mal au ventre.

« Tu ne m'as posé aucune question concernant ton cadeau de Noël », me fait remarquer mon père tandis que nous montons.

J'attends dans la cuisine qu'il soit allé le chercher à la cave. Il a du mal à faire passer le paquet par l'étroite porte de la cuisine, il est énorme, emballé dans du papier rouge.

J'essaie d'abord de le défaire doucement, mais je n'en peux plus d'attendre, et je déchire le papier. Le bois clair apparaît.

« Un chevalet, annonce mon père. Pour peindre. »

Je les connais bien, je les ai vus dans le magasin où mon père m'achète des couleurs sans avoir à payer. Mais celui-ci est différent. Tous les angles sont arrondis, et il est verni. On dirait plus un instrument de musique qu'un objet sur lequel on barbouille de la peinture. Il a dû le faire à l'atelier, y passer des heures les jours où je n'étais pas là.

De l'autre côté des vitres du train, le soleil se couche. Rapidement, comme s'il avait rendez-vous.

Les maisons s'espacent de plus en plus.

« Où allons-nous, papa ?

— Tu verras bien. »

Pour commencer, j'ai peur que nous déménagions, mais nous n'avons rien emporté.

« Où allons-nous ?

— Tu prévois de continuer à poser la question ?

— Oui. »

Il rit.

« Bien sûr que tu vas continuer à poser la question.

— Alors, où allons-nous ?

— Tu vas à l'école, nous allons reprendre là où nous nous sommes arrêtés.

— Le catéchisme ?

— Pas exactement. »

Nous quittons la gare, nous passons devant de grandes villas. La lumière est chaude aux fenêtres, et des voitures sont garées devant. Nous continuons à marcher jusqu'à un grand portail rouge. Nous croisons des gens qui marchent les mains enfoncées le plus possible dans les poches, le col relevé. Nous nous retrouvons rapidement seuls sur le chemin.

« Les habitants de Copenhague viennent à Dyrehaven depuis des siècles et des siècles », commence mon père. Le sol sablonneux sous nos pieds contraste avec l'herbe et les arbres sombres.

« Ils voulaient une nature qui ne soit pas dangereuse. Qui n'abîme pas les chaussures. Ici, les sentiers sont réguliers, et les animaux sont abattus s'il en vient trop. Mais quand le soleil est couché, le parc n'est plus aux gens. »

Derrière nous, le portail rouge rapetisse, et il faut que je plisse les yeux pour apercevoir encore son contour dans le crépuscule. Mon père prend ma main et m'aide à franchir le fossé quand nous quittons le chemin. Nous marchons dans une herbe drue, des branches pourries craquent sous nos pieds.

« Nous avons oublié de quoi nous étions capables, m'explique mon père en m'aidant à passer un tronc couché. Nous avons oublié que nous étions capables des mêmes choses que les animaux. »

Nous entrons parmi les arbres, il devient difficile de voir plus loin que quelques mètres devant soi.

« Les animaux savent toujours précisément ce qu'ils doivent faire. Tu as déjà vu un renard avoir l'air perplexe ? » Mon père rit dans le noir.

« Nous avons inventé la télévision, envoyé des hommes sur la lune. Nous savons fabriquer de la poudre à canon et des balles. Mais nous avons complètement oublié ce dont nous avons été capables un jour. Ce dont les animaux sont capables. Je sais que tu as déjà vu voler des oiseaux en formation, plusieurs centaines qui dessinent un grand V dans le ciel. Comment font-ils, à ton avis ? Ils décident de la place de chacun avant de décoller ? Ils distribuent des

numéros ? »

Nous marchons jusqu'à une clairière, mon père s'arrête, je me cogne contre son dos et j'ai mal au nez. Il tend un doigt ; à l'autre extrémité de la clairière, je vois un cerf. Celui-ci tourne la tête et nous regarde, tout à fait immobile, avant de disparaître entre les arbres.

Nous nous remettons en marche, le sol est irrégulier sous nos pieds.

« Les pêcheurs qui ont travaillé longtemps en mer, ceux qui ont appris à connaître la mer sur leurs petits bateaux, ils sont capables de remarquer que l'orage arrive rien qu'en regardant l'eau, même si le vent ne souffle pas encore. Si tu leur demandes comment ils font, ils ne savent pas quoi répondre. »

Ma chaussure s'enfonce dans un petit creux dans l'herbe, un trou d'eau. J'ai du mal à la remonter, mon pied est complètement trempé.

Mon père a déjà pris un peu d'avance, je me dépêche de le rattraper.

Nous continuons entre les arbres de l'autre côté de la clairière. Je me frotte les mains, je souffle un peu d'air chaud dessus. Je distingue le dos de mon père à quelque distance devant moi. Je me dirige à sa voix.

« À un moment donné, nous avons complètement arrêté de croire en ce que nous ne comprenions pas. Ça s'est fait quand les gens sont partis habiter en ville. Les petits poils qu'on avait dans la nuque sont tombés. »

Les branches sont plus denses, elles me griffent le visage, accrochent mes vêtements. Je n'ose pas m'arrêter, j'ai peur de ne plus retrouver mon père.

« En ville, les moyens de survie étaient différents. On pouvait gruger les gens. Les tromper et leur prendre leur argent. Ce n'était plus nécessaire de se salir les mains. Voilà pourquoi on est si intelligent aujourd'hui. Parce que certains d'entre nous ont appris la ruse. Tandis que d'autres doivent sans cesse essayer de ne pas être roulés dans la farine. »

Nous nous enfonçons encore dans la forêt. J'entends de petits animaux, je vois leurs yeux briller un court instant avant de disparaître. Je tiens une manche devant ma bouche, je ne veux pas que les animaux m'entendent pleurer.

Puis nous contournons une souche, nous traversons quelques buissons bas, et nous sommes soudain de retour sur le sentier. Je vois le portail rouge par lequel nous sommes entrés, et les réverbères sur la route de l'autre côté.

Mon père me soulève, me porte et ne me repose que devant la machine à café à la gare. Il glisse des pièces dans l'automate pour que j'aie un chocolat chaud. Il fume deux cigarettes pendant que je bois de petites gorgées. Le train arrive.

J'ai les yeux tout contre le bois. Le cinquième trou de termite doit être parfait, il doit être encore mieux que ceux que font les termites eux-mêmes. Je n'étais pas content du quatrième. La pointe du foret trouve le repère au crayon. Tout à coup, la lumière disparaît, et je sens quelque chose derrière moi. Quelque chose de gros et sombre, comme dans les histoires que me raconte mon père avant de dormir. Si gros que ça peut dévorer des villes entières, et se curer les dents avec une flèche d'église. Si affreux qu'on ne peut pas le regarder sans devenir aveugle.

« Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?! »

La voix du chef gronde.

« Ne le laissez pas faire des trous, merde ! Vous êtes complètement... » Le chef a les poings serrés. Mon père nous rejoint, il n'a pas arrêté de touiller du marc de café dans un pot à confiture.

« Regardez, répond-il.

— Vous paieriez pour ce que ce petit con a esquiné !

— Regardez. »

Le chef inspire à fond, sort ses lunettes. Il se penche vers le fauteuil, j'ai tout juste le temps de me pousser avant d'être écrabouillé.

Le chef suit les trous avec le bout du doigt, en grognant tout seul.

« Ce n'est pas mal du tout », murmure-t-il avant de se redresser et d'ôter ses lunettes. Il m'observe attentivement, comme s'il n'arrivait pas à croire pour de bon que c'était moi qui avais réalisé ce travail. Il entre dans l'atelier sans rien ajouter.

Mon père sourit.

« Continue. Les termites ne font pas des trous tout seuls. »

Mes mains tremblent quand je repose le foret sur le bois.

Les quelques jours qui suivent, le chef vient nous voir. Chaque fois, il s'arrête et me regarde par-dessus l'épaule. J'essaie de continuer comme si de rien n'était. Le chef gronde un peu, et s'en va.

À la fin de la semaine, le chef nous paie le déjeuner. Il ne dit rien à cette occasion non plus, il pose simplement un petit paquet devant moi, un morceau de papier sulfurisé tenu fermé par un élastique. Je n'ose pas ouvrir avant que le chef et mon père aient commencé à manger. La mayonnaise sur ma salade de pommes de terre est jaune, la fricadelle est un peu brûlée. Je n'ai plus faim dès le premier plat, mais je m'oblige à tout avaler.

Toute la journée, mon père m'a dit : « Dors. Il faut que tu dormes. Qu'est-ce que tu fais debout ? Va dormir. La soirée va être longue. »

Nous mangeons des steaks hachés avec des oignons confits. Quand les assiettes sont dans l'évier, mon père lit un livre, et je peins sur mon chevalet. J'essaie de peindre un cheval, mais je n'arrive pas à bien faire les pattes, qui pendouillent sous le corps de l'animal et ressemblent à des spaghettis trop courts.

Mon père regarde l'heure au mur et déclare que nous devons y aller. Mais avant, il faut que je m'habille. Complètement.

« Complètement ?

— Oui, tout. »

Je passe un sweat sur un autre sweat, sur plusieurs t-shirts. Des chaussettes.

« Où allons-nous ? » demandé-je. Mon père se contente de sourire et m'enfonce mon bonnet sur les oreilles. Le sac émet un tintement métallique quand il le ramasse.

Les dames dans la rue portent des talons hauts et des robes qui dépassent sous leur manteau d'hiver. Les hommes sont en chemise, avec une cravate ou un nœud papillon. Certains semblent pressés, d'autres rient, boivent et crient. Je descends la rue en me dandinant, les bras écartés. Tout ce que je souhaiterais, c'est pouvoir m'allonger, pour que mon père puisse me faire avancer en me roulant par terre.

Quelques rues plus loin, nous nous arrêtons, et je suis le regard de mon père vers un immeuble en brique de l'autre côté de la rue.

« Sautte un peu sur place pour ne pas prendre froid. »

Un homme et une femme boivent du vin à une fenêtre au premier étage. J'entends de la musique, et à travers la fenêtre du salon, je vois un type avec un chapeau en papier sur la tête, qui saute sur place. Le froid pénètre mes moufles en laine, je replie les orteils dans mes chaussures, et je compte les cigarettes que fume mon père. Il en est à quatre. D'une chiquenaude, il envoie promener le mégot qui atterrit dans une congère.

Il cherche la cigarette suivante dans sa poche quand la porte de l'immeuble s'ouvre. Mon père m'attrape la main, et nous traversons. « Retire ton bonnet et fais semblant d'aller à une fête. » Un homme est sorti, il va en chancelant s'appuyer contre une voiture en stationnement. Un autre le suit, une bouteille à la main, ils rigolent. Mon père a tout juste le temps de retenir la porte avant qu'elle ne claque. Nous montons. De la musique et des voix nous parviennent à travers les portes. Je sens la nourriture qu'ils ont mangée. Au troisième, un type est endormi sur le paillason. Nous l'enjambons, et nous continuons à monter.

Tout en haut de l'escalier, il y a une porte seule, anonyme. Mon père sort un tournevis de son sac, puis un marteau. Quelques étages en contrebas, nous entendons une porte s'ouvrir, puis des pas, mais ils descendent, ils ne montent pas. Mon père glisse le tournevis entre la porte et le chambranle, lève le marteau et regarde sa montre. « Cinq, quatre, trois deux, un. »

Tous les bruits se font tout à coup plus puissants. Les gens crient, tapent des pieds et soufflent dans des mirlitons. « Bonne année », me souhaite mon père en donnant un coup de marteau sur le tournevis, qui s'enfonce dans le bois. Il frappe

de nouveau, le son se fond dans mille autres bruits.

Mon père force la porte, nous entrons dans un couloir étroit bordé de portes en bois. Au bout, une petite échelle permet d'accéder à une trappe dans le plafond. Elle est fermée par un cadenas, qui ramasse lui aussi quelques coups de marteau.

Nous arrivons sur le toit, à côté de la cheminée. Le toit est en pente des deux côtés, mais au milieu, il y a une surface plane large de trois ou quatre mètres. Mon père sort une couverture de son sac et l'étale, puis d'autres pour nous envelopper. Pour finir, il sort un thermos de chocolat chaud. Allongés sur le dos côte à côte, nous regardons les feux d'artifice, la ville qui explose en plein de lumières, je me bouche les oreilles et je ris. Autour de nous, les fusées retombent dans les gouttières.

La grenouille les regarde sans ciller. Elle est énorme, sa peau est verte et bosselée.

« Vous voulez traverser ? » demande-t-elle en riant. Son rire tonitruant pue l'eau croupie, sa gueule est si grande qu'elle pourrait sans mal engloutir une vache. Le roi et le prince regardent vers l'autre côté du lac. La rive opposée a disparu dans un épais brouillard.

« Je ne vous mangerai pas, poursuit la grenouille. C'est promis. »

Le roi et le prince se regardent ; vont-ils le faire, vont-ils faire confiance à la grenouille, prendre le risque ?

Je retiens mon souffle dans mon lit. La chasse d'eau que l'on tire à l'étage inférieur se transforme en bruit d'éclaboussure d'un énorme brochet dans l'eau trouble. La télévision du voisin devient des chants d'oiseaux dans les arbres derrière nous.

« Ils n'auraient pas pu faire le tour du lac ? demandé-je à mon père.

— Ça leur aurait pris des années. Le prince aurait été aussi vieux à leur arrivée que le roi l'était au départ. Lui, pour sa part, serait devenu un vieillard incapable de voir ou se rappeler. Ils ne seraient jamais arrivés jusqu'à la reine blanche. Ils n'auraient jamais pu la tuer et rompre le sortilège.

— Ils n'avaient pas peur ? Très, très peur ?

— Si, bien sûr... Mais quand on n'a pas le choix, c'est beaucoup plus facile d'être courageux. »

Le roi grimpe, ce n'est pas facile, la peau de la grenouille est lisse et visqueuse, et il n'y a aucune prise. Une fois à cheval sur le dos de la bête, il aide le prince à monter. La grenouille contracte les muscles de ses pattes, tout son corps frémit. Et elle saute. Ils ont de l'eau jusqu'aux oreilles. La grenouille fait des mouvements puissants de ses grandes pattes arrière. La rive n'est bientôt plus qu'une mince bande de terre derrière eux. Les chants d'oiseaux sont de moins en moins audibles, et finissent par disparaître complètement. Le silence est complet à l'exception du bruit que fait la grenouille en nageant. Le brouillard s'abat sur eux, tout est blanc. La grenouille se met alors à battre mollement des pattes dans l'eau.

« J'ai faim, déclare-t-elle. En fait, j'ai vraiment très faim.

— Tu as promis de ne pas nous manger, réplique le prince.

— Quitte à être un menteur, autant être un menteur repu, réplique la grenouille en commençant à ouvrir la gueule.

— Je vais te donner notre casse-croûte », tente le prince.

La grenouille réfléchit, et hoche la tête. Fait des ronds dans l'eau.

« Vous pourrez sans doute tenir encore un peu. »

Le roi et le prince ouvrent leur besace, jettent des œufs, des saucisses et des pommes rouges dans la gueule de la grenouille. Celle-ci mâche, avale. Et continue à nager. Mon père éteint la lumière, me borde dans l'édredon.

« Bonne nuit. »

Mon père et moi sommes dans la cour devant l'atelier.

« Écoutez, maintenant, commence le chef. Nous avons reçu une grosse commande d'Allemagne. Ils sont raides dingues de ce genre de vieille merde. »

Une heure plus tard, une camionnette de déménagement arrive, pleine de meubles qu'il faut faire vieillir. Nous laissons dans la cour ceux qui n'entrent pas dans l'atelier, sous des bâches. Il n'y a pas tout à fait le compte, alors le chef part en chercher d'autres.

Quand il revient, la neige a commencé à tomber, et nous devons essuyer les meubles avant de pouvoir les couvrir.

Cet après-midi-là, nous n'avons pas encore terminé le premier fauteuil et la première table. Nous sommes dans l'atelier, il flotte une odeur de bois mouillé, de vernis et de marc de café. Le chef regarde par-dessus mon épaule pendant que je raye les pieds d'un fauteuil à la lime.

« Ce n'est pas mal du tout », constate-t-il. En ressortant, il donne une petite tape sur l'épaule de mon père, rit tout seul et fait mention du « travail des mineurs », avant de rire de plus belle.

Nous ne quittons l'atelier que tard dans la soirée. Je suis assis sur le porte-bagages du vélo, il n'y a pas d'étoiles dans le ciel. Je connais la sensation de pieds douloureux quand nous avons marché une journée entière, mais c'est la première fois que tout mon corps est endolori. Je savoure cette sensation d'avoir travaillé.

Mon père prend une chaise dans la cuisine. Ses paupières sont lourdes, mais il affirme qu'on ne peut pas laisser le roi et le prince sur le dos de la grenouille toute la nuit. Ils ont tous les deux les lèvres sèches, et la faim rend leurs ventres douloureux. Ils ne voient pas encore la rive opposée. La grenouille se remet à battre des pattes.

« Bon sang, ce que j'ai faim ! Un roi et un prince ne me déplairaient pas, à l'heure qu'il est.

— Tu ne préfères pas la viande que nous avons apportée ?

— Mais j'ai eu vos casse-croûte hier.

— D'accord, mais pas la viande que nous prévoyions de vendre sur l'autre rive.

— Envoyez ! »

Le roi quitte ses souliers, sans aucun bruit pour que la grenouille ne l'entende pas, et le prince l'imites. Ils attachent les souliers ensemble par les lacets, et jettent le tout dans la gueule grande ouverte de la grenouille. Celle-ci mâche le cuir.

« C'est très bon, apprécie-t-elle. Et très dur.

— La viande de bonne qualité est toujours très dure, répond le prince. Comme ça, on peut la mâcher plus longtemps. »

Le lendemain matin, une fourgonnette de déménagement vient chercher les meubles que nous avons terminés. Le bois est plus foncé que quand ils sont arrivés, les assises des sièges ont été usées à la brosse métallique. Nous devons les évacuer rapidement de l'atelier, pour laisser la place aux suivants.

Après le déjeuner, le chef déclare qu'il a eu une bonne idée, et il disparaît. Une heure plus tard, il revient avec trente réveils flambant neufs. Ils sont en métal, il faut les remonter, mais le vernis brille, et les étiquettes de prix n'ont pas été décollées.

« Pour les Allemands », commence-t-il, et il explique que chaque fois que nous enverrons une camionnette de déménagement, ils auront aussi quelques réveils. «

Ils vont les adorer ! »

Nous démontons les réveils, et nous mettons à tremper les cadrans et les aiguilles dans un seau de solution d'acide.

Je suis rapidement chargé de m'occuper des réveils. Une fois que les cadrans sont passés dans l'acide, le vernis fait des bulles, comme si l'objet avait passé de nombreuses années dans un grenier, sous un toit percé. Le boîtier métallique doit aussi être vieilli. Quand je ne suis pas occupé à vernir un fauteuil ou à percer des trous de termites, je prends un autre réveil dans la pile. Je passe du cirage noir dans les fissures, je les passe au papier de verre, et ils ont le droit de sortir sous la pluie.

La grenouille avance dans le lac. Le brouillard est si épais que le roi et le prince ne se voient plus. Ni la grenouille sous eux, ils sentent juste sa peau visqueuse, et ils entendent son ventre gargouiller. Elle ralentit de nouveau, mais ne dit rien.

Je regarde mon père qui dort dans le fauteuil. Je le secoue jusqu'à ce qu'il se réveille et gagne sa paillasse en titubant. Je lui demande si le roi et le prince s'en sortiront.

« Qui sait », grommelle-t-il avant de se rendormir.

Le chef ramasse un réveil que je viens de remonter, l'un des premiers à être terminés. Il le regarde, et il a l'air au bord des larmes.

« Il faut que tu aies quelque chose en contrepartie », déclare-t-il tandis que nous déjeunons. Au début, je crois que ce n'est pas à moi qu'il parle, alors je continue à manger, en essayant de ne pas faire tomber les morceaux de betterave de ma tartine de pâté de foie.

« Hé, gamin ! crie-t-il. Hé, gamin ! Qu'est-ce que tu veux ? »

Je ne sais pas quoi répondre.

« Je déconnais en parlant de ce travail des mineurs. Mais j'ai mauvaise conscience. Alors, que fait-on ? »

Je regarde mon père, il me répond par un signe de tête, je n'ai qu'à le dire. J'hésite, je ne veux pas que le chef se moque de moi, me renvoie à la maison. Je ne demande qu'à rester ici, à côté de mon père. À transpirer, à prendre des échardes dans les doigts. Ils me regardent tous les deux, ils attendent.

« Un vélo, réponds-je. Un vélo bleu. »

Je le regrette déjà, j'aurais dû répondre quelque chose de beaucoup plus petit, comme une petite voiture ou un nouveau ballon de football. Mais le chef sourit :

« Bien sûr qu'il sera bleu. Tu ne vas quand même pas avoir un vélo de gonze. »

Nous traversons la ville. Dans la neige fondue, qui éclabousse, asperge ma joue et fait vaciller le vélo de coursier. Je me renverse sur le porte-bagages et je regarde le ciel tout noir. Je ne vais pas tarder à m'endormir. Demain, nous allons faire vieillir d'autres meubles. J'aurai le droit de me servir d'acide nitrique, demain. Mon père me l'a promis. Si je fais attention. Demain, nous achèterons de nouveau à manger au magasin de smørrebrød¹. Peut-être une salade d'œufs avec un simple morceau de hareng dessus. Peut-être de la salade russe, qui fait des lèvres roses.

J'espère que demain, le chef répétera que je suis doué.

Je suis dans mon lit, la grenouille nage avec le roi et le prince. Elle nage, puis s'arrête de nouveau. Avant qu'elle ait eu le temps de parler, le roi s'adresse à son fils :

« Ne devrions-nous pas tuer une grenouille ? La dernière fois commence à remonter...

— Oui, au moins quinze jours, répond le prince.

— Vous mangez les grenouilles ? » demande l'animal en essayant de tourner sa grosse tête verte pour voir si le roi a un couteau ou une petite épée. Une arme qu'elle aurait négligée quand ils ont grimpé sur son dos.

« Vous mangez réellement les grenouilles ?

— Non, répond le roi, nous ne l'avons jamais fait.

— Nous les tuons, simplement, poursuit le prince. D'aucuns aiment voler avec les dragons, d'autres adorent faire du vélo. Nous, nous tuons des grenouilles. Voilà ce que nous faisons.

— Mais pas moi, se tranquillise la grenouille.

— Pourquoi pas ? rétorque le prince.

— Parce que vous vous noieriez.

— Je ne crois pas que nous puissions nager jusqu'à la rive, en effet, admet le roi. C'est trop loin. L'eau est trop froide, le brouillard trop compact. Mais nous tuons les grenouilles. C'est ce que nous avons toujours fait. »

La bête commence à trembler sous eux.

« Mais nous pouvons peut-être faire une exception », conclut le roi.

La grenouille se remet à nager. Plus vite, en émettant de petits grognements contrariés jusqu'à ce qu'ils soient à terre.

Le roi et le prince sautent de son dos. Ils sont mouillés, transis et affamés, mais ils ne peuvent s'empêcher d'éclater de rire. Le chant des oiseaux fait croire que plusieurs centaines de petits becs leur souhaitent bienvenue, bienvenue. Vous avez gagné. Vous êtes arrivés. Sains et saufs.

L'herbe sous leurs pieds est si verte qu'elle fait mal aux yeux. Ils s'éloignent rapidement de la grenouille qui n'est pas sortie du lac, seuls ses yeux dépassent de l'eau.

1. Tartines salées très courantes au Danemark, garnies de jambon, poisson (saumon, anchois, hareng), crevettes, œufs, crudités, fromage...

Mon père jure dans la cour. Il vient de casser un pied de chaise pendant qu'il le frottait au papier de verre.

« Il nous reste des clous ? »

Je secoue la tête, j'ai planté les derniers ce matin dans un plateau de table qui commençait à basculer parce qu'il était resté trop longtemps sous la pluie.

Mon père descend à l'atelier, remonte bientôt.

« Tu as raison. Je file en chercher, tu veux venir ? »

Je secoue la tête, je sais que nous avons du travail. Quand le chef est passé hier, il a montré les chaises et nous a dit de ne pas oublier qu'elles devaient être vieilles pour aujourd'hui.

Mon père saute sur le vélo et passe le portail.

Je repose le foret sur le bois, encore quelques trous et le fauteuil sera terminé. J'essaie de ne pas bâcler, même si nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous.

« Où est ton père ? » demande le chef. Je ne l'ai pas entendu arriver. C'est peut-être parce que j'ai enfin appris à ne regarder que la chaise ou la table quand je travaille.

« Il est allé chercher des clous », répons-je.

Le chef reste immobile un instant, il me regarde.

« Il n'y a plus... »

Il n'achève pas sa phrase, il se contente de secouer la tête. Il va bientôt exploser. Crier, hurler, j'en suis presque sûr. Il était peut-être content pour les réveils, mais je n'aurais pas dû continuer à travailler, pas tout seul. J'aurais dû attendre que mon père revienne et puisse superviser ce que je fais.

Mais le chef s'en tient là, il fait demi-tour et entre dans l'atelier.

J'ai la perceuse à la main, je ne sais pas ce que je dois faire. Au bout de quelques minutes, je commence à me sentir bête, nous sommes pressés, et je reste juste planté là. Je m'attaque au trou suivant.

Il ne m'en reste qu'un à faire quand le chef ressort. Je me dépêche de reprendre la perceuse, voilà l'engueulade. En retard, mais la voilà. Il pensait : *Qu'est-ce que je viens de dire ? Qu'est-ce que j'ai dit, nom de Dieu ?*

Avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche, je lui demande si le fauteuil n'est pas réussi.

« Si », répond-il, mais il ne le regarde pas. Ses yeux sont rouges, ce doit être le froid qui lui a mis les larmes aux yeux.

« Il faut que tu voies quelque chose. »

Il repart vers l'atelier, s'arrête à mi-parcours, se retourne et me fait signe de lui emboîter le pas.

« C'est important, ajoute-t-il. C'est important que tu voies ça. »

Je suis le chef, nous passons devant le grand établi couvert d'outils et de boîtes d'huile et de vernis. Je le suis jusqu'à la porte au fond du local. Aujourd'hui, elle est entrebâillée, le cadenas est ouvert, posé sur la table.

« Là-dedans. »

J'ouvre la porte, qui donne sur un couloir étroit éclairé par une ampoule nue

au plafond.

« Va, avance. Ton père sera fier. »

Le chef me suit, ses hanches larges frottent contre les murs en béton brut.

Au bout du couloir, il y a une petite pièce privée de fenêtres, la seule lumière est celle qui se glisse autour du chef. Quand mes yeux se sont habitués à l'obscurité, je vois un tonneau à huile contre un mur, la seule chose dans la pièce. Il y a un objet poilu sur le tonneau.

« Va le chercher », commande le chef. Je fais quelques pas dans la pièce, et je vois que c'est un lapin en peluche. Il a dû être blanc, à une époque, mais à présent, sa fourrure est grise de graisse, et tachée d'huile ou de terre.

« Il en a assez. Il a besoin d'un domicile. » La voix du chef n'est plus qu'un murmure. « Prends-le. »

La fourrure du lapin est humide, son parfum âcre.

Le chef renifle, s'essuie le nez dans sa manche.

« Je m'étais promis... »

Il manipule son bleu de travail, baisse une bretelle. Je vois la sueur perler sur son crâne. Puis l'autre bretelle, il a du mal à baisser le haut de son bleu de travail sur son ventre.

« Quatre ans, sept mois et six jours. » Sa voix est grumeleuse.

Je vois alors une ombre au-dessus de la tête du chef. Comme un oiseau qui serait arrivé jusqu'ici, et ne retrouverait plus son chemin.

Après quatre coups, je vois mon père debout derrière lui, il tient le pied de chaise dans la main. Le chef tombe lentement à genoux, reste coincé comme un bouchon dans l'ouverture. À chaque coup, je vois davantage de mon père. Je sais bien compter, mais je ne pourrais pas suivre, même si j'essayais. Mon père continue à frapper, et le son change ; de celui dur du bois contre le bois, à un beaucoup plus doux et rond. Comme frapper de la pâte avec un rouleau à pâtisserie.

« Jette-le », souffle mon père. J'ai toujours le lapin en peluche à la main. Il me soulève pour que je puisse passer par-dessus le chef sans me mouiller les pieds.

Quand nous arrivons dans l'atelier, mon père retire sa veste. Son t-shirt noir colle à sa peau, son visage et sa gorge sont couverts de taches rouges. Il essuie le pied de chaise avec sa veste. Puis glisse la veste et le pied de chaise dans deux sacs poubelle qu'il noue. Il va se débarbouiller au lavabo dans le coin. Et m'assied sur l'établi.

« On va bientôt partir, je dois juste régler quelques petites choses. »

Il met une paire de gants de travail, dépose un baiser rapide sur mon front et commence à nettoyer la pièce avec un torchon usé et graisseux. Comme quand il travaille sur les meubles, on dirait qu'il sait très exactement ce qu'il a à faire.

Quand il a terminé, il se glisse sous l'un des établis le long du mur. Il en ressort avec une grosse caisse en métal. Il dépend une perceuse du mur, ferme la porte sur la cour et me conseille de me boucher les oreilles. Des étincelles jaillissent de la caisse. Quand il a fini, il l'ouvre et la vide des pièces et billets qu'elle contient.

En rentrant, nous nous arrêtons trois fois. La première pour nous débarrasser

du pied de chaise dans une poubelle à un coin de rue. La seconde, c'est la veste de mon père qui arrive dans une autre poubelle. Nous parcourons encore quelques rues, et mon père se range. Il descend de vélo et m'aide à l'imiter. Il ne dit rien, il s'accroupit simplement, me regarde bien en face et me serre contre lui. Il a boutonné son manteau, mais je sens le haut de son t-shirt mouillé dans mon cou.

Quand nous sommes rentrés, mon père dit qu'il faut nous déshabiller. Complètement. Il fourre les vêtements dans plusieurs sacs poubelle et les ferme. Nous allons dans la salle de bains, il nous frotte méticuleusement avec une éponge et du savon. Puis il m'asperge, joue à la fontaine avec sa bouche. Je ne peux m'empêcher de rire.

Chaque matin, mon père me demande de quoi j'ai envie. Et nous le faisons. Nous allons au zoo. Nous donnons à manger aux canards, et nous allons au musée de mannequins en cire de Mme Tussaud. Nous allons au cinéma voir un film avec une voiture de course qui parle, nous voyons le film trois fois dans la journée, je me gave de pop-corn.

Quand nous sortons du cinéma ou du zoo, je ne me rappelle pas où nous sommes allés. Je sais que nous nous sommes arrêtés devant la cage des lions, je suis sûr d'avoir vu jouer les lionceaux. Mais je ne me rappelle pas comment c'était. Comme si c'était arrivé pour quelqu'un d'autre, comme si c'était une chose qu'on m'avait racontée. Je hoche la tête, si, les petits singes étaient mignons.

Mon père n'achète pas de journaux, nous n'allons plus au kiosque. Il achète son tabac en même temps que le pain, avant que je me lève.

Je ne dors pas de la nuit. Mes paupières ne s'alourdissent qu'au lever du soleil. Et les rêves arrivent. Je vois le chef.

Le matin, j'essaie de dessiner mes rêves, je veux dessiner un ours en bleu de travail, un gros ours brun pelucheux. Je veux regarder le dessin, en rire et en faire une boule de papier. Mais chaque fois que j'essaie de commencer quelque part, je trace un trait sur la feuille, je bloque, tout de suite. Je n'arrive pas à le dessiner, j'ai la nausée aussitôt que je lève mon crayon. Je repousse papier et crayons de couleur, gouaches et pinceau loin sous le lit. Assez loin pour devoir me pencher pour les voir.

Cette nuit-là, je reste au lit jusqu'au lever du soleil ; quand je ferme les yeux, je vois le chef danser.

Je n'en dis rien à mon père, il voudrait que je sois content.

Je mange un énorme cornet de glace, pendant que nous nous promenons en ville. Ça a été difficile de trouver un marchand de glace en hiver, mais nous n'avons pas renoncé. Nous descendons à Nyhavn, dont mon père dit qu'en réalité, c'est un port très ancien¹. Construit par des prisonniers de guerre suédois. La confiture de ma glace coule le long du cornet, et je la lèche. Je me mets à pleurer, sans pouvoir m'arrêter.

1. Ny : nouveau ; havn : port.

Il fait toujours nuit dehors. Mon père se promène en chaussettes dans la cuisine. Il fait tout le plus silencieusement possible. Je le vois se glisser devant la porte de ma chambre, une cigarette éteinte au bec, les chaussures à la main, la veste sur l'épaule.

Il voit que je suis réveillé et me demande si je ne veux pas me rendormir, il me promet d'être rentré avant mon réveil. Je secoue la tête, et il m'aide à m'habiller. Plusieurs couches, les propres par-dessus les sales.

À un peu plus de quatre heures, nous sommes sur le parking derrière un supermarché. Autour de nous, les gens forment de petits groupes. Mon père me les a montrés la dernière fois. Les étudiants à part, ce sont ceux qui ont les yeux rouges. Les bruns, bon nombre ont une grosse moustache. Ils parlent une langue que je ne comprends pas. Ils ont apporté des thermos, boivent du café dans de petits verres.

« Ils sont venus parce qu'on leur a dit qu'il y avait du travail pour eux. Et à présent, ils sont ici. »

La camionnette de livraison entre sur le parking. Les gens jettent leur cigarette, les groupes se mélangent en rejoignant le véhicule.

Il y a à peine assez de journaux pour tout le monde, mais mon père est toujours certain d'en avoir quelques-uns, même s'il y a du monde dans la file devant lui. Le préposé aux journaux monte sur la plateforme de sa camionnette et fait signe à mon père d'approcher : « Il faut prendre soin de ses semblables », argumente-t-il en lui tendant trois ou quatre piles.

Je sais que je ne suis pas d'un grand secours. Je suis loin d'être aussi rapide que mon père. Quand il arrive dans un escalier, il disparaît, j'entends ses pas monter, trois marches à la fois. Le rez-de-chaussée me revient, je fais attention à ne pas perdre de section.

Le matin, les mains de mon père sont enflées et couvertes d'encre d'imprimerie. En rentrant à la maison, nous voyons des gens qui partent travailler. Si nous avons terminé de bonne heure, nous faisons le tour des portes arrière de boulangeries. Nous frappons, le prix n'est pas le même que quand le magasin est ouvert, et le pain est encore chaud. D'autres jours, on nous donne le pain, celui qu'ils ne peuvent pas vendre, et nous nous gavons de pains briochés tordus, de petits pains percés au sommet et de croissants qui se sont redressés à la cuisson.

Le lendemain matin, mon père essaie de partir sans que je me réveille. Quand il réussit, quand j'ouvre les yeux et que le soleil éclaire la chambre, je reste un moment au lit, et je me demande : *Qui va s'occuper du rez-de-chaussée pour lui, aujourd'hui ?*

Je mange des beignets et je bois du chocolat chaud dans le lit.

Quand j'ai fini mon petit déjeuner, mon père me dit de me dépêcher de m'habiller, je dois sortir chercher mon cadeau.

Je traîne mon père derrière moi dans la rue, je ne sais pas où nous allons, mais je n'y serai jamais assez vite.

Il a peut-être économisé pour le camion de pompiers. Le camion de pompiers en métal rouge, avec des lumières qui clignotent, et qui lance de l'eau quand on appuie sur un bouton sur le toit. Le magasin de jouets est au coin de la rue, et il y a toujours une vieille dame derrière le comptoir. Nous sommes passés à quelques reprises, acheter un ballon sauteur ou des autocollants si mon père avait un peu de monnaie dans sa poche. La dernière fois, j'ai eu la permission de prendre le camion de pompiers qui était par terre.

Où le vélo, le vélo bleu avec des franges en cuir au guidon, qui flottent dans le vent quand on descend une côte. Nous passons presque tous les jours devant la vitrine du marchand de cycles, et chaque fois, j'espère qu'il n'a pas été vendu. Mais nous n'en avons pas les moyens, je le sais. Alors le camion de pompiers rouge, celui qui lance de l'eau.

Je sais très bien que je n'ai besoin ni de l'un ni de l'autre. J'ai huit ans aujourd'hui, que ferais-je d'un camion de pompiers ? Il est aussi un peu cher. Mais mon père a peut-être fait des économies.

Où il va peut-être le prendre, tout simplement. La vieille dame pourrait le regarder, ils pourraient discuter du temps, des prix du beurre et du lait qui augmentent. Et il réussirait à glisser le camion de pompiers dans son sac à dos sans qu'elle s'en rende compte. Mais je sais aussi qu'il ne lui viendrait jamais à l'idée de prendre quelque chose dans le magasin d'une vieille dame.

Nous passons devant le magasin de jouets, et nous ne nous arrêtons pas. Ce serait vraiment le vélo ? J'en suis presque certain jusqu'à ce que nous passions aussi sans nous arrêter devant la vitrine du marchand de cycles.

Nous attendons à l'arrêt de bus, et mon père me demande si quelque chose ne va pas. Je secoue la tête.

Le bus nous emmène en ville. C'est une journée froide de février, les anoraks crissent contre les manteaux. Je trace un 8 dans la buée des vitres.

Mon père se penche vers moi.

« Aujourd'hui, tu vas avoir un cadeau d'anniversaire tout à fait particulier. »

Je le regarde, j'essaie de deviner quel sera le prochain mot qui sortira de sa bouche.

« Aujourd'hui, tu vas voir un ange », poursuit-il.

Nous descendons Strøget¹, mon père tient ma main, il me montre où aller.

Nous entrons dans l'un des grands magasins, et nous suivons les escaliers mécaniques jusqu'à l'étage de la cafétéria.

Nous devons faire longtemps la queue avant de pouvoir payer pour le chocolat chaud, le café et une assiette de viennoiseries. Puis nous nous trouvons une table dans le coin, où traînent encore les tasses et les assiettes à entremets des clients précédents.

« Ici, c'est l'endroit idéal pour voir un ange », m'explique mon père en laissant deux morceaux de sucre tomber dans son café. Il remue avec la cuiller.

« Les anges suivent les gens, je ne sais pas pourquoi, mais c'est ce qu'ils font. Voilà pourquoi c'est un endroit approprié, ici, il y a beaucoup de monde, et tu peux boire du chocolat chaud en même temps. »

Je regarde autour de moi dans la cafétéria, mais je ne vois pas d'ange.

« Non, répond mon père en riant, et le café déborde. Non, les anges ne sont pas des petits enfants dodus avec des ailes dans le dos. Ni des colosses armés d'épées comme dans l'Ancien Testament. Les anges, c'est autre chose, c'est différent. »

Mon père retire son manteau et le pose sur le dossier de son siège. Il remonte ses manches et ramasse l'une des tasses vides sur la table. Il me regarde, et je hoche la tête.

« On peut toucher cette tasse, commence-t-il. Si on la jette, elle se cassera. »

Mon père appuie l'objet dans ma main.

« Mais il y a autre chose aussi. D'impalpable. Qu'on ne peut pas toucher. »

Il prend l'assiette de viennoiseries et la tient sous la table.

« Tu vois les viennoiseries ? » Je secoue la tête.

« Mais ça ne veut pas dire qu'elles ne sont plus là, hein ? »

Il casse un morceau de pâtisserie et me le tend.

« Il y a des choses dans ce monde que tu ne peux pas attraper. Tu ne peux pas les voir, à moins de savoir ce que tu cherches. La plupart des gens l'ont oublié. Ou bien ils n'osent pas ouvrir les yeux. »

Nous partageons la viennoiserie, et quand il n'en reste que des miettes, il reprend :

« Bois un peu de chocolat, tu veux faire pipi ? Non ? Bon, on y va. »

Il regarde autour de lui, il cherche quelque chose. Son regard s'arrête quelque part à droite de l'entrée, pas très loin de la caissière et des piles de couverts et de serviettes.

« Regarde là-bas. Ne regarde que là-bas. »

Je suis son doigt, je veux être sûr de regarder au bon endroit.

« Essaie de te détendre. Regarde sans rien fixer de particulier. Comme quand on est au musée. »

Je regarde tout ce que je peux, j'essaie véritablement.

« Je peux cligner des yeux ? » Ceux-ci nagent déjà.

« Bien sûr que tu peux cligner des yeux. À condition de continuer à regarder là-bas. À voir sans voir. Oublie où nous sommes. Oublie la caissière, le son des couteaux, des fourchettes et des tasses. »

Je ne sais pas combien de temps nous passons là. Tout ce que j'entends, c'est la voix de mon père.

« Cherche, et tu trouveras, lit-on dans la Bible. Mais ce n'est pas vrai. Celui qui cherche trop ne trouve rien du tout. Ça, ce ne sont pas des clés qui ont disparu. Voir sans voir. »

Je ne bouge plus jusqu'à ce que mes yeux me fassent mal et qu'une de mes

jambes s'endorme. J'ouvre la bouche, je veux demander à mon père si nous ne pouvons pas rentrer à la maison. Revenir un autre jour, peut-être.

Et c'est alors que ça arrive. Si je n'avais pas su que je devais l'attendre, surveiller, je ne l'aurais pas remarqué.

Ça commence comme une couleur bleue. Comme de la fumée qui plane au-dessus de la tête des gens. Puis ça grossit, ça fonce, c'est moins transparent.

« Regarde », chuchote mon père.

Le bleu a maintenant des bras et des jambes. Il est au milieu des gens, se colle assez brièvement à eux quand ils passent, cède, et revient à une forme avec une tête, un visage sans traits, qu'ils soient masculins ou féminins.

Et ça disparaît. Le son des fourchettes dans les assiettes à dessert, la caisse qui sonne, des centaines de mots en même temps, tous les bruits reviennent, vite, violemment.

Mon père me sourit, ses yeux sont humides.

« Je me doutais bien que tu le verrais. Joyeux anniversaire ! »

Il me fait décoller de ma chaise et me serre si fort dans ses bras que mes pieds ne touchent plus le sol.

Nous descendons Strøget, ma tête est étonnamment légère. Dans le bus du retour, je demande à mon père si j'ai vraiment vu un ange. J'en étais tout à fait sûr à la cafétéria. À présent, je commence à douter.

« Qui sait, répond-il. Je crois. Mais qui sait. Le plus important, c'est que tu l'aies vu. »

1. Principale rue commerçante de Copenhague, piétonne.

J'attends sur la dernière marche. J'essore les serpillières pour qu'elles soient prêtes à resservir. Je vais remplir le seau d'eau propre et je tape les paillassons pendant que mon père lave les escaliers. Je ne sers à rien, je le sais.

Un jour, le soleil sort de derrière les nuages. On est au début du mois de mai, et je sens les rayons à travers mes vêtements.

« Camus avait raison, c'est plus facile d'avoir faim quand le soleil brille », déclare mon père.

« Même si nous n'avons pas faim », se dépêche-t-il d'ajouter.

Nous ramassons des bouteilles dans les jardins publics. Je suis doué pour ça, même si je n'arrive pas à en porter beaucoup. Je n'ai pas besoin d'aller très loin pour en trouver une autre, les gens boivent les dernières gouttes ou les vident dans l'herbe pour pouvoir me la donner.

Le soir, mon père dit qu'il n'a pas faim, il pousse son assiette vers moi. « Mange, invite-t-il. Ce serait dommage que ça soit perdu. »

Je suis assis sur le porte-bagages. Nous passons devant l'arrêt de bus, et nous continuons à rouler jusqu'à ce que nous nous retrouvions seuls sur la route, jusqu'à ce que celle-ci soit plus irrégulière et que le gravier crisse sous les roues du vélo. Mon père s'arrête sur le bas-côté pour que je puisse faire pipi, et nous repartons. Mon père s'arrête devant un vieux portillon rouillé. Il le referme derrière nous, et nous descendons un chemin bordé de grands arbres. Les feuillages sont si compacts qu'on dirait deux palissades vertes. Nous roulons jusqu'à ce que je ne voie plus la route derrière nous, nous avançons sur le chemin. Puis une clairière s'ouvre entre les arbres. La maison devant nous ressemble à celle d'un western, elle fait plusieurs étages, et elle est toute en planches larges. Ça pourrait être celle du riche propriétaire de bétail.

« La dame qui habite ici... commence mon père en appuyant le vélo contre un arbre. Elle a un aspect un peu particulier, autant que tu le saches. »

Je ne sais jamais comment il décroche ses boulots, mais un jour, il en a un, c'est tout. C'est valable pour cette fois aussi.

Nous montons sur la terrasse, les planches grincent sous nos pieds. Quand nous arrivons devant la porte, mon père rabat ses cheveux longs en arrière, s'essuie la bouche et m'observe. Puis il hoche la tête. Il frappe trois fois et ouvre. Nous traversons une grande entrée, et nous arrivons dans un salon décoré de rideaux en dentelle et de bibelots en porcelaine. Mon père pose une main sur mon épaule, nous attendons un instant que la dame sorte du recoin le plus obscur du salon. Son visage est tordu, déformé, et deux yeux humains me regardent depuis le milieu de cette tête. Je suis sur le point de pleurer, mais je sens toujours la main de mon père sur mon épaule. Je ne tourne pas la tête, j'espère qu'il sera fier de moi. « Bonjour », lance la dame en se penchant vers moi. Un court instant, j'ai peur qu'elle veuille me prendre la main. Ils doivent entendre mon cœur battre tous les deux, ça doit faire du raffut dans le salon, loin des voitures et des autres personnes.

Elle se met alors à marcher, et c'est un soulagement de ne plus voir que son dos tandis que nous la suivons sur la terrasse.

« Je jouais ici quand j'étais enfant », déclare-t-elle. Nous regardons vers une pelouse à l'abandon, qui se termine dans un amas d'arbres et de buissons.

« C'était moi qui connaissais le mieux le jardin. C'était avant qu'il soit envahi par la végétation, naturellement. »

J'entends un raclement, et je crois qu'elle se gratte.

« Je veux que vous me fassiez un chemin. Il n'a pas besoin d'être beau. Tout ce qui est beau n'est pas nécessairement bien. Je veux juste pouvoir me promener un peu sans risquer l'accident. Vous pensez que vous y arriverez ?

— Bien sûr. » Mon père lui pose une main sur l'épaule. « Mais ça va prendre du temps. »

Je vois à l'ombre de la vieille dame qu'elle hoche la tête.

« Et ça ne sera pas un chemin tout droit. Il devra serpenter autour des arbres. » L'ombre hoche de nouveau la tête.

« C'est pour ça que c'est à vous de le faire. »

Quand la vieille dame est rentrée, je suis mon père autour de la maison. Je manque plusieurs fois de tomber dans la haute herbe jaune. Mon père ouvre la porte de l'abri de jardin, et nous entendons le bruit que font de petits animaux qui veulent éviter la lumière du soleil. Les machines sont suspendues au mur du fond. Mon père décroche la tronçonneuse, passe le doigt sur l'outil.

« Elle est allemande, constate-t-il. Elle a été fabriquée il y a plus de cinquante ans. C'est ce qu'on peut trouver de mieux. » Mon père nettoie la plaque avec sa manche. Elle représente un ours avec de grandes griffes, qui montre les dents.

« On ne peut plus fabriquer des outils pareils de nos jours. Cette tronçonneuse coûterait aussi cher qu'une petite voiture. »

Il dévisse le bouchon du réservoir, sort une petite bouteille de son sac et la vide dans le trou.

« On parie qu'elle démarre ? »

Il tire sur le cordon, l'outil tousse et se met en marche.

Mon père est le seul dans le restaurant à ne pas être en costume, je suis le seul en culotte courte. Le serveur nous regarde bizarrement jusqu'à ce que nous commandions ce qu'il y a de plus cher sur la carte, et mon père compte les billets entre l'entrée et le plat principal. « Notre avance », murmure-t-il par-dessus la table avant de vider son verre de vin rouge. Il me commande une autre boisson gazeuse.

« N'économise jamais, m'enjoint-il. Si, bien sûr, si c'est pour acheter quelque chose que tu veux. Un vélo, tu peux économiser pour un vélo. Mais l'argent, ce n'est pas une chose qu'on doit oublier. Les gens qui oublient l'argent deviennent malheureux. Dépense-le. Il en reviendra. »

À une époque, j'avais un vélo, j'y pense tandis que nous mangeons la soupe dans de minuscules bols, avec des espèces de champignons que je n'avais encore jamais vus. J'avais un vélo, mais nous avons dû changer de ville. Nous l'avons nettoyé, nous avons graissé les pignons et nous avons gonflé les pneus. Avant de le laisser sans antivol à un coin de rue.

La nuit, je rêve de la vieille dame. Elle ouvre la bouche, et un scarabée sort d'entre ses lèvres. Il hume le monde, ses antennes vibrent, puis il prend son élan sur ses dents. Il flotte un instant en l'air avant que sa carapace noire s'ouvre et que ses ailes apparaissent. D'autres scarabées le suivent. Ils volettent autour de sa tête. Ses yeux sont profondément enchâssés, deux boutons. Je ne sais pas si elle pleure. Je ne sais pas si elle sourit, je crois qu'elle essaie.

Je ne vais jamais assez loin dans le jardin pour ne plus voir mon père sur la terrasse. Les arbres fruitiers commencent à l'endroit où l'épaisse herbe jaune s'arrête. Je cueille des pommes et des poires, je les mange en regardant mon père travailler. Il a étalé une bâche vert foncé sur le plancher, où il démonte les machines. Il nettoie chaque pièce l'une après l'autre avec un chiffon propre trempé dans l'alcool. Puis il graisse soigneusement tous les pignons avant qu'ils regagnent leur place dans le boîtier. L'odeur d'essence et d'huile flotte tout autour de lui.

« Regarde ça. » Il me tend un engrenage de la tronçonneuse. Je ne vois pas tout de suite qu'il est particulier.

Il me tient la main, pour que je sente à quel point les dents sont identiques. Qu'on ne sent pas le moindre défaut, pas une seule trace de moulage.

J'entends un petit grincement dans les planches derrière moi, et je vois l'ombre de la vieille dame.

« Mange tous les fruits que tu voudras, m'invite-t-elle. Mais s'il y a un fruit que tu ne connais pas, ne le mets pas dans ta bouche. Les oiseaux se laissent abuser par la couleur. Ils ne peuvent pas s'empêcher de piquer dedans. Toi, tu ne dois pas faire la même chose. »

Du coin de l'œil, je vois la pointe de ses petits souliers en cuir bordeaux.

« Les gens croient que la nature est toujours bonne, mais elle peut aussi être mauvaise. »

Mon père hoche la tête, sans lever les yeux de ses machines.

« N'hésitez pas à acheter du matériel neuf, lance-t-elle. Je vais vous donner de l'argent pour des outils neufs. »

Mon père secoue la tête.

« Vous n'allez évidemment pas me payer pour faire ça. Je le ferai gratuitement.

— Bêtises. »

Quand j'écoute simplement sa voix, ce pourrait être n'importe quelle vieille dame. Qui achetait peut-être ses côtes de porc tous les mercredis, dans le magasin où mon père était boucher.

« J'ai quelque chose qui pourrait vous intéresser », ajoute-t-elle. Nous la suivons autour de la maison.

« Là-dedans. »

Elle montre un énorme buisson. Il me faut un moment pour m'apercevoir que ça a jadis été un abri. Mon père écarte les branches et les feuilles pour parvenir jusqu'à la porte. Le cadenas est rouillé, il l'ouvre d'un coup de marteau, se sert de la pointe pour forcer la porte, et il disparaît dans le noir.

Tout à fait immobile, j'entends mon père fouiller dans l'abri, je ne quitte pas la porte des yeux. Je ne veux pas regarder la vieille dame, seul dans le jardin, sans ombres. J'entends un grincement, et je suis les sons dans l'abri. Les branches cèdent ou craquent. Deux portes s'ouvrent, et je regarde dans ce qui a un jour été un garage. Il contient une voiture, grise de crasse. Mon père sort à reculons, s'arrête pour regarder le véhicule, sans rien dire.

« Je ne savais pas qu'il en restait », avoue-t-il alors. Il sort un chiffon de sa

poche, crache dessus et nettoie un rond sur le radiateur, pour que nous puissions voir la laque noire briller au soleil.

J'explore le jardin, mètre par mètre, je suis redevenu un explorateur. Dans le lointain, j'entends la tronçonneuse que mon père utilise aujourd'hui. D'ici, le son fait plutôt penser à une abeille en colère piégée dans un pot à confiture. J'avance avec d'innombrables précautions, et je ne poursuis que quand je suis certain d'avoir un sol bien ferme sous les pieds. Pas de sables mouvants, pas encore. Les arbres du jardin ne ressemblent à rien de ce que j'ai vu jusqu'à présent, ils ne poussent pas droit, ils se tortillent et s'attrapent les uns les autres. Au départ, je trouve amusant de devoir me démenner pour passer au travers. Puis je vois des squelettes de petits oiseaux pris dans les branches.

Je retourne en courant sur la pelouse, je tombe et je me relève, j'espère que les arbres ne se réveilleront pas et ne me prendront pas pour un oiseau ou une autre plante à laquelle s'entremêler.

Je retrouve mon bloc dans l'herbe, là où je l'avais laissé. Je m'assieds et je commence à dessiner. Je ne veux plus aller dans le jardin, c'est décidé. Je veux rester ici. Entre les arbres et la vieille dame dans la maison.

Je me dessine avec un casque colonial sur la tête et un six-coups dans la main. Je tire dans le cœur d'un serpent. Je ne sais pas très bien où se trouve le cœur d'un serpent, alors je devine.

Au milieu de la journée, mon père sort des buissons. Il a des feuilles dans les cheveux, des pucerons dans la barbe et de petites égratignures dans le cou.

« Je ressemble à un troll, non ? »

Nous remontons ensemble jusqu'à la maison. La vieille dame nous a servi à manger sur une petite table en métal blanche, sur la terrasse. Les serviettes en papier sont coincées sous les assiettes. Le pain que nous mangeons n'est ni du pain de seigle ni de la baguette, il est sombre et un peu sucré. Les œufs brouillés sont merveilleux. Mon père dit qu'il y a du citron frais dans la limonade. C'est à peu près tout ce qu'il dit, il sourit en mangeant. La tronçonneuse est assez près pour qu'il puisse tendre le bras et caresser le métal.

Je tends l'oreille aux bruits à l'intérieur, et j'ai les yeux rivés sur la porte. La maison grince, mais la vieille dame ne sort pas, elle doit savoir que nous n'arriverions plus à manger si elle était en face de nous.

Après le déjeuner, j'accompagne mon père jusqu'aux premiers buissons, et je retrouve mon bloc dans l'herbe.

Je suis occupé à dessiner quand un jeune homme descend le chemin en vélo et sort d'entre les arbres. Il a le même vélo que mon père, un vélo de coursier. Il passe la jambe par-dessus le cadre et saute en marche. Il décroche le gros panier du porte-bagages, il doit se pencher sur le côté pour le porter jusqu'à la terrasse, où un second panier l'attend. Il en sort une enveloppe, la glisse dans sa poche intérieure, et repart avec le panier, qui a l'air plus léger, il est peut-être complètement vide. Il retourne sans hâte à son vélo, comme quelqu'un qui s'est promis de ne pas courir. Ses lèvres remuent un peu, je crois qu'il parle tout seul. Puis il s'arrête, je crois qu'il m'a vu sur la pelouse. Il m'observe comme un élément étranger au décor, comme si je ne devais pas dessiner là. Il fait quelques pas vers moi. Puis de nouveau demi-tour. Il sort du jardin, debout sur les pédales.

Les moustiques bourdonnent autour de nos têtes, mon père vient de sortir d'entre les arbres. Il m'embrasse rapidement sur le front.

« On va bientôt rentrer à la maison. »

Il entre dans l'abri où se trouve la voiture. J'entends des outils, je l'entends parler, mais je ne distingue pas les mots.

Je suis assis sur la planche à l'extrémité de la terrasse, j'attends. Mes jambes pendent dans le vide. Si l'ombre des arbres arrive jusqu'à mes pieds, la vieille dame viendra m'attraper. Les ombres ressemblent à des doigts larges, tendus vers moi, qui se rapprochent lentement. Quand ils sont arrivés à moins d'un mètre de mes chaussures, je vois mon père. Il a des taches sombres sur le visage, ses dents ont un reflet jaunâtre dans l'obscurité.

Je regarde dans la direction qu'indique le doigt de mon père. Il y a deux hommes à la porte de notre immeuble. Ils sont en jeans tous les deux, et portent des coupe-vent par-dessus leur chemise. J'ai failli tomber du porte-bagages quand mon père a pilé.

« Regarde leur attitude, me glisse-t-il à l'oreille. Regarde comme ils sont actifs, tout en faisant semblant d'être là, rien de plus. Beaucoup trop détendus. Ils fument, rien d'autre. »

Je plisse les yeux, mais j'ai du mal à voir autre chose que deux types sous une porte cochère.

« Tu te rappelles ce que je t'ai dit sur les hommes blancs ?

— Les assistants de la reine ?

— Oui, eux.

— Ce sont les hommes blancs ?

— Je n'en sais rien. Mais je ne crois pas que nous devrions essayer de le savoir.

»

Nous remontons sur le vélo. Nous quittons la ville, l'asphalte cède la place au gravier, puis à la terre battue. Quand nous ne voyons plus les lumières de la ville, mon père se range sur le côté. Il fait les cent pas, s'assied au pied d'un arbre et fume. J'essaie de ne pas faire de bruit, de ne pas le déranger pendant qu'il réfléchit.

Au bout de deux cigarettes, il se relève.

« Je crois qu'on va bientôt déménager. »

Nous redescendons le chemin vers la maison de la vieille dame. Les couleurs s'effacent. Les branches noires essaient de nous attraper, comme dans la forêt de l'histoire que me raconte mon père en ce moment. Des forêts pleines de trolls qui peuvent exaucer trois vœux, mais qui doivent aussi recevoir quelque chose en contrepartie. Des trolls qui adorent les petits garçons, les réduisent en esclavage jusqu'à ce qu'ils les fassent rôtir sur une broche pour les manger avec des baies sauvages.

Mon père ouvre la porte du garage. La voiture a été lavée depuis la dernière fois que je l'ai vue. Il ouvre la portière arrière, et je m'assieds à l'intérieur. Le revêtement en cuir est froid contre mes jambes nues.

Mon père glisse la clé de contact dans le démarreur.

« Je sais très bien que tu n'es pas prête. Je le sais. Mais nous avons besoin de toi. »

Il pose une main sur le bois sombre du tableau de bord.

« Ensuite, on s'occupera bien de toi. Mais rends-nous ce service en attendant. »

Il tourne la clé, mais il ne se passe rien.

« Rien qu'aujourd'hui, trésor. »

Il tourne de nouveau. Le moteur gronde, puis toute la voiture se met à trembler, comme un chien qui s'ébroue.

« Là, tu vois que tu peux. »

Nous traversons lentement les pelouses bosselées, nous descendons le chemin et nous arrivons sur la nationale.

Au bout de quelques kilomètres, mon père se range et sort une couverture du coffre. Il l'étale sur moi.

« Dors si tu peux », me conseille-t-il avant de se remettre au volant.

Je vois cette nuit-là par bribes, par courts extraits pendant lesquels je suis réveillé.

Je sais que nous sommes près de la mer, j'entends les vagues. Mon père fume dans la lumière des phares, il regarde sa montre.

Encore un extrait, nous roulons sur la route. La voiture ronronne. Un son tranquille, amical, je regarde le ciel de toit de la voiture.

Encore un extrait, nous sommes devant la porte cochère de l'immeuble. Mon père est en train de remplir le coffre, il tient la caisse de disques. « Dors, va », chuchote-t-il.

Je me réveille parce que ma tête saute sur la banquette. Nous passons devant la maison de la vieille dame, nous entrons dans le garage.

Mon père vide la voiture, ce n'est pas long. À chaque déménagement, nous avons un peu moins d'affaires. La dernière chose qu'il sort du coffre, c'est mon chevalet. Dans l'autre main, il tient le dossier de mes dessins.

« On peut toujours acheter de nouvelles serviettes. »

Nous mangeons du craquepain avec du saucisson et du fromage dans la cuisine de la vieille dame. Je bois du sirop de cassis, mon père réchauffe du café dans une casserole sur la cuisinière.

Il discute avec la vieille dame dans l'entrée, à voix basse, comme s'il y avait dans la maison une personne à ne réveiller sous aucun prétexte. Mon père rit, on dirait que ça n'a jamais fait de doute que nous finirions par emménager ici. La vieille dame nous souhaite bonne nuit, j'entends le son de ses pantoufles qui descendent.

Il reste un morceau de craquepain dans l'assiette, mes paupières sont lourdes. Mon père me porte dans l'escalier, pousse la porte du pied, notre nouveau logis. La pièce n'est pas grande, mais elle est pourtant plus spacieuse que tout notre précédent appartement. La tapisserie est jaunâtre, à petites fleurs, le matelas est dur. Mon père me pose sur le lit, le drap est rigide et sent l'air frais.

Je me réveille seul dans la chambre. Au loin, j'entends la tronçonneuse. Je reste dans mon lit et je relis la même bande dessinée, encore et encore. Je mémorise toutes les toiles d'araignée au plafond. Celles qui sont abandonnées, et celles que traverse parfois à toute vitesse une araignée noire. J'apprends à reconnaître les accrocs dans la tapisserie, un petit morceau pointe vers moi. Je monte sur la valise pour faire pipi par la fenêtre. Chaque fois que la maison grince, j'ai peur que la vieille dame vienne m'attraper. Alors je me cache sous l'édredon.

À la mi-journée, mon père monte me chercher. Nous descendons déjeuner ensemble. Je lui demande s'il ne veut pas me réveiller demain, me laisser sortir, je ferai attention. Il hoche la tête, et je suis content qu'il ne me demande pas pourquoi.

Je reste sur la pelouse jusqu'à ce que mon père ait terminé avec ses tâches ce jour-là. Il souhaite bonne nuit à la voiture, s'amende : « Nous ne t'avons pas ménagée du tout, mais tu t'en es bien sortie. »

Une grande marmite de soupe nous attend dans la cuisine, ainsi que des tranches de pain frais. Il y a des assiettes sur la table, une bière pour mon père, une boisson gazeuse pour moi.

Cette nuit-là, le vent fait grincer et gémir la maison, bois contre bois, comme un voilier sur une mer démontée.

Quand je me réveille le lendemain matin, je suis de nouveau seul dans la chambre. Je cherche dans les valises, mais je suis maintenant certain que mon père n'a emporté qu'une seule et unique bande dessinée en vidant l'appartement. Je connais tous les textes par cœur, j'ai juste besoin de fermer les yeux pour voir les dessins à l'intérieur de mes paupières. Je pleure sur mon lit, j'ai l'impression que mon père le fait exprès, de m'abandonner dans cette chambre. Je crois que je vais apprendre quelque chose.

Avant d'y avoir réfléchi, j'ai la main sur la poignée de la porte. Je l'enlève et je retourne en courant au lit. Je ramène mes pieds sous moi, la terre est empoisonnée. Je reste un moment là, je m'essuie les yeux avec ma manche. Mon père ne viendra pas me chercher avant un bon moment. Hier, j'ai écouté tous les bruits de la maison, les portes qui s'ouvraient et se refermaient. Je suis presque certain que la vieille dame ne quitte son salon que pour nous faire à déjeuner. Ça devrait me laisser quelques heures pour descendre dans le jardin.

J'ouvre la porte, j'ai mes chaussures à la main. J'avance aussi silencieusement que possible dans le couloir. J'arrive en haut de l'escalier, mais je m'arrête. L'une des portes est entrebâillée. J'ai vu quelque chose à l'intérieur. On aurait dit des cheveux, mais je n'en suis pas sûr. Je sais que ça va me tarabuster toute la journée si je ne le tire pas au clair. Je reviens sur mes pas et j'ouvre la porte. La pièce devant moi est pleine de ramures. Pas une ou trois, mais plein, les quatre murs en sont couverts, du sol au plafond. Pas de meubles, que des bois de cerf ou de gazelle, de tout ce qui a des cornes. Je dévale l'escalier et je sors.

Je dessine assis dans l'herbe quand mon père sort d'entre les arbres. Il sourit, je crois qu'il est fier de me trouver ici.

« C'est une maison étrange, déclaré-je tandis que nous mangeons des

sandwiches de pâté de foie à la gelée.

— Les gens sont beaucoup plus étranges qu'ils veulent bien l'admettre, répond-il en prenant un morceau de concombre mariné. Pourquoi leur maison ne le serait-elle pas, elle aussi ? »

Le lendemain, je me retrouve en haut de l'escalier. Je sais que je n'ai qu'à descendre. En marchant le plus vite possible sans courir. L'escalier, puis la porte. Et pourtant, je ne bouge pas. J'y suis arrivé hier, j'ai toujours mes bras et mes jambes.

Je choisis la porte en face de la pièce des trophées. Elle n'est pas entrebâillée, mais elle n'est pas verrouillée. Un petit garçon me regarde depuis la pénombre. Je lève une main à ma bouche, et le petit garçon m'imité. J'entre, la pièce est remplie de miroirs. Du sol au plafond, dans des cadres dorés ou en bois sombre. Je vois une oreille, un nez, une pommette, des cheveux, les chaussures dans ma main. Il y a plusieurs miroirs au plafond, le garçon me regarde, tout petit et un rien effrayé. Quand je sors de la pièce, j'ai le tournis.

En descendant, je me promets de ne plus être aussi curieux, je ne veux plus prendre de risques.

Tôt le matin, je ne bouge pas de sous la couette et je garde les yeux fermés. J'entends mon père s'habiller, il va au bout du couloir et descend. La porte s'ouvre puis se referme. Je quitte rapidement mon lit. Je suis devenu un voleur qui ne dérobe rien. J'explore la maison en chaussettes, une autre pièce chaque jour. J'en trouve une pleine d'animaux empaillés, des chats et des chiens, des castors et des écureuils. Des animaux qui montrent les dents, tous tournés vers l'intrus. Ils m'observent jusqu'à ce que je m'en aille. Dans une autre pièce, il n'y a qu'un bison empaillé qui tourne la tête vers le mur, comme s'il avait honte. Il est bien plus gros que la porte ou les fenêtres, la maison a dû être construite autour de lui.

Je n'approche pas du salon de la vieille dame, mais j'explore minutieusement le reste de la maison, du rez-de-chaussée aux combles. Je suis la poutre faîtière jusqu'au bout d'un long couloir. Et une porte rouge. J'appuie sur la poignée, mais elle ne s'ouvre pas. Je la secoue pour être certain qu'elle ne colle pas simplement à son chambranle.

Toutes les pièces ne sont pas aussi passionnantes que la première que j'ai visitée, mais il y a toujours quelque chose à trouver, comme de la porcelaine chinoise peinte à toutes petites touches de pinceau. Une simple tasse raconte une histoire de dragons et d'empereurs, d'une grande bataille avec des centaines de petites flèches qui filent dans les airs. Dans une autre pièce, un mur entier est couvert de papillons sur des épingles. Plusieurs centaines, autant de couleurs différentes.

L'après-midi, je m'assieds dans l'herbe pour dessiner les pièces que j'ai vues le matin. J'en ai huit pages dans mon bloc quand je me rends compte qu'il y a un problème. Une chose bien plus étrange que tout ce que j'ai trouvé dans les pièces.

Je fais le tour de la maison, je la dessine depuis l'extérieur. Deux étages en planches larges. Je dessine chaque fenêtre. J'essaie de tout dessiner tel que c'est, il

faut que je gomme plusieurs fois pour recommencer depuis la façade. Je ne découvre pas ce qui cloche avant d'avoir terminé mon dessin. La maison vue du dehors ne correspond pas aux pièces.

Le lendemain matin, je prends des notes dans mon bloc, tout en allant de pièce en pièce. Je frappe contre les murs. Là où il devrait y avoir des portes, il y a des cloisons ornées d'ours bruns qui ont un poisson à la gueule.

Je finis au dernier étage. Devant la porte close. L'explication doit se trouver derrière.

Cette nuit-là, je rêve de la porte. Elle s'ouvre en grand, toute seule, la lumière qui en sort m'aveugle. Je passe le seuil, et je me réveille.

Une fois mon père levé et sorti dans le jardin, je me mets à la recherche de la clé.

Je me moque maintenant pas mal de l'énorme collection de cannes dont le pommeau représente une tête d'animal sculptée, des cimenterres et des têtes réduites. Je ne cherche qu'une chose : la clé. La vieille dame est si petite que si elle l'avait sur elle, ça ferait une bosse, comme un moignon.

Pendant que je dessine, j'entends un bruit dans l'herbe derrière moi. Un bruissement, comme un crotale, peut-être un python. Je me retourne, et je vois une chose qui me terrifie bien plus qu'une gueule grande ouverte dardée de crochets à venin. La vieille dame n'est pas enveloppée d'ombre, et elle ne se détache pas à contre-jour sur un soleil aveuglant. Elle n'est qu'à quelques mètres de moi.

Quelque part très loin, mon père fait redémarrer la tronçonneuse. Je baisse les yeux sur mon bloc. Si tu rencontres un ours dans la forêt, ne bouge plus. Les chiens peuvent sentir la peur. Je commence le dessin d'un chien qui mange un cornet de glace, en le tenant entre ses pattes pour lécher la chantilly. Mes mains tremblent, mais je continue à dessiner, j'espère que la vieille dame disparaîtra toute seule.

« Je t'ai entendu aller et venir dans la maison, déclare-t-elle à mon dos. Tu crois que je ne peux pas t'entendre parce que je suis vieille. »

Le trou dans son visage est une bouche, d'autres mots en sortent.

« Tu crois que tu ne fais pas de bruit parce que tu te déplaces à pas de loup, en chaussettes. C'est une vieille maison. En bois. Et le bois, ça grince. »

Je ne peux plus détacher mon regard d'elle, bien que j'essaie.

« J'ai vécu ici toute ma vie. J'ai vieilli en même temps que la maison. Quand je suis dans mon lit, je t'entends. Je sais toujours très exactement où tu es. Je t'entends dans la cuisine, quand tu ouvres les tiroirs. Je t'entends dans l'escalier, je sais quand tu ouvres un placard, quand tu fouilles dans le tiroir inférieur du buffet. Je connais cette maison. Je pourrais la porter sur mon dos, comme un escargot. »

Je veux m'enfuir, me cacher dans le jardin, mais je reste assis.

« Je veux conclure un accord avec toi, reprend-elle. Je veux te montrer ce qu'il y a derrière cette porte. Je t'accompagne. Je te donne la clé, et tu auras le droit de l'ouvrir. En contrepartie, tu me rendras un service. »

J'essaie de ne regarder que ses cheveux blancs.

« C'est d'accord ? »

Je sens ma tête bouger de haut en bas. La vieille dame repart vers la maison, et à quelques mètres de la terrasse, elle se retourne.

« Tu viens ? »

Je monte l'escalier juste derrière elle, jusqu'au dernier étage. Nous parcourons le couloir jusqu'à la porte verrouillée. Le trou de serrure me regarde, très grand et un peu égratigné après tous mes essais de clés dedans.

La vieille dame me tend une main noueuse, l'ouvre et me montre une clé noire.

« C'est entendu ? »

Je hoche la tête.

« Tu n'es pas très loquace. »

J'essaie de ne pas toucher sa paume en prenant la clé.

Elle n'entre pas tout de suite dans le trou, peut-être parce que ma main tremble.

J'essaie plusieurs fois, je suis sur le point de renoncer, ça ne doit pas être la bonne clé, la vieille dame s'est trompée, ça fait des années qu'elle n'est pas montée ici. Je suis plutôt soulagé, il n'y aura pas d'accord, en fin de compte, j'oublierai cette porte. Je veux aller m'asseoir dans l'herbe pour dessiner des chiens et des cornets de glace, user mon crayon jusqu'à ce qu'il n'en reste rien. Mon père finira ce qu'il a à faire dans le jardin, demain ne sera pas comme aujourd'hui, nous reprendrons notre route.

J'entends un déclic quand la clé entre dans la serrure, je la tourne et j'ouvre.

Je cligne plusieurs fois des yeux, mon regard est tombé sur un mur en briques. Pas de pièce, même pas un grand placard, rien que des rangées de briques séparées par du ciment.

Je pose la main sur les briques pour en avoir le cœur net. Je remets alors la clé dans la main tendue de la vieille dame.

« Maintenant, tu vas me rendre un service. Comme convenu. »

Nous redescendons. Nous entrons dans le salon, je n'y suis pas venu depuis notre arrivée dans la maison. Nous passons devant les bibelots en porcelaine, et les gros meubles en cuir. Elle ouvre la porte d'une pièce plus petite, dont les murs sont couverts de rayonnages.

« Tu sais lire, hein ? »

Je hoche la tête.

« Je m'en doutais. Tu es bien le fils de ton père. »

Elle s'assied dans le fauteuil sous la fenêtre. Le soleil m'aveugle, et je ne vois plus que sa silhouette.

Elle me montre la chaise à côté de la porte.

« Tu t'assoiras ici, mais d'abord, il faut qu'on choisisse un livre. »

Tous les livres sont reliés en cuir rouge, les titres figurent en lettres d'or.

« Troisième étagère, tout à droite. Il est question d'une grosse baleine. »

Je chasse la poussière de la tranche supérieure du livre, je m'assieds sur la chaise qu'elle m'a indiquée, et j'ouvre le livre. Ma voix est faible, elle tremble au moment où je lis les premiers mots.

Mon père ressort des buissons, son t-shirt est trempé de sueur. Il est de nouveau tout égratigné et couvert de feuilles. Nous nous asseyons sur la terrasse, et il regarde les dessins que j'ai faits dans la matinée. Il y a des baleines sur presque tous.

J'entends alors la vieille dame derrière moi, le tissu de sa jupe froufroute quand elle marche.

« Comment ça va, le jardin ? » demande-t-elle.

Mon père s'apprête à se lever.

« Non, restez assis, vous travaillez dur. »

Il s'essuie les mains sur son pantalon.

« Je sais de quoi ça peut avoir l'air, commence-t-il, maintenant que nous aussi, nous habitons ici. Mais le travail est un peu plus important que ce à quoi je m'attendais.

— C'est un grand jardin.

— Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire.

— Je sais bien... L'année dernière, un autre jeune homme est venu. Je lui ai dit d'y aller doucement, mais il a travaillé chaque jour du matin au soir. La première semaine, il souriait comme s'il venait de réchapper à un naufrage ; une semaine plus tard, il faisait penser à un forçat. Et puis il s'est évaporé. Je crois qu'il a renoncé. Mais vous le retrouverez peut-être quelque part par là. »

Elle rit toute seule.

Je regarde mon père, je ne m'étais pas encore aperçu que ses joues sont plus creuses, ses yeux plus proéminents. Je ne l'avais peut-être pas vu parce qu'il sourit tout le temps.

« Quel genre d'outils utilisait-il ? » s'enquiert mon père.

La vieille dame hésite un peu, comme si elle ne comprenait pas bien la question.

« Les siens, répond-elle. Il avait ses propres outils.

Mon père hoche la tête, gratte avec le pouce la plaque métallique de la tronçonneuse, l'image de l'ours.

« Ce soir, je mettrai un peu plus de viande dans la soupe », promet la vieille dame. Je l'accompagne dans la maison, je vais lire pour elle. Toujours à cette heure, quand le soleil est haut dans le ciel, quand elle peut s'asseoir près de la fenêtre et ne plus être qu'une silhouette.

Je perds souvent la notion du temps. Je suis dans le bateau avec Achab. Chaque jour, nous sommes sur le point de capturer la grosse baleine blanche.

Certains jours, je n'arrête de lire que quand il n'y a plus assez de lumière dans la pièce pour que je voie les lettres. Son visage sort alors de l'ombre. Les premières fois, j'ai failli en lâcher le livre. Je me suis excusé, et je suis sorti sans demander mon reste. Je m'habitue lentement à son aspect. Tout comme je me suis habitué au parfum du bois quand la maison a passé toute la journée sous le soleil.

La nuit, je vois l'eau arriver. Elle s'infiltre entre les arbres, en emportant les plantes, grandes et petites. L'eau noie les animaux et entoure la maison. La vieille maison en bois est arrachée à ses fondations, flotte comme un bateau, nous

dérivons. Nous sommes les seuls survivants au monde. Les oiseaux volent au-dessus de nous. Le ciel est à eux, à présent, ils poussent des cris puissants. Des cris de joie, plus d'immeubles, plus de poteaux téléphoniques, que du ciel sans limite. Ils ne savent pas encore qu'ils n'ont plus aucun endroit où se poser.

Je lis les derniers mots du livre. Je suis maintenant capable de regarder la vieille dame pendant plusieurs minutes sans cligner des yeux.

Nous ne bougeons pas, personne ne pipe. Les mots du livre sont encore dans l'éther entre nous. Elle se redresse alors sur son siège.

« Je t'ai roulé dans la farine. Tu le sais, tu n'es pas idiot. »

Elle s'essuie la bouche avec une serviette en tissu blanc, puis la déplie sur son genou.

« Tu aurais pu demander la clé, t'enquérir de ce qu'il y avait derrière cette porte. Mais tu avais peur. »

Je ne réponds pas.

« Et quand tu t'es retrouvé face à un mur en brique, tu aurais pu demander : *Pourquoi ?* C'était le seul mot que tu pouvais dire, mais tu avais peur. Tu n'as pas trouvé ça bizarre, un mur en brique dans une maison en bois ? »

Je ne sais pas quoi lui répondre.

« Bien sûr, que tu as trouvé ça bizarre. Tu n'es pas bête. Mais tu avais peur. Et ça revient souvent au même. »

Elle m'observe.

« On conclut un nouvel accord ? reprend-elle. Si tu continues à lire pour moi, je te raconte l'histoire de cette maison. Pas d'entourloupe, cette fois. Je te raconte ce que je sais. Je crois que ça répondra à quelques-unes de tes questions. »

Je ne réponds toujours pas, je n'ai pas l'impression que ce soit nécessaire.

« Bien. Tu auras l'histoire de la maison, mais pas aujourd'hui. »

Je sens que je hoche la tête, cette fois, ça ne m'effraie pas.

« Cinquième étagère, troisième livre. »

Il faut que je me dresse sur la pointe des pieds pour l'attraper.

J'époussette l'ouvrage. *Vingt mille lieues sous les mers.*

Ce ne sera pas le dernier que nous lirons cet été-là. Les jours disparaissent dans les livres. Quand le soleil rougit, mes yeux sont secs, ils me brûlent. Quand mon père et moi dînons dans la cuisine, je suis entouré de mousquetaires. De l'autre côté de la fenêtre, un homme chemine sur un âne.

Le lendemain, je lis de nouveau pour la vieille dame. Si j'ai du mal avec un mot, un mot que je ne comprends pas très bien, elle m'aide. Elle n'a pas besoin de regarder dans le livre, je crois qu'elle connaît par cœur le contenu de chaque page.

Elle se renverse dans son fauteuil :

« Ici, ça a toujours été ma pièce préférée, parmi les livres. À présent, tu sais pourquoi. Si nous avions une année supplémentaire, nous commencerions les grands Russes. »

En début de soirée, je ressors sur la terrasse, où mon père fume une cigarette. Il sourit, me passe une main dans les cheveux. « Tu as un nouveau professeur », constate-t-il.

La vieille dame s'appuie à mon bras pour descendre l'escalier. Mon père nous attend à côté de la voiture, qu'il a déplacée devant la maison. Il porte le costume brun que la vieille dame lui a prêté. Il sentait l'antimite quand il l'a passé. Dessous, il porte un gilet et une cravate. Il s'est rasé soigneusement, et a plaqué ses cheveux avec du savon. On dirait maintenant un homme sorti tout droit d'une vieille photographie. Il ouvre la portière et aide la vieille dame à monter. Puis il fait le tour de la voiture en vitesse et m'ouvre aussi.

Je suis installé sur la banquette arrière, à côté de la vieille dame. Elle a un chapeau sur la tête, avec un voile qui lui couvre presque tout le visage. Elle pourrait sans mal être sur la même photo que mon père. Je porte un pantalon long, un t-shirt propre et repassé. Nous avons masqué au marqueur les endroits où le cuir de mes chaussures était usé.

Nous descendons le chemin. Dans la lumière du jour, l'intérieur de la voiture ressemble à un petit salon en cuir et en bois foncé.

Nous débouchons sur la nationale, la vieille dame pose son chapeau sur le siège entre nous.

« Ma mère disait toujours qu'une jolie dame ne retire jamais son chapeau, que ce soit à l'église ou dans la petite maison. Elle a été enterrée avec le sien sur la tête. »

La vieille dame lisse son voile.

« J'ai toujours trouvé que ça démangeait affreusement. »

La nationale se couvre d'asphalte, nous approchons de la ville. Mon père dirige adroitement la voiture dans la circulation, nous ne nous arrêtons qu'à quelques reprises à des feux rouges. Les gens se retournent pour regarder passer la voiture noire, certains font signe.

« J'espère que vous trouverez le chemin, reprend la vieille dame. Je sais bien que ma description n'était pas très précise. Il y a des années que je ne suis pas venue ici. »

Mon père lui sourit dans le rétroviseur.

« Si c'est toujours au même endroit, je le trouverai. »

Je le crois. Un jour, mon père m'a parlé de la petite souris de chasse¹ qui vit dans le Wyoming. Elle n'est pas plus grande qu'un ongle de petit doigt, mais elle est capable de partir à plusieurs jours de marche de chez elle. Ça correspondrait à cent soixante kilomètres pour un être humain. Pourtant, elle ne se perd jamais. Elle n'a pas besoin de panneaux, de demander son chemin. Elle retrouve l'endroit où elle habite. Pour mon père et moi, ça a toujours été l'exact contraire.

Les haut-parleurs de la voiture crachotent, mon père tourne le gros bouton brillant de la radio. Il continue à tourner, parmi les voix et les guitares, jusqu'à ce qu'il soit satisfait.

Nous quittons la ville sur fond sonore de solo de trompette. Puis nous continuons sur cette route, et nous passons devant des champs de trèfle jaune et des églises.

La voiture émet un petit grognement quand mon père tourne la clé de contact.

« Ça ressemble à ce que vous connaissez ? » demande-t-il.

Nous avons quitté la nationale, et nous sommes maintenant sur un espace couvert de graviers, entouré d'arbres. La vieille dame regarde par la fenêtre.

« Oui, répond-elle sur un ton qui laisse penser qu'elle n'y croit pas complètement. Oui, c'est ici... »

La vieille dame remet son chapeau et laisse le voile retomber devant son visage. Mon père ouvre la portière, j'entends la mer. Nous descendons un sentier étroit, jusqu'à une maison à colombages jaune. Les gens sont installés au-dehors, à des tables nappées de blanc, leurs couteaux et leurs fourchettes brillent sous le soleil. Ils tournent la tête, leurs yeux vont de moi à mon père dans son costume brun, s'attardent un peu trop longtemps sur la vieille dame. Puis ils se dépêchent de regarder de nouveau ce qu'ils ont dans leurs assiettes.

Un serveur nous indique une table un peu à l'écart des autres. Il fixe une nappe blanche à notre table, à l'aide de pinces dont mon père me dit qu'elles sont en argent. Les menus sont reliés en cuir tout doux.

Nous mangeons des smørrebrød, mais pas le genre qu'on se ferait en casse-croûte, coincés entre une tranche de concombre et une demi-tomate. Ici, le filet de poisson recouvre tout le pain, les crevettes se battent pour avoir de la place sur le dessus, se bousculent et menacent de tomber de l'assiette. Mon père boit de grosses gorgées de bière, la vieille dame sirote la sienne et essuie le bord de son verre avec sa serviette. Ils trinquent au tord-boyaux.

Pendant que nous mangeons, je sens les regards des gens sur nous. Quand je me tourne vers eux, ils se dépêchent de baisser les yeux. Ils se retournent tous lentement, et nous finissons par être entourés de demi-dos.

« Nous venions ici en été, raconte la vieille dame. Tous les étés. Je n'avais pas cet aspect-là, à l'époque. Ça a empiré avec les années. » Elle s'essuie la bouche dans sa serviette.

« À l'époque, je ne savais pas pourquoi les gens me fixaient. Je croyais que c'était la façon habituelle des gens de se regarder. Je les imitais, mon père me disait de ne pas le faire. Je ne comprenais pas pourquoi. »

Pour le dessert, on m'apporte de la mousse au chocolat avec des framboises fraîches, mon père et la vieille dame boivent du café dans de petites tasses. Nous ne voyons pas la mer d'où nous sommes, mais quand le vent tourne, nous sentons des effluves d'algues et d'iode. Les mouettes volent très haut au-dessus de nous.

Sur le chemin du retour, la vieille dame manque à plusieurs reprises de s'endormir, et elle se redresse sur son siège.

« Je croyais que si seulement je pouvais voir la mer, je serais satisfaite... Mais aujourd'hui... Je suis très contente de notre journée. » Je devine ses lèvres sous le voile. Maintenant, je sais comment est son sourire.

Nous sommes dans la pièce aux livres, la vieille dame dans son fauteuil, moi sur la chaise à côté de la porte.

« Nous avons conclu un accord, commence-t-elle. Je crains que si nous attendons encore, je ne puisse pas respecter mes engagements. »

Elle boit une petite gorgée de son verre d'eau, juste assez pour s'humecter les lèvres.

« Aujourd'hui, c'est à moi de te raconter une histoire. De te la transmettre, avant qu'elle ne disparaisse. Tu peux y croire ou non. Ce n'est pas très important.

»

Elle me regarde, elle veut s'assurer que j'écoute.

« Mon père était vieux quand il a construit cette maison, presque autant que je le suis aujourd'hui. Heureusement, tu es trop jeune pour protester, je sais que je suis vieille. Comme du lait qui a passé trop de temps au réfrigérateur. Du vieux lait tourné. Mais cette histoire n'est pas la mienne. »

Elle se renverse dans son fauteuil, pose les mains sur ses genoux.

« Mon père a été apprenti chez un horloger. Quand il a eu fini ses études, il a sauté sur un bateau en partance pour l'Amérique. Beaucoup de passagers ont été malades. Certains n'ont pas survécu. Quand mon père est arrivé, il était tout jaune. Maigre et jaune. Il écumait les rues dans ce nouveau pays, ne trouvait pas de travail, et les choses empiraient. Il était sur le point de mourir quand il a rencontré un vendeur de chez Smith & Wesson.

L'homme lui a dit qu'ils avaient besoin d'un homme comme mon père. Il a même payé le billet de train pour le Massachusetts, où se trouvait l'usine. Ils fabriquaient des armes à feu, et mon père était à la fois doué et rapide de ses mains. Il était horloger, il avait l'habitude de travailler sur de petites pièces métalliques, avec une loupe sur l'œil. Il a travaillé dix ans pour eux. Au bout du compte, il avait fait son propre fusil. C'était un Johnson, c'est comme ça qu'ils prononçaient son nom de famille. C'était un fusil très cher, mais il tirait plus loin et avec beaucoup plus de précision qu'aucun fusil jusqu'alors. Pendant plus de trente ans, il en a fabriqué pour les gens qui voulaient chasser le bison. Voilà comment on disait. Chasser le bison, même si on chassait plus souvent les Indiens. Les balles d'un fusil Johnson n'étaient pas aussi grosses que dans beaucoup d'autres armes. Mon père avait fabriqué des horloges, il s'y connaissait en mécanique de précision. Un buffle ne mourrait pas nécessairement s'il était touché, mais une personne était transpercée par le projectile. C'était devenu une arme pour tuer des gens. Mon père s'est beaucoup enrichi. Mais en vieillissant, l'idée lui est devenue insupportable, il savait à quoi servaient ses fusils. Qu'ils avaient été épouvantablement bons, terriblement précis. »

La vieille dame inspire deux ou trois fois à fond, ferme les yeux. La pièce est sombre. Un court instant, je crois qu'elle s'est endormie.

Quand elle reprend la parole, sa voix est rauque.

« Mon père est d'abord parti sur la côte Est, mais ce n'était pas assez loin. Chaque nuit, il entendait encore l'âme des Indiens dans le vent. Alors il est rentré au Danemark, et il a fait construire cette maison comme elle aurait été construite

en Amérique. Il a fait venir les planches par bateau de Suède. Pas un clou n'a été planté sans qu'il voie comment. Après avoir habité ici quelques années, il m'a fait venir avec la bonne. C'était peut-être aussi une tentative pour perturber les esprits. »

Pendant qu'elle parlait, elle allait chercher certains morceaux de son histoire au plafond ; à présent, c'est moi qu'elle regarde.

« Ça peut paraître étrange. Mais c'était ce que voulait mon père. Il voulait perturber les esprits. Les esprits des Indiens. Les piéger entre les murs de pièces sans porte. Voilà pourquoi la maison est telle qu'elle est. C'est une vieille tradition, il y a longtemps que nous avons cessé de voir ce que nous ne comprenons pas. Ton père sait de quoi je parle. Ton père est quelqu'un de très intelligent, ne l'oublie jamais. Quoi que les gens disent. J'ai un tiroir entier de coupures de presse, des articles qu'il a écrits pour des journaux et des magazines. Il n'a pas toujours taillé des haies. Mais ce n'est pas mon histoire, ce n'est pas à moi de la raconter. C'est celle de ton père, et la tienne. Maintenant, tu sais presque tout sur cette maison. »

La vieille dame s'appuie sur moi, il y a des têtes de fleurs coupées le long du chemin, depuis le pied des marches, sur la pelouse et jusqu'aux premiers arbres fruitiers. Mon père nous attend là, un sac sur l'épaule. Ce matin, il l'a rempli avec des bouteilles de sirop et des beignets que la vieille dame a faits.

« Des provisions, a-t-il précisé. Nous en aurons besoin. »

Mon père écarte quelques branches et nous montre le début du sentier qu'il a passé un été à réaliser.

La vieille dame me prend le bras, et nous avançons entre les arbres. Le chemin ne fait que deux ou trois mètres de large, il serpente autour de buissons chargés de fleurs blanches, jaunes et rouges. La terre sous nos pieds est irrégulière et raboteuse.

« Mon jardin », murmure la vieille dame.

Nous arrivons à un banc en bois, déblayé de branches et de plantes grimpantes.

« Vous voulez vous asseoir un peu ? demande mon père.

— Pas encore. »

De l'index, elle suit les creux laissés par les lettres dans le dossier du banc. Elles ont presque disparu, elles sont indéchiffrables. Elles la font sourire. Elle se remet à marcher, elle n'a plus besoin de mon bras, et c'est bientôt elle qui ouvre la marche. Elle ne s'arrête que pour observer une plante ou un buisson, ou des fleurs sauvages qui entourent un tronc d'arbre.

Un petit vélo rouillé flotte plusieurs mètres au-dessus du sol, soulevé par les branches qui l'ont fait prisonnier.

« C'est ici qu'il est, rit la vieille dame.

— Je n'ai pas pu me résoudre à le descendre », répond mon père.

Nous arrivons à une clairière entre les arbres. Je ne sais pas combien de temps nous avons marché, une heure, peut-être davantage. Mon père sort une couverture de son sac et la déplie sur une souche, où la vieille dame pourra s'asseoir. Mon père et moi prenons place à même le sol. Il sort le sirop et les beignets, certains sont à la saucisse, d'autres au fromage. Je mords dedans, et je sens à quel point j'avais faim.

La vieille dame grignote son beignet, et ne boit que de petites gorgées de sirop. Je vais faire pipi derrière un arbre, et quand j'ai terminé, j'aide mon père à relever la vieille dame, et nous repartons.

J'entends juste un léger tapotement sur les feuilles au-dessus de nous. Puis la pluie traverse les arbres.

« Nous pouvons nous abriter là-bas », indique mon père. Je me dépêche d'aller sous l'arbre.

La vieille dame trouve un endroit sur le chemin, un point à ciel ouvert. Elle s'y arrête tandis que la pluie coule sur elle, elle lève la tête et éclate de rire.

« Pluie d'orage, annonce-t-elle en tournant vers nous un regard plein de pluie. Vous sentez comme elle est chaude ? » Sa robe est plaquée à son corps.

« Aujourd'hui, c'est le dernier jour de l'été. Demain, c'est l'automne. Vous verrez, j'aurai raison. »

Quand il ne pleut presque plus, nous continuons. Le jardin sent la terre

chaude, et un parfum douxereux de fleurs.

« Mon père a rapporté des graines », nous explique la vieille dame. Sa voix trahit l'effort, mais elle continue à marcher.

« On lui a envoyé le reste d'Amérique du Sud, d'Afrique et d'Australie. Les gens disaient que ça ne pourrait pas pousser ici. Que les plantes ne survivraient jamais dans le climat danois. Lui, ça le faisait rire. »

Nous passons devant une petite baignoire à oiseaux que mon père a libérée, la vieille dame s'appuie dessus.

« Les graines semées par mon père venaient de plantes plus vieilles que l'humanité. Aucune n'avait été améliorée par des botanistes. Non seulement des plantes qui décoraient et sentaient bon, mais des plantes qui ne voulaient pas mourir. Tuer plutôt que mourir. »

La vieille dame prend une inspiration profonde et recommence à marcher. Les ombres se sont allongées.

En revenant à la maison, le sentier a l'air plus étroit, je suis presque sûr que les arbres commencent à repousser, qu'ils referment le sentier derrière nous.

Mon père écarte les branches, et nous sortons du dernier buisson pour déboucher sur la pelouse. Le soleil se couche derrière la maison, en rouge et en orange. Aujourd'hui, nous avons tous été des explorateurs.

La vieille dame me sourit, ses chaussures en cuir sont brunes de terre, sa robe toujours mouillée de pluie, elle titube un peu, l'épuisement a dû lui alléger la tête.

« Merci. »

— Je... merci. »

Elle serre la main de mon père, nous embrasse tous les deux sur la joue, déclare vouloir rentrer se reposer un peu.

Mon père s'assied sur la terrasse, regarde le jardin en fumant une cigarette. Je vais lui chercher une bière dans la cuisine, il la boit sans cesser de contempler l'étendue verte devant nous. Jamais je ne l'avais vu si apaisé.

Nous passons à la douche du premier. Je frotte le dos de mon père avec une grosse éponge, sa nuque et ses épaules sont couvertes de pucerons. Il m'examine minutieusement, à la recherche de tiques.

Mon père compose un grand plateau de smørrebrød, l'en-cas nocturne du vétérinaire, du fromage et du poivron. Il fait du café sur la cuisinière. Quand la table de la cuisine est mise pour trois, il m'envoie chercher la vieille dame, elle voudra sans doute se joindre à nous.

Je la trouve dans le fauteuil du salon. Elle est tout à fait immobile, elle n'a pas quitté sa robe. Je crois d'abord qu'elle dort, je fais un autre pas dans la pièce et je suis alors certain qu'elle ne se réveillera pas.

Je n'ai pas peur, peut-être parce qu'elle sourit.

Nous allons de pièce en pièce. Mon père remplit des sacs en plastique avec les affaires de la vieille dame. Il tire un livre de l'étagère, et derrière, il y a une pile de billets de banque. Il ouvre la penderie dans la chambre, sort un chapeau à larges bords qu'il vide des bijoux en or qu'il contient. Dans le salon, il s'empare des bibelots en porcelaine posés sur la fenêtre. Trois chiens qui jouent avec une balle, une petite bergère, qui se retrouvent emballés dans des serviettes. Il décroche un tableau du mur, une peinture à l'huile dans un cadre en or. Il lit ce qui est écrit au dos, me regarde et pose la toile. Puis il s'assied dans le canapé à côté de moi et prend ma main.

« Ne va pas croire que nous volons quoi que ce soit. »

Mes joues sont mouillées.

« Quand on a une maison comme celle-là, le jardin, oui, la voiture aussi... Les livres. Rien que les livres dans les rayonnages. Alors on a aussi beaucoup de famille. Même si on ne les voit jamais. »

Je ne peux pas m'arrêter de sangloter, il me serre contre lui. J'essaie de ne pas regarder la vieille dame dans son fauteuil, à quelques mètres de nous.

« Donnez-leur un jour ou deux, a-t-elle dit, et ils seront occupés à arracher les planches de la terrasse, à la recherche de la grosse croix sur la carte au trésor. Elle nous aurait dit de prendre ce que nous voulions. »

Mon père tient ma tête entre ses mains, me regarde dans les yeux.

« Tu lui as fait très plaisir. Tu lui as fait un plaisir inouï. »

Nous poursuivons dans la maison. Comme en suivant une longue liste de courses. Mes yeux ne sèchent pas, je les essuie sur ma manche. Jamais encore je n'avais désiré aussi ardemment rester quelque part. Nous pourrions détruire toutes les horloges. Briser tous les miroirs, pour que la vieille dame n'ait plus jamais besoin de se regarder dedans. Nous pourrions rester ici jusqu'à ce que mes cheveux soient aussi longs que ceux de mon père, et que je puisse me laisser pousser la barbe comme lui. Nous pourrions conduire la vieille voiture noire, faire des courses, mais ne jamais acheter de journal. Personne ne nous retrouverait jamais. C'est le premier endroit où nous vivons où je ne suis pas réveillé par les cauchemars de mon père.

Le moteur ronronne, le coffre est plein de nos affaires, les anciennes comme les nouvelles.

Nous sommes de retour en ville. Grande, bruyante, comme elle l'était le jour de notre arrivée. Mon père se gare sous un panneau en lettres de néon rouge. L'hôtel est coïncé entre un bar aux fenêtres noires et ce que mon père dit être un peep-show. Il porte les valises à la réception, tape sur la cloche. Nous attendons longtemps, je regarde le revêtement de sol, le motif disparaît sous plusieurs couches de crasse.

Je suis assis sur le lit. Je suis seul. Mon père est sorti garer la voiture dans l'abri de jardin. Il ne reviendra pas avant plusieurs heures, sur le vélo de coursier. La valise est à côté de moi, encore fermée. J'entends le bruit de la rue, des autres chambres. De nouveaux bruits. Notre nouveau domicile.

Mon père mord dans son petit pain, termine son café et se lève.

« Tu veux emporter quelque chose ? »

Je secoue la tête. Il passe devant la table avec les deux jeunes filles, elles ont toutes les deux l'air d'avoir pleuré très récemment. Mon père remplit sa tasse au thermos sur la table contre le mur.

Quand nous nous sommes assis dans le restaurant de l'hôtel, j'étais certain d'avoir marché dans je ne sais quoi. Puis j'ai compris que c'était le revêtement de sol qui sentait la serviette croupie, le chien sale et la cigarette. Mon père remplit une autre assiette de petits pains, quelques tranches de fromage et de confiture. J'essaie de rester vigilant. À la table voisine, je vois un type affublé d'une grosse chaîne en argent autour du cou. Il a des dessins sur les doigts. Ses cheveux noirs sont coupés à ras. Quand j'ai demandé à mon père, il m'a répondu que cet homme était sans doute bulgare ou roumain. Il fait des dessins avec des cure-dents sur la table devant lui. Une étoile. Quand il a posé le dernier, il les rassemble et commence un autre motif. Il croise mon regard, et je baisse très vite les yeux sur mon assiette.

Mon père se rassoit en face de moi. Il a renversé un peu de café dans sa soucoupe.

« Ce qui distingue l'homme des autres espèces, commence-t-il en essuyant la soucoupe avec une serviette en papier, c'est sa faculté d'adaptation. »

Je suis son regard, vers l'homme dans le coin. Il porte un costume et une cravate. Sur la chaise à côté de lui, il a une serviette en cuir brun. Ses cheveux sont plaqués, avec la raie à gauche. La séance de rasage a laissé une petite coupure sur sa joue. Il lit son journal, en fredonnant et en mangeant des petits pains.

Mon père me tend deux morceaux de sucre que je peux sucer.

Il y a un petit cinéma juste à côté de l'hôtel. La caissière sourit à mon père et lui apporte un café, un chocolat chaud pour moi, pendant que nous attendons le début du film.

Nous voyons des films allemands, français, russes et polonais.

La plupart du temps, je ne lis pas les sous-titres, je regarde juste l'écran et je décide de ce qu'ils disent.

Nous pouvons construire un robot tueur à la cave, Alexei.

Ou :

Quand le robot tueur sera-t-il prêt, Alexei ?

Le robot sera toujours hors-champ, bien brillant, prêt à l'attaque.

Il y a cinq fast-foods près de l'hôtel. Mon père dit que c'est important de tous les essayer, pour trouver où sont fabriqués les meilleurs hot-dogs. On ne peut pas se contenter d'en manger un seul à chaque endroit. Il faut revenir.

Mon père les prend avec tout, je n'aime pas la moutarde forte et les oignons crus.

« Il veut tout le reste, précise mon père à Ulla chez Ullas Pølser, à Morten chez Stjerne Pølser et à Svend au Foderbræt. Après plusieurs visites, ils savent ce que c'est que *tout le reste*. »

« On ne peut pas manger un bon hot-dog sans avoir les doigts gras, m'apprend mon père, du ketchup au coin de la bouche. Pas seulement les doigts, d'ailleurs, toute la main doit être badigeonnée. »

Je m'endors de nouveau aux bruits. Le chuintement des narines de mon père dans le lit à côté de moi. Le bruit de la rue, les voitures qui pilent, les pneus qui couinent sur l'asphalte mouillé. Le bruit de gens ivres qui discutent, s'engueulent et crient sous nos fenêtres.

J'entends le son de bagarres plusieurs fois chaque nuit. Les premières fois, ça me réveille, et je vais voir à la fenêtre. Je vois le portier du peep-show sortir un type qui va dinguer sur la calandre d'une voiture en stationnement. Ça aussi, ça fait un bruit particulier.

J'apprends à reconnaître la différence entre une sirène de police et celle d'une ambulance. L'hôtel aussi émet des sons. Les gens ivres marchent d'une façon spéciale, et ils ne sont pas très doués pour chuchoter.

« Combien ? demandent-ils. Combien avions-nous dit ? »

Je me rapproche un peu de mon père. Quand il se gratte dans son sommeil, il me chatouille. Les premières nuits, ces sons me tiennent éveillés, inconnus, et plus présents que partout où nous avons déjà résidé.

Un matin, mon père me fait savoir que les grandes vacances sont terminées, l'école va recommencer.

« Ce sera le CE1. Ça va sûrement être plus difficile, tu dois t'y attendre. »

J'ai une nouvelle matière dans mon emploi du temps, l'histoire. Nous commençons par la Seconde Guerre mondiale. C'est un bon point de départ, à en croire mon père.

Nous n'avons pas de table, alors nous sommes allongés sur le lit. Pendant que mon père raconte, je vois des Messerschmitt rugissants laisser des bandes de fumée sur le plafond de la chambre.

Au mur, je vois des tanks franchir des crêtes vertes, ils écrasent l'herbe sous leur masse énorme. Leurs canons crachent des flammes jaunes.

Nous passons une semaine complète sur Hitler. Nous allons à la bibliothèque regarder des photos de Hitler en plein discours, le bras levé vers le ciel, les doigts tendus. Hitler en train de caresser un cerf. Mon père tourne les pages. La photo suivante est grossière, je ne vois pas tout de suite ce qu'elle représente, on dirait des ombres noires entrelacées. Ce sont des gens, m'explique mon père. Alors seulement je vois des jambes, des bras. Des corps nus, aussi maigres que les bonshommes que je dessinais de quelques traits quand j'étais petit. Je me mets à pleurer. Mon père vient me chercher sur le trottoir devant la bibliothèque.

« Je ne te montre pas ça pour rien, commence-t-il en essuyant mes joues. Quand on voit le monde, quand on le voit vraiment sans fermer les yeux comme lui, en face, poursuit mon père, le doigt tendu vers un homme sur le trottoir opposé, ou elle, là, avec son sac de provisions. Quand on voit les choses telles qu'elles sont. À ce moment-là, on a une responsabilité. On ne peut pas rester sans rien faire. »

Mon père prend ma main, et nous partons dans la rue.

« Les gens voyaient Hitler, reprend-il. Ils entendaient ses discours. C'était un orateur fantastique. Tu te souviens du film qu'on a vu avec lui ? »

Je hoche la tête, nous l'avons regardé sur un petit téléviseur avec un bibliothécaire.

« C'est vrai qu'il est rigolo. Un petit bonhomme en colère. » J'avais ri en le regardant.

« Mais dans la foule, les gens voyaient de l'espoir. Ils l'adoraient. Même si personne n'a voulu l'admettre après coup. »

Nous poursuivons dans la rue, nous allons au kiosque du coin, et j'ai la permission de choisir une glace, exactement comme je la veux. Je n'arrive pas à en manger plus de quelques bouchées.

C'est un grattement à la porte de la chambre qui me réveille.

Comme une petite souris, de petites dents pointues qui rongent. J'essaie de me rendormir, mais le bruit ne s'arrête pas. Je secoue mon père par le bras jusqu'à ce qu'il se réveille, et je suis juste derrière lui quand il ouvre la porte.

Dehors, il y a un homme qui tient une clé à la main.

Il me faut quelques instants pour le reconnaître : c'est l'homme que nous avons vu au restaurant de l'hôtel, qui portait un costume et une chemise blanche. Pour l'heure, il donne l'impression d'avoir affronté des chiens déchaînés.

« Je suis désolé, bredouille-t-il. Ce n'est pas ça du tout. Je suis vraiment désolé. »

Il se gratte le crâne avec sa clé.

« Mais il se trouve que j'habite ici.

— Où ?

— Dans la 212.

— Alors c'est un étage au-dessus. Ici, c'est la 112. »

Le type chancelle. Puis il repart dans le couloir, et au bout de quelques pas, il tape le mur et s'effondre. Une fois relevé, il va à la porte suivante et essaie de glisser sa clé dans la serrure.

Mon père enfile son pantalon, allume une cigarette, tire quelques bouffées avant de la jeter dans une tasse vide.

Dans le couloir, le gars n'a pas renoncé à ouvrir. Il est plus près du mur que de la serrure. Mon père le prend par l'épaule et l'accompagne dans le couloir, puis dans l'escalier. Sur la cinquième marche, il s'assied et serre ses genoux entre ses bras.

« On pourrait l'envelopper dans un tapis », me lance mon père en riant. Il fait relever le bonhomme, et le pousse devant lui. Quand nous arrivons devant la 212, mon père lui prend la clé de la main et ouvre. La chambre est pleine de bouteilles, de grandes bouteilles qui ont procréé en une foule de petites bouteilles. Au beau milieu, je vois des feuilles de papier entièrement écrites et chiffonnées. Mon père entrebâille une fenêtre et aide le type à se mettre au lit, il lui retire ses chaussures et étale l'édredon sur lui.

Nous nous réveillons tard le lendemain. En contrebas, la rue bourdonne de voitures et de gens. Nous allons chez le boulanger, et nous achetons le petit déjeuner, que nous mangeons sur un banc près des Lacs. Quand nous sommes rassasiés, mon père sort le sac de vieux pain, et nous nourrissons les canards. Aujourd'hui, nous jouons à Touche le cygne. C'est un jeu que nous avons inventé parce que le cygne se croit meilleur que les autres oiseaux, parce qu'il nous siffle dessus et réclame plus de pain. Alors ce n'est pas difficile de l'atteindre avec un morceau de baguette. Ce qui donne le plus de point, c'est de lancer tout doucement par en dessous, pour que le pain reste posé entre ses ailes.

Nous rentrons à l'hôtel, nous continuons aujourd'hui jusqu'à la chambre 212. La porte est ouverte, le type assis sur le lit. Il n'a pas quitté sa chemise et sa cravate, mais il n'a pas de pantalon.

« On ne va pas vous laisser comme ça », annonce mon père avant de ramasser

le pantalon par terre et de le lancer à son propriétaire.

Il lui faut dix minutes pour attacher ses chaussures. Il obéit à mon père sans protester, sans dire grand-chose. Il se brosse les dents, se passe de l'eau sur le visage.

Mon père regarde dans l'armoire, fouille dans la valise du type ; elle est pleine de papiers froissés, comme par terre.

« Vous avez d'autres vêtements ?

— J'en avais, mais...

— Vous ne les avez plus ?

— Non. Je ne sais pas très bien ce qu'ils sont devenus. »

Nous descendons dans la rue. À plusieurs reprises, mon père doit attraper le bonhomme par l'épaule, lui indiquer la bonne direction. À la lumière du jour, il a encore plus mauvaise mine qu'hier. Nous arrivons dans une petite laverie. Un homme téléphone derrière le comptoir. Il a retroussé les manches de sa chemise, et l'un de ses avant-bras est orné d'un tatouage représentant une nana en bikini. Il regarde le type en costume et continue à parler dans son combiné. Je crois qu'il espère que nous en aurons bientôt assez d'attendre et que nous nous en irons, mais nous restons jusqu'à ce qu'il raccroche.

« Combien de temps vous faut-il pour nettoyer un costume ? demande mon père.

— Pour la semaine prochaine, pas avant. » Mais ses yeux disent plutôt : *Jamais*.

Mon père se penche par-dessus le comptoir.

« Je ne connais pas bien ce gars-là. Nous logeons seulement dans le même hôtel. Mais je sais ce que c'est que d'avoir des problèmes. »

L'homme derrière le comptoir gratte son tatouage.

« Ce gars-là a été renvoyé d'une entreprise dans le Jutland. Il devait rencontrer un gros client, il devait surtout rentrer avec un papier signé en plusieurs exemplaires. Il rencontre alors la mauvaise fille, et ça se termine par une raclée dans une cour d'immeuble. Il perd ses papiers et presque tout son argent. Il a passé les derniers jours à boire, il y a dépensé ce qui lui restait d'argent pour pouvoir le surmonter. »

Pendant que mon père parle, je vois le type en costume se redresser. Il commence à croire à l'histoire de mon père.

« Maintenant, il n'ose pas rentrer dans le Jutland. Quant à rencontrer le client... vous n'avez qu'à le regarder, ce n'est pas beau à voir. »

L'homme derrière le comptoir hoche la tête. Il faudra maintenant un peu plus d'une heure pour nettoyer le costume. Nous attendons dans le pressing, je vois les genoux nus du client dépasser sous le rideau. Quand le vêtement est propre, mon père est prié de remettre son porte-monnaie dans sa poche.

« Nous vous l'offrons. »

Nous sortons du pressing, le type porte son costume, sa chemise est de nouveau blanche et bien repassée. Il marche dans la rue, la tête bien droite sur les épaules, sa veste fume un petit peu dans l'air froid.

Quand nous avons emménagé dans l'hôtel, il y avait des sacs contre les murs. Je jouais par terre, les cintres dans la penderie étaient des bateaux qui faisaient la course par terre.

« Fais attention à celui-ci, m'a dit mon père en montrant l'un des sacs. Je crois que c'est celui qui contient la porcelaine. »

Le bruit de la porte me réveille, mon père s'est levé de bonne heure, et il manque encore un sac. La pièce se vide lentement. Il m'a rapporté un magazine illustré, et il revient avec une pile de journaux pour lui.

Nous mangeons des smørrebrød, et des oignons frits dans le lit.

« Je pensais qu'on tirerait davantage de ces choses-là », regrette-t-il.

Je n'ai plus besoin de faire attention à l'endroit où je joue.

Les murs sont bordeaux, les lampes sont dissimulées derrière des vitres teintées ou des plantes tropicales en plastique. Le soleil brille dehors, mais ici, à l'intérieur, il pourrait tout aussi bien être minuit.

Mon père m'aide à grimper sur le tabouret de bar, mes pieds battent loin du sol.

« Vous n'avez pas besoin d'être costaud pour ce job, précise l'homme derrière le comptoir. La dernière chose dont j'ai besoin, c'est d'une autre montagne de muscles gavée de stéroïdes. Ce n'est vraiment pas ça qui manque. »

Les chaises sont sur les tables autour de nous, les pieds en l'air, et tout au fond de la salle, il y a une petite scène.

« Si vous aviez une idée du nombre de gars que j'ai dû virer... Combien ne font que la semaine, ou une seule soirée. Des mecs avec de gros muscles, un tout petit cerveau et une quéquette encore plus petite. »

Il me lance un coup d'œil rapide.

« Désolé. Oh, et puis zut, on est tous des garçons, hein. »

Il pose un verre devant moi et le remplit de jus d'orange.

« Sûr que tu ne veux pas un peu de vodka dedans ? »

Il rit et s'apprête à poursuivre quand nous entendons la porte, puis des pas. Deux hommes passent le rideau. Leur voix est pâteuse, ils se soutiennent l'un l'autre.

Le barman pose son torchon.

« Tenez, un premier test d'aptitude. Vous pouvez les sortir ? »

Mon père hoche la tête, tire sur sa cigarette et la pose dans le cendrier. Il descend de son tabouret et se dirige vers les deux arrivants.

« Messieurs, je me vois contraint de vous décevoir, nous ne sommes pas encore ouverts.

— La porte est ouverte, alors il faut bien que ce bouge le soit aussi. »

Le type qui parle est bien campé sur ses jambes, il bombe le torse.

« Malheureusement... » Mon père continue vers eux, les bras écartés comme un gardien de but qui attend le ballon.

« Si vous voulez voir des filles dénudées à cette heure de la journée, il faut aller dans Istedgade. En plus, là-bas, elles enlèvent tout. »

L'homme ne bouge plus, jusqu'à ce que mon père ne soit qu'à un mètre de lui.

Ses épaules retombent. Ils suivent mon père, qui leur tient le rideau.

« Revenez demain, l'entends-je ajouter. Vous êtes plus que bienvenus. »

La porte se referme derrière eux.

Mon père reprend sa cigarette, le type derrière le comptoir rit.

« Je n'en crois pas mes yeux ! »

Il prend le verre de mon père et le vide dans l'évier.

« Vous êtes fait pour ce boulot. Je crois que je vais prendre de longues vacances.

»

Il attrape une autre bouteille sur l'étagère. Sort deux petits verres et les remplit à ras bord. On dirait du jus de pomme.

« Vous n'avez pas idée de ce que je prends pour ce truc-là. Un seul verre, et la bouteille est payée. »

Ils trinquent.

« Vous pouvez arranger vos cheveux ? demande le type. Mettre un peu de gel, les coiffer en arrière ? »

Mon père hoche la tête.

« Alors vous venez de décrocher un boulot. » Ils se serrent la main. « Je vais vous trouver une veste noire, vous n'aurez pas besoin de vous en occuper. »

Le premier soir, j'accompagne mon père au travail. Il sent le savon, il porte son nouveau costume.

L'un des autres portiers est déjà en poste devant le peep-show, un grand noir, les réverbères se reflètent sur son crâne chauve. Il remplit complètement son costume ; un faux mouvement, et le vêtement se déchire.

« Je veillerai sur ton père, promet-il en me soulevant dans les airs. Ne t'en fais pas, je veillerai sur lui. »

Je regarde dans la rue, assis sur l'appui de fenêtre. Je vois une épaule de mon père, parfois son dos quand il fait quelques pas sur le trottoir. Je vois des gens arriver et repartir, des taxis s'arrêter devant le peep-show, et des hommes en sortir. Mon père leur ouvre la portière. D'autres arrivent seuls, ils descendent la rue dans leurs gros manteaux. Certains entrent, d'autres doivent passer leur chemin.

Un jeune couple avec des sacs à dos s'arrête sous ma fenêtre. Ils restent longtemps devant l'hôtel, regardent tour à tour le numéro du bâtiment et le papier que la fille a dans les mains. Je n'entends pas ce qu'ils disent, les mots sont engloutis dans le vacarme de la circulation. Le jeune homme secoue la tête, et ils repartent.

Je ne quitte pas mon père des yeux, et quand il disparaît, je compte. J'arrive à dix-neuf, à vingt-quatre. Je me penche par la fenêtre, mais je ne le vois toujours pas. Quand j'en suis à trente-deux, je vois son coude. Puis un peu plus. Il tient un type par l'épaule, son autre main lui enserre le poignet. Mon père lui rajuste alors son nœud de cravate, le type se cramponne un instant à lui avant d'être renvoyé dans la rue, avec une petite tape dans le dos.

Le jeune couple revient. Le garçon ouvre la marche, cette fois, quelques mètres devant la fille. Leurs sacs à dos donnent l'impression de s'être alourdis depuis leur dernier passage, et ils entrent dans l'hôtel sans échanger un seul mot.

Je regarde mon père. Tant que je ne le quitte pas des yeux, il ne peut rien lui arriver.

La porte s'ouvre et se referme, les pas de mon père se changent en son de gouttes de pluie sur le toit d'un car qui roulera toute la nuit et ne s'arrêtera que dans un pays lointain. Nous sortons nourrir les girafes, nous donnons de petits morceaux de nos sandwiches aux singes.

Mon père se retourne dans son sommeil, je sens le parfum de la bière et du tabac, et je sais que tout est rentré dans l'ordre.

Certains jours, mon père ne rentre que quand le soleil filtre entre les rideaux, et que les couleurs virent à l'orange. À ce moment-là, il déjeune avec moi. D'autres jours, il m'habille bien chaudement et nous allons aux Lacs, nous mangeons du pain du boulanger. Parfois, je vais à l'école, et à d'autres occasions, nous faisons de longues promenades en ville. Quand nous traversons Rådhuspladsen, je ne regarde pas l'horloge tout en haut de l'un des bâtiments. Les heures passent beaucoup trop vite, mon père ne va pas tarder à devoir retourner travailler. Je me suis brossé les dents, et j'attends au lit. Mon père continue l'histoire du roi et du prince. Chaque jour, j'espère qu'il oubliera l'heure, que ses paupières seront trop lourdes, qu'il s'endormira avec sa chemise et qu'il faudra que je l'aide à retirer ses chaussures. Ça n'arrive jamais, il m'embrasse sur le front, prend sa veste sur le dossier de la chaise, et j'entends la porte claquer.

Une nuit, mon père rentre et jure d'un bout à l'autre de la pièce. Il ferme la porte des toilettes derrière lui et y reste longtemps. Le son du robinet devient celui d'une cascade gigantesque, notre petite baignoire va bientôt déborder.

Je me réveille avant mon père. La ville est encore paisible, le soleil se lève. Je vais faire pipi, je n'ai pas encore les yeux en face des trous, je tourne la tête et j'aperçois la chemise de mon père. Elle est suspendue à un cintre accroché à la barre du rideau de douche. Elle est mouillée et goutte encore. La poitrine et le bout des deux manches sont ornés de taches roses, comme si on avait renversé de la grenadine dessus.

Nous réveillonnons alors que le soleil est haut dans le ciel. Nous mangeons du canard, assis sur le lit. Il y a des pommes de terre caramélisées dans un plateau en alu, du chou rouge dans un autre.

Mon père a monté le sapin de Noël par l'escalier de service de l'hôtel. Nous dansons autour, et nous chantons des chants de Noël. Je déballe ensuite mon cadeau, plusieurs couches de papier. C'est un bateau télécommandé. Demain, nous irons l'essayer.

Mon père me borde, il va aller travailler. Je lui demande s'il ne peut pas rester. Rien qu'un peu. Qu'il me réexplique la différence entre tribord et bâbord, je crois que j'ai oublié.

Il dit que les fêtes de fin d'année sont le moment où il y a le plus d'hommes qui veulent voir des nanas se déshabiller. Il ignore pourquoi, ils se sentent peut-être seuls. Mais ils donnent de bons pourboires. Il m'embrasse sur le front et referme derrière lui.

Les quelques jours qui suivent, mon père est en congé, et nous faisons flotter le bateau dès que nous nous levons, jusqu'au coucher du soleil, seulement interrompus par la pause déjeuner ou un saut à l'épicerie pour acheter des piles neuves. J'apprends à orienter le bateau par rapport au vent, pour qu'il ne chavire pas.

Quand nous rentrons à l'hôtel, j'ai le nez qui coule, et le froid fait brûler mes joues. Même dans mon sommeil, je vois le bateau. Je suis sur le pont, le bateau n'a pas grossi, c'est moi qui ai rapetissé. Je passe à toute vitesse devant un canard géant, et je manque de percuter une énorme canette de bière qui dérive dans l'eau vert-de-gris.

Nous sommes réveillés par des cris et un bruit de cavalcade dans le couloir. Mon père et moi sortons très vite de la chambre, nous sommes encore en caleçon et t-shirt. Nous suivons le flot dans le couloir. En arrivant sur le palier, nous voyons que les gens vont vers le haut, pas vers le bas. Nous suivons, et au second, le couloir est plein de monde. Tout le monde parle en même temps, mon père me prend la main, nous fendons la foule. La porte du 212 est ouverte. Mon père me prie d'attendre à plusieurs mètres de la porte, j'entends le bruit d'une bouteille qui s'écrase contre le mur.

« Laissez-moi tranquille ! » crie une voix à l'intérieur. Elle est étonnamment grumeleuse, mais je suis presque certain que c'est le type au costume.

Mon père se plante dans l'ouverture.

« Lui, là ! crie-t-on. Je ne veux parler qu'à lui ! »

Mon père entre, et je le perds de vue. Je suis bousculé par des gens qui se dressent sur la pointe des pieds pour mieux voir. Les gens chuchotent, plusieurs minutes s'écoulent, je vois un homme en vêtements orange arriver à la porte. Il demande aux spectateurs de se pousser, d'abord gentiment, puis plus fermement. Il porte le bout d'une civière. Les gens se plaquent contre les murs. Quand la civière passe devant moi, je vois l'homme allongé dessus, il est vêtu de sa veste de costume, n'a rien en bas. Ses manches sont remontées, il a des pansements sur les bras. Mon père lui tient la main, il ne la lâche pas, bien que le couloir ne soit pas

large. Je les suis dans l'escalier. Ils déposent le type dans une ambulance, ferment la porte arrière, et le véhicule s'en va. Mon père a la main posée sur mon épaule, l'ambulance disparaît au coin.

J'ai l'impression que ma tête roule sans rime ni raison dans le lit. Je ne veux pas réveiller mon père, il n'a pour ainsi dire pas dormi depuis qu'il a décroché ce job au peep-show. Je vais boire de l'eau au robinet, elle a un goût métallique, ma langue est trop grosse dans ma bouche. Je m'assois pour regarder par la fenêtre, je vois les voitures passer, j'ai trop chaud et je grelotte en même temps.

Je prends un bain, et je vais un peu mieux. Mon père fredonne en se rasant, c'est le dernier jour de l'année. Il me l'a montré sur le calendrier de la réception, plus que quatre jours, trois jours, deux.

Nous mangeons du gâteau de macarons, assis sur le lit. Nous avons des chapeaux en papier, et nous ouvrons des papillotes de Noël. Dedans, il y a de petits chats en plastique, un rouge, un bleu et un jaune. Je les dépose sur la table de chevet.

Nous allons aux Lacs, avec trois fusées. J'aurai le droit de les allumer.

En revenant, je lance des amorces.

Au moment pile où nous passons la porte de l'hôtel, mon malaise revient.

Dans le couloir, le motif du revêtement de sol fait des vagues.

Je m'allonge sur le lit, entre les chapeaux en papier et le gâteau de macarons. Les verres de jus d'orange n'ont pas quitté la table de nuit, la couleur rampe sur le mur, s'étire jusqu'au plafond. Je n'avais encore jamais rien vu d'aussi jaune.

Je transpire, je tremble, mon père va me chercher un verre d'eau à la salle de bains. J'en bois deux ou trois gorgées et je vomis, de petits morceaux de gâteau et du jus d'orange qui atterrissent sur le lit et la moquette.

Nous n'avons pas encore utilisé le téléphone de la chambre depuis notre arrivée, mais mon père est en train de composer un numéro.

« Je ne pourrai pas venir ce soir, déclare-t-il dans le combiné. Mon fils est malade. » Il écoute la réponse. « Oui, je sais très bien quel jour on est. Non, l'argent n'a aucune importance, je n'ai qu'un fils. » Il écoute de nouveau, me regarde. « OK. Oui, je lui demande... »

Mon père s'agenouille à côté du lit, me regarde bien en face.

« Tu aimerais voir l'endroit où ton père travaille ? Le soir ? »

Je ne réponds pas, j'ai peur de recommencer à vomir.

« Si tu tiens le coup ce soir, rien que ce soir, tu auras un vélo. On ira l'acheter dès que les magasins rouvriront. Qu'en dis-tu ? »

J' imagine le vélo, il flotte quelque part au-dessus de la tête de mon père, il est d'un bleu incroyable. Je hoche la tête.

Mon père me passe des vêtements, il m'essuie le visage avec une serviette humide. Il sort son costume de la penderie. Je déteste ce costume, je le sais, à présent. Il m'enveloppe dans le couvre-lit et me porte dans l'escalier. Puis nous passons à la réception, et il parcourt les quelques pas qui nous séparent du peep-show.

À l'intérieur, un homme en chemise blanche est occupé à descendre les chaises de sur les tables. Un autre porte une pile de cendriers, qu'il répartit. Des guirlandes et des étoiles dorées décorent les murs. Mon père passe devant la scène, tire un rideau en entre dans un couloir. La peinture bordeaux des murs

s'écaille. Il frappe trois coups à une porte, et ouvre. Il y a des miroirs sur un mur entier, l'autre est couvert de supports de costumes de chat, de lapin, de robes à plumes. Une dame d'un certain âge a une aiguille et du fil entre les lèvres, elle coud des boutons sur une robe, une cigarette se consume dans un cendrier à côté.

« Mon fils est malade, dites aux filles de bien s'occuper de lui. »

La dame hoche la tête et ramasse la robe suivante sur la table. Mon père m'allonge sur un canapé bas vert foncé, au fond de la pièce. Il essuie mon front avec l'intérieur de sa manche de chemise.

« Tiens le coup, rien que ce soir », murmure-t-il.

Quand je rouvre les yeux, la pièce est pleine de filles. Elles sont plus jeunes que mon père. Certaines ne portent qu'un soutien-gorge et une culotte. Elles se maquillent, s'aspergent de parfum. J'entends la musique sur scène, je la reconnais pour l'avoir entendue la nuit dans le lit à l'hôtel, où elle ne dépasse jamais le volume d'ongles qui grattent une table en verre.

Les filles rigolent et crient pour s'entendre malgré la musique. Elles boivent dans des bouteilles sur la table, remplissent des verres qui débordent. Quand elles passent la porte, on dirait qu'elles partent faire la fête, les robes scintillent, elles ont des colliers de perles autour du cou, leurs talons hauts claquent légèrement sur le sol de béton. Elles reviennent en petite culotte, elles tiennent leurs vêtements fripés en un gros paquet entre les bras.

Elles transpirent, la sueur fait des perles entre leurs seins et sur leur ventre, s'accumule dans le nombril. Elles s'essuient dans des serviettes blanches, vont et viennent en petite culotte jusqu'à ce qu'elles passent une autre robe.

La pièce embaume la transpiration, le parfum et les cigarettes.

Les filles viennent me voir à tour de rôle. Elles m'ébouriffent les cheveux et me pincent la joue.

Je vois le vélo au-dessus de leurs têtes, le vélo que j'aurai bientôt. Bleu, ou peut-être rouge. Rouge, c'est une couleur de fille, mais le rouge, c'est aussi la couleur des camions de pompiers et des boîtes aux lettres.

L'une des filles dit s'appeler Camilla, elle me donne un verre et le remplit avec l'une des bouteilles. « Champagne ! » déclare-t-elle en versant le jus d'orange. L'une des autres lui demande ce qu'elle fait, mais Camilla ne répond pas, elle me tend le verre en me chuchotant à l'oreille : « Ça te fera du bien. » J'en bois la moitié, et ce n'est plus aussi étrange ; je termine le verre à grosses gorgées.

Les filles rient, je ris avec elles. Elles se plantent devant moi et m'utilisent comme miroir.

« Je suis bien, là ? » Elles positionnent leur poitrine comme il faut avant de ressortir.

La dénommée Camilla remplit mon verre, pas tant de jus d'orange cette fois.

« Tu diras à ton père que je le trouve mignon, hein, chéri ? »

Son parfum fait penser à des pommes, à des fleurs.

« Il se souviendra peut-être de moi si tu lui parles de Candy. »

Je vide mon verre.

Au petit matin, mon père me fait traverser le peep-show. L'air est à tel point

saturé de fumée que mes yeux pleurent. Les tables sont encore couvertes de bouteilles. Les tessons crissent sous ses chaussures.

Mon père m'allonge sur le lit, pose une serviette mouillée sur mon front, ça aide un peu, jusqu'à ce que la serviette soit aussi chaude que ma peau.

Mon père me soulève la tête et approche le verre d'eau tout contre ma bouche. J'avale trois gorgées.

Assis au bord du lit, mon père me passe la main dans les cheveux, sans relâche, ils pointent tous azimuts. Il quitte sa veste, qui atterrit sur la moquette. Il fume deux cigarettes en regardant dans le vague. La lumière des réverbères éclaire sa joue, son oreille et un peu de son cou. Il a l'air plus vieux. Pas seulement quelques années, beaucoup plus.

« Je crois qu'on ne va pas tarder à déménager », murmure-t-il.

Je suis assis par terre, adossé au mur. Je lis un magazine de bandes dessinées, à la lumière d'une lampe de poche. Le type dans la BD peut se rendre invisible. Mon père fume derrière la console, il tourne quelques boutons, appuie sur d'autres. Devant lui, il y a un trou dans le mur. Quand il n'a pas la tête baissée sur les boutons, il regarde par le trou.

De temps en temps, il se retourne, et nous mimons ce que disent les voix dans la salle.

« Mais, Ivan, toi aussi tu es venu profiter de la lumière matinale..., commence mon père.

— Ah, ma petite Olga chérie, dans quelques heures, le soleil du matin sera tout ce qu'il me restera », réponds-je.

Ça fait quinze jours que nous sommes ici, je ne sais pas comment il a eu ce poste au théâtre.

Le type dans la bande dessinée se rend seulement invisible pour aider les autres, il attrape des braqueurs de banque et les voleurs qui détrousse les vieilles dames. Il ne prend jamais rien pour lui. Il ne fait pas de croche-patte aux gens qu'il n'aime pas, même si ce serait très, très simple pour lui. Même quand il prend le bus, il pose de l'argent devant le conducteur, mais ne reçoit jamais de ticket en échange.

J'ai du mal à le comprendre. Je suis les dessins avec le doigt.

À la fin du premier acte, mon père se lève et va au lecteur de cassettes au mur. Il pose le doigt sur le bouton, penche la tête sur le côté et écoute. Quand la comédienne a dit : *Mais tu ne comprendras jamais. Tu es amoureux de ton art, Ivan, tu n'aimes pas les gens*, mon père compte, une seconde, deux secondes, trois secondes, et il appuie sur le bouton. Les cris de mouettes et le son des vagues emplissent la salle juste en dessous. Mon père se rassoit, appuie très vite sur d'autres boutons et tourne lentement la grosse poignée en plein milieu de son pupitre.

La lueur rougeâtre d'un coucher de soleil rampe jusqu'à nous à travers le trou dans le mur.

La salle n'est jamais qu'à moitié pleine. À la fin de la pièce, les applaudissements sont rares et asynchrones. Certains tapent fort et longtemps, mon père m'explique que les billets sont chers, que ça doit être pour ça. Il fume une cigarette tandis que la salle se vide. Puis il allume, et je peux éteindre ma lampe de poche. Il range derrière lui, vide le cendrier, rembobine la cassette, et tout est prêt pour le lendemain.

On frappe à la porte, et le directeur du théâtre passe la tête à l'intérieur. C'est un petit homme aux cheveux bruns en bataille, comme s'il venait de se réveiller. Le théâtre a beau être à lui, il rit toujours comme pour s'excuser. Lors de notre première rencontre, il m'a invité à prendre une boisson gazeuse. Il l'a répété chaque fois depuis, passe derrière le bar et prends-toi une boisson gazeuse.

Aujourd'hui, il ne me voit pas. Il approche une chaise et s'assied à côté de mon père. Il se tord les mains plus que de coutume.

« C'est au sujet du contrat... commence-t-il.

— Oui ? » Mon père classe les papiers, ceux qui mentionnent ce que les comédiens doivent dire.

« Il y a quelques petits détails, mais vous l'aurez, poursuit-il en baissant les yeux sur ses mains. Je sais que j'ai dit que vous l'auriez aujourd'hui... »

Mon père allume une cigarette et en propose une au directeur, qui en tire une avec précaution du paquet.

« Dès que le contrat sera signé, vous me paierez pour le restant de la saison, même si ça vous oblige à annuler la représentation de demain. »

Le directeur ne cesse de regarder ses mains.

« Vous n'êtes pas bête.

— N'oublions pas tout de ce contrat. Tant que je suis payé à temps, le reste ne m'intéresse pas le moins du monde. »

Le directeur retient sa respiration, comme s'il ne croyait pas encore complètement à ce que mon père vient de dire. Il se lève alors et serre la main de mon père, la secoue de haut en bas à l'instar d'une manette de puits.

« Vous êtes un mec bien ! déclare-t-il en sortant une enveloppe blanche de sa poche intérieure. Maintenant, n'oubliez pas de remettre ça au fisc. »

Ils rient. Le directeur repasse la porte à toute allure, il a l'air de craindre que mon père se ravise.

Mon père verrouille derrière nous, et nous parcourons le couloir étroit, vers l'escalier. Sara vient à notre rencontre. Elle a troqué son costume contre un jean et un chandail bordeaux. Ses cheveux sont rassemblés en queue-de-cheval, elle a encore des gouttes de sueur sur le front.

« Promettez-moi de venir. Juste un. »

Mon père me regarde, c'est à moi de décider.

Les pavés mouillés brillent dans la lumière des réverbères. Nous marchons avec les comédiens. Avant la représentation, ils sont toujours très sérieux. Ils ne parlent presque pas, ils boivent du café et fument. Après, ils rient aux éclats, pour tout et rien.

Le patron du bar nous salue en nous voyant entrer.

« Voilà les comédiens ! crie-t-il. Rentrez le linge ! »

Il commence à servir les bières. Un homme d'un certain âge se lève pour céder sa place, c'est la moindre des choses, murmure-t-il. Nous nous installons à une table au centre de la salle.

Il y a toujours un comédien pour raconter une histoire, une plaisanterie osée ou des ragots sur d'autres comédiens.

Je suis assis à côté de mon père, je bois du jus d'orange avec une paille. Je suis avec eux. Les occupants des autres tables écoutent. Ils voudraient bien être avec nous, ça se voit, même s'ils essaient de le dissimuler. Au bout de la table, il y a Kim et Margrethe. Ils ont eu leur heure de gloire, tous les deux, m'a dit mon père. Margrethe est la doyenne des comédiens, je n'ai vu aucun de ses films, bien qu'elle ait dû jouer dans beaucoup de productions. Elle boit du vin blanc, je vois que son rouge à lèvres a laissé des traces sur son verre et sur la cigarette qu'elle tient du bout des doigts, entre l'index et le majeur. Je la dessine dans ma tête, je

dessine le bistro, le bois sombre qui s'arrête à mi-hauteur du mur, les tables qui sont toutes marquées de brûlures de cigarette. Les murs sont ornés de photos de gens que je ne connais pas. Ils sourient, ou lèvent leur verre. Des petits messages sont notés au feutre noir au bas de chaque cliché.

Kim se fâche avec Margrethe. Il a de nouveau dit une chose qui la fait se détourner légèrement, et se comporter comme s'il n'était pas là. Kim se lève, approche une chaise et se rassoit à côté de moi.

Dans la pièce, il joue le rôle du médecin fatigué de la vie qui regarde les champs et parle de la ville.

« Tu es prêt ? » s'enquiert Kim en sortant trois pièces de sa poche.

Le marin retrouve son chapeau, voilà comment il appelle ce tour de passe-passe. Il en a un autre, *La fille dans le champ de betteraves*. Il transforme des cigarettes en serviettes en papier, mes pièces disparaissent et se retrouvent sous ma bouteille de jus de fruit.

J'entends la cloche sonner, et je vois mon père au bar, la corde de la cloche dans la main. Ça veut dire qu'il paie une tournée, je le sais. Il sort l'enveloppe blanche de sa poche. Il me demande si je veux un autre jus de fruits, je secoue la tête, je dois aller aux toilettes et je voudrais rentrer à la maison, mais je n'en dis rien. Je vois l'argent sortir de l'enveloppe et disparaître sur la table. Des verres de bière qui se remplissent. Tord-boyaux, vodka. Les gens donnent des tapes sur l'épaule de mon père.

Quand nous rentrons, mon père vide l'enveloppe de ce qu'elle contient encore de billets, il ne reste pratiquement plus rien.

Il me regarde.

« Tu te demandes pourquoi j'ai payé de la bière à tout le bar, n'est-ce pas ? Pourquoi j'ai offert des bières à des inconnus. »

Je hoche la tête.

Il s'accroupit devant moi. Je ne doute pas une seule seconde que je suis de retour à l'école.

« On ne peut pas vivre en étant invisible. Comme le monsieur dans ton magazine, comment gagne-t-il son argent ? »

Je ne m'étais jamais posé la question.

« Personne ne le paie pour être invisible, tu vois ? »

Non, ça ne fait pas un pli.

« J'aimerais bien qu'on puisse conduire une voiture sans plaque minéralogique, ou que les pieds ne laissent aucune trace dans la neige. Mais ce n'est pas possible. Alors il faut faire confiance aux gens. Pas tout le temps, et pas à n'importe quel prix. Mais il faut accepter de croire que s'ils t'aiment bien, ils feront beaucoup de choses pour toi. Ça, ça vaut plus que l'argent qu'il y avait dans l'enveloppe. »

J'aide mon père à déplier les lits, nous sortons les sacs de couchage.

Notre nouvel appartement est le plus petit de tous ceux où nous avons habité. L'un des techniciens de scène connaissait le concierge, et a dit qu'il lui parlerait. Le lendemain, nous avons emménagé. Quand nous avons besoin de quelque chose, un blouson ou une paire de chaussures, nous le sortons de la valise. Après

quoi ça retourne dans la valise.

Les murs de l'appartement sont en biais. Mon père prétend que si un oiseau se pose sur le toit, on l'entendra. Il ne peut pas se redresser complètement. Il fait cuire les knacks penché vers la droite. Il boit une tasse de café et fume une cigarette penché vers la gauche. Fait la vaisselle penché en arrière.

Le dimanche, nous apportons des gâteaux chez Sara. Elle habite un petit appartement non loin du théâtre. Sara et mon père boivent du café, Sara me fait un chocolat chaud dans une casserole sur la cuisinière. Mon père parle, Sara hoche la tête et sourit. Sur scène, on l'entend de loin, sans qu'elle ait besoin de crier ; sur scène, c'est difficile de ne pas la regarder. Mais dans la rue et dans l'appartement, elle est toute petite et presque transparente. Comme les filles qui bougent sans arrêt sur le trottoir, qui sautent jusque sur la piste cyclable si on n'arrête pas de marcher.

Nous nous promenons dans un parc tout près. Il fait froid, et nous sommes bien emmitouflés. Nous donnons du vieux pain aux canards. Mon père et moi jouons à tirer sur les cygnes, mais ça fait de la peine à Sara. Elle lui prend la main.

« J'ai hâte que ce soit l'été. J'ai hâte de venir ici manger des glaces.

— Tu veux une glace ?

— Il ne fait pas trop froid ?

— Il ne fait jamais trop froid pour manger de la glace. »

Sara et moi nous asseyons sur un banc pour attendre mon père, parti nous chercher des glaces. Sara resserre son manteau autour d'elle, se rapproche un peu de moi.

« Tu as de la chance », lâche-t-elle.

Nous regardons tous les deux le dos de mon père, il remonte le chemin vers la sortie.

« Tu as de la chance d'avoir un père comme lui. »

Elle ne quitte pas des yeux le portail qu'il vient de franchir. Puis elle se referme. Je la sens à travers le tissu.

Quand elle voit mon père revenir, elle se réveille, tape des mains. Elle déchire le papier de la glace, et rit en constatant que le froid la fait adhérer à sa lèvre inférieure.

Mon père est assis à la console. Il regarde l'heure, et repose les doigts sur les boutons devant lui.

En dessous, la salle n'est même pas à moitié pleine, comme d'habitude. Les gens ont fini depuis longtemps de parler et de tousser, mais le rideau est toujours baissé.

Mon père regarde de nouveau sa montre, me demande si je veux bien descendre voir ce qui se passe.

Je parcours les couloirs étroits qui longent la salle, ceux que le public ne voit jamais. Mon père les appelle les artères du théâtre. Leur aspect clos et décrépît me fait penser au peep-show.

Les comédiens et les techniciens sont devant les loges, ils discutent à voix basse.

L'une des portes s'ouvre, le directeur sort.

« Je ne sais pas trop quoi faire..., reconnaît-il.

— Mais pourquoi est-ce que vous... »

Les bras de Kim pendent mollement le long de son buste.

« Je peux entrer lui parler, et peut-être que...

— Je crois que vous en avez dit assez.

— Ce n'est un secret pour personne qu'elle a couché pour avoir tous ses rôles au cinéma. C'est ce qu'on faisait, à l'époque. »

Le directeur ne va pas tarder à hurler, à frapper, peut-être. Il pousse alors un gros soupir las et fouille dans sa poche à la recherche d'une cigarette. La fumée fait des volutes sous le plafond bas.

Sara s'accroupit devant moi. Elle me pose une main sur l'épaule et chuchote dans mon oreille. Je la regarde, elle hoche la tête et me pousse doucement. Je vais jusqu'à la porte, les comédiens se taisent, je sens leurs regards. Un autre pas, et je pose la main sur la poignée. Je me retourne vers Sara, elle hoche la tête avec un sourire. J'entre, et je referme derrière moi.

Margrethe se retourne vivement, elle est sur le point de me lancer une brosse à cheveux, mais arrête son geste. Elle est toute rouge, comme si elle avait essayé de retenir sa respiration le plus longtemps possible. Des raies noires lui barrent verticalement les joues. Elle se laisse retomber dans le fauteuil devant le miroir.

Je vais m'asseoir à côté d'elle.

« Ce n'est que du théâtre », essayé-je, conformément à ce que Sara m'a recommandé de dire. Margrethe tourne vers moi un regard surpris. Puis elle se met à rire. Elle rit, une quinte de toux l'interrompt, elle recommence.

« Oui, mon jeune ami, ce n'est que du théâtre. »

Elle se regarde dans le miroir et allume une cigarette.

« Alors, qu'en penses-tu, on le fait ? »

Je hoche la tête. Que du théâtre, se répète-t-elle en posant le maquillage devant elle.

« Les autres, ce sont des trous du cul. » Elle enlève l'ancien maquillage, en gestes machinaux. « Mais ils sont comédiens, pour la plupart. » Elle trempe un morceau de coton dans un flacon, retire des couches de maquillage, laisse la peau

respirer un instant avant de se remaquiller. Elle asperge ses yeux d'un liquide bleuâtre, cille plusieurs fois. Elle se sourit alors dans le miroir et me fait face. En très peu de temps, elle s'est fait un nouveau visage, sans la moindre trace de pleurs.

Je suis au troisième rang. Margrethe tenait à me voir dans la salle.

Les premières fois que j'ai vu la pièce, mon père a demandé un billet pour moi. À présent, nous savons que ce n'est plus nécessaire.

Le premier acte est aussi long qu'ennuyeux. Les comédiens sourient, boivent du thé et regardent dans un champ qui se trouve hors de la scène. À la fin, ils se disputent un peu, mais leur vocabulaire est toujours soigné et plein de bon sens tandis qu'ils agitent les bras.

Sara s'appelle Olga dans la pièce. Chaque fois que je les vois jouer, la lumière est un tout petit peu plus vive sur elle.

À l'entracte, je bois de la limonade, je n'ai pas besoin de faire la queue au bar.

« Il est tout seul dans ce théâtre, ce petit garçon ? » demande quelqu'un, et je fais mine de rien.

Après l'entracte, les murs sont gris foncé, crasseux. Ils ont tout perdu. La table au milieu de la pièce est sale. Le sol donne l'impression qu'un millier de bottes boueuses l'ont piétiné. La famille a emménagé dans une cave. Les comédiens ont l'air tristes et pauvres, mais je ne les crois pas complètement, leurs guenilles couvrent trop de kilos. Sara est la seule à avoir essayé d'avoir faim. Au moment où elle s'assoit sur le lit sale, quand son dos tressaute au rythme de ses sanglots silencieux, j'ai envie de monter sur scène et de passer un bras autour de ses épaules.

Je bois du jus de fruits, mon père joue au billard, et tous les comédiens se relaient pour venir me donner des tapes sur l'épaule. Kim et Margrethe sont assis au bout de la table. À l'issue de la représentation, ils marchaient bras dessus, bras dessous dans la rue. On dirait de vieux amis. Kim dit quelques mots qui font rire Margrethe, elle lève une main devant sa bouche, il déploie un jeu de cartes en éventail devant elle.

« C'est super, ce que tu as fait aujourd'hui, me confie Sara. Les comédiens boivent beaucoup quand ça va bien. Ils le fêtent. Mais quand ils jouent pour une salle vide, comme nous le faisons maintenant, ils boivent encore plus. Ils s'engueulent, et ils boivent. Ils crient tant qu'ils peuvent. »

J'entends un claquement sec quand mon père envoie une boule de billard contre une autre. Sara lève les yeux, j'essaie de suivre son regard.

« J'aurais dû travailler dans un magasin de chaussures, commence-t-elle. À vendre des lacets et à appuyer sur des bouts de chaussures, pour que les gens soient certains qu'elles leur vont. »

Elle tremble un peu, comme un frisson, sourit et regarde le dos de mon père. Il se penche sur la table et tape une autre boule, je l'entends rebondir sur la bande, et je suis presque certain qu'elle a disparu dans une blouse.

« Tu crois qu'il va gagner ? me demande Sara.

— Oui. »

Nous emménageons dans un appartement quelques étages plus bas. Le vieux monsieur qui l'habitait est mort, il a été retrouvé dans un fauteuil en plein milieu du salon. À côté de lui, il y avait un cendrier plein à ras bord. Le concierge explique qu'après le décès de sa femme, il ne faisait plus que fumer cigarette sur cigarette, assis dans ce fauteuil. Rien d'autre. Une fois par semaine, un livreur venait. Un sac en plastique qui contenait un paquet de craquelin et quatre cartouches de cigarettes. Je crois que le concierge exagère, jusqu'à ce que je voie l'appartement. Tous les meubles sont couverts de petites traces de brûlure. Les murs sont jaunes, et l'odeur de tabac est si puissante qu'elle brûle les yeux.

« Nous avions peur qu'il s'endorme un jour avec une cigarette allumée, et qu'il mette le feu à toute la baraque », tremble le concierge.

Nous laissons les fenêtres ouvertes pendant deux jours, ce qui nous contraint à garder nos manteaux à l'intérieur et à dormir dedans. L'odeur du tabac ne disparaît pas. Mon père répartit un paquet de café dans trois assiettes, une sur la table de la cuisine, une seconde sur l'appui de fenêtre et une troisième par terre dans l'entrée. Un vieux truc que les agents immobiliers utilisent quand ils veulent vendre un appartement, selon lui. Tout le monde aime l'odeur du café.

Il n'y a que des personnes âgées, à tous les étages. Nous les croisons dans l'escalier, nous entendons leurs téléviseurs gronder le soir. Un autre appartement ne va pas tarder à se libérer, et nous déménagerons sans doute encore une fois. J'espère que nous pourrions rester ici. Juste un peu. Passer d'un appartement à l'autre, autant que mon père en aura envie, sans jamais quitter ce bâtiment.

Chaque fois que nous partons de chez Sara, le ciel est un peu plus sombre. Un jour, nous restons dîner chez elle. Dès lors, nous ne venons plus pour le café, mais pour le dîner. Mon père passe des heures à la cuisine, à s'occuper de ce qui doit aller dans le four ou en sortir. Nous mangeons du rosbif à l'ancienne, des carbonnades, du bortsch et des volatiles désossés. Quand il n'y a plus de vin rouge, ils boivent du café. Je m'assieds par terre, dos à la bibliothèque, et je les dessine. Je dessine la table à laquelle ils mangent, la cafetière, mon père dit que ça s'appelle une *Madam Blä*¹. Je dessine le cendrier et la fumée de la cigarette que Sara n'a pas réussi à éteindre complètement. Elle rit d'une chose que lui a dite mon père. Mon père la fait toujours rire. À part ça, je ne crois pas l'avoir vue rire. Si, sur scène, mais elle est obligée de le faire, c'est dans les papiers devant mon père. Et au bar, avec les autres comédiens. Mais je ne crois pas qu'elle soit sincère, là-bas. J'ai vu des gens glisser sur la glace en hiver, se relever avec les paumes égratignées et rire, non, il ne s'est rien passé.

Je dessine mon père en zèbre qui sirote le contenu d'une tasse en porcelaine. Je dessine Sara en lion, je m'appête à lui faire une crinière, mais je me rappelle alors que les lionnes n'en ont pas.

« Il faut quand même ajouter un petit quelque chose à ce café, déclare Sara en venant vers la bibliothèque à laquelle je suis adossé. On m'a donné ça après la dernière représentation. »

Elle prend une bouteille sur une étagère. Puis baisse les yeux sur mon bloc. J'ai envie de le cacher, mon père est le seul à avoir vu mes dessins, et ça l'effrayera

peut-être de voir que je les ai dessinés en animaux.

« Je peux regarder ? » demande-t-elle. J'hésite, puis je lui tends le bloc.

« C'est vraiment très bien », estime-t-elle, et mon père répond par un sourire plein de fierté. « Tu devrais essayer de nous dessiner sur scène. »

1. Littéralement : une Madame Bleu.

J'ai un crayon papier dans la main. Ni trop dur, ni trop tendre. La lueur rouge émise par le panneau d'issue de secours éclaire mon papier. En cas de nécessité, je peux tailler mon crayon à la moitié du premier acte ; c'est à ce moment-là qu'Olga reçoit de mauvaises nouvelles et lâche le samovar.

Je dessine les deux masques suspendus au-dessus de la scène, puis les tables et les chaises, la carafe d'eau et la vitrine. Je sens la sueur dans ma paume, comme si quelqu'un regardait par-dessus mon épaule. Je sais que je peux dessiner des dragons, des trolls, des animaux étranges dont je décide seul de l'apparence. Je suis doué pour les bâtiments et les arbres avec beaucoup de feuilles. J'ai dessiné des cow-boys, mais ce sont toujours les pistolets le plus important. C'est difficile de dessiner de vraies personnes. Les comédiens sur scène se déplacent. Ils marchent, ils parlent, ils font des grands gestes avec les bras et quittent la scène. Je ferme les yeux. Comme un appareil qui prend des photos. Puis je les dessine tels qu'ils étaient. À un instant particulier. La main levée, la bouche ouverte. Je dessine tout ce dont je me souviens, et je pose le crayon.

Le lendemain, les comédiens sont au même endroit, et je continue à dessiner. Les sourcils haussés, les mains ouvertes.

Je dessine six jours d'affilée. Le dimanche, nous ne travaillons pas, alors nous allons manger chez Sara. Je ne regarde pas le dessin, ce serait de la triche. J'ai aussi un peu d'appréhension vis-à-vis de ce que je vais trouver. Le lundi, j'ai de nouveau le dessin sur les genoux, dans la lumière du panneau de sortie de secours. Je trace les derniers traits sur le papier, le dessin est terminé. J'attends la pause pour le regarder. La scène est peut-être un peu trop grande. Les plis du rideau pourraient aussi être plus précis, mais ils changent d'un soir sur l'autre. Je regarde les comédiens. Ils ressemblent à des gens, mais ce n'en sont pas. Ils sont trop immobiles. Comme des animaux empaillés, leurs yeux ressemblent à des billes de verre. Je froisse le dessin et je le flanque dans une poubelle, où il rejoint paquets de cigarettes vides et gobelets en plastique.

Je dis à mon père que je ne vais pas très bien. Il a son manteau, nous partons pour le théâtre. Je lui dis de ne pas s'en faire pour moi, je veux surtout rester au lit, je suis fatigué. Quand il s'en va, je me mets à regarder au plafond depuis le lit. Je déteste le papier. Il est en dessous de moi, aussi loin que j'ai pu le repousser sous le lit.

Mes mains remuent sous l'édredon, je trace des traits sur le plafond. J'essaie d'arrêter.

Le lendemain soir, je suis de retour au théâtre, avec mon bloc sur les genoux. C'est la dernière fois que je dessine, c'est décidé. Je me fiche de savoir si ça ressemble ou non, de toute façon, personne ne verra ce dessin. J'appuie si fort que le crayon transperce le papier. Que la pointe casse, et que je sors le taille-crayon. Un homme d'un certain âge se retourne vers moi, mais je m'en moque. Je ne dessine pas les comédiens, je ne dessine que leurs mouvements. La tête est le dernier élément à apparaître, les sourcils, la bouche, les yeux n'ont plus aucune importance. La table, les chaises, la cafetière, je sais qu'ils ne vont pas tarder à valser, alors ce sont des mouvements eux aussi. Je dessine sans regarder le papier,

pendant tout le premier acte, et quand l'entracte arrive, mon poignet est douloureux. Pendant le second acte, je me contente de les regarder parler. Je n'ai plus la force de dessiner, c'est fini. Le chevalet que mon père m'a offert doit pouvoir servir à autre chose, nous pouvons suspendre des vêtements dessus.

Je bois du jus d'orange sur un tabouret de bar, la paille émet un gargouillis quand j'arrive au fond de la bouteille. Mon père demande s'il peut voir mon dessin. Je lui tends le bloc. Il peut le voir maintenant, comme ça, ni Sara ni lui ne redemanderont. Mon père pose le bloc sur le comptoir devant lui, sa main trouve la canette de bière, il la vide. Il fait tomber la cendre de sa cigarette, mais manque le cendrier. Il fait alors signe au barman d'approcher et pousse le bloc vers lui. Je vais peut-être apprendre quelque chose. Comme un chiot apprend la propreté quand on lui flanque la tête dans sa pisse. Le barman regarde le dessin. Il a des tatouages sur les deux avant-bras, un bateau avec de grands mâts et une fille nue. Des tatouages faits par quelqu'un qui savait dessiner. Je me mords la lèvre inférieure, j'essaie de ne pas pleurer.

Le barman me regarde.

« Je peux l'acheter ? »

Je hoche la tête, bien sûr qu'il peut l'acheter. Et le garder. Il peut le déchirer en tout petits morceaux et les jeter à la poubelle.

« Il faut que tu écrives ton nom dessus. »

J'écris Peter, dans le coin inférieur droit. Le barman ouvre son tiroir-caisse, en sort un billet et le pose devant moi. Il détache alors prudemment le dessin du bloc et le fixe au miroir derrière le bar.

Le restant de la soirée, mon père montre le dessin. Il dit : *C'est mon fils qui l'a fait*. Les gens s'arrêtent, regardent et sourient. Mais personne ne rit.

Cette nuit-là, quand nous rentrons à la maison, j'ai le billet dans ma poche, je le sens au bout de mes doigts, le papier fin et un peu rigide qui ne peut être que de l'argent. Je sais que je ne le dépenserai jamais.

Quelques heures avant la représentation, mon père et moi sommes seuls dans la salle. Mon père a une longue perche en bois terminée par un crochet métallique entre les mains, il s'en sert pour orienter les lampes, les tourner un peu vers la droite, un peu vers la gauche. Il recule de deux ou trois pas, rectifie encore les positions avant de s'en satisfaire. Il descend d'autres lampes pour changer les ampoules ou les filtres, de fins morceaux de plastique tendus devant l'ampoule. Ils sont rouges, verts, jaunes ou bleus. Pendant le long monologue de Kim au cours du premier acte, mon père m'a montré comment ça fonctionnait. C'est le moment où le médecin de campagne dit que la vie a toujours été ailleurs. Mon père m'a laissé baisser l'intensité des lampes jaunes et rouges. Kim est devenu pâle, il donnait l'impression d'avoir mangé quelque chose de gâté, ou d'avoir appris de très mauvaises nouvelles. Kim continuait à parler, il lui restait plein de mots. « On met un peu de vert ? » a demandé mon père. Il a posé ma main sur un autre bouton, j'ai eu le droit de tourner lentement. Kim avait l'air de ne jamais devoir terminer sa tirade avant de s'effondrer. Il ne quitterait peut-être pas la scène vivant.

Mon père tend de nouveau sa perche vers la lampe, se dresse sur la pointe des pieds.

« Bon Dieu, pourquoi elle ne veut pas, celle-là... »

Je suis assis au bord de la scène, les jambes dans le vide. Je dois m'empêcher de siffler. Il y a des règles. On ne doit pas non plus entrer sur scène avec son manteau. Les deux portent malheur.

Je lève un filtre devant mes yeux. Le monde entier est bleu. Nous sommes en pleine tempête de neige.

La porte du fond de la salle s'ouvre, le directeur arrive en courant entre les rangées de fauteuils. Il a le diable sur les talons. Tout essoufflé, il demande si mon père est au courant, s'il a entendu la critique. Mon père secoue la tête, il continue à se battre avec la perche et la lampe au plafond. Le directeur prévient que ce n'est peut-être qu'une rumeur, mais il a entendu dire qu'Erik Schmidt viendrait voir la pièce ce soir. Le directeur s'essuie le front avec sa manche de chemise.

J'attrape le filtre rouge, et je le lève devant mes yeux. C'est mieux, le monde entier est rouge, à présent. Nous sommes entourés de flammes, alors évidemment, le directeur transpire. Il précise qu'il faut que tout soit en ordre, et piétine un peu sur place pour empêcher ses chaussures de prendre feu. J'ai mal pour lui, et je passe au filtre vert.

Nous sommes maintenant dans une forêt chaude et humide. Dans les feuilles au-dessus de nous, il y a de grands oiseaux au long bec crochu. Le directeur couvre leurs cris.

« Ce soir, tout doit être parfait. Il faut que ce soit parfait », répète-t-il en s'épongeant de nouveau le front. Il part d'un rire nerveux, et remonte en toute hâte entre les fauteuils. Ses pieds s'enfoncent dans le sol forestier meuble. Il arrive à la porte sans avoir été dévoré par les fauves.

Mon père allume la console, un bouton après l'autre, jusqu'à ce que tout l'appareil bourdonne. S'il est nerveux, ça ne se voit pas. Il fait tout comme il en a

l'habitude, sort les papiers, les feuilletons pour être certain qu'ils sont dans le bon ordre. Le paquet de cigarettes et le briquet sont à leur place à côté du cendrier.

Quant à moi, mes magazines sont prêts par terre à côté de moi. J'allume et j'éteins plusieurs fois la lampe de poche.

Mon père allume et éteint chaque lampe, pour contrôler qu'aucune ampoule n'a claqué pendant qu'il rectifiait l'orientation des lampes.

Sara entre.

« Bonne chance pour la dernière représentation, souhaite-t-elle avant d'embrasser mon père dans la nuque.

— C'est vraiment si terrible ?

— Erik Schmidt adore ou déteste une pièce. Celle-là, il ne va pas la supporter.

»

Sara prend une cigarette dans le paquet sur la table.

« Tout le monde dit : si nous sommes chroniqués, d'autres critiques, la salle va sûrement se remplir... »

Mon père lui prend les mains, il a souvent une réponse à tout, mais à cet instant, il ne dit rien.

« J'espère que quelqu'un se retrouvera au lit avec lui, rit-elle un peu trop fort. Quelqu'un de la pièce, le directeur, Kim, n'importe qui. Sinon, nous n'avons pas la moindre chance. Pourvu qu'il reste... »

Elle me regarde. Tout à coup, je suis très occupé à réorganiser mes magazines.

Sara se retourne à la porte, met ses mains en conque près de la bouche et chuchote très fort à mon père : « Pourvu qu'il se fasse sauter ! Sauter ! Sauter ! Sauter ! »

J'entends le son de ses talons aiguilles dans le couloir.

Mon père vérifie le magnétophone, la bande doit être prête au bon endroit. La porte s'ouvre alors de nouveau, et Kim entre. Il porte un gilet en laine grise sur une chemise blanche bouffante.

« Et voici le médecin de campagne, rit-il. Où est le patient ? »

Sa trousse tinte quand il s'assied sur la chaise à côté de mon père.

« Je ne supporte pas la loge. Ils sont fous. Margrethe pleurait, la tête dans les bras. Mikael tournait en rond. J'ai peur qu'il frappe si je le touche. »

Kim tire deux bières de sa trousse, il en pose une devant mon père et prend une cigarette dans le paquet sur la table.

Mon père m'a expliqué que les gens deviennent nerveux si on ne boit pas avec eux. Ils trinquent.

« Nous allons être hachés menu, commence Kim avant de boire une grosse gorgée. Nous allons être désintégrés. » Puis il sourit. « Mais quand on sait que ça ne peut que mal se passer, il n'y a rien à redouter. »

Kim vide la première canette et en sort une autre. Quand celle-là est finie aussi, il ramasse sa trousse, qui tinte toujours.

Je reste dans le local pendant la pièce. Ça ne me paraît pas judicieux de descendre dans la salle. J'ai vu un accident de la circulation avec mon père, et il m'a dit de ne pas m'arrêter pour regarder. De continuer à marcher, si on ne peut

rien faire pour aider. Je voulais voir le critique, voir à quoi ressemble ce genre de type. Quelqu'un capable de faire pleurer et transpirer un théâtre entier, des adultes.

Je lis les histoires de l'homme qui peut se rendre invisible. Il se bat avec une araignée gigantesque qui lui lance des panneaux de signalisation et des voitures. J'entends les comédiens dans la salle. Aujourd'hui, ils parlent plus fort et plus vite que d'habitude.

Après la représentation, Sara monte dans le local d'éclairagiste. Les autres comédiens ont quitté le théâtre sans échanger un seul mot, ils avaient passé la porte arrière avant que le dernier spectateur ne soit sorti, précise-t-elle.

Mon père propose que nous la raccompagnions, mais elle répond qu'elle préfère prendre un taxi tant qu'elle perçoit encore un salaire.

Les enveloppes blanches font un tas sur la table.

Mon père fait le tour de l'appartement, sort un billet de sa poche de veste, un autre s'était caché dans sa poche de chemise. Un troisième a servi de marquage.

Il secoue une chaussure, et j'entends des pièces cliqueter. Il m'emprunte un de mes crayons, boit du café en faisant de petits paquets d'argent, les pièces et les billets à part. Il note des chiffres sur le papier devant lui. Je connais ce calcul, celui du temps pendant lequel nous pourrions nous débrouiller avant qu'il ne doive trouver un nouvel emploi.

Je me réveille parce qu'on frappe à la porte. Quelques secondes plus tard, mon père est à l'entrée de ma chambre. « Habille-toi », commande-t-il. Quand j'arrive dans le salon, le lit pliant est renversé, mon père passe un t-shirt. Il va jusqu'à la table et balaie de l'avant-bras l'argent et les enveloppes dans un cabas. Quelques pièces tombent par terre, il ne les ramasse pas.

« N'oublie pas ton anorak », ajoute-t-il le plus fort possible sans crier.

Il attrape les vêtements à proximité, les jette dans la valise sur le sol. J'ai tout juste le temps d'y glisser mes magazines avant que le couvercle ne claque.

Mon père a ouvert la porte qui donne sur l'escalier de secours quand nous entendons la voix de Sara.

« Alors c'est ici », crie-t-elle.

Mon père se fige. Il repasse la porte à reculons et pose la valise. Il ouvre à Sara. Elle n'est jamais venue, mais nous sommes passés à quelques reprises devant l'immeuble, et mon père a dit : *Nous habitons là-haut*. Il a très vite refermé la bouche, et j'ai vu qu'il regrettait. À présent, Sara est dans notre salon, elle fait de petits pas sur place, ses yeux sont grands ouverts, la cigarette entre ses lèvres est pliée et pas allumée.

« Regarde ça. » Elle tend un journal froissé à mon père.

Il parcourt rapidement la page, et serre Sara dans ses bras.

« C'est super ! s'exclame-t-il. Vraiment super ! »

Il lui allume sa cigarette, je m'assieds à la table avec le journal. La critique est rédigée dans une langue compliquée, il y a beaucoup de mots que je ne comprends pas.

Quand j'arrive au nom de Sara, je déchiffre la suite.

Elle a incarné Olga avec plus d'authenticité que tout ce que j'ai vu jusqu'ici en représentation. C'est presque un coup de génie de la part du metteur en scène d'en avoir fait le moteur de la pièce.

Je continue à lire, je vois à Sara et à mon père que c'est une bonne critique, qu'ils n'ont pas été désintégrés comme Kim le prévoyait. Quand son nom réapparaît, je retente, un mot après l'autre, de comprendre ce qu'il y a d'écrit.

... que ce médecin de campagne usé soit maintenant un personnage complexe et alcoolisé, c'est courageux. Rarement on avait vu l'alcoolisme dépeint de façon aussi réelle, depuis le tremblement des mains à la diction un peu lente mais claire au prix de gros efforts. Rien n'est surjoué, rien n'est superflu. Quand le médecin boit dans sa tasse de thé, le public devine le peu de thé qu'il y a dans la tasse par rapport à la vodka. Quand il la repose, il croise systématiquement les doigts pour ne pas la poser à côté de la table.

« Que s'est-il passé, ici ? » Sara regarde l'appartement, elle se frotte les yeux, elle ne va pas tarder à se brûler avec sa cigarette.

« Vous avez été cambriolés ? »

Elle regarde les vêtements qui n'ont pas atteint la valise, le bol de porridge que j'ai mangé cette nuit et qui a basculé dans l'agitation. Le contenu est par terre, le lait s'infiltre entre les lattes de parquet.

« Exercice d'évacuation », répond mon père.

Après la représentation ce soir-là, on vient nous chercher de force dans le local technique, nous n'avons pas du tout le choix, bien sûr que nous venons.

Les bières sont prêtes, le barman rit. La critique telle qu'elle a été publiée dans le journal est fixée au mur.

La cloche sonne à maintes reprises ce soir-là, un coup pour chaque tournée. Kim fait ses tours non seulement pour moi, mais pour tout le bar. Margrethe chante un poème, à son corps défendant d'abord, puis on la convainc. C'est un poème un peu scabreux, et tout le monde rit.

Ce soir, c'est la fête des comédiens, déclare mon père en m'aidant à enfiler mon manteau. Leurs cris et leurs rires nous accompagnent tandis que nous repartons dans la rue.

Les comédiens et les techniciens sont rassemblés dans le foyer. Nous les voyons à travers les vitres quand nous arrivons, nous sommes en retard aujourd'hui, mon père a dû acheter de nouveaux filtres pour les lampes, et des ampoules.

Les comédiens ont l'air malades, mon père suppose qu'ils ont bu toute la nuit. Même Margrethe a du mal à le dissimuler sous plusieurs couches de maquillage. Nous attendons le directeur, nous apprend-on.

Kim se penche vers mon père : « Si nous devons fermer la boutique, c'est le bon moment. »

Dans la rue, les passants s'arrêtent, nous observent un instant avant de poursuivre leur chemin.

Le directeur entre, il court presque.

« Je tenais à vous le dire moi-même, pour qu'il n'y ait pas de malentendu.

— *Plus fort !* » crie quelqu'un.

Le directeur tousse dans sa main.

« Il n'y aura malheureusement pas de représentation ce soir. Rien de grave, pas vraiment. Nous avons eu un dégât des eaux au sous-sol. Une conduite a éclaté dans l'une des loges. »

J'entends des gens parler de *chance dans le malheur* et de *mauvais œil*.

Le directeur lève le bras pour pouvoir reprendre la parole.

« La bonne nouvelle, c'est qu'aucun costume n'a été endommagé. Nous devrions être en mesure de rejouer dans quelques jours. Et la vente des billets est fantastique. »

Les gens se rassemblent en petits groupes.

« Je suis le seul à avoir la gorge sèche, ici ? » demande Kim à la cantonade.

Ce soir-là, mon père et Sara sortent dîner.

Sara s'accroupit devant moi, me dit que j'ai le droit de choisir le restaurant. Que je suis obligé de les accompagner, sans quoi ce ne sera pas une bonne soirée. Je lui réponds que je préfère rester dessiner à la maison. Je les suis jusqu'au coin, où on me paie un demi-poulet rôti et des frites. Je fais au revoir au taxi qui les emmène.

Je mange du porridge tandis que mon père dort encore dans le lit pliant du salon. À chaque bouchée, ma cuiller tape un peu plus fort contre le bord du bol. Mon père s'assoit, se frotte les yeux et me demande si j'ai envie de voir une chose passionnante. Il m'emmène au théâtre, et du haut de l'escalier, nous voyons des hommes affublés de bottes en caoutchouc qui leur montent jusqu'à la taille. Ils pataugent dans l'eau grisâtre et doivent crier pour couvrir le vacarme de la trompe. L'éléphant avale tout près, et il a très, très soif.

Je dessine dans ma chambre, et j'entends mon père et Sara discuter dans le salon. Sara est certaine que c'est Kim qui a provoqué le dégât des eaux. Elle y a réfléchi, elle ne doute plus. Mon père ne répond pas, alors elle essaie de le convaincre, raconte que Kim avait un drôle de comportement au bar cette nuit. Au début, il était content. Puis il a failli pleurer. Avant de disparaître plusieurs heures d'affilée. Et d'être de nouveau là, un whisky à la main. Ceci expliquerait cela, selon Sara. Personne ne l'avait jamais applaudi de la sorte. Pas sur ces quinze dernières années, et pas sans qu'il ait un chapeau rigolo sur le crâne ou sans qu'il soit attifé comme un singe.

Mon père me demande si je veux les accompagner. On pourrait remonter Langelinie¹, lancer des pièces sur la petite sirène et manger une glace.

Je répète que je préfère dessiner.

Mon père ne se réveille pas tôt le lendemain. Il range en chantonant. « Musique, s'écrie-t-il, il nous faut de la musique. On va acheter un tourne-disque, tu choisiras la couleur. Ou on le peindra. » Il fait un solo de batterie avec ses doigts sur la table. « Tu es sûr de ne pas vouloir venir ? »

J'entends ses pas dans l'escalier, il descend les marches trois par trois.

Je sors une balle de tennis d'une valise. L'immeuble où nous vivons est beau et très propre. Pas de papier de chewing-gum, pas de trottinette enfoncée dans la haie. Pas de dessins à la craie sur les dalles, pas de poussettes. Que des déambulateurs et de petits panneaux : *Attention à la marche*.

Je lance la balle contre le mur, je la rattrape. Je dis : *Essaie encore, lance plus haut, tu peux le faire*. La fenêtre du second s'ouvre, une dame avec des cheveux blancs et plein de rides sort la tête. Elle observe, cligne plusieurs fois des yeux avant de me trouver.

« Il ne faut pas faire ça. Il ne faut pas jouer à la balle dans la cour. Tu ne sais pas lire ? »

— Non, réponds-je. Je suis aveugle. » Elle me regarde, un peu désorientée.

« Tu n'as pas le droit de jouer à la balle dans la cour. »

Elle rentre la tête, mais ne referme pas la fenêtre. Je suis sûr qu'elle est juste à côté, prête à bondir au cas où je lancerais de nouveau ma balle.

1. Partie du port de Copenhague.

Kim est assis sur une chaise dans la loge, il a une serviette mouillée sur la nuque. Il tient une tasse de café entre ses deux mains, tout son corps tremble à tel point que son pantalon est constellé de taches brunes.

« Il n'arrête pas de boire depuis ce qui s'est passé au sous-sol, nous explique Margrethe. Je crois aussi qu'il n'a pas dormi depuis mardi. » Elle prend sa tête, le regarde bien en face.

« Tu es certain de pouvoir ? »

Kim hoche la tête, et de nouvelles taches de café apparaissent sur son pantalon.

« Sinon, c'est maintenant qu'il faut le dire. »

Kim boit une grosse gorgée de café, qui doit lui brûler la gorge.

« Aucun problème en ce qui me concerne.

— Vous avez entendu ! » s'exclame Margrethe en tapant dans ses mains. Les comédiens continuent de se maquiller et de s'habiller. Kim pousse un léger gémissement.

La salle est si pleine que je me vois contraint de m'asseoir sur les marches entre les rangées de fauteuils.

Sur scène, les comédiens parlent de la fête des récoltes, qui ne va pas tarder, ils se servent au samovar. Aujourd'hui, le soleil brille plus fort que jamais sur Sara. Sa dernière réplique ne rencontre pas de réponse. C'est à cet instant que le médecin de campagne entre sur scène, d'habitude. Les comédiens baissent les yeux sur leur tasse, rajustent leurs vêtements. Margrethe inspecte le samovar, comme si le problème pouvait venir de là. Je compte une seconde, deux secondes, j'en arrive à vingt et quelques avant que Kim entre en chancelant sur scène. Sans sa trousse. Il parcourt quelques mètres et s'arrête, et j'ai l'impression qu'il va regretter d'être venu et s'en aller. Il gagne la table, Sara lui présente très vite une chaise.

« Ça fait longtemps que vous attendez ? » s'enquiert-il.

La pièce continue. On donne une tasse de thé à Kim, il en boit une petite gorgée. Quand les autres comédiens lui parlent, il répond dans sa barbe, mais tout le monde fait mine de comprendre ce qu'il dit.

Nous arrivons à la fin du premier acte, mon père diminue lentement l'intensité lumineuse. Un soir d'été. Olga et le médecin de campagne sont seuls sur scène. Kim se lève, semble un court instant sur le point de tomber. Il avance alors et ne s'arrête qu'à quelques centimètres du bord de la scène. Il se gratte le visage. On n'entend pas le moindre bruit dans la salle. Le médecin de campagne déclare que la vie n'a pas pris la tournure qu'il aurait cru. Et il s'interrompt. Il recule de deux ou trois pas. Sara le regarde. À l'instar de tout le monde dans le public, la bouche entrouverte. Kim se gratte le visage.

Les mots reviennent. Le médecin ajoute qu'Olga est une grande fille, maintenant. Elle était jadis si petite qu'elle tenait dans une poche. Kim parle longtemps, avec de nombreuses pauses. S'emmêle dans ses phrases. Certains points sont absurdes, inaudibles ou incompréhensibles.

Au moment où il se tait, le silence est complet dans la salle. Un jeune homme se lève, se met à taper si fort dans ses mains que ça doit lui faire mal. D'autres

l'imitent sans tarder, et le vacarme des applaudissements gagne bientôt toute la salle.

« Tu as faim ? » me demande mon père.

Nous venons de sortir du théâtre, et nous marchons dans la rue.

« Sara ne vient pas avec nous ?

— Pas aujourd'hui. »

Nous traversons Rådhuspladsen, sans nous arrêter. Nous arrivons devant ce qui ressemble de l'extérieur à un bistro. Une fois franchie la lourde porte en bois, je vois des nappes en tissu blanc et des couverts brillants. Un serveur nous invite à une table au beau milieu de la salle. Deux hommes en costume sont installés non loin. En dehors de ça, le restaurant est vide.

Le serveur revient avec les menus, il apporte une grande bière pour mon père et une boisson gazeuse pour moi. Mon père feuillette le menu. Il me demande ce que je veux, je peux prendre ce qui me chante. Puis il pose son menu et me regarde.

« Tu penses à quelque chose.

— Non...

— Si.

— Je voudrais aller à l'école.

— Tu vas à l'école.

— Une véritable école. »

Il hoche la tête, tire une cigarette de son paquet. Le serveur revient, et mon père commande pour nous deux. Quand nous sommes de nouveau seuls, mon père me regarde.

« Tu voudrais aller à l'école avec d'autres enfants ?

— Oui.

— Alors tu iras. »

Nous mangeons du porc grillé à la sauce persillée, dans de grandes assiettes. Les pommes de terre attendent dans un plat entre nous, sous un peu de persil haché. Mon père croque un morceau de porc.

« Ça ne va pas être évident..., commence-t-il, l'air pensif. Il va falloir que je règle certaines choses. Mais tu iras à l'école, va. »

Il épluche une pomme de terre, la trempe dans la sauce avant de la fourrer dans sa bouche.

« Après l'été... Après l'été, tu pourras entrer en CE1. »

L'un des hommes en costume se lève. Il s'appuie au dossier de sa chaise, et se met en marche. Sur le chemin des toilettes, il fait tomber une fourchette d'une autre table. Il se penche et la ramasse, la remet à sa place avec une lenteur et un soin extrêmes.

« Tu crois que je pourrai suivre ? »

J'ai rêvé que j'étais dans une classe, les autres élèves se moquaient de moi, me disaient d'épeler idiot, de l'écrire au tableau.

Mon père arrête de mâcher.

« Ça fait deux ans que les autres vont en classe. Chaque jour. Tu es sûr que moi, je vais pouvoir... »

Il se met alors à rire. Il rit tellement que la bière clapote dans son verre, et il me

semble voir des vaguelettes à la surface du récipient de sauce.

« Tu n'es pas aussi bon qu'eux, commence-t-il en s'essuyant les yeux avec sa serviette. Tu es très nettement meilleur. Prends le meilleur élève dans la première classe où tu entreras, n'importe laquelle, et tu es meilleur que lui ou elle. Il y a une chose que tu ne dois pas oublier. Ça ne pose pas de problème si tu es meilleur qu'eux. Mais essaie de ne pas être *trop* bon. Essaie de ne pas le montrer. Ça ne ferait que susciter des questions. »

Je promets, bien que j'aie du mal à le croire.

Mon père commande encore du porc, me dit : *Mange. Mange jusqu'à en crever.* On m'apporte aussi une autre boisson gazeuse.

« Et on continuera notre école à nous, peut-être seulement le dimanche, quand on n'aura rien d'autre à faire. Je ne vois aucune raison à ce que tu doives être aussi stupide que le restant du monde. »

Nous sommes assis sur une couverture dans un grand parc. Je suis déjà venu ici, pour ramasser des bouteilles avec mon père. Aujourd'hui, c'est nous qui vidons les restes et qui tendons en souriant les bouteilles à des hommes ou des femmes aux mains sales. Nous sommes entourés de gens qui marchent, s'arrêtent et se rassoient, qui aplatissent l'herbe, et on voit que la terre est pleine de vers de terre et de vieilles capsules de bière.

On est le 1^{er} mai, Sara dit que sa robe d'été n'est pas assez chaude, et mon père lui prête sa veste en jean. Elle est trop grande, et ses mains ont disparu dans les manches. Sara reste assise sur la couverture pendant que nous allons faire la queue au snack-bar. Un homme me donne un autocollant, que je colle sur mon t-shirt. Il est grand et rond, je demande à mon père si c'est très important que nous sortions de la CE. Il sourit. « Je ne crois pas que toi ou moi ayons fait un jour partie de la Communauté européenne. »

Nous achetons des knacks fendus et un peu roussis d'un côté, et nous nous rasseyons sur la couverture avec nos plateaux en carton. De la musique nous parvient depuis la scène, un type chante, et j'entends le mot *paix*, le reste des paroles est assourdi par la batterie et la guitare. Sara fait tomber du ketchup sur la manche du blouson, elle promet de le nettoyer, que ça partira sûrement. Mon père se contente de rire. Quand nous avons fini de manger, il m'accompagne dans les buissons pour que je fasse pipi. Il faut que je fasse attention où je mets les pieds, une bonne partie des feuilles sont déjà mouillées, et il y a des petites flaques un peu partout. Mon père fait pipi aussi, il a la zigounette braquée vers moi, et menace : « Je te fais pipi dessus, je te fais pipi dessus ! » J'essaie d'esquiver, je trébuche sur un buisson et je m'égratigne un peu la joue, mais je ris encore au moment où il m'aide à me relever.

Je bois du sirop de framboise, mon père a la tête appuyée sur les genoux de Sara. Sara dit que c'est un bel autocollant qu'on m'a donné. Elle regarde sa montre.

« Si nous voulons aller jusqu'à la scène, c'est maintenant. »

Mon père pousse du pied le sac en plastique, qui tinte.

« Il reste des bières. »

Sara commence à se lever, et mon père est contraint de s'asseoir, les genoux qui le soutenaient ont disparu.

« J'aimerais bien l'entendre parler. »

J'aide mon père à replier la couverture.

Il y a déjà plein de monde devant la tribune, plusieurs centaines de personnes.

Deux hommes circulent sur la scène pour la débarrasser des canettes vides, ils ramassent les mégots de cigarette et roulent des câbles. Ils cèdent la place à une femme blonde.

Elle s'appelle Monika, je le vois aux panneaux que lèvent les gens. Elle porte un jean et un t-shirt, ses cheveux sont rassemblés en queue-de-cheval. Elle avance vers le micro en souriant. Les gens applaudissent, certains sifflent. Nous avons beau être dans les derniers rangs, il y a du monde partout autour de nous. Je ne vois plus que des dos. Mon père me prend sur ses épaules.

La femme sur scène rit, comme si elle n'arrivait pas complètement à croire que tant de monde est venu rien que pour elle, mais quand elle prend la parole, elle n'a l'air ni hésitante ni timide. Je regarde les gens autour de nous, ils écoutent. C'est la première fois aujourd'hui que le silence se fait sur la pelouse, nous n'entendons que la voix de cette femme à travers les haut-parleurs. Elle dit qu'il n'est pas question de bleu et de rouge, mais d'individus et d'avenir. Ses yeux étincellent quand elle parle. Mon père est complètement immobile sous moi, il ne cherche pas de cigarette dans sa poche, ne bouge pas comme il le fait d'habitude quand il s'ennuie.

Quand la femme a terminé de parler, elle s'éloigne de quelques pas du micro, et fait un nouveau sourire d'excuse. Les gens autour de moi se mettent à applaudir, et ne veulent plus s'arrêter.

Je crois que mon père a oublié que j'étais sur ses épaules, il continue à observer la scène déserte. Ce n'est que quand Sara pose une main sur son bras qu'il me descend et ramasse le sac en plastique, et nous nous en allons.

« J'avais bien dit qu'elle n'était pas comme ses collègues en politique », rit Sara.

Ce sont des chocs sonores dans la cuisine qui me réveillent, et j'entends mon père jurer. Il s'est de nouveau cogné l'orteil contre le pied de la table. Quelques secondes plus tard, il est à la porte de ma chambre.

« Je reviens tout de suite, je rapporterai des choses pour le petit déjeuner. »

Mon père n'a pas fait la vaisselle depuis hier, alors je remplis l'évier. Quand il revient, il a un gros paquet de journaux dans les bras, mais rien à manger. Je ne fais aucun commentaire, nous mangeons du porridge avec du lait.

Mon père sert le café et prend le premier journal de la pile. Il se penche sur les pages. Quand il trouve des choses intéressantes, il attrape la paire de ciseaux.

Je termine mon porridge et j'essaie de dessiner le fantôme du vieux monsieur, celui qui habitait l'appartement avant nous. Sur mon dessin, il est aussi transparent que la fumée qui sort de sa bouche.

Je prends mon bloc pour descendre dans la rue. Je dessine les oiseaux dans l'arbre. Les chats qui rôdent autour de l'abri des poubelles, dans leur traque des rats. Puis je dessine une tête de chat sur un corps de pigeon, et j'aime bien le résultat. Je dessine un chat qui saute d'une poubelle, il a une tête de pigeon, son bec est grand ouvert.

Au bout de quelques heures, je remonte à l'appartement. Mon père n'a pas quitté la table, il continue à lire les journaux. Je vide son cendrier. La dernière goutte de café a cuit en laissant un dépôt noir au fond de la cafetière, alors je la pose dans l'évier et je la remplis d'eau.

Dehors, le soleil se couche, et j'allume la lampe au-dessus de la table. Mon père se frotte les yeux, prend son blouson sur le dossier de la chaise et déclare que nous ferions mieux d'y aller.

Ce soir-là, ses gestes à la console sont lents. Je ne sais pas si les comédiens le remarquent, ils ont assez à faire pour se rappeler leur texte. Mais je le remarque, d'habitude, ses mains sont déjà sur les boutons pendant qu'il compte tout bas, ou chuchote les mots à mesure qu'ils sont prononcés sur scène. Aujourd'hui, ses yeux sont mi-clos, et je sens brûler le filtre de la cigarette qu'il a oubliée dans le cendrier.

Après la représentation, il fait la bise à Sara et lui dit qu'il est fatigué. Nous sortons du théâtre en même temps que les derniers spectateurs. L'air est plein de gouttelettes qui se déposent sur les joues et mouillent les cheveux. Je demande à mon père où nous allons.

« On va juste se promener », répond-il.

Nous mangeons à la camionnette du marchand de saucisses, je mâche mon dernier bout de hot-dog quand mon père regarde sa montre et dit qu'il faut y aller. Les premiers journaux paraissent juste après minuit, il les achète à un kiosque de la gare centrale, ainsi qu'une pile de magazines, des cigarettes et un illustré pour moi.

Au moment où je vais me coucher cette nuit-là, mon père est assis à la table, je m'endors au son des ciseaux.

Les écrans montrent des cerfs dans une forêt, les feuilles sont jaunes. Un homme apparaît devant les animaux. Il est habillé en vert, on ne voit presque plus que lui. Il tend un pouce vers les cerfs derrière lui, le son des téléviseurs est baissé, mais on dirait qu'il chuchote.

Mon père va d'une télé à l'autre, recule de deux ou trois pas et plisse les yeux. Il appuie sur les boutons, revient, observe l'écran.

« Regarde les couleurs, lâche-t-il. Il n'est pas un peu voilé, celui-là ? »

Finalement, mon père sort une enveloppe blanche de sa poche et la vide. La télévision que nous achetons est grande, mon père la rapporte à la maison, une mèche de cheveux n'arrête pas de retomber devant ses yeux, il souffle dessus. Je regrette qu'il n'y ait pas davantage de monde dans la rue aujourd'hui. Des gens qui devraient se pousser quand nous arrivons, sauter sur la piste cyclable. J'aurais bien aimé qu'ils voient ce que nous avons acheté.

Je me promets que je regarderai la télévision pendant tout l'été. Je veux être prêt pour la cour de récréation, je suis certain que les autres enfants regardent beaucoup la télé, presque tout le temps.

Je fais des sandwiches au pain de seigle pendant que mon père lit le mode d'emploi. Je lui en tends un au pâté de foie, il appuie sur la télécommande et grommelle : « Pourquoi ça ne...? » La mire n'apparaît sur l'écran que tard dans la soirée.

Dès lors, le téléviseur fonctionne sans interruption. Le plus souvent, le son est coupé, et mon père le remet au moment du journal télévisé. Aussi fort que chez les personnes âgées qui habitent les appartements autour du nôtre. Je pourrais crier « Au feu ! » qu'il ne m'entendrait pas. Quand le bulletin météo commence, il vide sa tasse de café et me sourit comme s'il venait d'entrer dans la pièce. Il baisse le son, je lui demande pourquoi il n'éteint pas complètement.

« Édition spéciale, répond-il. S'il se passe quelque chose d'important, ils interrompent les programmes avec une édition spéciale. » Il dit que je dois aussi les surveiller. Puis il se replonge dans les journaux.

Je pensais que je serais content de regarder les émissions pour enfants, mais j'attends à présent qu'elles soient interrompues par un type en costume, une édition spéciale. J'ai peur de ne pas pouvoir bouger et le crier à mon père si ça arrive, comme dans ces rêves où l'ours approche de plus en plus, et où je ne peux pas faire un geste.

Je m'entraîne. Quand mon père est reparti chercher d'autres journaux au kiosque, je crie « Édition spéciale ! » dans la pièce. Quand je suis aux toilettes, je me le chuchote. Juste avant de m'endormir, je le murmure dans mon édredon, « Édition spéciale ».

Mon père scotche les coupures de journaux au mur. Les organise, les déplace. Il tire des traits au feutre bleu, des flèches qui pointent dans les deux sens et sillonnent le papier peint.

Sur presque toutes les coupures, je vois la dénommée Monika, celle que nous avons écoutée parler dans le parc. Son nom est écrit en grandes lettres, elle nous regarde en souriant.

« Donne-moi juste quelques jours..., murmure mon père. Je me trompe peut-être. »

Il tire un nouveau trait au feutre sur le papier peint.

« Je vois peut-être le mal partout.

— J'ai faim.

— Oui. » Il intervertit deux extraits. « Tu ne veux pas essayer de faire à manger, aujourd'hui ?

— Mais si...

— Essaie, va. Et si quelque chose prend feu, il y a de l'eau au robinet. »

Je sors les ustensiles, la nourriture du réfrigérateur. La margarine grésille dans la poêle. Je bois un verre d'eau, en faisant comme si c'était de la bière. Ce soir, je fais des spaghettis aux raisins secs grillés. Nous mangeons devant la télévision. Ce n'est pas très bon, mais mon père finit son assiette, « délicieux », complimente-t-il sans quitter le poste des yeux. Demain, j'essaierai d'y ajouter des épinards.

Je ne fais pas deux fois de suite le même plat. Je fais du riz aux oignons frits. Des pommes de terre au foie de morue.

Je fais savoir à mon père que le réfrigérateur est presque vide. Il me montre la boîte de café sur la table de la cuisine, où il y a l'argent.

Je suis déjà allé à l'épicerie au coin, et à plusieurs reprises, mon père m'a attendu dehors pendant que j'entrais avec l'argent pour une glace.

Je regarde à présent des sachets de sauce déshydratée, des caisses de fruits, de pois et de betteraves. Jakabov¹, lit-on sur l'une des boîtes. Si je l'achète, je ne pourrai pas rapporter grand-chose d'autre, tant elle est grosse. Et un peu chère. Mais on peut à la fois faire cuire la viande et la mettre sur du pain. Je regarde longuement la boîte, jusqu'à ce qu'arrive l'épicier avec sa blouse, et qu'il me demande ce qu'il peut faire pour moi.

Je fais tinter les pièces dans ma poche, j'ai peur qu'il me soupçonne de vouloir voler quelque chose. Il sourit juste, et continue à avancer.

J'essaie de compter les pièces à la caisse. Je transpire sur les pièces d'une couronne, je n'ai jamais eu l'occasion de compter pendant que les autres regardaient, personne d'autre que mon père.

« Tu veux que je t'aide ? » demande l'épicier.

Mon père m'a toujours dit qu'il ne faut pas mélanger l'argent et les gens, que l'argent rend les gens bizarres. Malgré tout, je pose les pièces sur le comptoir. L'épicier les compte lentement, pour que je puisse suivre.

Je fais revenir la viande sur les deux faces, j'ajoute des pois et des betteraves. Aujourd'hui, je m'arrange pour que la nourriture soit sur la table avant le début des actualités.

Quand ils parlent de l'Afrique, mon père me dit de regarder ailleurs.

Quand ils parlent d'une femme politique, une certaine Monika, il lève un doigt devant sa bouche. La télé montre des gens dans la rue, à qui on a demandé ce qu'ils pensaient d'elle.

La dernière fois où j'ai voté remonte à des années, mais la prochaine fois, je voterai pour Monika.

Je remarque que presque tout le monde l'appelle Monika, comme s'ils rentraient tout juste de chez elle.

D'autres en parlent comme de *la Suédoise*, parce que ses parents sont originaires de Suède. Ça ressemble à un surnom affectueux, mais certains le grognent, disent : *La Suédoise, là, elle va sauver le monde entier.*

Monika ne se fâche pas, elle rit : *Pourvu qu'ils écoutent ce que j'ai à leur dire.*

J'aime bien sa voix.

Je dis à mon père qu'elle a l'air gentille.

« Oui, répond-il. C'est vrai. »

Il note quelques mots sur un papier devant lui, et continue à regarder l'écran.

1. Une espèce de corned beef danois.

« Tu cherches quelque chose de précis ? »

Le bibliothécaire a l'air de trouver comique de me voir près du rayonnage 641. Celui des livres de cuisine. J'aimerais bien lui donner un coup de pied dans le tibia et partir en courant.

« C'est moi qui fais à dîner, à la maison », répons-je, mais le bibliothécaire ne cesse pas de sourire pour autant.

« Nous avons quelques livres de cuisine en haut, au département enfants, avec de jolies images, *Mon premier livre de cuisine*, peut-être que...

— Ce sont de vrais livres de cuisine, ça ?

— Euh... Oui. »

Il se tait, change sans arrêt de pied d'appui.

« Bon, en tout cas, n'hésite pas si je peux t'aider... » Et il disparaît.

Je prends les cinq premiers livres de cuisine sur l'étagère, et je les porte sur la table la plus proche. Je les feuillète. Je me rends vite compte que je préfère les livres avec des photos en couleurs, qui permettent de se faire une meilleure idée de ce à quoi doit ressembler le plat, à la fin. Je prends des notes sur un morceau de papier, voilà comment saisir un bon steak, voilà comment on fait réduire une sauce. Je veux faire de la bonne cuisine, je l'ai décidé. J'ai mis beaucoup trop de sel dans le repas de mon père. Tant de sel que je n'aurais pas pu manger, mais il l'a englouti tout simplement, sans quitter des yeux ses journaux ou la télévision.

Je ne veux pas recommencer. Maintenant, je veux faire de bons plats, inspirés d'un livre de cuisine. Des plats à se rouler par terre, comme dit parfois mon père quand nous sommes allés au restaurant. C'était à se rouler par terre.

Je repose les livres sur le rayonnage. J'en prends un autre, plus gros que les autres, si lourd que je manque de peu de le lâcher. Je le trimballe jusqu'à la table. Je n'ai besoin d'en feuilléter que quelques pages pour être convaincu que c'était ce livre-là que je cherchais. Il contient tous les plats que je veux réaliser, des fricadelles ou du bœuf Stroganov, des knacks au bacon et de la soupe à l'oignon. Avec de grandes photos en couleurs à chaque fois.

Mon père s'est installé en salle de lecture, entouré de journaux de ces dernières années. Une petite grotte de papier. Quand je pose des livres sur la table, le journal qu'il lit décolle un peu.

Mon père retourne le livre de cuisine pour pouvoir lire le titre, puis me regarde.

« Tu n'as pas oublié que nous n'avons pas de carte de bibliothèque, hein ? »

Depuis notre arrivée, des gens sont allés au comptoir, des garçons et des filles de mon âge, des adultes et des personnes très âgées, avec des livres écrits en gros caractères. Ils ont emprunté des livres, des tas et des tas de livres.

« Je peux te donner de l'argent pour la photocopieuse s'il y a des recettes que tu...

— Je voudrais emprunter ce livre. »

J'essaie de ne pas pleurer, je ne veux pas pleurer à la bibliothèque. Je sens que ça vient, ma vision se trouble. Je veux aller à l'école comme tous les autres, je veux emprunter ce livre-là. J'essaie de le dire à mon père, mais ce ne sont que des

sanglots sonores.

Il se lève.

« Bien sûr que tu pourras l'emporter à la maison. Attends ici. »

Il prend le livre et disparaît derrière les rayonnages.

Mon père ne revient pas avant un bon moment, je pense qu'il est peut-être en train de se faire faire une carte de lecteur. Il en discute peut-être en ce moment avec la bibliothécaire. Qu'il lui tient la main.

Il revient, sans le livre.

« C'est arrangé. »

Il prend son blouson sur le dossier de la chaise, rassemble les journaux.

« On y va. »

Nous passons le comptoir, je ne vois pas le livre. J'ouvre la bouche, mais mon père me fait avancer.

Nous sortons de la bibliothèque, mon père fouille dans sa poche de blouson. Je m'attends presque à ce qu'il fasse apparaître le livre, comme par magie, mais tout ce qu'il sort, c'est un paquet de cigarettes chiffonné.

Puis il continue. Je le suis, nous faisons le tour de la bibliothèque. Mon père regarde dans les buissons, plonge la main parmi les feuilles. Le livre apparaît, mon père nettoie la couverture pour en ôter la terre et les feuilles. Au-dessus, je vois la fenêtre par laquelle l'ouvrage a dû passer. Mon père me tend le livre.

Je fouille dans les tiroirs et les placards, je n'arrête pas de chercher, y compris à des endroits étranges comme le bac à surgelés du réfrigérateur ou les bottes de mon père dans l'entrée. Je cherche sans relâche, mais je ne trouve pas ma boîte à casse-croûte, ma gourde ou ma règle. Aucune des fournitures scolaires que mon père m'a achetées.

« Ça s'est sans doute égaré », explique-t-il. Égaré, ça veut dire que nous avons perdu des choses entre deux déménagements.

Je les aurais posées sur la table. Elles y seraient restées, comme un rappel quotidien de la promesse de mon père, que je commencerais l'école à la fin de l'été. Mon père lève les yeux de ses coupures.

« On va en acheter d'autres, c'est tout. Tu vas entrer dans une nouvelle école, alors il te faudra de nouvelles affaires. »

Nous allons de magasin en magasin, je choisis ce que je veux. Nous achetons un nouveau plumier, des crayons. Du papier pour couvrir les livres que j'aurai le premier jour d'école. Aujourd'hui, nous ne prenons rien sans que mon père paie. Nous achetons une boîte à casse-croûte et une gourde en métal. Puis nous passons au magasin suivant.

La dame nous montre l'étagère des cartables, des verts, des jaunes, des rouges et des bleus. J'en choisis un bleu qui pourra contenir et ma boîte à casse-croûte et mes affaires de sport.

« Nous en vendons beaucoup, ajoute la dame. C'est un très bon cartable. »

Elle le descend, pour que je puisse l'essayer.

« C'est celui-là que tu veux ? » me demande mon père. Je vois que je devrais répondre non. Je lui demande s'il y a un problème avec ce sac.

« Juste que ce doit être le même que tous les autres. » Dans sa bouche, ce n'est pas une bonne chose. Une cour entière dans laquelle tous les garçons ont le même cartable. Les filles ont le rouge. « Écris ton nom dedans, pour qu'il ne disparaisse pas. » Je n'ouvre pas la bouche, je hoche simplement la tête. Je sais qu'il pourrait facilement me persuader de ne pas le prendre. Je resserre les courroies, le cartable est agréable à porter sur les épaules. Je pourrais le remplir de livres, et je crois qu'il serait toujours aussi léger. Je ne m'en débarrasse pas avant que mon père ait payé et que nous soyons ressortis.

« Il est beau », constate-t-il en l'ouvrant pour y ranger nos achats.

« Il ne nous manque qu'une dernière chose. »

« Si tu veux nous faire à manger, il te faut les instruments adéquats. Quand on veut enfoncer un clou dans le mur, il faut se servir d'un marteau. »

Le vendeur d'ustensiles de cuisine nous ouvre l'armoire des couteaux.

« Si vous les entretenez correctement, ils vous dureront toute la vie. »

La main du vendeur est devenue un couteau qui tranche facilement la viande, les légumes et le poisson. Il nous laisse alors seuls avec les couteaux. Mon père les sort, les soupèse un par un. Il me montre comment on en éprouve le tranchant, en passant tout doucement le doigt sur le fil. J'ai du mal à m'imaginer dans la cuisine avec un couteau pareil, j'ai peur de me couper les deux mains. Mon père rit, me dit que les couteaux émoussés sont bien plus dangereux que ceux qui

coupent bien. Avec un couteau émoussé, on est obligé d'appuyer de tout son poids, et ça dérape. Et on se le plante dans la cuisse.

Mon père sort un ticket de bus de sa poche. On dirait un tour de passe-passe ; d'abord, le ticket est entier, puis en deux morceaux, il n'a eu qu'à effleurer la lame pour se diviser.

C'est le bon couteau, c'est celui-ci que nous voulions. Le manche est en bois sombre, il est large et moins long que les autres. Il me le tend. Même si ce couteau me fait peur, il est agréable dans la main, comme une petite épée avec laquelle on pourrait tuer un dragon.

Le couteau est vendu une boîte en bois foncé. Le vendeur met aussi un morceau de tissu dans le sac. Il est très doux, et c'est la seule chose qu'il faille utiliser pour essuyer le couteau.

Mon père achète le plus petit tablier qu'ils aient, toutes les toques sont trop grandes et me tombent sur les oreilles.

Il sort de l'argent et paie. Quand nous avons acheté les fournitures scolaires à la librairie, j'étais fier ; à présent, je ne peux pas m'empêcher d'être un peu nerveux. C'est un couteau de prix, et à l'appartement, je ne vais pas tarder à voir le fond de la boîte de café, il ne reste que des pièces.

« J'ai hâte de voir les sandwiches », déclare mon père quand nous sortons du magasin.

J'ai oublié de prendre quelque chose à boire, alors nous entrons dans un kiosque pour acheter une bière pour mon père et une boisson gazeuse pour moi. Nous passons devant plusieurs bancs avant que mon père ne soit satisfait. J'ai emballé le casse-croûte dans du papier tenu par un élastique, comme ils font dans les magasins de smørrebrød. Le hot-dog de mon père nage dans la moutarde, c'est la seule différence. Il l'avale en grosses bouchées et boit de la bière par-dessus.

« Délicieux. »

Il se lèche les doigts. Devant nous, il y a un château, où pourraient vivre un roi et une reine.

« Christiansborg, m'explique mon père. C'est là que les politiques décident de tout. » Il s'essuie la bouche. « Ou qu'ils croient le faire. On pourra aller y faire un tour un de ces jours. »

On frappe à la porte, je suis sur le point d'ouvrir quand mon père me plaque au sol. Je me retrouve assis sur ses genoux.

« N'ouvre jamais sans réfléchir, me chuchote-t-il à l'oreille. Si tu ne sais pas qui c'est, n'ouvre pas. »

On frappe de nouveau, plus fort, cette fois.

Je tends un doigt vers la cuisinière, et mon père me lâche. Je cours éteindre le gaz sous mon ragoût de pommes de terre, de saucisses et de chou. J'ai encore les doigts sur le bouton rond de la gazinière quand j'entends frapper encore une fois. Ce n'est qu'une personne comme tant d'autres, j'en suis convaincu. Des doigts, des mains, une phalange qui tape contre le bois. Pourtant, je reviens très vite vers mon père. Il me prend dans ses bras.

« Je sais que vous êtes là. Mais si vous êtes... Bon Dieu, ouvrez, maintenant. »

Je sens les bras de mon père autour de moi.

« Allez, ouvrez, qu'on puisse discuter. »

Mon père me pose une main sur la bouche.

« Elle ne comprendrait pas. »

Les mots continuent à traverser le battant, on ne peut pas baisser le volume.

« Je veux juste te parler. Je comprends bien... Non, je ne comprends rien du tout. Allez, ouvre. »

Je sens les muscles de mon père à travers le tissu, son souffle est chaud contre ma gorge.

« Elle ne comprendrait pas. Pas maintenant. À un moment, peut-être. »

Sara n'arrête pas de frapper.

« Ce n'est jamais facile, chuchote mon père. Pense à Jonas, il n'a pas arrêté de courir. Et que lui est-il arrivé ?

— Cette histoire avec la baleine ? »

Mon père hoche la tête. Je le sens dans tout mon corps, il me serre contre lui, nous hochons tous les deux la tête, nous oscillons sur le sol.

« Je me moque du théâtre, reprend Sara, si tu y es ou non, ce que tu peux bien foutre en ce moment, si tu as perdu les pédales. »

Le silence retombe au dehors. Je perçois les battements du cœur de mon père contre mon dos.

« Je me fiche éperdument que tout le monde t'en veuille au théâtre. Mais ouvre. »

Sa voix vient d'en bas, je crois qu'elle est assise sur le paillason.

Je l'entends pleurer à travers la porte. Je regarde mon père, il me pose une main sur les yeux.

Mon père a déplié des journaux sur le sol du salon, et s'est installé sur une chaise au milieu.

« Comment veux-tu que ce soit ? lui demandé-je.

— Joli, rien de plus. »

Je commence à coiffer ses cheveux. À certains endroits, ils sont si emmêlés que le peigne se coince. Je coupe précautionneusement les premières touffes, j'ai peur qu'il crie « Stop ! ». Mais il ne dit rien, alors je continue. Les cheveux recouvrent petit à petit les journaux.

« C'est très court, maintenant. »

Il lève une main à sa tête, sort une touffe de derrière son oreille.

« Coupe, va, ça repoussera. »

J'essaie de me remémorer des hommes que j'ai vus dans la rue. La façon dont ils étaient coiffés, des hommes avec des serviettes sous le bras. Des hommes affairés, en chemin pour attraper un train ou assister à une réunion avec d'autres hommes. J'essaie de couper les cheveux de mon père un peu plus court sur les côtés que sur le dessus. Quand je commencerai l'école, il ressemblera à tous les autres pères, j'en suis heureux.

Quand je n'ose plus couper, il va se regarder dans le miroir des toilettes. Je retiens mon souffle, jusqu'à ce qu'il lâche :

« Mais c'est du sacré bon boulot, ça ! »

Il rectifie un peu avant d'être satisfait.

« Je ne dis pas que tu devrais devenir coiffeur, mais c'est vraiment du bon boulot. »

Il se fait une raie au milieu avec le peigne, sourit à son reflet. Puis il change pour une raie sur le côté, d'abord de l'un, puis de l'autre. Il ressemble maintenant à un monsieur qui porte une cravate et travaille dans une banque, et qui rentre tous les jours à la même heure. La prochaine fois que j'irai faire des courses, je pourrai lui trouver une cravate. Si je souris quand il ouvrira son paquet, il acceptera de la porter. J'ai juste peur qu'il veuille la mettre par-dessus son sweat.

Il ajoute un peu d'eau dans ses cheveux.

« Une super raie sur le côté », déclare-t-il avant d'aplatir ses cheveux. Dans la cuisine, il prend la boîte de cirage. Il ôte le couvercle et plonge deux doigts dans la pâte, dessine un trait tout droit qui part de sous le nez et s'arrête à la lèvre supérieure.

« Tu me reconnais ? demande-t-il.

— Hitler ! » crié-je.

Mon père se met à parader dans le salon, les jambes raides comme si elles étaient en bois, le bras droit tendu devant lui. Il crie : « *Arbeit macht frei !* », et donne des coups de pied dans les touffes de cheveux sur les journaux. Il crie : « *Die Endlösung der Judenfrage.* » Il postillonne, et il louche.

Je ris à tel point que je finis par en avoir mal au ventre.

Nous mangeons un plat de saucisses suédois, ce soir-là, une recette que j'ai trouvée dans le gros livre de cuisine de la bibliothèque. Chaque fois que je regarde mon père, je ne peux m'empêcher de rire. Il a frotté tant qu'il pouvait,

mais n'a pas réussi à effacer ce trait noir sur sa lèvre.

« Quand c'est aussi bon, on peut sans problème faire plein de bruit en mangeant. »

Il boit un peu de bière. Je suis fier, c'est la première fois que je fais quelque chose qui ressemble à ce qu'il y a dans le livre.

Le mur derrière nous est de nouveau vide. Mon père a décroché les coupures pendant que je faisais à manger. Il ne reste plus que les traits au crayon sur la tapisserie.

Mon père a déjà fait les sandwiches. Le sac à dos est prêt, il nous attend sur la table.

Je viens de me réveiller. « Aujourd'hui, nous allons nous promener », annonce-t-il.

« Mets tes beaux vêtements, lance-t-il à travers la porte de ma chambre. Nous n'allons pas dans les bois. »

Mon père a mis une chemise blanche sous son blouson en jean, ses chaussures noires brillent, ses cheveux sont bien coiffés.

Il m'aide à mettre le sac sur mon dos.

« Tu dois t'habituer à marcher avec. L'école va bientôt commencer. »

Je resserre les courroies.

Nous marchons dans la rue.

« Il n'est pas trop lourd ? J'ai mis la gourde dedans. »

Je secoue la tête, je sais qu'il sera beaucoup plus lourd quand il sera aussi plein de livres.

Mon père marche à grands pas en regardant sa montre. Je dois courir pour ne pas être distancé.

« Excuse-moi, rit-il en ralentissant un peu. Tu veux que je porte ton sac ? »

Je secoue la tête.

Pendant que nous attendons le bus, il rectifie ma coiffure, joue du peigne et de la salive jusqu'à ce qu'il soit content.

« Nous allons entrer à Christiansborg, alors il faut être beau. »

Mon père regarde par la vitre du bus. Il passe la main sur son genou, ne cesse de caresser le jean. Je le tire par la manche. Il se tourne vers moi et prend ma tête entre ses mains. M'embrasse sur le front, et regarde de nouveau dehors. Ses mains ne bougent même plus.

Je n'ai pas eu de petit déjeuner avant de partir, je le remarque, à présent. La dame assise en face de nous mange du pain dans son sachet, de petits morceaux, elle picore comme un oiseau sur une mangeoire. Encore un petit morceau de pain, écrasé entre ses doigts.

Je suis sur le point de tirer de nouveau mon père par la manche, pour lui parler des sandwiches, lui poser des questions sur les hommes politiques, comment on le devient, et pourquoi ils sont aussi importants. N'importe quoi, parce qu'il est beaucoup trop silencieux. Il se tourne, et sourit.

« Passionnant, hein, chéri ? » Il me prend la main.

Quand nous descendons du bus, je dis à mon père que j'ai faim. Il tapote le sac à dos.

« Bientôt. »

Nous marchons sur les pavés, vers le palais. Mon père m'ouvre l'une des grandes portes en bois. Ce ne sont pas des gardes en armure qui attendent à l'intérieur, ce sont deux policiers. Ils nous sourient, nous parcourons un long couloir et nous montons un escalier. Je m'arrête devant un tableau. Un oiseau, un corbeau, peut-être, entouré d'autres oiseaux. Il a l'air malade, son bec est ouvert et sa tête penchée en avant. Il a les ailes dépliées, et entre elles, on lit : *Celui qui*

comprend le langage des oiseaux peut devenir ministre.

Mon père rit, prend ma main et me fait avancer, nous passons devant d'autres tableaux.

La pièce est pleine de monde, et quand nous entrons, tout le monde se retourne vers nous. Ils ont des appareils photo dardés de téléobjectifs, des magnétophones dans les mains.

Ils nous observent rapidement, puis se remettent à discuter. Mon père dit que la grosse caméra au milieu de la pièce, c'est pour la télévision.

La porte s'ouvre, et tout à coup, tout le monde y va, je ne vois plus que des dos.

Les gens parlent en même temps, les questions fusent. J'entends cliqueter les appareils photo.

Mon père prend ma main et nous fait progresser à force de bourrades, parmi les coudes et les épaules. Devant, nous la voyons, Monika. Elle sourit et fait un petit geste désarmant, dit que les questions devront attendre.

Elle s'arrête en allant à la tribune, et me regarde.

« Salut ! » lance-t-elle.

Ses yeux sont très verts. J'entends encore des déclics autour de nous. Elle touche mes cheveux.

« Toi aussi tu es venu m'écouter parler, aujourd'hui ? »

Je hoche la tête.

« Alors il va falloir que je me surpasse. »

Elle monte à la tribune, donne un petit coup d'index sur le micro.

« Formidable que vous ayez pu venir. »

Elle parle longtemps. J'essaie d'abord de comprendre ce qu'elle dit, mais je ne fais bientôt plus qu'écouter sa voix. Je regarde sa bouche qui forme les mots, on dirait de la musique.

Le chœur est composé des crayons sur le papier autour de nous. À deux ou trois reprises, je suis persuadé que c'est moi qu'elle regarde. Elle parle le langage des oiseaux, et je suis le seul à le savoir.

Monika remercie encore une fois tout le monde d'être venu. Elle répond à plusieurs questions et ramasse ses papiers. Au moment où elle descend de la tribune, mon père ouvre le sac à dos. Il en sort quelque chose, c'est un peu plus léger. Ce doit être la gourde, il a soif. Mais je n'entends pas le bruit du bouchon, et je vois mon père avancer au milieu des caméras et des micros tendus. Il a quelque chose dans la main, je ne vois pas quoi, mais ça ne ressemble pas à la gourde.

Tous les dos se mettent alors sur le chemin, et je ne le vois plus.

Une femme crie, d'autres personnes se joignent à elle, d'autres voix.

Je cours vers le bruit. Je n'ai pas peur, je sais que mon père est quelque part par là. Il faut que je le trouve. Ce n'est pas difficile de traverser la foule, personne ne bouge, une forêt, les bras au lieu des branches, je me penche pour passer dessous.

Monika ne crie plus, mais sa bouche est toujours grande ouverte, ses yeux exorbités. Mon père est allongé par terre devant elle. Il y a un type sur son dos,

un autre lui bloque les deux bras avec un tibia. Près du bout des doigts de mon père, je vois le couteau de cuisine. Je reconnais son manche noir, hier, j'ai coupé des carottes et des oignons avec.

Je bois un verre de jus d'orange à la table de la cuisine.

Je vois le jardin arrière à travers la porte vitrée. On est en février, et la piscine est pleine de feuilles brunes en partie décomposées. Le talus vers la voie ferrée commence derrière.

J'attends dans la cuisine. J'ai seize ans, et je suis en quatrième.

La porte de la maison s'ouvre, ma mère et mon beau-père viennent de rentrer. Michael allume la télévision dans le salon, baisse le son. Il lit les informations du télétexte. Une habitude qu'il a gardée de quand il était journaliste. Aujourd'hui, il est attaché de presse pour un laboratoire pharmaceutique.

Karin arrive dans la cuisine. Ses cheveux sont blond foncé, elle enseigne dans un lycée et écrit des livres de cours.

« Tu es prêt ? » demande-t-elle. Ça fait plusieurs années qu'elle ne me demande plus de l'appeler maman.

Je hoche la tête.

« La baby-sitter est là ? »

— Elle est avec Clara », réponds-je.

Ma sœur nous fait signe depuis la porte quand nous nous installons en voiture. Les villas devant lesquelles nous passons ne sont pas très différentes de celle de Michael et Karin, une véranda à la place d'un carport. Dans le jardin, il y a un mât à drapeau, et pas de baignoire à oiseaux. L'école est un bâtiment qui pourrait tout aussi bien être une piscine ou une bibliothèque. Le hall est décoré de tableaux peints par un artiste local, qui représentent des jeunes gens avec des livres, des skateboards et des walkmans, le tout en couleurs claires et vives.

Nous parcourons le long couloir aux murs de brique nue. Ici, ce sont des dessins réalisés par les élèves des petites classes. Nous passons devant le dessin d'un écureuil qui grignote une noix. Sur le suivant, le même écureuil est noyé dans une mare d'essence.

La lumière artificielle n'atteint pas les coins de la classe. Au milieu de la pièce, on a rassemblé deux tables, sur lesquelles on a posé des tasses et un thermos. Aujourd'hui, mon prof de danois porte une chemise, et ses cheveux sont bien coiffés. Il arrange les papiers devant lui. Regarde sa montre.

« Karsten Eriksen ne devrait pas tarder. Il voudrait vous dire quelques mots.

— Ça a l'air foutrement sérieux », rit Michael. Mon prof de danois se contente de sourire à ses papiers. Puis il se met à remplir de café les petites tasses que la petite section utilise pour le sirop à l'eau.

Karsten Eriksen, le directeur, entre. Il approche de la quarantaine, il porte un blazer sombre sur un jean.

« C'est bien que vous ayez pu venir », déclare-t-il avant de serrer la main de Karin et Michael.

Il s'assied et remplit de café une tasse ornée d'un éléphant.

« Toutes les tasses de la salle des profs étaient sales », explique mon prof de danois.

Le directeur se gratte le menton avec son stylo-bille.

« Il se trouve que... votre fils a été vu en train de fumer du hasch à l'école, et...

— Pourquoi n'avons-nous pas été prévenus ? l'interrompt Karin en se redressant sur son siège. Vous auriez pu appeler...

— Il n'a pas été pris sur le fait. Des personnes ont dit l'avoir vu fumer dans l'abri à vélos, mais ce n'est pas pour cela que je voulais vous parler. »

Ils sont venus me chercher dans la classe, je les ai suivis à travers toute l'école, et personne ne disait rien. Nous étions autour du grand bureau du directeur, et ils vidaient mon sac de papiers d'en-cas et de notes chiffonnées. Des livres, un peigne. Un sandwich oublié, il devait avoir plus d'une semaine, emballé dans un sachet plastique que personne n'avait envie d'ouvrir.

Ils sont arrivés au dossier, en carton rigide entouré d'un élastique. Un dossier qui aurait très bien pu contenir quelques pétards tout écrasés, alors ils l'ont ouvert, j'ai vu qu'ils le regrettaient sur-le-champ.

Le directeur sort le dossier de sa serviette et le pose sur la table. Karin le regarde sans comprendre, puis l'ouvre et commence à feuilleter les dessins à l'intérieur. Michael observe par-dessus son épaule. Tous regardent maintenant avec le plus grand sérieux un dessin représentant mon prof d'anglais en plein coït avec un berger allemand. L'animal porte un chapeau de paille, percé de petits trous pour laisser passer ses oreilles poilues. Karin continue à feuilleter, et sur le dessin suivant, mon prof de mathématiques est accroupi devant un cheval, la bouche ouverte. Michael a du mal à s'empêcher de rire.

C'est avant que nous en arrivions au dessin qui fait intervenir du sang et des viscères en guise de guirlandes. Ceux-là, ils sont en couleurs.

Karin repousse la pile. Le directeur me demande si j'ai un commentaire à apporter. Je secoue la tête. Il remet les dessins dans le dossier et le referme.

« Ça ne fait pas partie de ce que l'on peut qualifier de comportement normal. Plusieurs d'entre eux peuvent être clairement interprétés comme des menaces directes. J'envisage une exclusion.

— Une exclusion ? » Karin regarde le dossier, puis le directeur.

« Alors il sera obligé de redoubler. L'examen n'est pas loin, et il n'arrivera jamais à...

— Nous ne sommes pas certains qu'un établissement scolaire classique soit le mieux pour lui.

— À cause de quelques dessins ? »

Karin a des taches rouges sur les joues, comme toujours quand elle s'énerve.

Le directeur tousse brièvement dans sa main.

« Ce n'est évidemment pas seulement à cause de quelques dessins, mais nous les voyons comme le signe d'une évolution fort regrettable... »

Michael, qui jouait nerveusement avec le bracelet en cuir de sa montre, lève les yeux.

« Vous avez fouillé dans son sac.

— Oui... Oui, bien sûr. » Le directeur n'a plus l'air aussi sûr de lui.

« Son sac, c'est sa propriété, ou c'est celle de l'école ? Même dans un collège, les élèves ont des droits fondamentaux, non ? »

Le directeur frotte les mains sur ses genoux.

« Ce que j'essaie de vous dire, c'est que... Je ne veux pas que vous pensiez que c'est une sanction. »

Il s'interrompt un instant.

« Il ne fait aucun doute que votre fils souffre de difficultés d'adaptation. Presque tous ses professeurs ont dit à plusieurs reprises qu'il était difficile. »

Ni Karin ni Michael ne répondent.

« Alors voilà ce que je propose. » Pour la première fois, le directeur me regarde bien en face.

« Je crois que tu devrais rentrer à la maison et te demander sérieusement si cette école est ce qu'il y a de mieux pour toi. Si c'est ici que tu veux être. Si tu décides d'aller ailleurs, nous ferons tout notre possible pour t'aider à y arriver. Te trouver un bon lycée. »

J'observe les poils de son nez, des poils drus jaunis par la nicotine. S'il est marié, sa femme a dû lui demander de les couper.

« Mais si tu choisis de rester dans cet établissement, il faut que ce soit un choix réfléchi. Le cas échéant, tu devras aller consulter un psychologue scolaire une fois par semaine, jusqu'à la fin de l'année. »

Le directeur feuillette son calendrier, entoure une date au stylo-bille. J'ai deux semaines pour y réfléchir. Si je veux continuer à venir dans ce collège, je dois venir dans son bureau ce jour-là avant midi.

Le calendrier se referme, c'est décidé. Quand Karin reprend la parole, je remarque qu'elle a abandonné la lutte.

« Il ne va pas prendre un trop gros retard...? »

— En fait, ce n'est pas ce point qui nous inquiète le plus », répond mon prof de danois.

Nous rentrons à la maison en silence. Michael gère le volant, le levier de changement de vitesse et les pédales comme s'il conduisait en montagne et devait mobiliser toute sa concentration.

J'entends de petits sanglots sur le siège avant, Karin se retient, se contient. Je sais que ce n'est pas seulement à cause des dessins ou de mon renvoi possible. Les dernières années auraient été plus faciles pour eux sans moi à la maison.

La baby-sitter a déjà son manteau. Elle attend dans l'escalier entre le rez-de-chaussée et le premier.

« Clara vient de s'endormir, elle ne voulait pas dormir avant votre retour. »

Karin la paie et lui propose de la raccompagner. Nous avons vu son vélo dans l'allée, alors elle le fait par pure politesse. La fille se retourne à la porte.

« Une dame d'un certain âge a appelé. Elle avait l'air un peu perturbée. Elle disait qu'elle vous connaissait. »

— Ce n'est rien, répond Karin. Ça fait plusieurs jours qu'elle appelle. Juste une vieille dame un peu cinglée qui doit composer des numéros au petit bonheur. »

Karin referme derrière elle, ôte ses boucles d'oreilles, monte l'escalier sans se retourner.

Michael suspend sa veste à un cintre.

« Tu as une minute ? » demande-t-il.

Nous allons dans la cuisine, Michael sort deux bières du gros réfrigérateur gris acier. Il les ouvre et laisse retomber le décapsuleur dans le tiroir, qui se referme sans bruit après un léger coup de coupe. Toutes les portes de placards sont noires, il nettoie les traces de doigts avec sa manche. Puis il me tend l'une des canettes.

« Je ne prétends pas te comprendre tout à fait. Loin de là. Mais je te respecte. Sans doute plus que tu ne le crois. »

Il grattouille l'étiquette de sa bouteille, des doigts en manque d'une cigarette.

« Ton prof de danois est un idiot... et ton directeur est un ancien hippie. Mais ce n'est pas pour ça que tu dois foutre en l'air ton avenir. Passe ce putain d'examen. Débarrasse-t'en. Le lycée, ce sera plus facile pour toi. J'en suis presque certain. »

Michael baisse les yeux sur sa bière, hausse les épaules.

« Je ne dis pas que tu dois faire les mêmes choix que nous. Dieu m'en garde. »

La porte de la chambre de ma sœur est entrebâillée. Elle serre son ours dans son sommeil. Il faut que je me fige complètement pour entendre sa respiration. Ses rêves la font courir. Dans son monde, Boucle d'Or devient l'amie des trois ours. Ma sœur est complètement entourée de princes et de princesses. De chevaux et de palais ensorcelés. Depuis les affiches sur les murs jusqu'aux bijoux en plastique et aux poupées par terre. Tout a été acheté, et quand elle s'entichait d'autre chose, ses parents la suivaient dans tout le magasin de jouets. Pourtant, je ne peux m'empêcher d'admirer à quel point elle s'est immergée dans son monde à elle.

Elle se retourne, comme si elle pouvait sentir mon regard sur elle. Je voudrais l'embrasser sur le front, mais j'ai peur de la réveiller.

Je fume un joint près de la fenêtre ouverte, assis sur le rebord. La maison est calme. Le quartier aussi, la dernière goutte de vin rouge a été bue, le crime à la télé élucidé. Demain est un autre jour, pas très différent de ce qu'a été aujourd'hui. Mais un nouveau et bon jour, organisé par des aimants sur le réfrigérateur, N'oublie pas de donner à manger au lapin, Qui doit passer l'aspirateur ?, Lasagnes pour le dîner.

La fumée atteint mes poumons. Je réprime une quinte de toux, et je sens la chaleur glisser dans ma gorge, jusqu'à mes yeux. Comme un voile fin qui rend le clair de lune plus doré, et transforme le brouillard qui flotte sur les rails en grosses touffes de coton bleu.

L'homme plonge la main dans le terrarium. Il ne bouge plus jusqu'à ce que les sauterelles aient oublié qu'il est vivant. Il en attrape alors une entre ses doigts, la tient délicatement par l'abdomen. Elle va rejoindre les autres sur un plateau blanc, où il y a eu de la tranche napolitaine. Le propriétaire de magasin d'animaux a trente et quelques années. Il a peut-être une femme et des enfants, il a peut-être de vieux amis et fait la fête sous les tropiques. Mais j'ai moins de mal à l'imaginer dans une maison éclairée par des aquariums, assis dans un fauteuil, les lunettes sur le nez, plongé dans un livre sur les poissons marins.

Il me tend le plateau, je soulève le couvercle et je laisse la première sauterelle tomber dans le terrarium.

Le varan est aussi immobile que s'il était empaillé. Puis sa langue sort, à une vitesse folle ; si on cligne des yeux, on ne la voit pas. Il mâche ailes et pattes avant d'avaler.

J'en laisse tomber deux ou trois autres, mais l'intérêt du reptile n'est plus aussi manifeste.

« Il a besoin d'un foyer, argumente le type. Je m'occupe bien d'eux, mais ça les rend toujours un peu dingues de rester ici trop longtemps. Trop peu de place, et trop de mioches qui viennent taper à la vitre. »

Il pose la main sur le bord du terrarium.

« Réfléchis-y, si tu le veux, je te ferai un prix. »

Je descends la rue principale, je passe devant la pizzeria, le fleuriste, la poste et la pharmacie. Ma classe est en cours d'allemand, à l'heure qu'il est. À cet instant précis, notre prof vadrouille dans la salle en regardant dans les cahiers ouverts.

Il ne lui faut qu'un coup d'œil rapide sur le papier pour dénicher un verbe mal conjugué.

Je traverse le centre-ville et je descends au parc, où il y a des bancs et une sculpture en métal aux angles vifs, qui retiennent à chaque automne une jolie quantité de fruits tombés des arbres.

J'entends des voix, des gens qui rient, avant d'arriver à la piste de skateboard.

Il n'y a jamais plus de deux ou trois personnes qui font du skateboard, parfois personne. La plupart des gens fument des joints assis sur la rampe, ou boivent de la bière pas chère qu'ils ont achetée au supermarché du coin. Je salue Søren, il a été adopté en Corée, mais tout le monde l'appelle le Groenlandais.

« Tu as vu Christian ? »

— Pas aujourd'hui. » D'une pichenette, il envoie son mégot dans les buissons.
« Mais si tu le vois, dis-lui que j'ai son pognon. »

Je retourne vers le quartier de villas, à quelques rues de celle de Karin et Michael, je prends à droite pour aller chez Christian.

C'est sa mère qui ouvre. Elle est blonde, elle porte un tablier, et elle a un peu de farine sur la joue. La mère de Christian s'entretient bien. Elle apparaît dans les rêves tendres de pas mal de gens dans ce quartier.

« Encore un cobaye », rit-elle.

Je la suis dans l'entrée, et j' imagine sans mal une équipe de cinéma qui l'attend dans la cuisine, *Prends le paquet de farine, souris, oui, comme ça.*

« Je suis en train de faire un essai pour l'anniversaire de Maja. Des beignets de régime. » Elle baisse le ton, son parfum est doux. « Oui, Maja a pris quelques kilos. »

Christian est assis à la table du salon.

« Si tu avais appelé avant, je t'aurais prévenu. »

Sa mère nous apporte un verre de jus de fruits à chacun. Puis retourne dans la cuisine.

« Tu as fumé, constate Christian.

— Ça se voit tant que ça ?

— Pas pour ma mère. Elle croit aussi que tu es dangereux. Que tu appartiens à je ne sais quelle secte. Mais... je crois qu'elle t'aime bien. »

Je ne remarque presque plus les mères qui me sourient avec une gentillesse exagérée. Depuis que j'ai emménagé dans le quartier, elles m'ont payé des billets de cinéma. J'ai été la nouveauté, celui que leurs enfants avaient intérêt à rencontrer.

Christian me regarde : « Tu es en mesure d'écrire ? »

Sa mère revient avec un plat de beignets et un plateau de beurre.

« Vous deux, vous n'avez pas besoin de vous en faire question poids. » Elle s'assoit en face de nous. « Mangez », invite-t-elle en posant la tête dans sa main et en nous regardant, pleine d'espoir.

Les beignets sont gris foncé, il faut les tartiner avec pas mal de beurre pour qu'ils n'adhèrent pas au palais.

« Je suis fière que Christian t'aide. Je sais, c'est idiot, mais je suis vraiment fière. J'en ai parlé à ses profs au lycée, et ils trouvent aussi que c'est chouette. Il y a quelques années, il n'était pas particulièrement attiré par les livres. Mais vous vous amusez, non ? »

Quand nous avons mangé nos beignets, nous allons dans la chambre de Christian.

Il prend quelques livres sur une étagère, plonge la main dans l'espace libéré.

« Je n'en ai plus, malheureusement », s'excuse-t-il en posant un petit bloc marron sur la table devant moi. Il y a un gramme, à tout casser.

« Je sais que je t'en dois. Mais ça ne va pas fort en ce moment. Si tu viens à la soirée, vendredi... »

— La soirée ?

— Organisée par un de tes petits copains d'école. On ne t'a sûrement pas invité. J'y vais seulement pour vendre. Si tu viens, j'aurai le reste. »

Christian allume son ordinateur, je m'assieds devant le clavier. Il sort le devoir de son sac, cinq pages sur *Pelle le conquérant* pour demain.

« Roule un pétard », lui demandé-je. Il ouvre la fenêtre, et sort la bombe de désodorisant au pin. Il tend la main vers mon bloc sur la table, je lui donne un coup de souris sur les doigts.

« Bordel ! grogne-t-il en se frottant la main.

— Je sais que tu en as planqué pour ta consommation, sers-toi dedans. »

Christian prend un air offusqué, et sort un autre bloc de l'étagère. Il verrouille

la porte et commence à rouler. Il allume le joint, tire quelques bouffées et me le tend.

« Ils veulent me virer du bahut, expliqué-je sans cesser d'écrire et de fumer.

— Tu vas aller aligner des boîtes chez Netto ?

— Ils veulent m'envoyer à l'école supérieure.

— Avec tout un tas de tarés et de filles qui s'automutilent ? »

Il rigole jusqu'à ce qu'il comprenne ce que ça signifie. Pas pour moi, mais pour lui. Ça fait plusieurs années que je lui rédige ses devoirs à la maison. Ses notes ont bien monté. Petit à petit. Il a pu entrer au lycée en dépit de ses mauvais résultats à l'examen. C'est moi qui ai eu l'idée de l'envoyer consulter un psychiatre spécialisé dans la gestion de l'angoisse de la prestation. Depuis, les profs sont compréhensifs quand il rédige des torchons incohérents et bredouille devant l'examinateur.

« J'espère que tu vas rester », conclut-il.

L'engueulade démarre dans la chambre, où Karin se maquillait, et continue dans l'escalier, dans le salon, la cuisine et retour dans la chambre. Quand ils se disputent ainsi, c'est toujours de moi qu'il est question. Je le sais bien que je n'entende qu'un mot par-ci, par-là, et même si mon nom n'est jamais prononcé. Je vais dans la chambre de Clara. Elle est assise par terre, toute à ses poneys en plastique.

Ses parents sont maintenant au pied de l'escalier, les mots arrivent jusqu'à nous, emportés et assourdis. Les poneys sautent, battent de leurs crinières roses. Clara fredonne à tue-tête.

L'altercation aboutit où elle devait. La baby-sitter s'est décommandée à cause de problèmes sentimentaux, et la mère de Karin ne s'est pas très bien remise d'un accident ischémique dans une jambe, alors s'ils veulent aller au théâtre ce soir et ne pas renoncer à plusieurs milliers de couronnes pour ce spectacle au Kongelige, je vais être obligé de m'occuper de Clara.

C'est Michael qui monte, je l'entends à ses pas, plus lourds que ceux de Karin, mais non dépourvus d'une certaine tonicité. Tous les dimanches, il fait de longs footings dans un bois non loin, et quand il revient, sa tenue moulante en synthétique est trempée de sueur.

Il pose une main amicale sur mon épaule, comme il l'a tenté pas mal de fois par le passé, et l'enlève. Il m'a défendu.

« Ça ira ? » demande-t-il, bien conscient que j'ai dû entendre. « Il y a de l'argent sur la table de la cuisine, vous pouvez commander une pizza. Si tu veux, tu peux prendre une bière dans le frigo. »

Je hoche la tête, Michael reste un instant, puis redescend.

« Alors, Clara... On met le feu à toute la baraque, pendant que tes vieux sont absents ? »

Elle lève les yeux de ses poneys, rit.

« Qu'est-ce que c'est, la baraque ? » demande-t-elle alors.

Je descends avec elle, pour qu'elle puisse dire au revoir à ses parents.

Karin porte une robe en tissu sombre brillant, et un collier de perles assorti à ses boucles d'oreilles. Michael a mis un costume, une chemise, pas de cravate.

« Tu as les billets ? demande-t-il.

— Tu as les clés de la voiture ? » contre-t-elle.

En passant la porte, Karin nous adresse un sourire nerveux.

« Ne décrochez pas si ça sonne. Le répondeur s'en chargera. »

Michael me lance un coup d'œil confiant.

Ils courent alors jusqu'au break bleu foncé. Karin coince sa robe dans la portière, rouvre, et referme. Les phares s'allument, et ils sont partis.

Je vais dans la cuisine avec ma sœur. Le prospectus de pizzas à domicile est fixé au réfrigérateur par un aimant, une icône en plastique qu'ils ont achetée pendant des vacances à Rome.

« Tu ne vas quand même pas mettre de l'ananas sur une pizza ! Tu veux aussi des pommes et des poires, dessus ? De la banane, pendant qu'on y est ? Une grosse pizza à la banane ? Une pizza de singe ? »

Clara a les bras le long du corps, comme le fait sa mère, et elle ne renonce pas.

« Je veux une pizza de princesse. » Voilà comment elle appelle ça.

Quand on sonne, elle file dans l'entrée, saute sur place, elle trouve toujours incroyable qu'on puisse dicter quelques nombres au téléphone, et la pizza arrive toute seule.

Nous mangeons devant un dessin animé que Clara a vu vingt, trente fois. Un film plein de princes et de princesses, de chevaux que la princesse peut monter. Quand il est terminé, nous regardons les vingt premières minutes de *L'Exorciste*, jusqu'à ce que Clara n'ose plus regarder de derrière son coussin. Je lui montre où ses parents planquent les bonbons, les bons, ceux qui contiennent des colorants et des E-quelque chose.

Quand elle est gavée, je l'accompagne à la salle de bains au premier.

« Tout le monde doit se brosser les dents », déclaré-je. Elle secoue la tête, refuse d'ouvrir la bouche.

« Tu as déjà vu une princesse avec des dents noires ?

— Une princesse nègre.

— Mais elles n'ont pas... Allez, ramène-toi, ou je te pisse dessus. »

Elle me regarde, rit et prend elle-même sa brosse à dents.

Je l'aide à passer son pyjama.

Je lui lis *Le Petit Prince*, mais il n'y a pas assez de princesses dedans. Je lui lis trois illustrés.

« Je n'arrive pas à dormir », se plaint-elle quand la dernière page est tournée. Elle me dévisage, les yeux grands ouverts.

« Tu veux que je lise un autre livre ?

— Je n'arrive pas à dormir. »

Elle sourit, sait que c'est ma responsabilité. Qu'il faut que je trouve une solution. Je regarde l'heure, Karin et Michael ne rentreront pas avant plusieurs heures.

Je la sors du lit. Je lui mets d'abord un maillot de corps chaud, puis un pantalon et un anorak par-dessus son pyjama.

Dehors, il fait noir et froid, elle se serre contre moi, nous marchons lentement, au même rythme.

Quelques maisons plus loin, elle s'arrête et tend le doigt vers une grande maison blanche, nous connaissons tous les deux ce jeu.

« Tu es sûre de vouloir l'entendre ? » demandé-je.

Elle hoche la tête.

« Et tu me promets de n'en parler à personne ? »

Nouveau hochement de tête.

« Les gens qui habitent dans cette maison ont atterri dans un vaisseau spatial il y a quelques années. Ils sont tout verts, mais ils sont habillés comme tout le monde, quand tu les vois. En réalité, c'est à Copenhague qu'ils voulaient aller, mais ils se sont trompés en lisant la carte. Leur vaisseau est dans le garage, ils le bricolent le week-end et pendant les vacances, ils veulent rentrer chez eux au plus vite. »

Nous poursuivons, et elle me montre une autre maison.

« Ceux-là. Tu es certaine de vouloir le savoir ? »

Elle serre ma main.

« OK. Je t'aurai prévenue. » Elle me regarde. « C'est un peu dégoûtant. Mais tu es grande, maintenant, alors... Au dernier réveillon de Noël, ils ne trouvaient pas de canard. Ils ont cherché partout, dans les supermarchés et les boucheries, mais il n'en restait plus. Alors ils ont fini par manger le chien du voisin. Avec des pommes de terre caramélisées et du chou rouge. Ils ont décortiqué les os le lendemain. Maintenant, ils espèrent que personne ne s'en rendra compte. »

Nous continuons, d'autres maisons, Clara me les indique.

Au moment où je vais retirer la clé de la serrure, nous entendons le téléphone sonner. Clara est plus rapide que moi. Quand j'arrive dans le salon, elle me tend le combiné.

La femme à l'autre bout du fil prétend être ma grand-mère. Elle articule soigneusement chaque mot, comme si je risquais de ne pas la comprendre, autrement.

Elle ajoute qu'elle a essayé d'appeler plusieurs fois, sans succès.

Clara m'interroge du regard, je lui fais signe d'aller retirer son manteau dans l'entrée. La femme au téléphone dit qu'elle a besoin de me voir, que c'est important. Quand Clara revient, j'ai toujours le combiné en main.

« Il y a un problème ? » s'enquiert-elle.

Je secoue la tête.

Je suis allongé à côté de Clara, je regarde ses yeux clos. Ses mains tentent de saisir un objet qui n'est pas là.

J'attends dans le canapé que Karin et Michael rentrent.

J'ai du mal à me concentrer sur la télévision.

J'entends la clé dans la serrure, ils rient tous les deux, ils ont bu deux ou trois verres de vin et sont sans doute soulagés de ne pas être accueillis par des voitures à gyrophare. Karin me demande si le téléphone a sonné. Je secoue la tête.

La façade du cinéma est vitrée. À l'intérieur, il y a un petit café qui vend des sandwiches et du café avec de la mousse. Il n'y a qu'une salle, je ne demande pas ce qu'ils passent, j'achète juste un billet et je m'installe. Dans les derniers rangs, un homme d'un certain âge nettoie ses lunettes. Au premier rang, je vois deux petits garçons, ils se jettent du pop-corn en riant, puis s'interrompent et regardent derrière eux. Ils ont peur d'être pris à sécher, comme dans le dessin animé avec Donald et ses neveux. Quand les publicités sont terminées, la lumière s'éteint, et le film commence. Il raconte l'histoire d'un policier qui parle à son chien. Ensemble, ils doivent retrouver des tableaux volés.

Au bout de dix minutes, les ténèbres de la salle se peuplent de visages sur lesquels je n'arrive plus à mettre de noms. Je ne pense plus à mon père, je me le dis, mais je pense peut-être tout le temps à lui.

Je ne sais pas grand-chose de ce qui s'est passé. On m'a fait un compte rendu, incohérent et infantile. Le reste, ce ne sont que des bribes, des mots entendus par des portes entrebâillées.

Je sais qu'il a fait des études à l'université, comme ma mère.

Il a étudié la théologie, comme son père et son grand-père avant lui.

Je sais qu'il avait commencé sa thèse, et que ça a mal tourné. Ce n'est pas moi qui le dis. Les nerfs, le stress, j'ai entendu plusieurs versions, mais ça a mal tourné. Alors ils ont déménagé, j'étais tout petit. Ils sont partis à la campagne, où mon père serait tranquille pour terminer sa thèse. Mais il n'en a pas été ainsi, ça a mal tourné. Ma mère voulait m'emmener et déménager, mais mon père l'a devancée.

Quand je me suis enquis de son sort, ça s'est toujours terminé par une fuite de Karin au premier, pour aller pleurer dans la chambre. Et je me suis retrouvé avec Michael qui dit que ce n'est pas simple pour elle, parfois rien qu'avec les yeux.

Le chien n'arrête pas de parler sur l'écran, les garçons devant moi rient. Je me lève, je sors de la salle. Les toilettes sont juste à côté du café. Je monte sur la cuvette, et je sors le joint de ma poche. J'entrouvre la fenêtre, et je souffle la fumée dehors, pour que l'alarme ne se déclenche pas.

Quand le mégot est parti dans les toilettes, je retourne m'asseoir.

L'homme derrière moi ronfle, les garçons rient. Je reste les yeux mi-clos, le chien sur l'écran parle et n'arrête pas d'entraîner le policier dans les ennuis. Ils détruisent un gros gâteau d'anniversaire et pètent, en obligeant tous les occupants de l'ascenseur à se boucher le nez. À la fin, ils attrapent ensemble les voleurs de tableaux.

J'entends la soirée dès que je contourne le coin.

Les basses sont si puissantes qu'elles font vibrer les vitres. Au dehors, les vélos sont alignés contre la haie.

Je descends l'allée, un garçon de ma classe contourne la maison au pas de course, il est torse nu et tout son buste est couvert d'égratignures. Il s'emmêle les pieds dans un tuyau d'arrosage enroulé, pose une main par terre pour ne pas tomber. Puis il continue à tourner autour de la maison.

Je passe devant une fille qui pleure, assise dans l'escalier. Son blouson est à l'envers, une copine lui a passé un bras autour des épaules. L'entrée est remplie de manteaux et de sacs en plastique pleins de canettes de bière. Le sol tremble, des gens sautent dans le salon, la pièce est éclairée par des lampes bleues et rouges clignotantes.

Je bois un verre de punch qui sent le rhum et l'ananas, et je cherche Christian. Il est assis dans le canapé, appuyé sur une fille. Il a une main sur ses épaules, l'autre quelque part entre ses jambes.

Je le fais se lever. Il paraît d'abord vouloir cogner, mais il m'accompagne.

« Tu sais quel âge elle a, Amanda ? demande-t-il quand nous arrivons dans l'entrée.

— Amalie ?

— Oui, Amalie. Elle a bien quinze ans, hein ?

— Tu ne t'en fous plus ?

— Plus vraiment.

— Tu as quelque chose pour moi ?

— En fait, je ne pensais pas que tu viendrais. Tu n'avais pas l'air de...

— Tu as ?

— Tu aurais dû venir il y a deux ou trois heures. J'ai tout vendu.

— Tu es un abruti, Christian.

— Je sais que ce n'est pas bien. Mais j'aurais pu vendre sans mal dix grammes supplémentaires. »

Il sort deux bières d'un sac en plastique sur le sol. Les décapsule avec son briquet et m'en tend une.

« Lundi, j'en aurai sans doute retrouvé. »

Il lève sa canette vers moi, et retourne dans le salon.

Je bois une gorgée. Au moment où je commence à chercher mon blouson dans le tas par terre, j'entends une voix derrière moi.

« J'espère que ma bière est bonne. »

Je me retourne, et je tombe sur Camilla, de ma classe.

« Excuse-moi.

— Ce n'est pas ma bière », rit-elle. Elle passe à mon niveau dans l'entrée, s'arrête à la porte. « J'ai un pétard, on peut partager. »

Je la suis dans la maison. Camilla m'arrive à la poitrine, elle a des cheveux blonds ébouriffés, on a l'impression qu'elle n'arrivera jamais à se coiffer. Je suis certain que c'est voulu, tout comme ce doit être compliqué de trouver des rangers en taille enfant. Nous passons dans la cuisine, où les mini-fricadelles servent de

cendrier et où les bâtonnets de carotte se sont retrouvés dans des préservatifs. Camilla ouvre la porte de la cuisine, et nous sortons sur la terrasse, à moitié couverte.

Nous nous asseyons dans l'escalier qui descend au jardin. Il n'y a pas de piscine, ici, mais un petit étang bordé de bambous. Camilla sort le joint de sa poche intérieure, elle le conservait dans un petit étui en plastique transparent bleu.

« Je ne pensais pas que tu venais à ce genre de soirée, lui confié-je tandis qu'elle allume le tabac.

— Je m'ennuyais à la maison. Alors je me suis dit que je voulais donner une dernière chance à notre classe. Je le regrette, bien entendu. »

Elle me tend le joint, j'en tire une bouffée, le hasch est plus fort et meilleur que celui que vend Christian à l'école.

Camilla prend une couverture sur l'un des fauteuils de jardin, et la déplie sur nos genoux. Chaque fois qu'elle lève le pétard à sa bouche, je vois la petite araignée qu'elle s'est dessinée sur le dos de la main. Ça fait cinq ou six ans que je suis dans la même classe qu'elle, mais je ne la connais pas. Elle parle rarement pendant les cours, à moins d'y être contrainte. Je sais qu'elle est bassiste dans un groupe punk. Un jour, elle a montré les ampoules sur son index aux autres filles. Elles lui ont conseillé des crèmes pour les mains, et Camilla a retrouvé son silence.

« Tu me fixes », constate-t-elle. Elle m'a surpris à la regarder. « Tu ne perds pas de temps. »

Je regarde le jardin, la balançoire qui oscille doucement au moindre souffle. Un tricycle est renversé sur la pelouse, sa roue avant pointe vers le ciel. Au fond du jardin, il y a une maisonnette en bois rouge. Je ne peux m'empêcher de rire, c'est peut-être le pétard qui commence à faire effet.

Camilla me regarde.

« C'est Viktor qui organise cette soirée ? » lui demandé-je.

Elle hoche la tête, me regarde sans comprendre.

« Il se pignole dans la petite maison, là.

— Maintenant ?

— Non, mais une fois par jour.

— Je ne sais pas si je dois te croire...

— Il me l'a dit sur la rampe de skate. Après cinq bières et quelques cônes. C'est son grand secret.

— Que tu emporteras dans la tombe.

— Je ne l'aime pas trop.

— Et je te comprends. »

Je la regarde de nouveau un peu trop longtemps, je n'avais jamais remarqué le petit espace qu'elle a entre les incisives.

Elle écrase le mégot de pétard, l'envoie promener d'une chiquenaude. Il décrit une jolie courbe au-dessus de la pelouse et termine sa course dans l'étang.

« Reste assis, je vais chercher des bières. »

Je suis presque convaincu qu'elle ne reviendra pas. Je décide de rester encore quelques minutes avant de repartir, de trouver une haie où pisser. Au moment où j'allais me lever, j'entends la porte de la cuisine. Camilla fait tinter deux canettes l'une contre l'autre.

« Alors pourquoi es-tu venue ce soir ? demandé-je tandis qu'elle se glisse sous la couverture.

— Tu ne me crois pas quand je te dis que c'était pour laisser une chance à la classe ?

— Non. » Je sens son genou contre le mien.

« Aujourd'hui, c'est une espèce d'anniversaire. » Elle aussi regarde dans le jardin. « Je ne sais pas quel âge aurait eu ma petite sœur. Elle était mongolienne, et avait un défaut au cœur. Demain, mes parents partiront en vacances dans une auberge. Aujourd'hui, ils errent dans la maison, ma mère allume des bougies, ils ne disent pas grand-chose. »

Nous nous relayons pour aller chercher des bières dans les nombreux sacs dans l'entrée.

Nous restons sur les marches. Nous parlons de nos camarades de classe. Des profs. Nous discutons longtemps de musique. À l'intérieur, la fête bat son plein, des choses qu'on fracasse, des gens qui crient.

Aux petites heures, nous repartons à travers ce quartier de villas, d'où toute vie a été éradiquée par un virus mortel. Les premières voitures ne vont pas tarder à sortir des carports, en quête de victuailles pour le petit déjeuner. Chez l'un des deux boulangers du secteur. On discutera de quel est le meilleur à la table du dîner de réception.

« J'ai entendu dire qu'ils voulaient te virer, reprend Camilla d'une voix rendue rauque par les cigarettes et la bière.

— Oui. À moins que je leur présente mes excuses.

— Tu vas le faire ?

— Je ne sais pas encore. »

Le soleil se lève, les oiseaux chantent déjà.

« C'est ici que j'habite, déclare-t-elle en s'arrêtant devant une grande villa. C'est bien que tu m'aies raccompagnée. Comme ça, tu sauras où venir demain. »

Je mange des corn-flakes en buvant du jus d'orange. Karin et Michael se sourient, heureux que j'ai fait quelque chose de normal, que je sois sorti picoler toute la nuit.

Karin habille ma petite sœur, elles doivent sortir acheter des vêtements pour son goûter d'anniversaire. L'anniversaire de Clara tombe la même semaine que celui de la petite sœur de Christian, et ces deux ou trois dernières années, une espèce de rivalité est apparue ; elles se montrent leurs vêtements et leurs jouets, et l'une d'entre elles finit inmanquablement en larmes.

Pendant que Karin cherche le bonnet de Clara dans l'entrée, Michael me demande si je veux l'accompagner dans un magasin de bricolage.

« Il faut acheter une balançoire pour ta sœur, chuchote-t-il. Tu vas m'aider à la porter.

— Comme dans le dessin animé ? »

Il rit et hoche la tête. Nous avons tous les deux été obligés de regarder ce film à maintes reprises, celui dans lequel la princesse fait de la balançoire, et où la grenouille passe en bondissant.

Karin et ma sœur descendent sur la grand-place, nous poursuivons.

« Dis-moi si je dois la fermer », lance Michael en tournant le bouton de la radio. Il arrive sur U2, *Sunday Bloody Sunday*, monte le son et laisse la musique emplir l'habitable.

Nous n'avons oublié ni l'un ni l'autre comment ça s'est passé la dernière fois.

C'était au tout début de l'année, la boîte aux lettres avait été dynamitée, il fallait en acheter une autre.

« Comment vas-tu, en vérité ? » a-t-il demandé pendant que nous observions des rangées et des rangées de boîtes aux lettres.

Il a passé une heure à essayer de me faire parler. Rien qu'un peu, un petit caillou brillant qu'il pourrait rapporter dans sa poche et montrer fièrement à Karin en rentrant à la maison. J'ai fait parler le même, il est homo, et dépressif. Il veut un chien, un hamster, un abonnement annuel pour le zoo.

Je ne lui ai rien donné.

Au bout d'une heure, nous avons acheté une boîte aux lettres rouge, exactement le même modèle que le précédent.

Nous prenons l'autoroute.

« Je ne veux pas te piéger dans une voiture et t'obliger à me parler, continue Michael en baissant la radio. Le directeur m'a appelé au boulot. Il a dit que si tu allais à son bureau, il ne te demanderait pas d'excuses. Il ne veut pas t'humilier. Il n'a vraiment aucune envie de te lourder. »

Nous traversons une zone industrielle, faite d'entrepôts gris.

« Ce type est donc un hypocrite. Tout comme moi. C'est une autre façon de dire qu'on est adulte. »

Michael tourne la tête.

« Tu souris parfois à contretemps, tu en as conscience ? »

Nous nous garons devant le magasin, et nous parcourons de longs rayons d'étagères métalliques. Nous passons devant des panneaux jaunes qui vantent des

alarmes anti-incendie et des marteaux perforateurs.

« Elle est galvanisée, celle-là ? demande-t-il. Elle respecte les normes de sécurité ? »

— Comme tout ce que nous avons. »

Bien sûr que nous ne voulons pas le modèle bas de gamme qui rouille. Michael rit avec le type au mètre pliant. Ils se moquent de tous les imbéciles qui essaient d'économiser un peu d'argent. Ceux qui ne comprennent pas que sur le long terme, ça leur reviendra forcément plus cher.

« Vous en avez avec une princesse dessus ? » demandé-je. L'employé me regarde.

« C'est pour toi, peut-être ? » Il rit, pose les mains sur sa ceinture.

« Oui, réponds-je.

— Non, pas pour... Non, on n'en a pas. »

Quand la balançoire est sur une remorque de location, nous mangeons un hot-dog à un snack-bar sur le parking.

Je dis à Michael que je veux aller voir une fille ce soir, passer la nuit chez elle, peut-être. Il lèche le ketchup sur ses doigts.

« Qui est-ce ? »

— Camilla, elle est dans ma classe.

— La petite... Je vais en discuter avec ta mère. Mais à ce que j'en vois, ça ne pose aucun problème. » J'ai toujours eu l'autorisation de faire ce qui était normal.

Nous rentrons avant Karin et ma sœur. La balançoire est en kit dans la remorque, et nous nous dépêchons de la stocker dans l'abri de jardin. Michael repart avec la remorque, je remplis un sac à dos de vêtements.

Je remonte l'allée, je sonne. C'est la fin de l'après-midi, la maison a l'air plus grande que ce matin, avec ses fenêtres obscures qui m'observent.

Camilla ouvre. Elle porte un t-shirt délavé et un jean noir troué.

Pendant un moment, j'ai peur d'avoir mal interprété son invitation, ou qu'elle l'ait regrettée ensuite, peut-être. Elle se tourne et me fait signe de la suivre. Ses pieds nus sont petits et blancs.

Elle a débouché une bouteille de vin, en a rempli un grand verre qui attend sur la table de la cuisine.

« Mon père dit que le sauvignon blanc ne doit pas trop vieillir, alors j'ai estimé que nous devons l'aider. »

Elle saute sur la table, me propose une cigarette. Puis elle regarde ses pieds, qui pendent assez haut au-dessus du sol.

« Je ne suis pas petite, je suis juste très loin. »

Après quelques verres de vin blanc, ça ne me paraît plus aussi étrange d'être seul avec elle dans une grande maison vide.

« Tu dois avoir faim. » Elle sort un grille-pain d'un des placards, le genre qui permet de faire deux toasts en même temps.

« Mes parents s'en font un peu pour moi. »

Elle branche l'appareil, un bouton rouge s'allume.

« Mais je n'ai pas le courage de faire à manger, alors ça fait un an et demi que je me nourris de tartines. On ne mange rien d'autre au studio de répétition. Et quand je rentre le soir, c'est aussi ce qu'il y a de plus facile à faire.

Elle sort à manger du réfrigérateur, pose sur la table.

« Mes parents sont allés voir un diététicien pour savoir si on peut réellement survivre en ne mangeant que ça. Si ça ne rend pas malade. Ils ont payé plusieurs consultations. »

Le rire de Camilla part de la gorge, et aboutit quelque part dans le nez. C'est étrange, j'aime bien. Le genre de rire qu'on n'a que quand on se fout de tout, ou quand on a l'habitude de rigoler avec d'autres filles tout de noir vêtues dans une boîte humide et insonorisée.

« On peut aussi commander une pizza ; ça, c'est juste une mauvaise habitude. »

Je secoue la tête, je suis plus tenaillé par la curiosité que par la faim.

Elle sort une assiette de poulet froid du réfrigérateur, un flacon de sauce barbecue et un poivron rouge.

« Si ça tient entre deux tranches de pain, c'est un sandwich. Règle de base. »

Quand le repas est prêt, nous l'emportons dans le salon. Elle porte les assiettes, j'ai les verres et le vin.

Nous posons tout sur la table basse.

« Je vais chercher quelque chose. »

Elle revient avec une cassette vidéo.

« Dario Argento, explique-t-elle. Une fille de mon groupe prétend qu'il est obligatoire de voir tous les films d'Argento. L'intégrale. »

Nous mangeons et nous buvons le reste de vin en regardant *Les Frissons de l'angoisse*.

Les femmes sur l'écran hurlent et sont massacrées à coups de couperet. Camilla n'est qu'à quelques centimètres de moi. Sans gros manteau d'hiver. Nous n'avons pas le vacarme de gens bourrés derrière nous.

Quand il ne reste que des croûtes dans nos assiettes, nous fumons un joint.

« Il fait une chaleur à crever, ici, non ? demande Camilla au moment du générique de fin. On devrait peut-être quitter tous nos vêtements ? »

L'écredon a été repoussé au pied du lit, nous sommes nus tous les deux. Je tire le rideau, de petites gouttes se sont rassemblées de notre côté de la vitre. La chambre de Camilla est rouge foncé, et dehors, le soleil se lève. Sur la commode, il y a une horloge en forme de crâne, en plastique. Il est tôt, mais je suis en retard.

Je trouve la salle de bains et je me débarbouille. Je prends une noisette de dentifrice et je me brosse les dents avec le doigt.

Je n'ai pas dû dormir plus de deux ou trois heures. Une seule, peut-être.

Mon caleçon et mes chaussettes sont par terre dans la chambre de Camilla, entortillés dans ses vêtements. Camilla se dresse sur un coude, m'observe tandis que je commence à m'habiller.

« Je serai absent quelques jours », déclaré-je en prenant sur l'appui de fenêtre le joint que nous n'avons pas eu le temps de fumer hier. Je le lève, et elle hoche la tête, je peux le prendre.

Je l'embrasse. Dans l'escalier, je trouve mon t-shirt. Au salon, ce sont mon jean et mon sweat à capuche. Mon sac à dos est resté dans l'entrée, là où je l'ai abandonné.

L'air frais du matin me fait trembler. Les dalles sont mouillées et glissantes. Je marche le plus vite possible, et j'arrive à la villa de Karin et Michael.

Je sors un morceau de papier et un crayon de mon sac, et je m'appuie sur une Citroën blanche pour écrire. Le radiateur est trempé de rosée, le stylo n'arrête pas de traverser le papier et de faire des accrocs dans la peinture. Je fais aussi court que je peux. Je dis que je suis parti. Qu'ils n'ont pas besoin de s'en faire pour moi. Je reviens dans quelques jours.

Je n'explique pas pourquoi. Karin sait où je suis. Elle peut le savoir, elle a eu ma grand-mère maternelle au téléphone, et a choisi de ne pas m'en parler.

Je glisse la lettre dans la boîte aux lettres, et je pense à ma sœur. Elle est couchée là-haut, elle est toute petite, quand elle dort, elle bave un peu, pas beaucoup, mais assez pour laisser une petite trace d'escargot sur l'oreiller.

Je pars en courant dans la rue de villas, je passe devant celle de Christian. Dans la rue principale, devant l'animalerie.

Je reprends mon souffle dans un compartiment vide.

Le train quitte la gare, j'appuie ma tête contre la vitre froide, ma respiration la couvre de buée, je vois passer le quartier de villas.

Je descends à la gare centrale, les dalles sont couvertes de mégots de cigarette et de chewing-gums écrasés. J'ai douze minutes pour me procurer un billet et trouver le bon quai.

Le compartiment se remplit de deux jeunes hommes chargés de sacs de sport et de bière. Quelques arrêts plus loin, une petite famille monte. Mamie va nous donner des bonbons ? demande le petit garçon, et sa mère hoche la tête, elle en a sans aucun doute. Je montre mon billet au contrôleur, et je retombe sur mon siège.

Le train embarque sur un ferry. Je fais toute la traversée sur le pont. L'air est froid, j'ai des larmes plein les yeux. Je reçois de l'eau salée dans la figure et je ris, mais personne ne l'entend à travers le bruit du moteur du bateau. Quand je me

rassois dans le compartiment, je ne sens plus mes doigts ni mes orteils.

Les passagers changent autour de moi tandis que nous avançons dans la campagne.

J'ai encore de nombreuses heures devant moi. Mais ça ne fait rien, les yeux mi-clos, je suis toujours dans la chambre de Camilla. Elle a un grain de beauté sur l'épaule, ses cheveux sentent la fumée et les pommes. Je sens ses doigts sur mes bras. Ses pieds nus sont froids contre mon dos. Je vois les bougies sur l'appui de fenêtre, qui perdent de la cire liquide sur le sol.

Il fait nuit, nous descendons à la cuisine faire d'autres sandwiches. La maison est froide, la sueur sèche dans notre dos. Assise sur la table en marbre de la cuisine, elle me dit qu'elle a peur de geler sur place, et je l'embrasse sur la bouche.

Le chariot du steward tape mon genou. Il s'excuse, je lui prends un sandwich avec une fricadelle crevée et du chou rouge, même si je n'ai pas faim.

Les villes passent de l'autre côté de la vitre. Certaines petites, d'autres plus grosses.

Nous arrivons au terminus, la journée est terminée. Nous ne sommes qu'une poignée à descendre du train. Je traverse une gare aux commerces fermés, je prends un souterrain et j'arrive à la gare routière. Je trouve un abri, je serre mon blouson autour de moi, et au bout d'une demi-heure, le car arrive.

La lumière dans le véhicule est si faible que j'ai du mal à voir mes mains. Les autres passagers ne sont pas nombreux. Quand ils montent, ils font un signe de tête au chauffeur, peut-être à un autre voyageur, mais ils ne discutent pas. Nous roulons entre des champs, nous traversons de petites villes que je connais. Ou des villes identiques. J'ai habité ici quand j'étais petit.

L'eau apparaît parfois sur la droite, comme un trait noir. Nous passons devant de grands bâtiments cubiques remplis de porcs, et des silos de grain. Le conducteur sort fumer. Il regarde l'heure, et nous repartons.

Quand nous arrivons au terminus, je demande au conducteur où est le port. Il me montre la direction, ajoute que ce n'est pas loin.

L'île est plongée dans les ténèbres. Depuis le pont du bac, j'ai du mal à évaluer sa taille. Sur la carte, on aurait dit une colonie de mouettes à laquelle on avait donné un nom.

Il n'y a qu'une voiture qui fait la traversée. Le moteur gronde, le conducteur embraye et débarque.

J'avance sur le pavé. Je passe devant un grill fermé, une petite baraque en bois ornée de photos délavées de hot-dogs, de sandwiches à la fricadelle et de frites.

Une femme d'un certain âge, vêtue d'un manteau en laine verte, attend à côté d'une vieille Opel.

Je la rejoins, et elle m'embrasse rapidement. Me fait signe de monter.

« Je suis contente de te voir », déclare-t-elle en démarrant. Nous descendons une rue étroite bordée de maisons basses. Les fenêtres éclairées le sont par la lueur dansante d'un écran de télévision.

Nous passons devant une auberge, ma grand-mère fait un petit signe de tête.

« Ne viens pas ici, prévient-elle. Sous aucun prétexte, même si tu en as envie. »

Nous quittons la ville. La route est bordée de buissons, et de quelques arbres bas.

Elle ralentit en passant devant l'église.

« Ils ne trouveront jamais d'autre prêtre. Elle va tomber en morceaux. »

Le presbytère est la plus grande maison que j'aie vue sur cette île. Ma grand-mère se gare dans la cour, déverrouille les portières. Allume des lumières tandis que nous marchons, nous passons devant de nombreuses portes closes.

« C'est cher de chauffer, explique-t-elle. Attention à ta tête. »

Nous descendons les trois marches pour accéder à la cuisine. Elle est grande, bien équipée. S'il y avait une jeune fille dans cette maison, elle pourrait faire à manger pour une famille de belle taille.

La table à laquelle je suis assis est recouverte d'une toile cirée à carreaux rouges et blancs. Ma grand-mère me sert en pois cassés.

« Ce n'est pas très festif, s'excuse-t-elle en déposant deux morceaux de porc sur le rebord de mon assiette creuse. Mais tu as fait un long voyage, et tu as besoin de reprendre des forces. »

Elle m'observe pendant que je mange. La maison est froide et silencieuse autour de nous.

« Je t'ai vu juste après ta naissance. Et plus tard, dans une gare. Ton père m'a appelée. M'a donné rendez-vous. Je t'ai acheté une glace, tu en as mangé la moitié, et vous êtes repartis. Tu ne t'en souviens pas. »

Quand mon assiette est vide, ma grand-mère m'accompagne devant d'autres portes closes, jusqu'à une chambre au premier étage.

« Les toilettes sont au bout du couloir. Ici, sur l'île, les journées commencent de bonne heure, alors tu ferais bien de dormir. »

Je l'entends redescendre l'escalier. Lentement, une marche après l'autre.

La salle de bains est glaciale. Quatre mouches mortes décorent l'appui de fenêtre. Je tourne le robinet, qui tousse plusieurs fois avant que l'eau ne coule, d'abord brun-rouille, avant de s'éclaircir. Je me lave, je me brosse les dents et je

reviens à ma chambre. Elle n'est pas grande. Il fait si sombre au dehors que les vitres pourraient tout aussi bien avoir été peintes en noir.

Je m'assieds sur le lit, le matelas est dur et il grince. Je regarde le crucifix au mur, sculpté dans du bois dur, puis les dessins d'un vélo au-dessus du bureau. Dans le coin, il y a un ballon de football en cuir. Il me faut un moment pour comprendre que ça a dû être la chambre de mon père, ici. Intouchée, dans une grande maison où il était le seul enfant à venir, avec sa sœur. J'ouvre le tiroir du bureau, et j'en sors un cahier plein de calculs, de devoirs de danois et d'autres dessins. Le motif en est toujours le même, un vélo de course. Les dessins dans le cahier sont des brouillons de celui qui est au mur. Le vélo ne roule pas, il ne grimpe pas une côte. C'est juste un vélo, dessiné le plus précisément possible. À chaque version, les roues sont un peu plus rondes, les proportions un peu plus vraisemblables. Je veux refermer le tiroir, et je sens que quelque chose racle. Je sors complètement le tiroir, et dessous, je trouve un vieux catalogue de vêtements jauni. Il s'ouvre tout seul aux dernières pages, ornées de photos de filles en culotte de satin, qui recouvre tout entre les hanches et les cuisses, en porte-jarretelles et en soutien-gorge dont la fonction est de maintenir les choses à leur place. Les modèles ne regardent pas l'objectif, elles ont la tête tournée, leur sourire est aimable mais pas aguicheur. Je range le catalogue à sa place, et je vais à la penderie. Elle est ancienne, en bois noble, criblée de trous de vers à bois. Les portes adhèrent, mais finissent par s'ouvrir en grinçant. Elle est vide, mon père a dû emporter ses affaires. Il allait au lycée, et n'aurait pas pu le faire sur cette île. Au fond de l'armoire, il y a un sweat-shirt, oublié ou abandonné à dessein. Je le ramasse, je le palpe. Il sent le rance, comme de la viande d'agneau un peu faisandée.

Je me débarrasse de mes chaussures, j'éteins la lumière et je m'allonge dans le lit. Je n'ai pas lâché le sweat-shirt, j'appuie ma tête sur le tissu grossier. Je sens les parfums de sueur et de tabac, l'odeur de mon père quand il avait mon âge. Je ne me rappelle pas quand j'ai pleuré pour la dernière fois.

C'est le froid qui me réveille, l'intérieur des vitres est givré. L'eau dans la pomme de douche n'est jamais vraiment chaude. Mes mains tremblent quand je boutonne mon jean.

Je descends et je traverse la maison, en essayant de me remémorer le chemin parcouru la veille dans l'autre sens. J'ouvre la porte d'une buanderie, celle d'un grand placard, avant de retrouver la cuisine.

Ma grand-mère me sert en café, d'une cafetière sur la cuisinière. Je beurre une tranche de pain grillé.

« J'espère que le vent ne t'a pas empêché de dormir », murmure-t-elle, et il me semble deviner un sourire sur ses lèvres.

Nous descendons vers le port. Aujourd'hui, l'île est toute en nuances de gris et de vert passé, comme de vieux vêtements militaires.

« Rien ne pousse, ici, m'explique ma grand-mère. Les gens ont toujours vécu de la pêche, ici. Ou ils faisaient... »

Ma grand-mère conduit à son rythme, elle roule si lentement qu'un vélomoteur nous double. Le conducteur a mon âge, il tient une cigarette entre les lèvres et se penche sur le guidon pour lutter contre le vent. Je le revois quand nous embarquons.

Ma grand-mère ne paie pas la traversée. Je n'y pense pas avant que nous soyons sur le pont, où tout le monde qui passe lui adresse un signe de tête ou lui serre la main. Ils me regardent avec curiosité, mais détournent rapidement les yeux.

Il y a des traces blanches de sel sur la vitre, les mouettes volent à l'extérieur. Ma grand-mère se lève, et avant qu'elle n'atteigne la machine à café, un type en blouson isolant a glissé des pièces dans l'appareil. Il nous apporte les gobelets en plastique.

Nous débarquons. Je vois la ville d'hier à la lumière du jour, un mélange de vieilles maisons et de bâtiments récents, des glaciers fermés en cette saison. Un supermarché et un grill, presque identiques à celui sur l'île. Ma grand-mère se gare dans la rue principale.

« Tu es habillé comme un citadin. »

J'entre avec elle dans un magasin de confection masculine.

Le père de famille qui essaie un jean se retrouve livré à lui-même, le vendeur prend mes mesures et empile sur le comptoir les vêtements demandés par ma grand-mère.

Les bottes et le gros anorak sont les seules choses que je dois passer tout de suite.

« Il aura aussi besoin d'un costume. Un costume noir, et une chemise blanche.

»

Le vendeur enregistre les articles à la caisse. Le pantalon de costume doit être raccourci, mais il sera prêt dans deux ou trois jours. Je m'apprête à sortir de l'argent de ma poche quand le vendeur demande s'il l'ajoute sur le compte.

Ma grand-mère déglutit.

« Oui, répond-elle. Mettez-le sur le compte. »

Nous remontons en voiture, traversons le quartier qui n'est ni campagne ni

ville, nous passons devant une station-service, un minigolf et les restes d'une auberge qui a brûlé il y a quelques années, à en croire ma grand-mère.

Nous arrivons sur l'autoroute, ma grand-mère roule dans la file du milieu, mais toujours à sa vitesse propre. L'aiguille du compteur ne dépasse jamais le 70. La présence de voitures derrière nous ne lui fait ni chaud ni froid. Au bout de vingt minutes, nous bifurquons et piquons vers un gros bâtiment carré en béton gris. À l'intérieur, la lumière est tamisée, je vois une épicerie et un salon de coiffure dont les horaires sont affichés en vitrine. Nous suivons les flèches bleues sur le sol de l'hôpital, et nous prenons l'ascenseur.

Mon grand-père disparaît presque sous l'édredon. Il a été de belle taille, je le vois à la bosse que font ses pieds. Ma grand-mère pose son manteau sur une chaise.

« Il se réveillera un de ces jours, m'explique-t-elle. Les médecins ne sont pas d'accord. Mais je sais qu'il se réveillera, il veut te parler. »

Elle regarde l'homme dans le lit.

« Ton petit-fils est ici, ne le fais pas attendre trop longtemps. »

Le visage de cet homme me fait oublier l'odeur d'hôpital, les murs bleu clair et les tuyaux connectés à son corps. C'est mon père qui est dans le lit, en version très âgée. Beaucoup plus vieux que dans mon souvenir. Beaucoup plus vieux que les années qui ont passé.

Je regarde par la fenêtre, puis les engins qui maintiennent mon grand-père en vie, mais j'évite son visage. Assise à côté de moi, ma grand-mère regarde son mari, pleine d'espoir.

Au bout de quelques heures, elle reprend son manteau sur la chaise.

Une femme attend au-dehors.

« Je m'appelle Merete », se présente-t-elle, la main tendue. C'est ma tante, apprends-je. Elle est rousse, sa peau est luisante de crème hydratante. Le gamin assis sur le banc le long du mur est mon cousin. Il enlève en vitesse ses écouteurs quand il voit ma grand-mère. La musique continue, le son d'une batterie qu'on frappe sans relâche. Il trifouille dans sa poche et interrompt la lecture. Sa sœur est mince, brune, sa véritable couleur rousse réapparaît près de son crâne. Elle baisse les yeux sur elle, comme si elle venait de renverser quelque chose.

« Vous allez le voir ? » s'enquiert ma grand-mère.

La femme secoue la tête.

« Nous vous attendions à la cafétéria. »

Nous remontons les flèches bleues, et nous sortons sur le parking.

« Louise peut venir avec vous ? demande ma tante. Je ne supporterai pas de l'entendre se chamailler avec Frederik pendant tout le trajet. »

Ma cousine est assise à l'avant, tout contre la portière, prête à se jeter dehors en cas de nécessité.

« Ça fait longtemps que vous n'êtes pas venus. »

Ma cousine ne répond pas. Dans le rétroviseur, je vois son regard sauter un peu partout dans la voiture.

« Mais l'école a dû bien vous occuper. »

Le break bleu foncé de ma tante et mon cousin nous dépasse.

Nous sommes installés dans l'un des boxes du pont, ma tante prend des cafés à la machine.

« Tu as réfléchi à ce dont nous avons discuté ? demande ma tante en posant un gobelet devant ma grand-mère. Je m'occuperai des aspects pratiques. De tous les coups de fil. »

Ma grand-mère lève la tasse à sa bouche, souffle sur le café chaud.

« Il n'y a aucune raison d'attendre le dernier moment. »

Ma grand-mère regarde par-dessus son gobelet.

« On n'enterre pas quelqu'un qui est encore vivant », répond-elle dans un dialecte si marqué que j'ai du mal à distinguer les mots.

Ma tante allume l'une de ses longues cigarettes et regarde par la fenêtre.

Quand le bateau a accosté, nous perdons rapidement de vue ma tante et son break bleu foncé. Ils doivent être en ville en quelques secondes. Nous descendons la rue principale quand la porte de l'auberge s'ouvre et qu'un grand type en sort en titubant. Une proportion égale de muscles et de graisse est empaquetée dans un sweat-shirt bleu marine aux manches trouées. Il se plante au beau milieu de la rue, dos à nous. Ma grand-mère freine derrière lui, attend quelques secondes avant de donner un coup d'avertisseur. L'homme se tourne, les muscles de son dos se contractent, il se prépare à crier, à courir vers la voiture. Il voit alors qui la conduit. Il fait un pas de côté, et indique d'une révérence et d'un ample mouvement de bras que nous pouvons poursuivre notre route.

« D'habitude, ils se noyaient, explique ma grand-mère. C'était avant les quotas de pêche et... »

Ma cousine essaie d'étouffer un rire dans sa manche, ma grand-mère ne la quitte pas des yeux avant qu'elle se soit calmée. Nous passons devant une maison au toit percé, un réfrigérateur gît dans le petit jardin en façade.

On a ouvert les portes de la salle à manger. Une petite femme chenue pose du sel et du poivre sur la table. La pièce est meublée de façon si spartiate que c'en est presque moderne. Les murs blancs sont ornés d'assiettes décorées de scènes de pêche, mais on ne voit ni napperons ni petits bibelots en porcelaine. Nous nous asseyons, ma grand-mère joint les mains, ses lèvres remuent sans bruit. Mon cousin coince le tissu blanc de sa serviette entre les dents de sa fourchette.

J'essaie de croiser le regard de ma cousine, sans succès.

La femme aux cheveux gris pose un ramequin de persil sur la table, et disparaît de nouveau.

« Tu ne la paies toujours pas ? » demande ma tante. Ma grand-mère secoue la tête.

« Si c'est pour une raison financière, je peux très bien... »

— Ça n'a rien à voir avec l'argent. »

Ma grand-mère me regarde, sourit.

« Elle a besoin d'une occupation. Sinon, elle passe ses journées enfermée chez elle. »

Nous mangeons de l'agneau à la moutarde blanche, et de petites pommes de

terre jaunes.

Ma grand-mère lève le verre de vin à ses lèvres, mais c'est difficile de voir si elle boit ou non. Ma tante en est à son second verre de blanc, elle me sert sans me poser de question. Mon cousin regarde mon verre, ni sa sœur ni lui ne s'en sont vu proposer. On leur a servi de l'orangeade.

Pendant que nous mangeons, je n'entends qu'une seule voiture sur la départementale devant la maison. Je vois une mouette passer devant la fenêtre.

« On en oublierait presque le goût que doit avoir l'agneau », soupire ma tante avant de me resservir.

Les mains de ma cousine sont maigres et abîmées. Je les regarde tandis qu'elle coupe une rondelle de pomme de terre et la fourre dans sa bouche.

Mon cousin se penche sur la table et chuchote à sa sœur :

« Ce n'est pas dommage, toute cette bonne nourriture ? C'est du gaspillage, avec toi. »

La fille lâche ses couverts, qui tombent dans l'assiette. Elle quitte la pièce à toute vitesse, nous l'entendons grimper l'escalier.

« Tu pourrais être gentil », soupire ma tante.

Après le déjeuner, je fais savoir à ma grand-mère que je veux sortir prendre un peu l'air.

« Si tu rencontres des gens, dis-leur que tu es mon petit-fils. »

J'enfile mes nouveaux vêtements, les bottes et le gros blouson.

Arrivé à quelques mètres de la route, j'entends des pas derrière moi. Mon cousin me rattrape.

« Elles ont pensé qu'il valait mieux que je t'accompagne, je connais un peu l'île. »

Je ne lui réponds pas, je continue à marcher. Nous passons devant les premiers arbres bas. Je m'abrite dans mon blouson pour allumer le joint.

« Je peux fumer aussi ? » veut savoir mon cousin. Je continue à marcher, le paysage devant nous est plat et désolé : même si je me mettais à courir, je ne pourrais pas lui échapper.

Il revient à mon niveau.

« Que leur est-il arrivé, aux mains de ta sœur ? demandé-je.

— Quand elle a mangé, elle se plante les doigts dans la gorge. Ce sont les sucs gastriques qui lui attaquent la peau des phalanges. »

Je lui tends le pétard. Il tire une grosse bouffée, et se force à garder la fumée dans les poumons.

« Tu peux la sauter si tu veux. » La fumée s'échappe de sa bouche en même temps que les mots. « Ce n'est pas très dur. Le genre Sésame, Sésame, ouvre-toi. »

Il tire encore une grosse bouffée, la flamme prend et court dans le tabac lâche. Je lui prends le joint et je continue sur la route.

Je marche pendant quelques minutes avant de m'étonner de ne plus entendre de pas derrière moi. Je ne me retourne pas, je continue à marcher sur la départementale tandis que je termine le cône. J'arrive si près de la mer que je sens le sel sur ma langue, avant de faire demi-tour.

Mon cousin est assis au bord de la route, le regard dans le vague.

Je le fais se relever, il part en trébuchant, je le rattrape les fois où il manque de tomber. Il gémit, grommelle et fait de gros efforts pour conserver la mise au point.

Je l'assieds sur le banc devant le presbytère.

Dans la cuisine, je trouve sa sœur à la table. Elle est occupée à dessiner un motif serré sur une feuille, elle en est à la moitié de la page, de tout petits traits qui s'accrochent les uns aux autres. Derrière elle, la dame chenue fait la vaisselle.

Je demande à ma cousine de m'aider avec son frère. Elle lève la tête, ses yeux sont encore rouges. Je ne bouge pas tant qu'elle ne s'est pas levée pour me suivre.

Quand elle voit son frère sur le banc, elle part du même rire que dans la voiture, dans sa manche.

Elle marche devant, surveille, pendant que je traîne Frederik à travers la maison et dans l'escalier. Elle ouvre la porte de sa chambre, une espèce de placard sans fenêtre.

Je me débarrasse de Frederik sur le lit, je le déchausse, si quelqu'un s'enquiert de son sort, il dort en attendant le dîner.

Nous traversons par le premier bac. Ma grand-mère et moi sommes seuls, aujourd'hui. Nous suivons les flèches bleues. Ma grand-mère discute avec l'infirmière, et apprend que la situation est inchangée depuis la veille.

« Mais le médecin-chef voudrait parler à... » Ma grand-mère est déjà repartie.

L'homme dans le lit a un peu rapetissé, la peau est plus tendue sur le relief du visage.

« Il n'a jamais été particulièrement bavard, commence ma grand-mère. Il économisait sa voix. Tous les dimanches, il fallait qu'il crie contre le vent. Il pouvait crier, crois-moi, il pouvait crier. »

Après deux ou trois heures, nous allons à la cafétéria, nous buvons du café qui était dans un pichet depuis trop longtemps, ma grand-mère mange la moitié d'un gâteau sans crème, je mange un sandwich aux œufs brouillés. Nous retournons ensuite nous asseoir à côté de l'homme dans le lit. J'écoute les appareils qui respirent à sa place, et je feuillette un journal vieux de quatre jours.

Je vais au chariot de café et de sirop de fruits rouges dans le couloir, je laisse quelques pièces et je reviens avec deux tasses de café. Je marche aussi lentement que possible. Au moment où je vais pousser la porte de l'épaule, je vois un médecin assez jeune venir vers moi. Il fait les derniers pas en courant, me serre le coude et sourit.

« C'est vous, le petit-fils ? »

J'entends qu'il est de Copenhague, il a trente et quelques années, il doit être placé.

« Je ne sais pas si vous pouvez lui parler. Il n'y a aucune chance qu'il se réveille.

— Pas aujourd'hui ?

— Pas aujourd'hui ; pas dans cinq jours. Ce n'est pas par méchanceté de ma part. »

Son t-shirt est délavé sous sa blouse. Je commence à sentir la chaleur du liquide à travers la tasse.

« Je trouve ça dommage pour elle, déplore le médecin. Dommage pour lui qu'il doive rester ici. »

Il me regarde et espère que je vais parler, faire un petit signe de tête. Une réaction.

« Bien sûr, ce n'est pas à vous de prendre la décision, mais vous pourriez peut-être lui parler. »

Quand j'entre, ma grand-mère est toujours au pied du lit, elle enserme de ses deux mains le sommier métallique.

« Les médecins se trompent, déclare-t-elle comme si elle nous avait entendus dans le couloir. Il va se réveiller. »

Je pose les tasses sur une table, à côté d'une boîte en carton de gants en latex jaunâtre.

« Il aurait fallu que ton père soit là. »

Elle s'essuie les yeux du revers de la main.

« Que lui est-il arrivé ?

— Rien. » Elle ne lève pas les yeux de l'homme dans le lit. « L'âge. Rien

d'autre. »

La première fois que l'infirmière nous informe que l'heure des visites est passée, elle est aimable. La seconde, plus ferme. Ma grand-mère prend son manteau sur la chaise, nous remontons les flèches.

Le parking est désert, nous rejoignons la vieille Opel.

« Qu'est-il arrivé à mon père ? » demandé-je quand nous arrivons sur l'autoroute.

Elle se redresse légèrement sur son siège, les lignes autour de sa bouche s'accroissent.

« Les gens disent qu'il est tombé malade, répond-elle alors.

— Oui... Tu sais ce qui s'est passé ?

— Non. » Elle garde les yeux rivés sur la route devant nous.

Nous traversons en bac, et nous nous arrêtons à l'unique magasin de l'île. Un marchand de corde, d'huile pour moteur et d'alcool. Un petit assortiment de produits frais et de livres de poche aux couvertures délavées.

L'homme derrière le comptoir a une belle barbe fournie, et il doit peser au moins cent cinquante kilos. Il dégage une puissante odeur de tabac. Ma grand-mère achète du lait et des cigarillos.

« Du nouveau sur la tempête ? demande-t-elle en posant des pièces sur le comptoir.

— Ça va barder, cette fois. »

Le prix que le bonhomme tape sur sa caisse est inférieur à celui des articles.

« Mes chiens courent en rond, se mordent les uns les autres. La tempête sera peut-être là ce soir. Peut-être demain, mais elle arrive. Ça va barder, cette fois. »

Ma montre est sur la table de chevet. Des enfants naîtront et apprendront à jouer du piano avant que la trotteuse atteigne le repère suivant.

La montre s'arrête alors complètement, je dois la secouer pour la remettre en route.

Ça fait un an et demi que je fume, chaque jour.

Ça a fait correspondre les cubes aux ouvertures triangulaires. J'ai la bouche sèche, je sens le papier Rizla entre l'index et le majeur. Je m'habille. La maison est silencieuse. Je descends au rez-de-chaussée, j'ouvre des portes. Je sais que ma grand-mère dort dans l'une de ces pièces, alors je fais attention, je ne fais pas de bruit, je jette un coup d'œil rapide dans chaque pièce et je referme. Le bureau de mon grand-père est exactement comme je l'imaginais. Une table en bois sombre, j'avais imaginé une vieille machine à écrire, mais à la place, il y a un stylo à côté d'une pile de feuilles, jaunâtres et plus épaisses que celles qu'on utiliserait pour une photocopieuse.

Les étagères sont faites du même bois sombre que le bureau. Il y a quelques classiques à reliure de cuir, le reste est composé d'ouvrages de théologie. Trois livres ressortent un tout petit peu par rapport aux autres, ils ne s'alignent pas. Je les sors, et derrière, je trouve une bouteille d'eau-de-vie à moitié pleine. Je dévisse le bouchon et je la lève à ma bouche. Le goût d'alcool est net, encore quelques gorgées et la chaleur se répand.

Je retourne vers la table, je bois à la bouteille en passant les tiroirs en revue.

Le premier est rempli de feuilles de papier, de la même couleur jaunâtre que celles qui sont sur le dessus. Il y en a plusieurs centaines, toutes datées. Il y a relativement peu de choses écrites sur chaque page, des mots-clés que je n'arrive pas à lire, et des chiffres. Je commence à chercher les références dans une Bible, mais il y en a trop pour que je puisse voir un lien.

Dans le tiroir suivant, je trouve une vieille boîte à cigares, l'étiquette se décolle. Elle est pleine de billets de différente valeur. Une banque, sur une île où les cartes bancaires ne sont acceptées nulle part.

Le dernier tiroir du bureau est presque vide, il ne contient qu'un petit tas de photos, repoussées dans un coin, et une clé.

Je regarde les clichés. La première représente le presbytère, la seconde l'église vue de l'extérieur. Suit une photo de mon père en chasuble, les cheveux courts et sans barbe, qui sourit devant l'église. Je dois de nouveau me rappeler qu'il doit s'agir de mon grand-père. Peut-être son premier jour de sacerdoce, un jeune homme qui s'est promis d'être sérieux et ne sait pas très bien ce qu'il doit faire de ses mains.

Les dernières photos représentent toutes un petit garçon. Elles sont en noir et blanc, mais je crois que ses cheveux clairs ont dû avoir un reflet roux. Il construit un château de sable. Tire une luge sur un champ couvert de neige. Mon père enfant, cette fois j'en suis sûr. Je range les clichés et je prends la clé. Elle est grosse, attachée à un morceau de bois tout poli au bout d'un cordon court. Je bois encore une gorgée avant de remettre la bouteille à sa place sur l'étagère, et de ranger les livres devant.

J'entends la voix de ma tante par la porte entrebâillée. Elle parle au téléphone qui est dans l'entrée. J'éteins la lumière derrière moi et je reste à la porte.

« J'espère que ce sera bientôt terminé, murmure-t-elle dans le combiné. Je n'en peux plus. Tu ne peux pas venir ? »

Elle écoute la voix à l'autre bout du fil.

« Je sais, répond-elle. Non, je sais. Je rentre bientôt. Je n'en peux plus. Il faut en finir. »

J'ai du mal à distinguer les journées au presbytère. Chaque jour, nous nous levons de bonne heure et nous traversons avec le premier bac.

Ma tante nous accompagne parfois, elle prend alors sa voiture. Elle regarde l'homme dans le lit comme quelque chose de pas pratique, un chiot qui a fait sur la moquette juste avant l'arrivée des invités. Je ne la laisse pas seule avec les médecins. Quand elle va aux toilettes, je sors chercher du café dans le couloir.

Après le déjeuner, je sors, et chaque jour, j'entends les pas de mon cousin derrière moi. Il me demande si je suis certain qu'il ne me reste pas un peu de hasch. Rien qu'un peu. Il me regarde comme si je fumais en cachette, peut-être, comme si je tirais une énorme bouffée d'un pétard invisible chaque fois qu'il regarde ailleurs.

Les pièces du presbytère sont glaciales, alors nous sommes dans le salon ou la cuisine. Mon cousin retourne la cassette de son walkman, ma cousine remplit une feuille après l'autre de ses arabesques. Ma tante lit toujours le même journal, ou elle sort, faire des courses, dit-elle, et ne rentre pas avant plusieurs heures.

De temps à autre, on frappe à la porte de la cuisine, et les pêcheurs entrent, de grands gaillards en vêtements sales, à la peau rouge. Il me semble reconnaître le type qui chancelait au bord de la route.

Ici, ils parlent lentement, chaque mouvement est précautionneux et d'une lenteur extrême, comme s'ils avaient peur de casser la table ou d'arracher les poignées de portes. Ils arrivent avec des caisses de poissons frais, des plateaux d'œufs. Ils viennent avec des gigots d'agneau, ma grand-mère les reçoit d'un petit signe de tête et leur explique où ils doivent déposer les victuailles.

Chaque jour, je me relève un peu plus tôt de table. Je me lève alors qu'il y a encore des pommes de terre et du poisson dans mon assiette, et je remercie pour le repas. Les bottes et le gros blouson m'attendent dans l'entrée. J'essaie chaque fois d'arriver à la porte avant que mon cousin ait eu le temps de m'emboîter le pas.

Aujourd'hui, je n'entends pas qu'une personne derrière moi.

« Tu n'as plus de papier à couvrir de tes petits dessins de merde ? » demande mon cousin. Je continue à marcher.

« Tu sors fumer ? s'enquiert ma cousine. La prochaine fois, on te fout dans un fossé.

— Barrez-vous.

— Il n'y a pas des masses de routes sur cette île.

— Va en ville te trouver un pêcheur. »

Je me retourne, et ils s'arrêtent tous les deux. Aucun ne croise mon regard.

« Vous ne pouvez pas vous tirer ? » Ils ne répondent pas.

Je me remets en marche, et j'entends de nouveau deux personnes marcher derrière moi.

Au bout de quelques kilomètres, ils me rattrapent. Ils se disputent sur le chemin que nous allons emprunter. Je choisis de suivre ma cousine, mon cousin ne nous accompagne qu'à contrecœur. Nous traversons ce qui a jadis été une plantation de pommiers. À présent, tous les arbres sont morts ou sur le point de

l'être. On se rend compte pourquoi à plusieurs mètres : le sel blanc qui s'est déposé sur les feuilles.

Nous poursuivons vers la mer. J'entends les vagues avant que nous arrivions à la falaise, de grosses vagues noires écumantes. Des nids abandonnés jonchent la falaise. Mon cousin et ma cousine se mettent à donner des coups de pied dedans, brindilles et plumes volent tout autour de nous.

« En ce moment, bien sûr, ce n'est pas la saison, déplore ma cousine. C'est plus rigolo quand les nids sont pleins d'œufs. »

Du duvet adhère à ses bottes. Ils sautent et rient.

« Nous faisons ça depuis que nous sommes enfants, déclare mon cousin.

— Saloperie d'île de merde ! clame ma cousine. Saloperie d'île de merde. »

Ils tombent à côté de moi, reprennent leur souffle, écarlates.

J'accompagne ma tante dans le presbytère. « Ici, ça devrait convenir », estime-t-elle en glissant la clé dans la serrure. La porte de l'appentis coince, et à l'intérieur, ce n'est que poussière et toiles d'araignée. Je dois déplacer des râdeaux et des pelles pour accéder au vélo de course, celui que mon père avait dessiné, encore et encore. Je le sors et l'appuie contre le mur.

« Ton père l'aimait beaucoup.

— Un vrai Monark. »

Le vélo est bleu foncé, avec du cuir sur le guidon.

« Il a économisé pendant plusieurs années. Je me moquais de lui, je lui disais *Tu ne peux pas en faire sur cette île*. En ville, il y a des pavés, et le reste de l'île, c'est de la terre battue. »

Je remarque alors que la roue avant est déformée.

« Il était très fier, reprend ma tante. Il marchait plus à côté qu'il n'en faisait. C'est un type sur son tracteur qui l'a retrouvé. Il s'était assommé en tombant, il avait un traumatisme crânien. Il devait garder le lit, et ne pas lire ou ce genre de chose. Alors notre père a enfermé le vélo. Je ne l'ai plus jamais revu. »

Je range le vélo dans l'appentis, ma tante referme derrière nous. Je suis de nouveau ma tante, elle va s'asseoir sur le banc devant la maison et tapote la place libre à côté d'elle.

Elle allume l'une de ses longues cigarettes, m'en propose une. Son haleine sent l'eau-de-vie, la vodka, peut-être.

Je suis son regard, braqué vers un endroit lointain sur l'horizon gris, par-delà ce paysage désolé.

Ces derniers jours, elle se maquille de façon plus manifeste. Elle sort de la salle à manger et revient avec une autre couche. Sa façon de parler aussi a changé. À la table du déjeuner, elle articule soigneusement chaque mot. Dans la soirée, son dialecte est aussi marqué que celui de ma grand-mère.

« Tu ressembles à ton père, constate-t-elle. Tes cheveux sont plus foncés que les siens. Mais vous avez les mêmes yeux. Les mêmes que ton grand-père. Je ne parle pas de leur couleur.

— Qu'est-il arrivé à mon père ?

— Il est tombé malade, ta mère a dû...

— Mais pourquoi est-il tombé malade ? »

Je crois qu'elle va répondre, elle tire une grosse bouffée sur sa fine cigarette.

« Il n'est sans doute pas le premier à être devenu un peu zinzin à force de passer son temps la tête dans les livres. »

Elle se lève et rentre.

Derrière moi, la maison est plongée dans les ténèbres. Je suis resté au lit jusqu'à ce que je sois certain que tout le monde dormait. Je suis la route jusqu'à l'église, j'ai la clé trouvée dans le bureau de mon grand-père dans ma poche. Le portail grince sur ses gonds, j'entends le crissement du gravier sous mes pieds.

La clé ne correspond pas à la grande porte double de l'église, alors je fais le tour du bâtiment. Je descends une volée de marches jusqu'à une porte en bois rouge foncé, la clé ouvre sans problème. La pièce est froide et obscure, la lumière clignote un peu avant de s'allumer pour de bon. Il y a une machine à café sur une table près d'un mur, une chasuble dans une penderie, rien d'autre. Je monte vers l'église à proprement parler. Je tâtonne quelques minutes et je trouve l'interrupteur, et quelques ampoules ensommeillées éclairent les lieux.

Les murs sont chaulés, je n'ai pas encore vu assez de monde sur cette île pour remplir ne serait-ce que la moitié des bancs. Je remonte la nef.

Jésus sur sa croix ressemble au crucifix que j'ai dans ma chambre. Les mêmes yeux qui me suivent, comme une caméra de surveillance dans un magasin de vêtements.

Je monte à la chaire pour regarder les rangées de bancs vides, je suis à l'endroit où mon grand-père et mon arrière-grand-père se sont tenus avant moi, un dimanche après l'autre.

« Ohé ! » crié-je dans l'église.

« Nom de Dieu ! » crié-je, mais je n'obtiens pas de réponse. Ma voix gronde entre les murs, met du temps à s'éteindre. Je m'allonge sur le dos dans la nef, je sens les carreaux froids contre l'arrière de mon crâne et ma nuque. D'où je suis, nous pouvons nous regarder dans les yeux, Jésus et moi. Il ne cille pas, même si je l'observe très longtemps.

Ses yeux ne me quittent pas quand je sors de l'église.

J'ai parcouru quelques mètres sur la route quand les premières gouttes tombent, encore quelques mètres et l'averse est plus puissante, se transforme en un millier d'index qui frappent mon crâne, mes épaules et claquent sur le dessus de mes bottes. Le vent arrive alors, comme si la pluie n'avait été qu'une mise en bouche.

Voilà la tempête dont l'épicier a parlé, celle évoquée par les pêcheurs dans la cuisine quand ils apportaient de quoi manger. Sur les derniers mètres avant le presbytère, je suis plié en deux, j'essaie de ne pas tomber, je suis sur le point de poser une main par terre, je me relève.

Au moment où j'arrive à ma chambre, mes vêtements sont complètement trempés. Allongé sur mon lit, j'écoute la tempête enfler au dehors, elle emporte et elle détruit, c'en est fini du temps comme dans *Le temps est beau, aujourd'hui ou comment sera le temps demain ?* La tempête fait penser à une fureur incontrôlable qui fait tinter les vitres, ce ne sont plus des doigts, mais des poings qui cognent sur le toit.

Je sors l'étui en plastique qui contenait le pétard de Camilla. Je le débouche et l'appuie contre mon nez. Le parfum douceâtre du hasch me ramène au lit de Camilla.

À l'heure qu'il est, elle dort dans un t-shirt noir délavé orné d'une tête de mort. Dans quelques jours, je serai dans le bureau du directeur. Je ne pourrai pas être là à la date qu'il a notée, mais je lui parlerai du regard trouble de mon grand-père, et il m'aimera parce que je ne l'ai pas contraint à devenir ce qu'il déteste le plus.

Le lit de Camilla sera toujours là. Après les grandes vacances, j'irai au lycée, j'achèterai une platine disques. Un tas de disques, et du bon hasch. Ça ressemble à une idée, un plan, un projet que j'emporte dans mon sommeil.

Ma grand-mère zigzague entre les arbres couchés.

En ville, il manque des tuiles sur les toits de plusieurs maisons. Les vitres brisées ont été recouvertes avec des morceaux de carton. Je tiens mon sac à dos sur mes genoux, je l'ai fait avant que nous partions, et j'ai pris les dessins que mon père avait faits du vélo. Son catalogue plein de nanas est sous mon sweat-shirt.

Aujourd'hui, je m'en vais.

Le pont du ferry se remplit rapidement, ma grand-mère m'explique qu'ils vont tous sur le continent acheter de quoi réparer leurs maisons et leurs bateaux.

Quand nous arrivons à la cafétéria, toutes les tables sont occupées. Des gens se lèvent pour nous céder leur place, mais ma grand-mère décline, et nous retournons nous installer dans la voiture. Nous sommes juste à côté du panneau qui rappelle que les passagers doivent quitter leur véhicule pendant la traversée. Personne ne tape au carreau ou ne nous demande de descendre.

« Tu veux rendre service à une vieille dame ? me demande ma grand-mère quand nous débarquons. Tu veux voir ton grand-père une dernière fois ? Lui dire au revoir ? »

Je hoche la tête. Nous passons devant l'arrêt de car, nous quittons la ville et nous prenons l'autoroute.

L'homme dans le lit ne ressemble plus à un être humain. Sa peau est en cire. Il a des taches bleues et mauves sur le visage et les bras. Son corps croit déjà qu'il est mort. Nous passons vingt minutes avec lui, ma grand-mère le regarde, pleine d'espoir. Puis elle se lève et enfille son manteau.

« Ton petit-fils est venu, commence-t-elle. Je sais que tu voulais lui parler. Alors il est venu. »

Nous sortons dans le couloir.

« Il faut que tu manges. C'est un long voyage qui t'attend. »

Je l'accompagne à la cafétéria. Je prends un café et un sandwich au pâté de foie. Autour de nous, des gens équipés de goutte à goutte mangent. Ma grand-mère grignote un gâteau sans crème.

L'infirmière arrive en courant, ses yeux sont si grands qu'on voit tout le blanc autour des iris.

« Il est réveillé ! » annonce-t-elle.

Nous revenons sur nos pas, aussi vite que ma grand-mère le peut. Nous quittons la cafétéria, nous prenons l'ascenseur, nous filons dans le couloir.

Les yeux de mon grand-père sont ouverts, mais troubles. Il est tout à fait immobile. Je crois d'abord qu'ils se sont trompés. Ou alors il est mort pendant que nous étions dans l'ascenseur. Il bouge alors très légèrement. Ma grand-mère l'aide à se redresser sur son oreiller, lève un verre d'eau vers sa bouche. Il entrouvre les lèvres, les mouille.

« Je vous laisse seuls », murmure ma grand-mère en refermant derrière elle.

L'homme dans le lit me regarde bien en face, il ne cille pas. Un homme qui se résume à une paire d'yeux. Je ne crois pas que je pourrais détourner le regard, même si j'essayais.

« Tu es venu. » Sa voix est rauque, fragile. « Il ne me reste pas beaucoup de mots, alors j'espère que tu écouteras. »

Pendant un instant, je n'ai pas l'impression qu'il reparlera.

« Je voulais être bon, reprend-il alors. J'ai essayé. Mais je n'ai pas été bon avec ton père. »

Ses yeux cherchent le verre sur la table de chevet. Je le lève à sa bouche, et il boit à grand-peine.

« Je me suis dit que c'était nécessaire. Une forme de punition. Mais je savais très bien que c'était erroné. J'espère que tu me pardonneras.

— De quoi ?

— C'était erroné. Ce n'est pas suffisant ?

— Non.

— Pardonne-moi.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Je ne peux pas... » Ses yeux sont mi-clos, sa voix n'est plus qu'un murmure.

« Pourras-tu me pardonner ? »

Sur l'appui de fenêtre, je vois le verre de sirop que j'ai oublié il y a plusieurs jours. Sur la chaise, il y a le journal que je lisais.

Ses paupières ne se referment pas complètement.

Ma grand-mère m'attend sur le banc dans le couloir. Elle a l'air moins grande, ratatinée. Elle entre voir son mari, ressort quelques minutes plus tard, en évitant de croiser mon regard.

Nous reprenons l'autoroute, nous traversons la ville. Ma grand-mère ralentit quand nous arrivons à l'arrêt de car.

« Je reste pour l'enterrement », l'informé-je.

Ma tante va de pièce en pièce, dit qu'il faut déplacer les meubles, ne pas oublier d'acheter assez de bière – s'il n'y a pas assez de bière, ils se rabattront sur les choses plus fortes. C'est ma tante qui parle le plus fort, mais je ne doute pas que ce soit les quelques coups de fil que passe ma grand-mère et le peu de mots qu'elle prononce dans le combiné qui mettent les obsèques en route. Le matin, mon nouveau costume noir est posé sur un dossier de chaise dans le salon.

Le prêtre est jeune. Il regarde ses papiers à la chaire. Ses mains tremblent, il essaie de ne pas les lever de sa tablette, pour que personne ne s'en rende compte.

Il était en retard, les pneus ont crissé sur le gravier quand il est arrivé. Il lève la tête, regarde les pêcheurs. Des colosses à grandes mains, qui font grincer les bancs quand ils remuent dessus. Personne n'écoute ce qu'il dit, il s'en rend compte à la moitié de son laïus, et s'interrompt. Il cherche des yeux la famille qui a dû venir l'écouter. Il nous trouve au premier rang. Ma grand-mère a les mains jointes, les yeux baissés devant elle. Moi non plus, je ne le regarde plus, à présent. Je ne veux pas l'aider dans son discours. Ses paroles ont perdu leur force quand il parlait d'un prêtre qui avait passé sa vie entière sur cette île, qui n'avait jamais cherché à la quitter, qui avait compris l'importance que les gens puissent venir chercher la grâce divine où qu'ils se trouvent. Que c'est peut-être cela, le défi. Rester au lieu de s'en aller, porter la parole de Dieu en Afrique sans jamais oublier pour autant une petite île danoise.

Le prêtre ne lève plus les yeux de ses papiers jusqu'à ce qu'il en soit arrivé au point final. Il ramasse en hâte ses affaires.

Dans les premiers, il y a ma grand-mère et moi, puis ma tante et ses enfants.

Les femmes viennent ensuite, un petit groupe de visages ternes et de mains abîmées. Elles portent des plats. Enfin, les hommes, les pêcheurs, qui avancent à pas lourds, une petite armée asynchrone, de retour d'une bataille qu'elle n'a pas remportée.

On range le presbytère, comme à la veille d'un baptême qui risque fort d'être animé. Les fauteuils quittent le salon, sont remplacés par des chaises pliantes. Le buffet a laissé des marques dans la moquette. La table est recouverte d'une toile cirée. Les femmes déposent leurs plats dessus, ôtent le papier aluminium et dévoilent tartes, tranches de viande froide, boulettes de viande et poisson salé.

Les hommes vont et viennent précautionneusement dans la pièce, dans leurs costumes usés aux manches trop courtes et leurs vieilles chaussures brillantes de cirage neuf. Leur dialecte est si compact que je ne les comprends pas quand ils parlent. Ils mangent dans des assiettes en carton, vident chaque canette de bière en trois gorgées, sans roter.

Ma tante s'assied si près de moi que je sens l'un de ses seins peser sur mon bras, et me parle dans le creux de l'oreille.

« Ce sont des animaux. Mon père n'en démordait pas. Lui était le berger. Il le pensait littéralement, que les hommes sur cette île étaient des animaux. »

Les femmes vont voir ma grand-mère, l'une après l'autre, lui prennent la main et prononcent quelques mots à voix basse. Puis viennent les hommes, qui baissent la tête, comme des enfants qui ont fait une bêtise.

Au bout de deux ou trois heures, les plats sont vides, les femmes les remballent. Elles disent au revoir à ma grand-mère et s'en vont.

Les hommes parlent plus fort, à présent. Le sol du salon grince sous leurs pieds.

Ma tante se dispute avec Frederik dans l'entrée. Elle veut que sa sœur et lui montent dans leur chambre. Maintenant. Ils ne doivent pas ouvrir, même si on

frappe à la porte. Frederik ne l'entend pas de cette oreille, il reste sur la première marche, et quand il me voit, il tend un doigt et demande pourquoi moi j'ai le droit de rester. Sa voix est haut perchée, plaintive. Il finit par remonter à contrecœur, sa sœur lui emboîte le pas.

« Ce n'est pas à moi de te dire ce que tu dois faire. »

Ma tante et moi sommes seuls dans le couloir, à présent.

« Mais fais attention. Ils ne sont pas encore bourrés. »

Les hommes se répartissent dans la salle à manger, où les chaises pliantes vacillent sous leur poids, et dans la cuisine, où ils s'installent autour de la table. Ils boivent un alcool incolore dans des tasses à café et des verres à eau, la table est couverte de bouteilles sans étiquette, importées d'Allemagne ou de Pologne.

Quand ma grand-mère passe près de l'entrée de la cuisine ou du salon, ils baissent très vite le ton. Une fois qu'elle est au lit, la maison est à eux.

Dans l'ombre du couloir, je regarde ma tante s'occuper des hommes dans la cuisine. Elle vide les cendriers et retire les bouteilles vides, sans cesser de sourire et d'esquiver les mains qui tentent de la saisir. Elle boit avec eux, et quand son verre de vin blanc est vide, elle le remplit de bière et de tord-boyaux. Assise sur les genoux d'un mari, elle rigole comme ne le ferait même plus sa fille. Au moment où le type veut lui passer un bras autour des épaules, elle se relève vivement, lui caresse la joue et se met hors de portée.

Deux hommes se lèvent et sortent. Dix minutes plus tard, ils reviennent. L'un saigne d'une lèvre, l'autre a un sourcil enflé. On leur sert de l'eau-de-vie, une bière à chacun.

Ma tante monte, vient vers moi. Je me recule de quelques millimètres dans le couloir obscur, je l'attends. Avant qu'elle arrive aux toilettes, je lui barre le passage.

Elle essaie de me contourner, je me déplace. Une petite danse, un pas en avant, un pas en arrière, elle rit. Les hommes dans la cuisine ont commencé à chanter, c'est aussi laid que violent.

« Pourquoi voulait-il qu'on le pardonne ? demandé-je. Mon grand-père a demandé qu'on le pardonne. Qu'est-ce que je suis censé lui pardonner ?

— Pousse-toi. »

J'attrape son bras et je la fais me suivre par une des portes sur le couloir. Je trouve l'interrupteur, la pièce est exiguë, il y a une vieille machine à coudre sous la fenêtre.

« Qu'a-t-il fait à mon père ? demandé-je en fermant la porte derrière nous.

— Les hommes ne demandent qu'à se battre. Si je crie, ils rappliqueront.

— Assieds-toi. »

Elle a les mains jointes, reste debout, me regarde. Puis elle s'effondre sur la paillasse le long du mur.

« Je ne sais pas. En toute honnêteté, je ne sais pas. »

Je reste devant la porte, je ne bouge pas d'un cheveu. Ma tante ne dit rien pendant un moment, et quand elle reprend la parole, son dialecte est plus marqué.

« Je me rappelle l'été où ça a commencé. Ton père n'avait que six ou sept ans. Il avait fait quelque chose... Je crois qu'il avait cassé un carreau, alors il a été convoqué dans le bureau de notre père. »

Elle pleure sans bruit.

« Il y avait des jours où je ne voyais pas du tout ton grand-père. J'étais dans la cuisine, il était dans le salon ou dans son bureau. »

Elle regarde à travers le mur, très loin au-delà.

« Je ne sais pas ce qu'il a fait à ton père. Mais ce n'était pas... Ce n'était rien de bien... »

Elle s'essuie les yeux dans sa manche, le même mouvement que quand de jeunes enfants s'essuient le nez, et le geste laisse des traces de maquillage jusqu'à la racine de ses cheveux.

« Je sais ce que tu dois penser. Qu'il a abusé de ton père, mais je ne sais pas ce qu'il a fait. Pendant de nombreuses années, je n'ai tout bonnement pas envisagé cette possibilité. Je ne savais pas que ce genre de chose pouvait arriver. Aujourd'hui, on ne parle plus que de ça. Comme s'il n'y avait pas d'autre façon de maltraiter les enfants. »

Elle s'interrompt, sanglote, en regardant droit devant elle.

« Quand ton père a filé avec toi... Je savais que ce devait être pour ça. Que c'était pour ça qu'il était tombé malade... »

Elle ne bouge pas jusqu'à ce que le flot de larmes s'interrompe, puis elle se lève et sort, continue à monter vers sa chambre.

Un homme me fourre un verre à eau dans la main, le remplit d'alcool. Je suis assis dans l'escalier qui descend à la cuisine. Les hommes lèvent leur verre, trinquent avec moi. Je me rappelle les reportages animaliers que je regardais avec ma sœur, le plongeur qu'on faisait descendre dans une cage en acier, au milieu des requins qui mordaient les barreaux.

Je regarde les hommes boire, crier et chanter.

Je les dessine dans ma tête, je dessine un homme suspendu au-dessus de la table, qui essaie d'atteindre le verre avec ce qui coule de la bouteille, son dos est une courbe. Je dessine un homme qui lève la bouteille à sa bouche, on ne fait plus la différence entre le verre et son visage.

Je suis dans mon lit, les derniers invités sont partis il y a moins d'une heure. J'ai entendu les chants devenir de plus en plus vaseux, jusqu'à ce qu'on ait l'impression que tout le monde essayait de crier plus fort que l'autre. La maison s'est alors lentement vidée.

Il est tôt dans la matinée, il fait toujours noir dehors. Je m'habille, je mets le sac sur mon lit. Je descends l'escalier aussi silencieusement que possible. La maison sent la fumée, et une autre odeur, plus mystérieuse. Je vais dans le bureau de mon grand-père, j'ouvre le tiroir du bureau et j'en sors la boîte à cigares qui contient l'argent. Il y a moins de billets que quelques jours plus tôt, l'enterrement a été payé. Je la vide dans ma poche, je ne sais pas combien il y a, dix mille couronnes, peut-être davantage. J'emporte aussi les photos de mon père enfant, que je glisse dans mon sac à dos. Arrivé dans le couloir, j'entends du bruit derrière moi. La lumière s'allume, et dans sa chemise de nuit bleu marine, ma grand-mère n'est pas beaucoup plus grande qu'un enfant.

« Je m'en vais. »

Elle ne répond pas.

« J'ai pris ton argent.

— Pourquoi ?

— Vous me le devez. Vous me devez même beaucoup plus que ça.

— Tu ne peux pas.

— Appelle la police. Je ne demande qu'à leur répéter ce que mon grand-père m'a dit avant sa mort. »

La réaction sur son visage n'a pas été plus manifeste que quand ils ont porté son mari en terre. Sa bouche se pince, ses yeux se plissent.

Je referme la porte derrière moi, l'air matinal est frais. Je descends au quai des ferries.

Sur le trajet à travers la campagne, je dors d'un sommeil lourd et sans rêve. Je montre mon billet, les yeux mi-clos.

J'arrive à la gare centrale de Copenhague, et je trouve le quai S. Il reste dix minutes avant le départ du train.

Je m'assieds sur un banc et je resserre mon blouson autour de moi.

Quand le train arrive au quai S, j'ai pris ma décision. Je savais peut-être déjà ce que j'allais faire. Je croyais que je prenais l'argent pour me venger, mais cette possibilité a toujours été présente dans mon esprit. Je prends la passerelle pour quitter la gare. Vers la ville.

D'abord un grincement métallique, puis un bourdonnement puissant. Le tapis roulant est en marche, la première caisse de courrier arrive vers moi. Je l'emporte à mon rayonnage.

Derrière moi, Kasper fait un solo de batterie avec ses lèvres sur la musique qu'il écoute au casque. Il y a deux personnes par box. Dans ce hall, nous trions les lettres que le tri automatique a rejetées. Les paquets sont traités dans un des halls au-dessus.

La première heure est toujours la plus dure. Ensuite, les yeux voient les chiffres sur l'enveloppe, les mains la prennent, trouvent d'elles-mêmes la bonne étagère. Les rayonnages sont en métal bleu. Le tapis roulant continue à tourner, les caisses sont en plastique jaune.

« Hé, le Turc », entends-je, et je me retourne. Kasper me montre son poignet, là où sa montre aurait dû se trouver. J'enlève mes écouteurs.

« C'est la pause, le Turc. »

Ça fait plusieurs années que je m'appelle Mehmet Faruk, c'est le nom qui figure sur mon passeport et mes papiers de sécu. Le nom inscrit sur le contrat quand j'ai été embauché au centre de tri. La plupart des gens m'appellent Mehmet, d'autres Faruk. Kasper ne m'appelle jamais autrement que le Turc. Il demande : Tu connais la différence entre un Turc et un hérisson écrasé ? Et il rigole.

Je suis Kasper vers le bout du tapis roulant. Ses vêtements sont froissés, il n'est pas rasé, et ses cheveux sont gras. Depuis ma première séance au central, il ressemble à un SDF de fraîche date. Nous grimpons l'escalier métallique et nous parcourons le couloir vers la salle de pause, qui est tout juste assez grande pour être occupée par une équipe à la fois. La petite pièce est déjà envahie par la fumée. Le long du mur, deux machines à café ont fonctionné toute la nuit.

« Il faut qu'elle apprenne », déclare Kasper avec un signe de tête vers la nouvelle. Erik l'a coincée dans le coin entre les machines à café et l'issue de secours.

Erik porte des lunettes épaisses, il est petit et carré, c'est l'un des plus anciens ici. Son haleine évoque une moquette sale. Quand il parle des machines, ses bras font toujours les mêmes mouvements. Les machines japonaises, se plaint-il. Elles seront bientôt partout, et nous rendront inutiles. Quand il ne parle pas des machines, il raconte son renvoi de l'administration où il travaillait avant.

Tous les occupants de la salle de pause ont une bonne raison d'être là. Michael est assis à la petite table contre le mur, son groupe est sur le point de décrocher un contrat avec une maison de disques. Il discute avec Flemming, qui a été chauffeur routier, mais qui n'arrêtait pas de s'endormir au volant. Près de la machine à café, il y a Dorthe, qui travaillait dans une crèmerie avant de développer une allergie au lait.

La grande aiguille arrive à la verticale, la pause est terminée. Nous avons pu fumer une cigarette et demie. Je redescends avec Kasper. Nous enfilons nos gants en coton blanc, ce qui me fait toujours penser que nous allons nous livrer à quelque numéro de mime sur le sol en béton.

Les heures passent, les lettres arrivent, encore et encore.

Aux petites heures, nous faisons la queue à la sortie. Cent cinquante personnes, les épaules tombantes, les yeux presque clos. Le gardien est assis dans son box vitré, il nous regarde, hoche la tête et appuie sur le bouton. La serrure grésille.

Je sors dans le matin froid et venteux de février. Je descends la rue, le col remonté.

Le vent est toujours plus perçant quand le corps est fatigué, il s'infiltré sous le blouson et s'installe dans les articulations.

Je passe devant la gare centrale. Les prostituées sont déjà en poste devant l'entrée, elles boivent du café dans des gobelets en carton et se préparent pour une longue journée de labeur.

Je me réveille avec les écouteurs sur le crâne. Le soleil se couche derrière la crête de toits, en jetant une lueur rougeâtre par la petite fenêtre de la soupente. La chambre que je loue est un débarras dans une maison bourgeoise de deux étages.

Il y a quelques tranches de pain sur le grille-pain dans le couloir, un peu brûlées d'un côté. Je me suis endormi avant d'avoir pu les manger.

Je m'habille, je me débarbouille, je descends. La liste de courses d'Elsebeth attend sur la table de la cuisine, je prends de l'argent dans la boîte en métal à côté de la cafetière.

Le supermarché est plein de gens au visage las et d'enfants qui tirent les manteaux et refusent de s'asseoir dans le chariot.

Elsebeth ne me demanderait jamais de faire les courses pour elle, mais elle est âgée et mange très peu. La monnaie qu'on me rend quand je paie avec son argent occupe une poche à part dans mon blouson.

Je commence toujours par ses commissions, le craquepain et le fromage au cumin qu'elle aime. Le lait battu et la marmelade de citron. Puis du fromage et du jambon pour moi, des choses à glisser entre deux tranches de pain.

Que la file d'attente soit longue ou courte, je prends toujours place dans celle de la caisse numéro 3. C'est de là que je peux voir Petra, qui travaille au kiosque. Elle a les mains les plus blanches que j'aie jamais vues sur une personne vivante. Je sais qu'elle s'appelle Petra parce que c'est écrit sur son badge.

Quand j'ai payé les commissions, je traverse pour acheter des cigarettes chez elle. D'autres jours, j'achète un journal ou des bonbons en prévision de la nuit au centre de tri.

À quelques reprises, j'ai acheté un billet de loterie, même si je ne savais pas comment le remplir.

Elle me demande si je veux autre chose.

Je secoue la tête, je sors de l'argent.

Je rentre, de la musique classique me parvient à travers la porte du salon d'Elsebeth. Je dépose d'abord ce que j'ai acheté pour elle, puis je prends mes marchandises, que je monte et que je range sur l'appui de fenêtre, contre la vitre pour les maintenir au frais.

La radio est sous le lit. Je la pose en équilibre sur mon ventre, une petite radio grandes ondes avec une longue antenne. C'est la première chose que j'ai achetée tout de suite après avoir décroché ce job au centre de tri.

Je mets les écouteurs, et je m'allonge pour écouter les informations sur des radios allemandes, anglaises et françaises. De petits morceaux. Hier, il y a eu des inondations dans une petite ville en Bretagne. Pas de morts, mais les secours ont trouvé un homme sur le toit de sa voiture. Il était en compagnie d'un petit porc à taches noires, et a expliqué qu'il l'avait toujours sur la banquette arrière. Ça n'avait pas été facile de le faire monter sur le toit, et ses sabots avaient abîmé la peinture.

J'entends la cloche sonner, et j'éteins la radio. Elsebeth attend au pied des marches. Ses jambes ne lui permettent pas toujours de braver l'escalier, alors elle sonne une cloche. Aujourd'hui, nous devons manger des boulettes de viande à la

sauce au curry.

« Ce n'est pas plus difficile de faire à manger pour deux personnes, explique-t-elle, et c'est beaucoup plus amusant. Comme ça, vous pouvez garder vos paquets de purée en flocons et les fricadelles encore congelées au milieu. »

Nous mangeons et nous buvons le café. Elsebeth me parle de ses deux maris, à qui elle a survécu. Le premier était somnambule, mais il trouvait toujours sa canne, quel que soit l'endroit où elle l'avait cachée. Sa dernière vadrouille s'est terminée en face-à-face avec une voiture. Son second mari avait peur des chats, il disait qu'ils avaient des yeux maléfiques et qu'ils vous volaient vos rêves pendant que vous dormiez. J'ai déjà entendu ces histoires, elles m'ont déjà fait rire.

Elsebeth sort le cognac.

« Il ne faut pas cacher ce genre de choses », se défend-elle. La bouteille est plus vieille que moi.

Elsebeth finit toujours par parler de la vie avant les deux guerres mondiales. Son enfance dans un grand appartement plein de monde. Les parties de cache-cache pouvaient durer des heures. Quand les verres sont vides, je demande si je peux faire la vaisselle.

Elle rit, me répond que je suis jeune et que j'ai sans aucun doute des choses plus intéressantes à faire.

Je m'allonge sur le lit et je me coiffe des écouteurs. D'autres nouvelles, d'autres petits morceaux.

À Stuttgart, un type a fabriqué une voiture avec des capsules de bière. Il attend toujours l'autorisation de mettre un moteur dedans.

Je surveille l'heure. Quand il est minuit passé, je mets mon manteau et je descends. J'entends Elsebeth ronfler à travers la porte. Je ne crois pas qu'elle serait capable de crier aussi fort si elle essayait.

J'avance sur le pavé mouillé, en évitant les flaques d'eau.

Je choisis le troquet en fonction du temps, j'en ai quatre ou cinq entre lesquels j'alterne. Si le barman me montre qu'il me reconnaît trop bien par ses sourires répétés, j'attends plusieurs semaines avant de revenir. Aujourd'hui, il bruine, et dans ces cas-là, je vais toujours au Paon.

Je bois une bière au comptoir. Le barman me demande si je sais comment le match de handball s'est passé. Il tend un doigt vers l'écran éteint de la télévision, dit qu'elle est tombée en panne. Je secoue la tête.

Je regarde les autres clients du bar. Je les vois boire, discuter, la façon dont ils tiennent leur verre et fument leur cigarette. Je les dessine dans ma tête.

Je ne suis pas le seul à fréquenter les bars sans être accompagné. Je dessine les esseulés, ceux qui consomment au comptoir, ou dans le coin avec une bière et un journal, et qui font semblant de savourer leur solitude. Ils restent assis jusqu'à ce qu'ils aient décidé de quel groupe dans la salle ils vont se rapprocher. Ils avancent alors, se trouvent une table à proximité. Ils prennent leur journal, mais ne l'ouvrent pas.

Je les dessine dans ma tête tandis qu'ils tournent lentement leur chaise. Centimètre par centimètre. Ils attendent alors les bons mots. Ceux qui leur

permettent de se mêler à la conversation.

Je ne cherche jamais la compagnie, ce qui ne m'empêche pas de m'en trouver assez souvent.

Je suis dans ma seconde bière quand elle s'assoit sur le tabouret de bar voisin.

Elle est blonde, très bronzée. Elle a l'air d'avoir vingt-huit ou vingt-neuf ans, mais elle est sans doute plus âgée.

Elle coince une cigarette entre ses lèvres. Sort un briquet de son sac, et le pose sur le comptoir. Elle le regarde, comme si elle avait oublié comment on s'en sert.

Elle se tourne alors vers moi et me demande si je veux bien l'aider. Elle dit qu'elle se raie toujours l'ongle du pouce, et ce sont des ongles neufs. Elle lève les mains pour que je puisse en juger par moi-même. Ils sont longs et rouges, ce ne sont évidemment pas les siens. Les siens, elle les ronge, rit-elle.

Elle me propose une autre bière, sort un billet d'une liasse.

Dit qu'elle est mannequin.

Elle nous paie des boissons servies avec une petite ombrelle, et précise qu'elle fait des films pornos.

Que quand elle rentre à la maison le soir, elle a vu tant de bites qu'elle rêve d'éléphants qui barrissent toute la nuit.

« Hé, le Turc, je vais pisser un coup, alors ne me fauche pas mes bonbecs ! » Kasper rit. « Vous autre, les Turcs, vous êtes encore pire que les gitans ! »

Plusieurs fois par semaine, Kasper quitte son poste près des rayonnages, et jamais pour aller en direction des toilettes. Si le supérieur passe, je dis que ce doit être un problème au ventre, et le supérieur répond qu'avec le café qu'ils servent ici... nous rions, et il poursuit son chemin.

Kasper revient dix minutes plus tard, un poil agité. Nous continuons à travailler dos à dos.

Au milieu de notre service, le tapis roulant se bloque.

« Oh non, encore ! entends-je.

— Et merde !

— Heures sup, ça va sûrement faire des heures sup », se lamente quelqu'un un peu plus loin. Les gens commencent à sortir de leur box.

« Fausse alerte ! » crie quelqu'un tout au bout. Le tapis roulant se remet en marche, les gens poussent des soupirs de soulagement, pas besoin d'attendre le technicien.

Kasper et moi échangeons nos cassettes avant de poursuivre le travail.

Il ne reste qu'une heure avant la quille quand je sens la main de Kasper sur mon bras. Je retire mes écouteurs.

« Hé, le Turc, tu veux me rendre un service ? »

Je hoche la tête.

Kasper regarde autour de lui, sort une enveloppe A4 en kraft de sous son t-shirt.

« Emporte ça quand tu t'en iras. »

Je fourre l'enveloppe sous mon sweat-shirt.

« Tu ne me demandes pas pourquoi ? »

Je secoue la tête.

Nous faisons la queue devant la sortie. Le gardien est derrière sa vitre, il n'a pas encore appuyé sur le bouton qui nous permettra de sortir.

« Bordel, qu'est-ce qui se passe ?! gronde quelqu'un un peu plus loin.

— Allez, réveille-toi, bonhomme ! »

Nous voyons deux gardiens en tenue bleu foncé, la radio à la ceinture. Ils remontent la file d'employés.

« Alors, qu'est-ce qui se passe, maintenant ? »

Ils s'arrêtent devant Kasper, lui disent que ce n'est qu'un contrôle, et lui demandent s'il veut bien les accompagner.

« Vous êtes sûr que vous ne voulez pas le Turc, plutôt ? »

Kasper fait un signe de tête dans ma direction, mais ils ne sourient pas. Kasper les suit, et peu de temps après, la serrure grésille.

Je marche dans la rue, j'essaie de ne pas aller trop vite.

La lettre de Kasper remplit bientôt tout mon sweat, ses coins sont pointus et passent à travers les mailles de l'étoffe.

J'entre à L'Ours, qui s'appelle en réalité La Bodega de l'ours, mais que je n'ai jamais appelé autrement que L'Ours. Les employés des postes ont une remise à

L'Ours. Un coup de gnôle et une bière chassent la sécheresse du gosier, le goût de la colle à papier et aident à dormir, quelques heures plus tard.

On est à la fin du mois, le bar est presque vide. L'un des clients habituels est dans son coin, penché sur un petit pain fourré et un verre d'aquavit. Lui aussi était employé des postes, naguère.

Je me paie une bière et je feuillette un journal du matin. On baisse Roy Orbison, qui n'est plus qu'un crachement faible dans les haut-parleurs. La bière numéro deux est devant moi quand Kasper passe la porte.

« Tu aurais dû voir leurs têtes. Ils étaient super déçus. » Kasper rit et nous paie bière et tord-boyaux.

« Tu aurais dû voir leurs têtes. » Il lève le verre d'eau-de-vie à sa bouche, sa main tremble.

Je sors la lettre de sous mon sweat-shirt.

« Regarde ce qu'il y a dedans », m'invite-t-il.

Il n'y a pas d'expéditeur mentionné sur l'enveloppe marron. À l'intérieur, il y a quatre photocopies. Le papier est froissé comme s'il avait été mouillé, le texte est troublé. Je lis les premières lignes.

« Richard III, constaté-je.

— Je ne savais pas que les Turcs savaient lire. »

Il boit une gorgée de bière, allume une cigarette.

« Ne les garde pas trop longtemps en main, elles ont été trempées dans l'acide.

»

Kasper les range dans l'enveloppe.

« On me les envoie depuis Amsterdam. Sans mention d'expéditeur, et à une adresse qui n'existe pas. Alors elles reviennent au centre de tri. Dans le bac des courriers fantômes. Tu t'en doutais. Oui, le casier des lettres fantômes, où je les récupère. Cette fois, manifestement, quelque chose a merdé. »

Kasper commande une nouvelle tournée. Pendant que le barman la prépare, Kasper met des pièces dans le juke-box.

« Passe demain, conclut-il en vidant son verre d'alcool. J'aurai quelque chose pour toi. »

Il note son adresse sur un sous-bock.

Je me réveille, je sens encore les effets du tord-boyaux à l'arrière de mon crâne.

Je bois un verre d'eau et je mange une pomme. Puis je vais faire les courses pour Elsebeth.

Petra est à son poste, et quand elle me voit, elle se retourne pour prendre les cigarettes que j'ai l'habitude de lui acheter. Elle me demande s'il fallait autre chose.

Je réfléchis un tout petit peu trop longtemps, je secoue la tête et je dépose l'argent sur le comptoir.

J'ai le sous-bock avec l'adresse de Kasper dans la main. On est en début d'après-midi. Il m'attend devant un bâtiment en brique rouge. Je le contourne avec lui, et j'entre dans la cour.

« Je t'ai vu faire de petits dessins quand nous sommes au boulot », commence-t-il. Nous avons descendu un escalier de cave, il sort des clés.

« Chaque fois que nous sommes en pause, ou quand tu attends un nouvel arrivage de lettres, tu t'actives avec ton stylo-bille. »

Le couloir souterrain est humide et sombre. Nous passons devant des portes en bois pelées numérotées à la peinture blanche, et nous arrivons devant une autre porte, fermée par un gros cadenas. Kasper farfouille dans ses clés.

« En réalité, ce n'est pas ma cave. La mienne est un peu plus petite, mais je me suis mis d'accord avec le concierge. »

Quand il ouvre, ce sont d'abord des cartons que je vois. Empilés du sol au plafond, il y en a tant que j'ai du mal à me faire une idée des dimensions de la pièce.

« Si tu disparaissais, imite le cri de la chouette, j'essaierai de te retrouver. »

Je le suis sur un chemin étroit entre les murs de carton brun.

« J'ai un ami qui travaille aux colis postaux. Il triait ceux qu'il ne fauchait pas. »

Au beau milieu de la pièce, Kasper a aménagé un peu de place, et y a mis un tapis afghan usé et un vieux fauteuil en cuir marron.

Il ramasse un cendrier en porcelaine sur le sol, le vide de ses mégots de pétards dans un sac-poubelle noir, allume un convecteur électrique et quelques lampadaires de guingois.

« Ce n'est pas ici que j'habite, se défend-il un peu trop vite. C'est juste que je préfère être ici que dans l'appartement. »

Il sort une caisse de la paroi de carton et disparaît par l'ouverture.

« C'est devenu une espèce de maladie chez mon ami, poursuit Kasper d'une voix où l'effort est sensible, comme s'il rampait à travers d'autres trous, parmi d'autres cartons.

« Il *fallait* qu'il fauche des paquets. Progressivement, il s'est désintéressé de ce qu'ils pouvaient contenir. Pour commencer, il en a rempli son appartement. Puis il a demandé s'il pouvait en entreposer quelques-uns ici. J'ai accepté, et ils l'ont chopé. »

Un long paquet sort d'abord du trou, puis plusieurs autres, plus petits. Kasper ferme la marche. Il a des toiles d'araignée dans les cheveux, et lèche une égratignure récente sur sa main.

« Ouvre, ouvre, nom de Dieu. »

Je déchire le papier et j'en sors une boîte de petits tubes, cinq pinceaux emballés dans de la cellophane.

« C'est censé être la meilleure peinture qu'on puisse trouver. Vraiment la meilleure. »

Je me chatouille une paume avec l'un des pinceaux, je sens les fins poils d'animal contre ma peau.

« Je ne peins pas, contré-je.

— Bien sûr que si. »

Kasper déchire le papier du gros colis, et un chevalet apparaît. Il le déplie sur le sol. Le paquet suivant contient des toiles. Il en tend une sur une planche à l'aide d'un pistolet à clous, pose l'ensemble sur le chevalet.

Il disparaît alors de nouveau dans le trou entre les cartons. Il revient avec un morceau de contreplaqué.

« La palette, déclare-t-il en s'asseyant dans le fauteuil. Peins. »

Il descend une main le long du fauteuil et attrape un sachet congélation plein de hasch.

J'ai toujours le pinceau à la main tandis qu'il roule le joint.

« Tu peux toujours peindre un tableau typique des hauts plateaux d'Andalousie.

— D'Anatolie.

— Oui, là, en Turquie, avec des chèvres et de la feta.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, les Turcs, en réalité ?

— Rien.

— Ah non ?

— Je ne crois juste pas une seule seconde que tu sois turc. Allez, peins. »

Je débouche le premier tube, je crève le petit opercule métallique avec le bout du manche du pinceau. Vermillon, de Chine. Aussi rouge que l'intérieur de la bouche, et très toxique.

J'en sors un tout petit peu sur la palette, puis j'ouvre le tube suivant.

Noir d'ivoire, fait avec des os d'animaux brûlés. Si noir que chaque trait ressemble à un trou dans la toile. Puis un soupçon de bleu outremer, un rien de jaune du Népal.

Kasper me tend le joint, j'hésite, ça fait plusieurs années que je n'ai pas fumé. J'emplis mes poumons, je souffle lentement la fumée. Je mets de la peinture rouge sur le papier tout fin, et je tire une autre bouffée.

Petra balaie de ses mains blanches les cheveux qui pendent devant son visage.

« Autre chose ? »

Mes cigarettes sont sur le comptoir. Une petite file d'attente s'est créée derrière moi.

« Tu veux boire un café ? » demandé-je, et je ne suis pas sûr tout de suite de l'avoir dit à voix haute.

Elle me regarde. La file s'allonge derrière moi.

Elle répond oui, sur le même ton que si je lui avais demandé s'ils vendaient des billets de loterie.

Je l'attends devant le magasin. Quand elle sort, elle a troqué le polo aux couleurs du supermarché contre un sweat à col cheminée noir. Elle cache ses mains dans ses manches, on ne voit plus que le bout des doigts.

Nous marchons côte à côte.

J'ai fait le tour de tous les troquets du coin, mais je ne suis allé dans aucun café.

J'en choisis un au hasard, et nous entrons. Les gens parlent fort, ils rigolent et mangent des sandwiches en feuilletant des journaux. Le percolateur fait autant de barouf qu'une petite fusée spatiale prête au décollage.

Petra regarde dans la rue. Je prends le menu sur la table, je vois qu'ils ont du caffè latte, du macchiato, du latte.

Café au citron de Bali. Du café au lin indien.

Je demande à Petra ce qu'elle veut prendre. Je doute un instant qu'elle m'ait entendu.

« Un café », répond-elle sans quitter des yeux les voitures dans la rue.

Petra boit de petites gorgées de café, en faisant attention de ne pas en renverser. Elle ne fait aucune tache brune sur la porcelaine.

À côté de la tasse, elle a un petit biscuit, qu'elle mange en tout petits morceaux.

« Ça fait longtemps que tu travailles dans ce supermarché ? » demandé-je bien que je connaisse la réponse, je me rappelle la semaine où elle a commencé. En hiver, elle a toujours l'air d'avoir froid, et en été, elle ne bronze jamais.

Petra hoche la tête et ramasse les miettes de biscuit dans la soucoupe, du bout de l'index.

« Tu aimes bien ce boulot ? »

Elle regarde de nouveau les voitures.

« C'est un travail. »

Je pousse mon biscuit vers elle sur la table.

« Merci. C'est agréable d'être ici. »

Quand elle parle, c'est comme si elle avait appris les mots par cœur en phonétique, et ne comprenait pas très bien ce qu'ils signifient.

Nous passons le pont entre le centre-ville et Christianshavn, nous longeons le canal. Elle sort ses clés.

« J'aime bien mon appartement », déclare-t-elle en ouvrant.

Le sol de la cuisine est couvert de lino à carreaux noirs et blancs. Un chat est

assis sur l'un des blancs. Il nous suit des yeux, tout le reste de son corps est parfaitement immobile.

« Il s'appelle Kot, m'informe-t-elle. Ça veut dire chat en polonais. »

Le chat est mince, sa fourrure est grise, avec une pelade dans la nuque.

« Ça l'ennuie beaucoup, je ne sais pas pourquoi. »

Elle ouvre une boîte de pâtée pour chat, la vide dans un bol. Le chat renifle la nourriture, en mange quelques grammes et s'en désintéresse.

« Je lui donne la pâtée pour chat la plus chère qui soit. Mais sa fourrure ne veut pas briller. Et il ne veut pas sourire.

— Les chats sourient ?

— On le voit quand ils ne sourient pas. »

Nous fumons une cigarette dans la cuisine, sous le regard du félin. Nous écrasons nos cigarettes dans l'évier, et je l'accompagne dans la chambre.

Elle se déshabille comme si elle était chez le médecin, en gestes rigides et efficaces. Elle pose ses vêtements sur une chaise.

Son corps est presque aussi blanc que ses mains, les vaisseaux sont bien visibles en bleu sous la peau.

Je sens ses talons dans mon dos. Sa peau s'embrase, et des taches rouges apparaissent sur sa poitrine et à l'intérieur de ses cuisses, comme une réaction allergique.

Son chat nous observe depuis la porte. Elle a raison, il ne sourit pas.

« Podobasz mi się », lâche Petra alors que nous sommes allongés sur le dos dans le lit. Les mots, la prononciation font slave.

« Mon père est polonais », répond-elle à la question que je n'ai pas posée. Elle allume deux cigarettes, m'en tend une.

« Enfant, je ne parlais que polonais. » Elle essaie de faire un rond de fumée, raté.

« Ces dernières années, j'ai rencontré quelques étudiants polonais. Ils m'ont demandé si je pouvais leur faire visiter la ville. Chaque fois que j'ouvrais la bouche, ils riaient et disaient que je parlais comme dans les vieux films. »

Elle se gratte un sein, le mamelon est petit et rose.

« Ça me manque, quelqu'un avec qui discuter en polonais.

— Je peux apprendre, proposé-je, mais ça ne suscite qu'un sourire.

— Podobasz mi się, répète-t-elle. Je t'aime bien. »

J'attache mes chaussures, elle demande si j'ai un numéro de téléphone où elle puisse me joindre.

Je lui réponds que je loge chez une vieille dame, ça ressemble à un mensonge.

« Je ne te reverrai pas, hein ? me lance-t-elle quand j'arrive à la porte.

— Il me faudra toujours des cigarettes. » Elle sourit, comme si sa question n'était qu'une plaisanterie.

Le chat occupe la même case sur l'échiquier de la cuisine, ses yeux me suivent au moment où je sors.

Quand je fais les courses pour Elsebeth, il faut maintenant que je marche dix minutes de plus, je passe devant le supermarché où travaille Petra et je continue

sur le trottoir opposé jusqu'au supermarché suivant, où le choix est plus réduit et les prix plus élevés. Une fois les courses faites, j'ajoute dix couronnes dans la poche destinée à la monnaie d'Elsebeth.

Kasper attend dans la rue, je le suis au sous-sol. Il y a une nouvelle toile blanche sur le chevalet. Quand je suis venu voilà quelques jours, il n'y avait presque plus de peinture noire, le tube faisait la même taille que l'ongle de mon pouce. Aujourd'hui, un nouveau tube m'attend. Kasper ne lève pas les yeux de son hasch quand je lui pose la question. Il se contente de secouer la tête. C'est une chose dont on ne doit pas parler, une chose sans importance.

Kasper roule des cônes, je peins.

Quand je lève les yeux de la toile, il dort dans le fauteuil, la bouche très légèrement entrouverte. Je sors la peinture blanche et je dessine sa silhouette.

Il se réveille à moitié, me regarde d'un œil.

« Ce n'est pas moi que tu peins, hein ? »

Je secoue la tête.

« J'ai un copain qu'il faut que tu rencontres », grommelle-t-il avant de se rendormir.

Nous sommes quelque part à Vesterbro, Frederiksberg, peut-être. Kasper me montre le chemin.

« Il ne s'appelle évidemment pas Karlsson, mais je ne crois pas qu'il verra un inconvénient à ce que tu l'appelles comme ça. »

Nous entrons dans une épicerie, il vaut mieux que j'apporte quelque chose. J'achète du vin de cerise et du tabac à rouler, ce qu'il apprécie, à en croire Kasper.

Nous entrons dans un immeuble sans code ni interphone, et nous montons jusqu'au dernier étage. Nous passons des chambres de bonne des deux côtés, jusqu'à une courte échelle métallique sous une trappe dans le plafond.

Kasper suspend l'échelle, ouvre la trappe, de la lumière filtre par l'interstice.

« Ça, putain, ce n'est jamais facile », gronde-t-il du coin de la bouche ; il tient une petite clé entre ses lèvres.

« Je peux faire quelque chose ? »

Il secoue la tête, glisse la main par l'ouverture et attrape une solide chaîne fermée par un cadenas.

Nous débouchons sur un toit d'où on voit tout Copenhague. À trente mètres de nous, il y a un petit abri et une chaise longue.

Je m'apprête à aller par là quand Kasper m'attrape par le bras.

« Si nous allons cogner à la porte, je ne sais pas très bien comment il réagira. »

Karsten ramasse une poignée de petits gravillons blancs, et les lance en une jolie courbe sur le toit de l'abri.

« Il ne sait pas que nous venons ? »

— Si, bien sûr... Mais il n'est pas très au taquet avec les dates et les horaires. »

Encore quelques cailloux, et la porte s'ouvre. L'homme qui sort porte un coupe-vent par-dessus deux sweat-shirts. Il a une barbe fleurie, et son bonnet lui descend bien sur les oreilles. Il doit avoir environ vingt-cinq ans, mais sa peau est marquée et rouge. Il prend rapidement Kasper dans ses bras et me serre la main.

« Nous avons des cadeaux », annonce Kasper. Je tends le sac. Le type regarde dedans et hoche la tête d'un air satisfait. Il nous fait alors faire le tour du toit, en montrant la tour chinoise du Jardin zoologique, la tour ronde. Quand le temps

est clair, on voit jusqu'à Barsebäck.

Il nous montre la gouttière qu'il a lui-même réparée. Nous explique qu'il l'a fait en pleine nuit, à la lumière d'une lampe de poche. Il a manqué de passer par-dessus bord, mais si la conduite continuait à fuir, quelqu'un monterait pour s'en occuper.

Il a aussi réparé sa chaise longue avec du fil et une aiguille, sans quoi elle n'avait aucun défaut. Il dit que l'été, il s'allonge dedans, avec des rondelles de concombre sur les yeux. L'hiver, il s'habille bien chaudement et s'assoit dehors, pour lire et boire du café qu'il tient au chaud dans un thermos.

Nous entrons dans l'abri. « Mon foyer », déclare-t-il en me montrant son sac de couchage et le tapis dans le coin, le réchaud à gaz et les ustensiles de cuisine, suspendus à un crochet au mur. Nous nous asseyons à une petite table pliante. Kasper et moi pouvons utiliser les deux chaises. Karlsson utilise une caisse de bière. Il ouvre le vin de cerise, nous sert dans des tasses à thé ébréchées.

« Je faisais des études pour être agent d'assurances, explique-t-il. J'avais une copine. En fait, je croyais que la vie était belle. Quand j'ai eu terminé mes études, je ne voyais aucune raison de ne pas avoir d'enfant. »

Kasper a commencé à rouler le premier joint, il a l'air d'avoir entendu cette histoire un certain nombre de fois.

« Un jour, je suis rentré à la maison, et elle m'avait emballé toutes mes affaires. Elle a dit que je la rendais triste. Que c'était son appartement. Ça, j'avais oublié.

Il essuie le vin de cerise sur ses lèvres.

« Je me suis mis à errer dans les rues, c'était l'hiver. J'avais oublié mon porte-monnaie à l'appartement, et je ne me voyais pas y retourner. Alors je me suis rappelé les après-midi que je passais sur le toit quand j'étais enfant. Mon oncle était chauffagiste, et il me faisait monter ici. On buvait du chocolat et on jouait au mistigri. J'ai trouvé un tournevis dans un abri à vélos. Le cadenas n'a pas eu besoin de grand-chose. »

La nuit tombe, Karlsson allume ses deux lampes à pétrole. Il nous fait cuire des saucisses et des pommes de terre sur le réchaud à gaz.

« Les premières semaines, je ne me suis nourri que de vieux pain que me donnait le boulanger. Et puis j'ai commencé à avoir des vertiges. Il fallait que je mange de la viande. »

Karlsson répartit la nourriture entre nous.

« J'ai utilisé les dernières miettes pour attraper un pigeon. Comme dans le dessin animé, l'animal suit la piste de miettes jusque sous la caisse, et on tire sur le cordon. »

Kasper mange quelques bouchées de saucisse, déplace les morceaux de pommes de terre avec sa fourchette. Quand nous avons terminé, Karlsson rassemble les restes, les entasse sur le toit, où ils resteront au frais. Il vient se rasseoir sur la caisse de bière, ressert en vin de cerise et roule une cigarette avec le paquet de tabac que je lui ai donné.

« J'ai mangé une mouette, poursuit Karlsson à mi-voix. J'avais très faim. J'avais

d'abord essayé de la chasser. Mais elle s'en fichait, elle a fini sous la caisse, à bâfrer. Crois-moi, tu n'as pas envie de manger de la mouette. »

Je hoche la tête, je le crois.

« Pendant que je rongerais les os sur ce toit, j'ai envisagé de sauter. Mais je ne voulais pas le faire le ventre vide. D'abord, je voulais manger un hot-dog complet, et ne pas payer. C'est à la baraque à hot-dogs que j'ai rencontré Kasper.

— On était à l'école ensemble, précise Kasper en allumant encore un joint.

— Il m'a prêté un peu d'argent. Je n'ai pas besoin de beaucoup, à partir du moment où je ne suis pas obligé de bouffer les mouettes.

— C'était avant que j'aie l'idée de l'acide.

— J'en vends, embraie Karlsson. Les vieux hippies se foutent de l'allure que j'ai. Et ils ont assez d'argent pour payer la qualité.

— Les pilules importées d'Allemagne, c'est très souvent de la camelote. Essentiellement de la chaux et de la codéine. De la mort-aux-rats, quelquefois, détaille Kasper.

— Ce que nous vendons, c'est du bon acide. Du vrai, comme ce que trimballaient Mamas and Papas dans un pot à confiture. »

Nous avons vidé la troisième bouteille de vin de cerise et il faut que je pisse. Ça fait un moment que je me retiens, parce que Karlsson n'arrêtait pas de parler.

« Il y a un seau là-bas. Évite de pisser au bord du toit. C'est tentant, mais évite.

»

Nous sommes au travail depuis une heure et demie quand notre supérieur vient me voir.

Je répartis les lettres que j'ai dans les mains et j'ôte mes écouteurs.

« Le chef veut te parler.

— Maintenant ?

— Il est en haut. Ça avait l'air important. »

Kasper rit.

« Alors, qu'est-ce qu'il a fait, le Turc ? »

Notre supérieur fait un sourire crispé, il ne sait pas si c'est une bonne idée de rire aussi.

« C'est toujours des Turcs que viennent les problèmes... » Kasper secoue la tête.

Je passe devant des rayonnages, où le même mouvement est répété, encore et encore. Je marche le plus lentement que je peux. Le chef n'est de nuit que deux ou trois fois dans le mois. Ou s'il se passe quelque chose d'important. Il veut peut-être discuter avec moi de l'importation d'acide de Kasper, mais je ne crois pas. On ne serait pas venu me chercher, moi, alors que l'intéressé était juste à côté.

Je sais très bien ce que le chef veut me dire. La seule question que je me pose, c'est : comment l'a-t-il su ?

J'ai d'abord essayé de travailler sans papiers. Mais mon père ne m'avait pas préparé à une nouvelle ère de codes-barres et d'ordinateurs. Un monde tout à fait nouveau, où le travail au noir, c'est pour les Noirs, m'a dit un jour un maçon. À moins d'avoir fini son apprentissage, a-t-il ri.

Je commençais à fréquenter les petits commerces de Nørrebro. Ma chambre se remplissait de stylos-billes, de sacs de noisettes et de grenades qui pourrissaient. J'avais des piles de vidéos que je ne pouvais pas passer, une pyramide de paquets de cigarettes. Je voulais être un client fidèle, je ne voulais pas qu'ils aient des raisons de se méfier de moi, avant que je ne demande des papiers. La plupart pensaient qu'ils pouvaient en trouver, mais à chaque fois, je me voyais proposer des grille-pain et des magnétoscopes volés.

Une nuit, je suis allé dans une pizzeria. Je n'y étais jamais venu, et je n'y étais que parce que j'avais faim. J'avais presque renoncé, et j'ai demandé ouvertement des papiers. Au début, j'ai cru que le type derrière le comptoir n'avait pas compris. Il fumait une cigarette pendant que la pizza cuisait. Je lisais un journal vieux de trois jours, et je sentais son regard sur moi.

Au moment où je passais la porte avec la boîte de la pizza, il m'a rappelé pour me dire de ne pas oublier la note.

Il avait noté une adresse sur le petit morceau de papier, un primeurs des faubourgs d'Østerbro. Je devais y aller de la part d'Öztürk.

Les papiers étaient chers, mais authentiques. J'avais à présent vingt et un ans, et je m'appelais Mehmet Faruk. On m'a donné un certificat de naissance et une attestation de sécurité sociale, en me promettant que Mehmet Faruk n'était plus Mehmet Faruk. Il avait mis la mauvaise fille enceinte, et avait quitté le pays, à

moins qu'il ne se trouve dans quelque marécage.

Je me suis fait faire un nouveau passeport. Ouvrir un compte en banque. J'ai passé des entretiens d'embauche et j'ai commencé comme facteur. Puis je suis arrivé au centre de tri.

Après la première nuit, je suis allé boire une bière avec les autres employés à L'Ours. Ils m'ont dit que je n'avais pas l'air particulièrement turc. J'ai répondu que je ne l'étais qu'à moitié, ma mère était danoise. Le gène roux ne voulait pas s'éteindre. Après quelques bières, ils ont dit oui, peut-être, si on regarde bien.

J'ai la main sur la poignée de la porte du chef, j'inspire à fond avant d'ouvrir.

Il est seul. Ça sent la fumée de tabac. Au mur, il y a un calendrier orné de grues.

« Mon fils travaille pour l'un des plus grands », explique-t-il en me faisant comprendre d'un mouvement de la main que je dois m'asseoir.

Le chef était maçon. Il dirigeait sa propre entreprise avant que son dos le trahisse. Il a été réorienté.

« Je me trompe peut-être, commence le chef en posant la main sur la pile de papiers devant lui. Mais j'ai feuilleté ça. Plusieurs fois, et... » Il me regarde, il espère peut-être que je parle. Que je craque et que j'avoue tout. Je contrains les explications et les excuses à rester dans ma bouche.

« Est-il possible que vous n'ayez pas pris du tout de vacances depuis que vous avez été embauché ? Jamais ? »

Je déglutis, et je hoche la tête.

« Moi, ça m'est égal, mais nous avons le syndicat sur le dos. Ils pensent qu'on essaie de vous tuer à la tâche. » Il rit, puis hausse les sourcils, de gros sourcils broussailleux.

« Vous allez être obligé de prendre des congés. »

Il pousse un bon de vacances sur la table, les premières lignes sont déjà remplies, au nom de Mehmet Faruk.

Je m'apprête à me lever.

« Autre chose, puisque vous êtes là. Vous travaillez avec Kasper Rasmussen, c'est bien ça ?

— Oui.

— Le représentant syndical ferait sans doute des bonds s'il savait que je vous pose la question, mais peu importe... il est soigneux ?

— Oui.

— Ce que je veux dire, c'est... »

Il cherche ses mots, il doit être plus prudent que sur un chantier.

« Vous n'avez pas remarqué s'il se livre à des choses qu'on peut considérer comme... un peu différentes ? Étranges, peut-être ?

— Non... ou alors...

— Oui... ?

— Non, ce n'est sans doute rien.

— Ça restera entre nous, bien entendu.

— Quand nous sommes en pause...

— Oui ? »

Le chef me regarde. Ses sourcils flottent en l'air, aussi gros que des ailes de mouette.

« S'il prend la dernière tasse de café, il n'en remet pas systématiquement à passer.

— Euh... oui ?

— Et il y a un panneau...

— Oui... C'est bon à savoir... »

Je reviens à ma place entre les rayonnages.

Kasper rit en me voyant.

« Ils ne vont quand même pas te renvoyer en Turquie, hein ? »

À la pause, je complète le bon de congés et je le donne à notre supérieur.

Je mets mon manteau. Je vide ma tasse de café en poudre. Il est près de onze heures, je viens de passer la gare centrale et j'aperçois le centre de tri, quand je me rends compte que mes vacances commencent aujourd'hui.

La première heure, je bois seul, puis un homme vient s'asseoir sur le tabouret voisin du mien.

Sa peau est soignée, ses vêtements propres et bien repassés, même ici, après minuit.

Nous buvons d'abord chacun de son côté. Puis nous trinquons. Il me raconte alors qu'il est photographe.

Il a passé toute la soirée à trouver le bon sujet. Il nous paie une tournée, se regarde.

« Je ne suis pas pédé, se défend-il, comme s'il comprenait pourquoi j'avais pu penser ça. Je prends des photos de filles endormies. »

Je vais lui poser la question, mais il hoche la tête.

« Quand elles dorment, je les prends en photo. Le plus dur, bien sûr, c'est de les convaincre de m'accompagner à la maison. Il faut avoir l'air présentable. »

Le barman éteint et rallume la lumière plusieurs fois, dernière tournée.

« Je fais du jogging, explique le type en rajustant le col de sa chemise. Je suis membre de deux clubs du livre. Les filles aiment bien les livres. »

Nous vidons nos verres et nous nous levons.

« J'ai quelque chose à vous montrer », déclare-t-il au moment où nous ressortons. Je le suis.

« Une seule fois, j'ai utilisé du Rohypnol, avoue-t-il. Quelques comprimés broyés dans le verre de la fille, et plus de son, plus d'image. J'ai pu placer les lampes, l'appareil sur un pied. L'arranger. Elle dormait comme elles ne le font qu'au cinéma. »

Nous traversons.

« Quand j'ai développé les photos, j'ai tout de suite vu que j'avais grugé. Alors ça n'avait pas d'importance. J'ai déchiré les photos et les négatifs en tout petits morceaux. »

Le type montre un ensemble d'immeubles un peu plus bas dans la rue.

« C'est juste là.

— Désolé. »

Je fais demi-tour et je repars. Il me dit quelque chose, je n'entends pas quoi.

Je traverse la ville. Les rues sont trempées de pluie. Je contourne des mares de vomis et des bouteilles brisées. Je ne suis pas loin de ma chambre chez Elsebeth, mais je continue à marcher. Je traverse le pont, je longe le canal.

Je sonne à l'interphone, longtemps. Je finis par entendre un raclement, puis la serrure grésille. Petra m'attend à la porte. Elle porte un grand t-shirt orné de Winnie l'Ourson, et une culotte en coton blanc. Elle a de petits yeux, elle cille plusieurs fois et retourne se coucher.

Je me déshabille et je m'allonge contre son dos. Elle se serre contre moi.

Le soleil se lève quand elle se retourne vers moi. Je sens sa main entre mes jambes. Je trouve sa bouche. Elle retire sa culotte et m'aide à la pénétrer.

Nous passons ensuite un moment allongés. Nous transpirons, et nous avons encore du sommeil plein les yeux. Alors seulement je remarque les traits rouges sur son bras.

« C'est Kot, m'explique-t-elle. Il ne veut plus faire sa toilette. Alors je l'emmène dans la salle de bains et je le mets sous la douche. Il hurle et il griffe. »

Je porte le chat de Petra dans l'escalier. Sa peau est distendue, comme un manteau beaucoup trop grand. À mi-parcours, il ouvre tout grand les yeux et me plante ses griffes dans le bras. Je tiens bon, Petra ouvre la porte.

Quand nous sommes dans la cour, je le pose.

Le chat tremble, de froid ou d'indignation. Il reste un instant immobile avant de faire quelques pas hésitants. Puis il se met à courir, disparaît dans le local à poubelles le plus proche.

Petra a peur qu'il se sauve, qu'il se fasse renverser par une voiture. À dessein, peut-être.

« Il ne peut pas sortir, la cour est fermée.

— Les chats peuvent toujours sortir. »

Nous nous asseyons sur un banc, nous buvons du café que nous avons apporté dans un thermos. Nous entendons Kot farfouiller. De brefs instants, nous le voyons quand il passe d'un local poubelle à l'autre, vers l'abri à vélos, et retour au premier local à poubelles. Puis il disparaît complètement.

Petra se lève à moitié, je passe un bras autour de ses épaules et je la fais se rasseoir. Elle boit une gorgée de café, mais ne quitte pas des yeux l'endroit où elle a vu Kot pour la dernière fois.

Un quart d'heure plus tard, le chat revient. Il saigne d'une coupure sous un œil, sa queue est tordue et un peu pelée. Entre les crocs, il tient un rat mort. Le chat s'arrête devant nous et laisse tomber sa prise par terre. Je ne doute pas une seule seconde : il sourit.

Nous sommes dans le lit de Petra, elle me fait remarquer que je n'ai pas l'air très turc.

« Je ne suis qu'à moitié turc. »

Elle se soulève sur un coude, m'observe de ses yeux très clairs ; aujourd'hui, ils sont bleus, pas verts. Elle secoue la tête. Elle n'arrive toujours pas à le voir.

« Parle-moi de ta famille.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire... » Je tâtonne pour trouver mon paquet de cigarettes sur la table de nuit.

« Pas grand-chose que tu *veuilles* en dire. »

Je sens toujours son regard sur moi, j'allume la cigarette.

« J'ai grandi avec mon père.

— Qui est turc. »

Je ne réponds pas.

« Parle-moi de ton père.

— Plus tard, peut-être.

— Alors je ne dis plus rien sur ma famille. Plus rien du tout.

— Je sais que ton père est polonais.

— C'est tout ce que tu sauras. » Elle se tourne, et tire l'édredon à elle.

J'entends un petit bruit, un sanglot étouffé, peut-être un ricanement. J'éteins ma cigarette et je la prends dans mes bras, et nous nous endormons.

Petra me réveille. Elle pleure, elle a peur que son chat meure. Je le trouve sans vie dans la cuisine, le regard vitreux.

Nous l'enveloppons dans une couverture et le descendons dans la rue. Le vétérinaire n'est pas loin. Nous attendons à la réception, Petra berce l'animal. Je vois une patte pointer de la couverture, toutes griffes dehors.

Le vétérinaire pose le chat sur une paillasse en acier de la clinique. Le déballe, serre ses pattes, inspecte les blessures et regarde dans ses yeux.

Il peut lui faire une piqûre, abréger ses souffrances, il ne peut rien faire d'autre. Petra pleure trop pour pouvoir parler, elle se contente de secouer la tête.

La secrétaire nous appelle un taxi.

On nous conduit dans une grosse clinique vétérinaire. Petra entre en courant pendant que je paie le chauffeur.

Ils font des piqûres au chat, ouvrent les plaies et les nettoient. Petra serre ma main jusqu'à ce que je ne la sente plus. Cinq heures plus tard, nous pouvons repartir avec le chat.

Je passe le restant de mes vacances à m'occuper du chat pendant que Petra est au boulot. Je badigeonne ses plaies avec une pommade, je le force à avaler ses antibiotiques à la seringue. Mes mains sont rapidement aussi lacérées que celles de Petra.

« C'est facile et pas dangereux. Presque légal. »

Kasper pose les articles dans le chariot.

« Il faut que ça se fasse en fin de journée ou en début de mois, pour que le supermarché soit plein. »

Il parle plus fort que d'habitude.

« L'évidence, ça fait partie du truc. »

Il prend un paquet de corn-flakes sur une étagère. Le lance en l'air, il tourne sous le plafond avant de retomber dans le chariot.

« Personne ne s'attend à ce qu'on parle de voler dans un supermarché. Et personne ne s'attend à ce qu'on essaie de voler quelque chose d'aussi gros. »

Quand nous arrivons à la caisse, Kasper sort une seule canette et la pose sur le tapis roulant. La fille a le regard lourd après une longue journée de travail, elle enregistre la bière. Kasper ne parle pas de la caisse posée sous le chariot. Nous la sortons du magasin.

« Si on se fait prendre, on peut toujours jouer les nigauds », poursuit Kasper sans baisser le ton. « Je n'ai pas vérifié le ticket de caisse, tu vois ? Ou on peut prétendre qu'on l'a dit à la caissière. À cette heure, elles ont autant de mémoire qu'un poisson rouge. Combien est-ce, trois, quatre secondes ? »

Nous n'avons parcouru que quelques mètres quand Kasper pose calmement la caisse et allume une cigarette.

« Ce qui est chouette avec le coup de la caisse de bière, c'est qu'on touche aussi de l'argent quand on rend la caisse vide. On est rémunéré pour boire de la bière. »

Nous traînons la caisse dans l'escalier, passons les bières par la trappe, une par une.

Quand nous sommes sur le toit de Karlsson, c'est le plus souvent lui qui parle. Kasper dit qu'il met des mots de côté.

Aujourd'hui, il parle de leur école. Des chants, le matin. La banlieue d'où ils venaient n'était pas pauvre. Il leur a fallu de la volonté pour tomber aussi bas qu'ils l'ont fait.

« Ou haut, tomber aussi haut », rectifie Karlsson avec un large geste des bras pour montrer les toits de bâtiments autour de nous. Le soleil couchant éclaire les fenêtres en jaune et en orange.

Quand la ville est plongée dans l'obscurité, quand la rosée arrive, nous entrons dans l'abri.

Karlsson baisse le ton, même ici, au-dessus de la ville, seuls sur un toit, il a peur que des gens nous écoutent. Il ne parle plus de lui ou de l'art d'attraper un pigeon, il parle de bombes. À quel point c'est facile d'en fabriquer une à partir de ce qu'on trouve sous n'importe quel évier. Il dit qu'une bombe ne vaut que ce qu'elle atteint. Une bombe est une phrase qui n'obtient son point final que dans les journaux le lendemain.

Je regarde Kasper. Il se contente de sourire et de rouler des joints, j'ai l'impression que ce n'est de loin pas la première fois qu'il entend ça.

Karlsson a tout plein de choses qu'il voudrait faire sauter. La banque nationale, la bourse, le Parlement, Legoland.

Tout particulièrement Legoland.

Tard cette nuit-là, nous faisons flotter un cerf-volant au-dessus du toit.

Je tiens la corde, Kasper se tient à quelques mètres du bord du toit, le cerf-volant à bout de bras. Il ne lâche pas le cordon avant que le cerf-volant s'arrache à sa prise et décolle au-dessus des maisons.

Petra me frotte les ongles avec une grosse éponge, les taches de couleur disparaissent par la bonde.

« Il faut que tu me peignes, déclare-t-elle. Nue, aussi, je promets de ne pas bouger du tout. »

J'ai essayé de lui expliquer que je ne peins rien de précis, des gens, des animaux ou la théière. J'aime bien avoir un pinceau dans la main, c'est tout.

Elle continue à me frotter les ongles, un peu plus fort, à présent.

Elle a peut-être vu mes esquisses, celles que j'ai faites de Kot quand il était malade.

Nous marchons le long du canal.

« Où allons-nous ? »

— C'est une surprise », répond Petra. Elle m'a promis une surprise, tard dans la nuit, et n'a rien voulu trahir.

Nous continuons cinquante mètres dans la rue, et elle pousse la porte d'une galerie. Le local est petit, ses murs peints en blancs, c'est un magasin de cycles reconverti. Une sexagénaire circule en prenant des notes sur un bloc. Un jeune homme est assis devant un ordinateur portable. Ses cheveux sont en désordre soigné, il a un petit lien en cuir autour du cou, les manches de son t-shirt ont été coupées, de sorte qu'on puisse voir ses tatouages. Si nous avons des questions, nous ne devons pas hésiter, après quoi son regard se reporte sur l'écran de son ordinateur.

Petra prend un catalogue pour chacun.

Il y a trois pièces dans la galerie, toutes équipées de haut-parleurs qui diffusent une musique électronique feutrée.

Nous allons de tableau en tableau. C'est Petra qui décide quand nous pouvons continuer. Elle penche la tête sur le côté, me demande si je ne trouve pas ça bon, elle aime bien les couleurs.

Le catalogue fait quelques pages, le texte figure en danois et en anglais. L'artiste n'a que deux ou trois ans de plus que l'âge que je prétends avoir. Pourtant, il a déjà exposé à Londres, Vienne et Tokyo. Bien qu'il soit passé par l'une des meilleures écoles, son style est décrit comme sauvage, libre et non formé.

Il est courageux, lit-on. De grands coups de pinceau, sans crainte des conséquences.

L'artiste explique qu'il est heureux d'exposer dans une petite galerie, où on peut approcher les tableaux d'assez près pour sentir l'odeur de la peinture. Il ajoute que c'est pareil que de jouer dans des petites salles. Le peintre est aussi guitariste dans un groupe de rock, est-il précisé entre parenthèses.

« Il y a un problème ? » demande Petra lorsque nous ressortons. Je secoue la tête.

« Sûr ? »

— Oui. »

Elle prend ma main.

« C'était une mauvaise idée d'aller voir cette exposition ? »

Nous prenons un café dans l'un des débits de boissons qui donnent sur le

canal. Il fait toujours froid, mais le soleil brille. Nous nous installons en terrasse, nos blousons fermés jusqu'au col, les mains plaquées aux tasses pour les réchauffer.

« J'ai une autre surprise pour toi, reprend Petra. Un petit cadeau, ou appelle ça comme tu veux. »

Elle pousse une clé sur la table. Elle est argentée, et elle a l'air toute neuve.

« C'est juste une clé, s'écrie-t-elle très vite. Comme ça, tu n'as pas besoin de me réveiller quand tu passes tard dans la nuit. »

Après le travail, je passe le pont et je me couche dans le lit encore chaud de Petra. Je dors jusqu'à ce qu'elle quitte le travail. Elle rapporte du pain de la boulangerie du supermarché. Il est sec, mais elle ne le paie pas. Elle figure deux cornes sur son front, déclare qu'à présent, elle est un taureau. Taureau se dit *byk* en polonais.

Nous allons dans des bars, mais la fumée fait pleurer ses yeux.

Nous repassons le pont, elle me surprend à l'observer. La blancheur de ses mains et de son corps, elle éclaire presque dans le noir.

« Je ne suis pas albinos, se défend-elle.

— Non.

— Les albinos ont les yeux rouges.

— Comme les vampires.

— Non. Pas comme les vampires. Mais les loups-garous, peut-être. »

Je suis sur le point de m'endormir quand j'entends le même bruit, un son étranger dans la pièce. Je trouve le fil à tâtons, je le remonte jusqu'à l'interrupteur et j'allume la lampe. Petra est assise au bord du lit, les mains sur le visage. De petits couinements, les larmes coulent le long des bras et se rassemblent à la pointe du coude.

Elle me regarde, puis se cache de nouveau le visage.

« Tu vas me quitter », gémit-elle. Je passe un bras autour de ses épaules. Elle est repliée sur elle-même.

« Non, réponds-je.

— Peut-être pas maintenant, mais bientôt. »

Je retombe dans le sommeil.

Kasper m'accueille dans la rue, il a un vieux poste de radio sous le bras.

« On continue, on a quelque chose à fêter », déclare-t-il.

Il ouvre la porte de l'immeuble, je le suis sans l'escalier.

« Qu'est-ce qu'on fête ? »

— Moi, putain ! C'est mon anniversaire, aujourd'hui. »

C'est la première fois que je vois son appartement.

« Je ne viens pas souvent, je ne dors ici que... de temps en temps. »

Depuis l'entrée jusqu'au salon, du salon à la chambre, le parcours est jalonné de cartons ouverts, des vêtements sont négligemment posés dessus.

Le lit de Kasper se compose d'un matelas à même le sol et d'un sac de couchage. Il y a des piles de livres le long des murs. Il se met à fouiller dans un carton, jette les vêtements par terre.

« Tu ne veux pas boire un coup dans la cuisine ? »

Je regarde les étagères, puis le réfrigérateur. Il est presque vide, à l'exception d'une boîte de pâté de foie et d'une moitié de concombre.

J'ouvre le freezer, quatre petits pois s'en échappent et atterrissent sur le sol. À côté du sac ouvert, il y a le tord-boyaux.

« Prends aussi des verres, me crie Kasper depuis la chambre. Karlsson est crade, je suis sûr qu'il les lave en les léchant, comme un chat. »

Je regarde dans les tiroirs, je sors des assiettes en carton et des couverts en plastique achetés en gros. Dans le dernier placard, je trouve six petits verres à liqueur, encore emballés dans du plastique transparent.

J'attends Kasper dans l'entrée, d'autres vêtements et d'autres livres finissent par terre tandis qu'il fouille dans le carton suivant. Il en ressort avec une bouteille dans la main.

« Je l'ai fauchée à mon père la dernière fois que je suis allé le voir. Ça fait plusieurs années, maintenant, j'attendais le bon moment. Ce sera aujourd'hui.

Le liquide dans la bouteille est brun.

« Du whisky ? »

— Pas que du whisky. »

Il montre l'étiquette, je vois la date 1976.

« Single malt, mais vous, les Turcs, ça ne vous parle pas. »

Nous passons devant chez un pâtissier, et nous achetons un gâteau avec de la crème et des fraises. À l'épicerie à côté, nous achetons des piles pour la radio.

Karlsson nous accueille sur le toit, il porte une chemise à carreaux et une cravate large à motifs brunâtres.

« Pour le récipiendaire, explique-t-il en montrant sa cravate. Nœud Windsor. »

Karlsson a déplié la table sur le toit, découpé un sac-poubelle noir qui fait office de nappe.

Ils sortent d'abord l'alcool. Deux bouteilles de vin de cerise que Karlsson a achetées. Une demi-caisse de bière de la dernière fois où nous avons fait ce tour de passe-passe. Du whisky et de l'eau-de-vie. Le gâteau reste dans l'ombre.

« Il faut toujours commencer par le meilleur », déclare Kasper en dévissant le bouchon de la bouteille de whisky. Il sort les verres de leur emballage et les

remplit.

« À la mienne. À la nôtre. J'espère que mon père a vu que sa bouteille avait disparu. J'espère qu'il en a pleuré. Santé ! »

Le whisky a le goût d'algues et de fumée. Kasper boit le sien en deux gorgées. J'essaie de suivre, mes yeux se mouillent de larmes.

« Quel âge ça te fait ? demandé-je quand je suis de nouveau en mesure de parler.

— Ça n'a pas d'importance. » Il remplit mon verre à ras bord.

Karlsson sirote le sien, après quelques gorgées, il dit préférer le vin de cerise.

Nous mangeons le gâteau viennois dans des assiettes en carton, l'enfournons dans nos bouches et rions. Nous avons de la crème sur le nez, le menton et sur les genoux.

Le soleil se couche, et nous nous installons à l'intérieur. Karlsson allume des bougies.

« Bordel, c'est mon anniversaire, s'indigne Kasper. Allez, bois ! »

Il ouvre une bouteille d'eau-de-vie, remplit mon verre. Je bois de petites gorgées de bière pour éteindre le feu dans ma gorge.

« Musique, putain, j'ai failli oublier ! »

Kasper ouvre l'emballage des piles avec les dents et les insère dans la radio. Il tourne les boutons métalliques de l'appareil jusqu'à ce qu'il ait trouvé une fréquence qui le satisfasse. Une radio locale qui passe du vieux blues, Howlin' Wolf et Memphis Slim, sur des vinyles crachotants.

« Tu as l'air d'avoir soif », note-t-il avant de me resservir généreusement.

Le vent secoue le petit abri dans tous les sens, Kasper me sert sans relâche. Au moment où je m'endors, je sens deux mains m'empoigner par le col. Kasper me fait lever de force. Nous marchons sur le toit. Karlsson nous fait signe. J'essaie de marcher droit, je suis toujours à un mètre seulement du bord. Nous descendons, je manque plusieurs fois de tomber dans l'escalier.

Kasper hèle un taxi.

« Je suis complètement bourré », constaté-je. Nous sommes assis dans le véhicule, je m'appuie à la porte.

« Bien sûr que tu l'es.

— Je rentre à la maison ?

— Non.

— Où allons-nous ?

— Ça, c'est le récipiendaire qui décide. »

Un coup de klaxon me réveille, je ne sais pas combien de temps je suis resté dans les vapes. Nous traversons Rådhuspladsen, nous passons l'un des ponts. Le taxi se range, et je vois un bar par la fenêtre. Kasper m'aide à marcher quand nous entrons. Il me fait asseoir sur un tabouret, commande pour nous. Au mur derrière le comptoir, il y a un miroir orné de photos de la tour Eiffel. Kasper me parle, je ne saisis qu'un mot ça et là.

Le barman pose une bière et un amer devant chacun de nous.

Je ne pensais pas pouvoir continuer à boire, mais l'alcool me fait un peu sortir

de mon potage.

Un homme se dirige alors vers nous. Il me semble l'avoir déjà vu.

« Tiens, tu es là », lance-t-il à Kasper.

Ils s'embrassent.

« Putain, ça fait un bail... Tu es toujours à la Poste ? »

Kasper hoche la tête, ils trinquent. J'essaie de trinquer avec eux, mais leurs verres sont trop loin. Je reconnais alors le type devant nous. Ses cheveux en désordre, le petit lien en cuir autour de son cou. Je sais que je suis rond comme une queue de pelle, mais je ne doute pas une seule seconde qu'il s'agit du type de la galerie.

La lumière entre par la fenêtre. J'ai dormi dans mes vêtements de la veille. J'ai un goût de vomi dans la bouche, et de petites taches sur mes chaussures.

La douleur se poursuit au-delà de la racine des cheveux et colore la pièce en orange. Il me faut plusieurs tentatives pour réussir à me lever. Sur la petite table sous la fenêtre, il y a une boîte de comprimés et un petit mot.

Prends-en deux, lit-on. Pas plus de deux, tu pourrais mourir. Les comprimés viennent des Pays-Bas, prescrits sur ordonnance rédigée à un nom que je ne connais pas.

Je vais aux toilettes et j'avale trois comprimés avec un peu d'eau du robinet. Je me rallonge sur le lit et je ferme les yeux, j'aimerais dormir, mais je ne peux pas. Les comprimés commencent lentement à faire effet, ils font disparaître la douleur, mais aussi toute sensation dans mes jambes.

La nuit tombe pendant que je suis toujours sur le lit et que je me force à ne pas oublier de respirer.

Je m'habille, je pose chaque pied avec précaution sur le trottoir sous moi, ma tête est à une distance incroyable de mes pieds.

J'arrive à ma place entre les rayonnages sans avoir adressé la parole à personne. Kasper est derrière moi, il chantonne sur la musique dans son casque. Je m'appuie au métal froid des étagères, j'ai peur de m'effondrer sur le sol en béton.

La première caisse arrive sur le tapis roulant, je la soulève et je retourne à ma place d'un pas mal assuré.

« Tu m'as fait prendre une jolie mine, hier. »

J'ai l'impression que Kasper ne m'a pas entendu, mais il ôte ses écouteurs.

« Bien sûr.

— Mais merci pour les comprimés.

— Ce n'était rien.

— Les Ramones ? »

Il me tend les écouteurs, prêt à me les coller sur les oreilles. Je gémis et je me retourne vers mon étagère, j'espère que mes mains et mes yeux prendront bientôt le relais, qu'ils feront le boulot pour moi et me débarrasseront de ce martèlement dans mon crâne.

Je manque de m'étaler dans l'escalier métallique, je sens la main de Kasper dans mon dos.

« Je ne savais pas que tu étais aussi méchant quand tu en tenais une, avoue-t-il en me servant en café. Tout le monde l'a fermée dans le bar quand tu t'es mis à brailler. Des choses sur un petit garçon terrorisé qui a peur du milieu de la toile. »

Des bribes de souvenirs de la veille me reviennent, je me rappelle avoir renversé un demi pression sur moi, je me rappelle avoir crié *Courageux ? Mon cul, il n'est pas courageux !* Je crois qu'il était question du peintre qui expose à la galerie.

« Et tu montrais du doigt. Tu as montré tout un tas de choses du doigt. »

Je bois une gorgée, je souffle sur le café et j'en bois encore un peu. Ma tasse est vide avant la fin de la pause.

Nous sommes devant les étagères, les lettres continuent à arriver.

« Pourquoi on ne m'a pas foutu dehors ?

— C'est ce qui a fini par arriver. Mais je crois qu'ils t'aimaient bien.

— Ah oui ?

— Tu étais divertissant. Un artiste fou à lier qui se met à gueuler. Ça dépassait les bornes, tu t'en doutes. Mais tu as eu le temps de pas mal vider ton sac. »

Je remets mes écouteurs, je monte le son.

Après quelques centaines de lettres, je vais aux toilettes. J'essaie de vomir, sans succès. Je bois de l'eau au robinet et je retourne à ma place.

Le superviseur passe.

« Tu es malade ? »

Kasper mime le geste de boire à la bouteille, le superviseur rigole et poursuit.

« Ce n'était pas ton anniversaire, hier.

— Hier ? Non, bien sûr que non.

— Enfoiré.

— Si je t'avais dit que tu allais rencontrer un gars avec qui j'étais à l'école, un mec qui dirige une galerie, qu'est-ce que tu aurais répondu ? Tu aurais dit oui ?

— Sûrement pas.

— Tu grommelles. Ce n'était pas du turc, ça. »

Je remets mes écouteurs. Je ne veux plus discuter. Des caisses jaunes. Des lettres. Le tapis roulant bourdonne.

« Tu n'as pas oublié ce que tu lui as promis, hein ? »

Je ne réponds pas, je regarde les lettres devant moi.

« Tu lui as promis. Non, bordel, tu as *hurlé* que tu lui apporterais quelques tableaux.

— Je n'en ai aucun souvenir.

— Maintenant que tu vaux tellement mieux que tous ces cons.

— Tu m'as fait boire.

— Si tu ne le fais pas, je prendrai moi-même quelques-uns de tes tableaux à la cave. »

Je ne quitte pas les lettres des yeux, Frederiksberg 2000, Helsingør 3000, København NV 2400.

« Qu'est-ce que tu dis ? »

Brønshøj 2700, Odense 5000.

« Qu'est-ce que tu dis ? »

Même en lui tournant le dos, je vois qu'il sourit.

Les tableaux sont alignés sur des cartons au sous-sol. Il y en a beaucoup plus que je ne pensais. Kasper avait dû les cacher quelque part derrière les cartons.

« Ça, c'est super, déclare-t-il en en levant un. On devrait les sortir, pour avoir plus de lumière et les voir un peu mieux.

— Choisis-en seulement deux. »

Je ne me rappelle en avoir peint que quelques-uns, mais je vois comment ce qui avait démarré comme une main s'est transformé en dos.

« Qu'en penses-tu ? demande Kasper. J'aime bien ces deux-là, mais c'est à toi de décider, bien sûr. »

Je me contente de hocher la tête. Il enveloppe les tableaux dans du papier kraft, qu'il scotche avec soin.

« Et pas de coup fourré.

— Je les porterai à la galerie demain, réponds-je en évitant son regard.

— Je n'en crois rien. »

Kasper me raccompagne dans la rue et appelle un taxi. Il dépose prudemment le paquet de tableaux sur la banquette arrière, donne l'adresse au chauffeur et paie d'avance. Lui dit de ne pas s'arrêter, pas même aux feux rouges si c'est possible.

Le propriétaire de la galerie est assis sur une chaise pliante devant son local, ses lunettes de soleil lui couvrent presque tout le visage.

Il me tient la porte ouverte.

« C'était une super soirée. J'en ai encore des bleus sur la poitrine. »

Je ne suis pas certain de bien le suivre.

« Tu braillais, mais tu pointais du doigt, aussi. Pic, pic, pic.

— J'en suis...

— Oublie. Dans la mesure du possible. »

Quand j'ai déposé les tableaux, il me serre la main.

« Je m'appelle Michael, tu l'as sans doute oublié. On les regarde ? »

Il déchire le papier kraft, joue avec le lien autour de son cou pendant qu'il observe les tableaux, m'offre une cigarette française.

« Pour être tout à fait honnête, je ne suis pas très calé dans ce genre de choses, là. J'ai surtout fait des expos conceptuelles. Ça, c'est très... »

Il secoue à peine la tête et tire sur sa cigarette.

« Ce n'est pas très actuel... mais ce n'est pas mauvais du tout. »

Le téléphone sonne, il décroche et se met à parler anglais dans le combiné. Les préparatifs d'une fête, ou d'une exposition. Il demande qui viendra, précise qu'il espère que le vin sera meilleur que la dernière fois.

Il raccroche et en revient à mes tableaux.

« Je les garde jusqu'à l'ouverture de l'exposition. J'espère que ça ne pose pas de problème. »

Ça ressemble à une question, mais j'entends qu'il en a discuté avec Kasper.

Il porte les tableaux dans une petite pièce à l'arrière de la galerie, les appuie contre le mur à côté d'un lot de rouleaux de papier toilette et d'une photocopieuse, prend une nouvelle pile de catalogues.

« L'idée, c'est que les artistes soient inconnus. Certains sont juste un peu plus

inconnus que les autres. » Il rit.

« Mais évidemment, tes tableaux figureront. Passe le bonjour à Kasper, hein ? »

Il ferme derrière moi, et à travers la vitre, je le vois décrocher son téléphone.

Je suis installé au comptoir, l'horloge au mur est en plastique. Des aiguilles noires sur un cadran blanc. On est au début de l'après-midi. Le bar est presque vide.

« Bon nombre des habitués sont venus pour le service du matin, m'explique la femme entre deux âges derrière le comptoir. Ils sont rentrés se coucher. Ils reviendront dans quelques heures, pour la happy hour. »

Je suis son regard dans la salle obscure. Un homme est assis à l'une des tables, croquevillé sur un demi de stout.

« C'est Leif, lui, là-bas. Je n'ai même pas le cœur de... »

Elle pose un verre et une bière blonde devant moi.

« Le service matinal est fini depuis belle lurette, mais on s'en fout, tu as droit à un coup de gnôle par-dessus. »

C'est Petra qui me réveille. Elle dit que je sens l'alcool. Quand elle était petite, quand son père lui brossait les dents, ses mains sentaient le tabac et son haleine la vodka. Elle aime bien cette odeur. Elle se tait alors, semble regretter d'avoir parlé de sa famille. En dépit de sa promesse. En punition parce que je ne parle jamais de la mienne. J'attends quelques instants avant de lui parler de la galerie et de l'exposition.

Elle bondit dans le lit.

« Super ! » s'écrie-t-elle. Elle s'assied, se relève.

« Qu'est-ce qu'on porte pour ce genre d'occasion ? » demande-t-elle. Je me rallonge, j'enfouis ma tête sous l'édredon.

« Je vais acheter quelque chose, évidemment je vais acheter quelque chose de nouveau pour le vernissage. Il faut que ta copine présente bien. »

Le silence retombe sur la petite chambre, Kot nous observe depuis la porte.

« Je suis ta copine ? » Petra hésite un rien sur le mot. Comme dans « c'est ma copine ».

« Bien sûr. »

La réponse est venue avec plus de facilité que je l'aurais cru.

Kot s'étire avec indolence, et gagne la cuisine.

« Je vais acheter quelque chose de spécial. Tu auras une cravate ? »

Je me sers du café dans la salle de pause quand Erik entre. Il vient vers moi, il apprécie d'avoir quelque chose de nouveau à raconter, plus de bla-bla où il est question de robots qui vont nous piquer notre boulot. J'avais pris quelques jours de congé, Erik me raconte ce qui s'est passé, en petits fragments répartis sur les dix minutes de la pause. Il explique que les officiers en uniforme sont venus chercher Kasper, qu'ils devaient être sûrs de leur coup. Qu'ils ne lui ont pas mis les menottes, mais qu'ils l'ont escorté, un policier de chaque côté. Ça devait faire un moment qu'ils le surveillaient, précise Erik. On peut deviner ce qu'il a fait. Erik me regarde, plein d'espoir, et attend que je fasse une proposition. Je continue à boire mon café jusqu'à ce qu'il poursuive de lui-même. Il ajoute qu'ils avaient réuni notre équipe ici, qu'ils enquêtaient sur certaines irrégularités, sans plus de précisions.

À la fin de la pause, je retourne à mes rayonnages. Je ne mets pas mes écouteurs, je passe le reste de ma séance à attendre un bruit de pas dans les allées, à voir des policiers qui voudront me parler, à moi aussi. Ou peut-être le superviseur, qui me prendra à part. Mais c'est une nuit comme tant d'autres, à cela près que je n'ai pas Kasper derrière moi.

Aux petites heures, je m'en vais. Je n'ai parcouru que quelques mètres dans la rue quand mes mains se mettent à trembler.

Je m'assieds sur un banc de la gare centrale, je bois du jus d'orange dans une brique en carton. J'ai envie d'une bière et d'eau-de-vie, d'être un chouïa trop éméché et de me réveiller dans le lit de Petra au moment où elle essaie de faire des ronds de fumée, assise au bord du lit.

J'en viens alors à penser aux tableaux à la cave. J'ignore pourquoi, mais ils me paraissent soudain très importants. Comme un journal intime que je ne voudrais pas savoir sous les yeux de quelqu'un d'autre.

Je vais en taxi à l'appartement de Kasper. J'attends jusqu'à ce que la porte cochère s'ouvre et qu'une dame en sorte avec un vélo. Dans la cour, je trouve une brique. Je descends au sous-sol ; le bois de la porte est vieux et cède sans grande résistance. Je parcours le couloir jusqu'à la porte du box de Kasper, je m'accroupis devant. Il n'y a pas beaucoup de lumière, je tâtonne le long de la paroi jusqu'à ce que je sente le petit renfoncement où Kasper cache la clé. J'ouvre le cadenas, puis la porte. Personne n'est encore venu, la pièce est toujours pleine de cartons, mais la police ne va pas tarder à venir voir le concierge. Je remonte les tableaux, je les dépose dans la rue, appuyés contre un mur. C'est la première fois que je les vois à la lumière du jour. Les couleurs sont beaucoup plus vives qu'elles ne paraissaient de nuit, quand je les ai peints.

Je commande une camionnette de déménagement depuis une cabine téléphonique, je distingue à peine les tableaux pendant que je négocie.

Il se met à pleuvoir pendant que j'attends le véhicule. Je pourrais quitter mon blouson, le mettre sur les toiles, mais il y en a trop, il faudrait que je me déshabille complètement.

Le conducteur m'aide à charger les tableaux, il me promet de conduire prudemment.

Je lui réponds que ça n'a pas beaucoup d'importance. Il ne me croit pas, et ralentit encore un peu.

Quand j'ai fait entrer les derniers tableaux dans ma chambre, je n'arrive presque plus à ouvrir la porte, il faut que je plonge pour accéder à mon lit.

Je les réorganise, j'en sors quelques-uns dans le couloir. Il y a longtemps qu'Elsebeth n'est pas montée, et je ne crois pas qu'elle y verrait un inconvénient. Je dispose maintenant de cinquante centimètres devant le lit, pour pouvoir poser les pieds par terre le matin, et un petit sentier jusqu'à la table, pour poser mes clés.

Je m'endors avec la radio dans les oreilles.

Je rêve que j'aide Kasper à sortir de prison. Il porte des vêtements à rayures, et il a les joues creuses. Dès qu'il sort à la lumière du jour, il tombe en poussière, et le vent l'emporte. Non, rectifie Petra, pas comme un loup-garou, mais comme un vampire, peut-être.

Karlsson est installé dans sa chaise longue, les yeux clos. J'ai entrebâillé la trappe, la chaîne m'empêche d'ouvrir. Il faut que je crie plusieurs fois, plus fort que le bruit de la circulation, avant qu'il m'entende. Il vient m'ouvrir, retourne vers sa chaise, le dos voûté. Il le prévoyait. Ou en tout cas, il l'avait deviné en constatant que Kasper ne venait pas le voir.

« Ils n'ont peut-être rien contre lui, on le reverra peut-être dans quelques jours, il a toujours été prudent. »

Il n'a pas l'air d'y croire lui-même.

Je sors le vin de cerise du sac. Nous partageons. Il est trop abattu pour rouler, alors nous fumons mes cigarettes.

Karlsson parle de construire une bombe. Une suffisamment puissante pour faire un trou dans un mur de prison. Il faut juste qu'on sache où il est enfermé. Ça doit être possible.

Quand le paquet de cigarettes est vide et quand il ne reste plus de vin de cerise, je me lève.

« N'hésite pas à revenir me voir. Même si Kasper n'est pas avec toi. »

Je repars sur le toit, je sais que je ne le reverrai pas.

Petra a souligné ses yeux d'un gros trait noir. Elle change trois fois de vêtements. Même Kot n'a pas l'air tranquille. Il fait la navette entre la cuisine et la chambre, s'assoit sur la table de la cuisine, se lèche les pattes et saute de la table.

« Tu ne mets rien de plus festif ? » me demande Petra en regardant mon t-shirt et mon jean.

Ses talons hauts claquent sur le carrelage, le soleil brille dans ses yeux.

Devant la galerie, les gens fument, un verre de vin blanc dans la main.

C'est difficile d'entrer, la galerie est pleine, tout le monde est bien habillé sans en avoir l'air. Veste de costume sur un pantalon taché de gras. T-shirt si troué qu'on voit la moitié d'une aréole. Ils parlent fort, rient, cachent leur cigarette dans le creux de leur main pour ne pas brûler l'interlocuteur. Petra me demande si je vois mes tableaux, je regarde un peu partout, je secoue la tête. Elle m'attire vers elle, nous passons devant le DJ qui passe de la musique électronique, la même caisse claire frappée sans relâche, mêlée à une litanie indienne monotone. Nous entrons dans la pièce suivante.

« On devrait peut-être revenir un peu plus tard, crié-je pour couvrir le bruit des autres personnes. Dans une heure, ou dans six mois.

— Elles sont ici ? » Je me dresse sur la pointe des pieds, je regarde et je secoue la tête.

« On devrait peut-être... »

Petra m'entraîne à sa suite, parmi d'autres personnes, dans la dernière pièce, et je ne vois pas mes tableaux là non plus. Je suis plus grand qu'elle, et quand je me mets à tirer, elle n'a d'autre choix que me suivre. Il s'en faut de peu qu'elle ne trébuche sur ses talons hauts. C'est alors que je les vois, mes tableaux sont suspendus de part et d'autre de la porte, un peu trop près du chambranle.

« C'est ceux-là, n'est-ce pas ? » me demande Petra.

Je la laisse devant les tableaux pendant que je me fraie un chemin jusqu'à la table où est servi le vin blanc. J'en prends un verre pour chacun de nous. Je veux lui en donner un, mais elle n'a pas encore fini d'examiner les tableaux, alors j'ai le droit de le garder.

Elle m'attire alors vers elle, me fait un bisou sur la joue, le vin clapote et déborde sur mes mains.

« On peut s'en aller, maintenant », décrète-t-elle.

Nous repartons lentement dans la foule qui respire, fume et boit. Au moment où j'aperçois la porte, je sens une main sur mon épaule.

« C'est bien que tu sois venu, commence Michael. Il faut qu'on fasse quelques photos. »

J'envisage un court instant de décliner, mais je n'en ai pas la possibilité. On nous pousse dans la rue, on nous aligne devant la galerie.

Une fille aux cheveux noirs teints et percée de partout doit prendre la place centrale. À côté, on place un grand type en vêtements trop courts. Il n'arrête pas de rajuster ses lunettes.

De l'autre côté, ils désignent un jeune homme à la peau mate, aux cheveux rassemblés en queue-de-cheval. Il porte un poncho en tissu fin, peut-être de la

soie.

Je me retrouve à l'extrême gauche, un élément de la composition.

Certains invités nous ont suivis dehors. Ils se plantent derrière les photographes, sur la chaussée. J'entends des coups de klaxon, mais personne ne bouge. Les voitures devront attendre, ou grimper sur le trottoir si elles veulent passer.

On nous demande de sourire. De ne pas sourire. Tu peux avancer un petit peu ? Tourne-toi de profil. Mets ta capuche. Ça ne fait rien si tu fumes. Les photographes terminent de prendre tout un tas de photos où Michael est accroupi devant nous ou entre nous.

« N'oublie pas de prendre un peu du fond. Le nom de la galerie, surtout ! » Il rit. « Je ne déconne pas. »

Michael demande à tout le monde de rentrer, il voudrait nous dire quelques mots.

Les gens se rapprochent des murs de la galerie. Michael se poste au beau milieu de la pièce, son verre de vin blanc à la main. Il promet de faire court, et rajuste le nœud d'une cravate qui n'est pas là.

« C'est formidable de pouvoir exposer de tout nouveaux talents, de pouvoir dire que j'ai été le premier à les exposer. » Il rit en regardant la fille aux piercings et le grand type mince.

« Même si ce n'est pas tout à fait exact. On doit pouvoir mentir un peu, quand même. »

Il se tourne alors vers l'homme en poncho.

« Alonso, c'est un plaisir d'avoir pu vous faire venir, vous ne venez pas souvent. » Ils lèvent leur verre, se sourient.

« Et Mehmet Faruk. » Il me cherche dans la foule, mais renonce avant de m'avoir retrouvé. « Ses tableaux sont dans la dernière pièce, il ne faut pas s'en priver. »

Petra serre ma main.

Je ressors avec elle. Elle s'est levée tôt pour faire l'ouverture, elle est fatiguée, mais elle me dit de rester.

De m'amuser.

Elle veut dormir deux ou trois heures, et m'attendre. Même s'il est tard.

Il sera sans doute tard. Je dois lui promettre de m'amuser. De me soûler. Elle ne veut pas me revoir avant que je pue l'alcool.

Je l'embrasse et je lui dis au revoir, je la vois descendre la rue et tourner au coin.

Je retourne au buffet, je prends deux verres, j'en tiens un dans chaque main comme si j'attendais quelqu'un. Je bois dans les deux, j'entends des bribes de conversations, les gens parlent d'autres expositions, d'autres galeries.

« Il est chilien », entends-je, il est question de l'homme en poncho. « Son père a fait de la prison, il a été torturé. Il s'en sert quand il peint. Bien sûr, ce n'est pas toujours facile à voir. »

Quand j'ai vidé les verres, je retourne dans la dernière pièce, je veux dire au

revoir à mes tableaux avant de trouver un bar où je pourrai me cuire. Un homme les regarde. Il porte un costume en laine brune, s'éponge le front avec sa manche, mais ne quitte pas les tableaux des yeux.

« Vous aimez ? » demandé-je.

Il me regarde, s'excuse en anglais avec un accent allemand. Je regrette déjà ma question, mais je la répète en allemand.

Il recule un peu, pour pouvoir regarder un tableau, puis l'autre.

« C'est vous qui les avez peints ? » demande-t-il en allemand, cette fois. Je confirme et il me pose d'autres questions, simples et techniques, quelle peinture j'utilise, combien de temps il m'a fallu pour peindre chaque tableau. J'essaie de répondre. Il me dit que je parle bien allemand, me demande si j'accepterais de boire une bière avec lui ailleurs qu'ici.

Nous entrons dans la pénombre fraîche du bar, je commande une grande stout pour chacun de nous.

« J'aimerais pouvoir offrir, s'excuse l'Allemand. Je devrais régaler. Vous ne devriez pas payer pour vous, pas ce soir. Mais j'ai perdu mon porte-monnaie. Il est peut-être dans ma chambre d'hôtel. Je ne sais pas très bien. »

Je sors de l'argent et je le pose sur le comptoir, nous nous installons dans l'un des boxes.

L'homme devant moi boit une grande gorgée de bière, tend la main et me salue.

« Ulrich, se présente-t-il. Je sais comment vous vous appelez. »

Il retire sa veste, la plie. Sa chemise a des auréoles de transpiration sous les bras.

« Je ne sais pas si j'ai répondu à votre question. Mais je trouve que vos tableaux sont très bons. »

Il essuie ses lunettes dans sa chemise.

« C'est seulement mon opinion, bien sûr. Je suis juriste. Ou je l'étais. Mais ça fait longtemps que je veux m'occuper d'art. »

Plus je nous paie des bières, plus mes tableaux sont réussis.

Quand j'ajoute les premiers verres d'eau-de-vie aux bières, mes tableaux sont les meilleurs qu'il ait vus depuis plusieurs années.

Il est plus de minuit quand Ulrich abat sa main à plat sur la table, en faisant se retourner les gens à proximité.

« Je veux en voir d'autres, assène-t-il en criant presque. Vous devez en avoir d'autres. »

Je me lève, je remarque seulement maintenant que nous avons bu comme des trous. Ulrich percute les voitures en stationnement et déclenche quelques alarmes. Nous passons la rue où habite Petra, je sais qu'elle m'attend, j'envisage de trouver une excuse pour pouvoir aller la rejoindre. J'entends un grand bruit métallique, Ulrich a arraché le rétroviseur d'une voiture. Il le ramasse, essaie de le remettre en place, toujours sur le point de s'effondrer. Je le soutiens pour passer le pont.

Je déverrouille, lui demande de ne pas faire de bruit. Il lève un index sur ses lèvres, pose les pieds sur chaque marche avec une délicatesse exagérée, comme s'il

mimait la chose.

J'allume, Ulrich reste à la porte, regarde les tableaux qui emplissent ma chambre. Il grogne un juron allemand que je ne connais pas, et il a tout à coup l'air beaucoup plus réveillé.

« Il nous faut de la lumière. »

Je lui tiens la lampe de chevet, je l'oriente sur les tableaux pendant qu'il les déplace, s'accroupit devant.

« C'était devant des tableaux que nous sommes passés, dans le couloir ? »

Il les fait entrer dans la pièce, les aligne sur le lit, les rapproche de la lampe.

Nous sommes assis sur le lit, il a vu tous les tableaux, nous partageons ma dernière cigarette.

« Vous êtes bon », déclare-t-il en lissant sa cravate sur son genou. « Je ne me rappelle pas où est mon hôtel, ça pose un problème si je dors ici ? »

Il n'attend pas ma réponse. Il s'allonge par terre à côté du lit, plie sa veste et s'en sert comme oreiller. Il s'endort en quelques secondes, j'entends une de ses narines émettre un très léger sifflement.

Je me réveille seul dans la chambre, et je prends quelques-uns des comprimés antimigraineux hollandais de Kasper.

J'avais quelques billets et des pièces sur la table sous la fenêtre. Aujourd'hui, ils ont disparu. Au verso d'un billet de train, l'homme de cette nuit écrit qu'il s'excuse mille fois, mais que je reverrai mon argent.

Les cafés couvrent rapidement les trottoirs de chaises. Les habitants des immeubles voisins doivent se frayer un chemin parmi les buveurs de latte. Au bout de deux ou trois semaines, les chaises continuent dans la rue.

Les serveurs manquent de se faire renverser par les voitures quand ils font des aller et retour avec des verres vides et des cendriers pleins. Il ne manque que quelques centimètres pour que les chaises basculent dans le canal.

Pourtant, plein de gens se cassent les dents, nous tournent autour, espèrent que l'un de nous va avoir fini de boire ou mourir sous le soleil impitoyable.

Petra porte un chapeau de paille à large bord, elle fait se balancer une sandale au-dessus de l'eau.

Elle explique qu'elle adore le soleil, mais que lui ne l'aime pas autant.

Chaque matin, j'appelle le centre de tri et je demande si je suis indispensable. Je le suis rarement. Pendant les mois d'été, les gens n'envoient pas tant de grosses lettres. Ce sont surtout des cartes postales, des tas de cartes postales. Elles, c'est une machine qui les trie.

Petra n'a pas besoin non plus de travailler autant, pendant les vacances, des étudiants se proposent comme main-d'œuvre bon marché.

Nous ne faisons pas d'économies, mais aucun de nous n'a jamais eu un train de vie démesuré. Nous achetons du café, et de la nourriture qui peut se glisser entre deux tranches de pain.

Petra s'étire sur sa chaise. Les pieds raclent le pavé, se rapprochent un petit peu de l'eau.

« On va bouger la table, propose-t-elle. Tu peux peindre dans la cuisine. On va virer la litière. Kot n'y verra aucun inconvénient. N'hésite pas à faire des taches partout. »

Je lève une main devant mes yeux, pour les mettre à l'abri du soleil.

« Et je ne veux plus gratter la peinture sur tes doigts. »

Elle prend mes mains dans les siennes, elles sont propres. Je n'ai plus peint depuis que Kasper a été arrêté par la police.

« Je veux râler, rit-elle. Je veux crier : Tu as toujours de la peinture sur les mains ! Le répéter jusqu'à ce que quelqu'un pose la question, et que je sois obligée de répondre que les tableaux de mon copain sont exposés dans des galeries. »

Je suis presque sûr que Petra est passée devant la galerie depuis le vernissage. Elle n'en a rien dit, mais certains jours, elle est rentrée plus tard, et elle souriait, comme si elle avait son petit secret.

Elle m'a montré une coupure d'un journal qu'ils avaient lu au boulot. Quelques lignes dans les pages Culture, sur la galerie qui ose miser sur l'art nouveau. Avec une photo où Michael est accroupi devant nous. Je suis tout au bord, je ne suis qu'une ombre grossière.

Je traverse pour aller chercher d'autres cafés, notre troisième tournée. Petra demande si elle peut avoir un verre de cognac avec.

J'essaie de ne pas en renverser quand je reviens, un cycliste doit me contourner, je n'entends pas ce qu'il me crie. Petra goûte précautionneusement le cognac, relève la tête et sourit.

« Mon père m'a payé la confirmation, raconte-t-elle. Il est catholique mais il ne croit pas en Dieu, alors nous sommes allés à Tivoli. Il nous fallait un cognac avec le café, maintenant que j'étais presque adulte. »

Petra lèche l'intérieur du verre.

« Je crois que j'ai beaucoup parlé quand nous sommes repartis. Fort, pour dire des bêtises. Mon père avait honte, il m'avait soûlée. »

Petra rit et se met à penser à ce qu'elle s'était promis, qu'elle ne voulait pas me parler de sa famille.

En revenant à l'appartement de Petra, je lui prends la main, et nous entrons chez un marchand de vin. J'achète une bouteille de cognac. Quand le chat est nourri et quand le préservatif est à la poubelle, nous buvons du cognac dans des verres de cuisine. Je regarde Petra, après quelques gorgées, une tache bien ronde apparaît sur chaque joue, aussi nette que si elle avait été dessinée au rouge à lèvres.

« Je ressemble à un clown, hein ? »

Je hoche la tête, elle essaie de me frapper, mais manque son coup.

L'été est long et chaud, chaque commerce inoccupé est réquisitionné pour vendre de la glace. Des glaces italiennes, maison, les boulangeries suspendent des panneaux, vantent leurs gaufres maison. C'est à qui en fera le plus. La plus grosse gaufre, le plus d'échaudés à la crème, on arrive bientôt à des nombres de boules à deux chiffres.

Petra achète un harnais pour Kot. Nous essayons de le promener, mais le chat se retourne sans arrêt pour mordre le cuir. Elle le pousse du pied, le chat marche dix mètres, puis se retourne et recommence à mordre.

Il finit par ne plus vouloir avancer. Je le ramasse, et il fait le reste de la promenade dans mes bras.

À Nyhavn, j'achète une glace à Petra. Je lui achète la plus grosse qu'ils aient. Je tiens le harnais de Kot pendant qu'elle essaie de manger, elle doit tenir la gaufre avec les deux mains.

Dans le lit, ce soir-là, Petra saisit un pli de peau sur son ventre. Elle dit que je l'ai engraisée à coups de glace. Dans la lumière tamisée, ses yeux sont bleu marine, comme des uniformes.

« Je crois que je ne vais plus pouvoir honorer notre accord », déclare-t-elle.

Nous avons pris deux bus et nous sommes presque sortis de la ville, nous sommes devant une maison de la culture. Il y a une affiche sur la porte. « Le Chat bleu », c'est le nom du groupe, « Jazz à la polonaise », lit-on en dessous. La photo des musiciens donne l'impression d'avoir été prise dans les années quatre-vingt.

« C'est mon père qui joue de la trompette », précise Petra.

L'homme sur la photo a une couronne de cheveux frisés autour de la tête. Il a une moustache touffue, et porte un gilet brodé sur ce qui ressemble à un haut de costume de danse folklorique.

Nous entrons, nous passons devant un tableau d'information sur la gymnastique pour retraités et les horaires d'ouverture de l'atelier de poterie au sous-sol. Dans la salle polyvalente, on a sorti des chaises pliantes, nous nous asseyons au milieu. Les sièges autour de nous se remplissent de personnes d'un certain âge, plusieurs discutent en polonais.

Petra se penche vers moi.

« Mon père était un nom en Pologne, mais il ne savait pas se taire. Ma mère lui criait : *Zamknij się*, tu dois la fermer. Il avait beaucoup trop de points de vue à faire valoir. »

Certaines personnes âgées embrassent Petra sur la joue. Quand ils se sont tous dit bonjour et quand tout le monde est assis, les musiciens entrent.

Je reconnais le père de Petra pour l'avoir vu sur l'affiche. Ses cheveux ne sont maintenant plus que deux touffes sombres de part et d'autre du crâne. Il porte le même gilet que quand on les a pris en photo, mais son ventre a grossi, il serait incapable de le boutonner, aujourd'hui.

Ils s'installent sur scène et échangent quelques mots.

Le père de Petra visse l'embouchure de sa trompette, fait un signe de tête à l'organiste, qui joue les premières notes. Le bassiste lui emboîte rapidement le pas.

Le père de Petra lui envoie une bise aérienne, et lève la trompette à sa bouche.

L'orchestre joue des chansons du folklore polonais enrichies d'harmonies jazz. Petra me dit comment s'appellent les airs.

« *Ułani, ulani*, chuchote-t-elle dans mon oreille. Les beaux soldats sur leurs chevaux, avec leurs longues lances. Les enfants qui leur font au revoir, le visage grimé. Toutes les filles qui sont amoureuses d'eux. »

La dernière chanson avant l'entracte est lente et entraînante, le père de Petra limite au maximum les phrasés de jazz.

« *Czerwone maki na Monte Cassino*, m'apprend Petra. Mon père déteste la jouer, celle-là. »

Je vois que les gens autour de nous ont les larmes aux yeux, je vois des mouchoirs en papier sortir des sacs.

« Elle parle aussi de soldats. De soldats morts. »

À l'entracte, nous pouvons nous payer un café dans une tasse en plastique ou de la bière en fût.

Une femme a apporté des gâteaux dans un panier, qu'elle pose sur la table. Des babkas, m'informe Petra, elle pense que je devrais goûter.

La seconde partie est cent pour cent jazz, mais on reconnaît encore les harmonies des chansons folkloriques dans *Birdland* ou *Moose the Mooche*.

Le père de Petra est sur le point de ranger sa trompette dans sa caisse quand on leur demande de rejouer la chanson sur les soldats morts de Monte Cassino. Ils jouent une longue version dans laquelle le refrain est répété à l'infini. Les gens se lèvent pour applaudir, longtemps, ils ont les larmes aux yeux. Ils serrent la main au père de Petra. Certains donnent des billets aux musiciens, d'autres des pièces. Le père de Petra remercie, sourit, un homme d'un certain âge lui donne une bouteille enveloppée dans du papier journal.

Nous marchons dans la rue avec le père de Petra. Les pourboires ont été distribués, le père de Petra a rangé son gilet dans son sac à dos. Il balance la caisse de son instrument, sourit beaucoup, m'a embrassé sur la joue quand nous avons été présentés.

« J'ai fait du *bigos*, aujourd'hui, déclare-t-il.

— Tu en as fait pour toi ? demande Petra en riant, comme si elle avait du mal à l'imaginer.

— C'est toujours meilleur le lendemain. Mais j'espérais quand même que vous passeriez en manger. Je crois que Mehmet va travailler, ce soir ? »

Petra me regarde.

« J'ai pu me libérer. »

Elle m'adresse un sourire plein de reconnaissance.

« Bien sûr que nous restons manger, *tata*¹. »

L'appartement est petit, les murs ornés d'affiches de jazz défraîchies. Petra me montre son ancienne chambre. Elle est remplie d'animaux en peluche et de poupées en porcelaine. Une tapisserie noire est accrochée au-dessus du lit. Son père n'a rien touché depuis qu'elle est partie vivre seule.

« De temps en temps, je m'installe ici pour jouer de la trompette », reconnaît-il.

La table est dressée pour trois. Le *bigos* est un plat de saucisse et de chou, nous buvons de la bière avec. Le père de Petra pose un disque sur le lecteur, un enregistrement des années soixante-dix auquel il avait participé. Du jazz moderne, sans trace de chansons folkloriques.

Quand Petra a débarrassé, il sort la bouteille qu'on lui a offerte à la fin du concert. De près, je vois que le journal qui a servi à l'emballer est polonais. Il le déchire, fait un sourire satisfait.

« De la vraie vodka, constate-t-il. Il faut que tu goûtes. »

Nous buvons quelques verres, Petra boit du thé, fait savoir que le dernier bus ne va pas tarder à partir.

« Restez ici, répond son père. La chambre est prête, vous pourrez vous faire un petit déjeuner au *bigos*. »

Son rire se mue en longue quinte de toux. Petra me regarde, je hoche la tête.

« On va rester dormir ici », décide-t-elle. Son père sourit et va continuer de tousser aux toilettes.

Petra m'avoue qu'elle est fatiguée et veut aller se coucher. Elle espère que je la

rejoindrai bientôt. Elle n'a jamais fait l'amour dans son ancienne chambre. Son père a un sommeil de plomb, elle promet de retourner les poupées pour qu'elles ne nous regardent pas.

« Mon vieux *tata*, murmure Petra quand son père revient à table. Ne te couche pas trop tard », conseille-t-elle en l'embrassant sur la joue.

Depuis la porte, elle me lance un regard univoque, et ferme derrière elle.

Le père de Petra allume une cigarette et remplit mon verre.

« Tu rends ma fille heureuse », avoue-t-il avant de tousser dans sa main et de tirer une nouvelle bouffée sur sa cigarette.

« Tu es turc ?

— Pas tellement.

— J'étais polonais, à une époque. À présent, je suis danois, et c'est une langue que je parle mal. Non, pas besoin de répondre que mon danois est bon. Mon allemand est meilleur.

— Alors on peut tout aussi bien parler allemand.

— C'est le danois, ma langue, maintenant. Je le parle mal, mais je le parle. »

Nous buvons et nous fumons. La première demi-heure, je cherche une excuse ou le bon moment pour me lever et rejoindre Petra.

Mais son père n'arrête pas de parler. En premier lieu de jazz. Puis de la fuite vers l'Ouest. C'était nécessaire, parce qu'il avait trop parlé de la Pologne. De l'Union soviétique. Ils avaient fini par être fatigués de lui. Il n'avait plus le droit de jouer ailleurs que dans des mariages ou sur des lieux touristiques hors saison. Il me raconte que la famille avait vendu tous ses biens, et passé un accord avec un chauffeur de car qui ne rencontrait souvent qu'un hochement de tête quand il passait la frontière en pleine nuit, au volant d'un car rempli de retraités endormis qui revenaient d'un séjour thermal.

Le père de Petra devait jouer dans un de ces hôtels. À la fin de la dernière partie, ils monteraient à bord, s'assoieraient à l'arrière et croiseraient les doigts.

Le père joua, Petra applaudit et chanta les refrains, la mère était censée appeler la famille, dire au revoir, acheter du pain et du fromage en prévision du voyage.

Le père de Petra sort une autre bouteille de vodka du freezer. Il remplit les verres et m'explique qu'ils ont attendu la mère de Petra pendant vingt-deux minutes. Le conducteur du car leur avait alors donné le choix : ils descendaient, ou ils oubliaient.

Ils étaient partis sans elle. Elle les rattraperait peut-être plus tard, en taxi avant qu'ils atteignent la frontière. Elle trouverait peut-être un autre moyen de passer. C'était la décision la plus difficile qu'il ait jamais dû prendre. Mais si la mère avait été coffrée par la police, ce n'était pas une bonne idée de rentrer à l'appartement de Cracovie, pour y attendre que la police le fasse lui aussi aux pattes, en laissant une orpheline derrière eux.

Le père de Petra a renoncé à traduire tout ce qu'il dit en danois, alors il le dit en polonais, et poursuit son récit.

Ils n'ont pas revu la mère, à ce que je comprends.

Plusieurs années plus tard, ils ont appris qu'elle vivait dans une nouvelle

famille. Elle avait épousé un médecin. En fin de compte, ce n'était pas eux qui l'avaient abandonnée, c'était elle qui leur avait faussé compagnie.

La seconde bouteille est pratiquement vide au moment où je m'allonge à côté de Petra. Elle dort profondément, je dégage son visage des cheveux qui pendent devant.

1. En polonais dans le texte.

L'été touche à sa fin, et la ville s'agite.

Les coins de rues et les bancs sont peuplés d'hommes torse nu, les parcs sont pleins de nénettes à moitié dévêtues sur leurs serviettes. Tout le monde veut profiter des derniers rayons de soleil.

Je suis le canal jusqu'à la galerie.

Il y a un panneau suspendu en vitrine, fermeture temporaire, au-dessus de la date de la prochaine exposition. Je vois Michael à travers la vitre, il est au téléphone, il me sourit et ouvre.

La plupart des tableaux ont disparu, les rares qui sont encore là portent la mention *Vendu* avec l'adresse de l'acquéreur.

Mes deux tableaux sont appuyés contre le mur dans la dernière pièce de la galerie.

Michael raccroche, et arrive avec du carton ondulé et un gros rouleau de scotch.

Le téléphone sonne de nouveau, et Michael repart.

Il ne me faut que quelques minutes pour les emballer. Je les porte sous le bras, et au moment où je passe la porte, Michael m'appelle, raccroche.

« Ce n'est pas un bureau de poste, ici ! » Il me tend une lettre en souriant.

Je suis le canal, je passe devant les cafés, en direction d'une partie du port un peu moins peuplée. Je m'assieds au bord, les pieds dans le vide.

J'ai la lettre sur les genoux, j'attends un bon moment avant de l'ouvrir.

Je décachette l'enveloppe. Elle ne contient qu'une feuille A4 manuscrite.

Même dans ce courrier, il utilise mon nouveau nom. Il respecte qu'on puisse le choisir. Se choisir un nom.

La lettre est courte.

Il veut que j'aille le voir. C'est très important. L'adresse est écrite plus lisiblement que le reste du courrier, c'est comme s'il était repassé plusieurs fois sur chaque lettre avec son stylo.

La lettre est signée *ton père*.

Je garde la lettre sur les genoux, je regarde les voiliers qui remontent le canal vers la mer. Les bateaux à moteur et les touristes qui visitent le canal. Ils me font signe.

Je me lève, je trouve une benne à ordures et je balance les tableaux dedans.

À quelques rues de chez Petra, je m'arrête pour retirer de l'argent.

Petra m'embrasse, me demande si tout va bien. Je hoche la tête, j'essaie de sourire. Elle nous fait à manger, nous allons manger polonais, aujourd'hui. Elle sert des pommes de terre, de la bière bon marché et de la vodka, de grosses saucisses qui transpirent la graisse. Je bois plus que je ne mange.

Je sors les billets de ma poche et j'annonce que mes tableaux ont été vendus. Que l'argent lui revient.

Elle le compte.

« Je croyais qu'on gagnait plus en vendant des tableaux. S'ils ont été exposés dans la bonne galerie, j'entends.

— Ça ne couvre pas les frais pour Kot ? »

Elle hoche la tête ; ces derniers mois, elle a remboursé les frais d'hospitalisation du chat.

Je mange un morceau de saucisse, je mâche et je me force à avaler.

« C'est vraiment super que tu aies vendu tes tableaux », se réjouit-elle en versant encore un peu de bière dans mon verre.

L'automne s'installe pendant que je suis dans le train. Je sors de la ville, les feuilles perdent leurs couleurs.

À l'arrêt de car, le vent tire sur mes vêtements.

Je demande au chauffeur de me prévenir quand il faudra que je descende. Quand je prononce le nom de la rue, il me regarde un peu trop longtemps.

Je remonte un chemin entre deux pelouses. Le bâtiment ne fait qu'un étage, je ne vois que sa façade d'où je suis, c'est dur de se faire une idée de ses dimensions.

Le chemin s'arrête devant deux portes vitrées. Quand j'arrive tout près, les petites égratignures à sa surface révèlent qu'il ne s'agit pas de verre, mais d'un épais plastique transparent.

Sonnez, lit-on sur un petit morceau de carton scotché à l'intérieur. J'appuie sur le bouton. Il me semble voir du mouvement de l'autre côté. La serrure grésille.

Je vais voir la fille derrière le comptoir et je lui donne le nom de mon père. Elle lève les yeux, je lui explique que j'aimerais voir mon père. Elle s'est figée, les mains sur le clavier de son ordinateur. Je lui donne mon propre nom, celui que je n'utilise plus depuis des années. Elle continue à me regarder.

« Je vais avoir besoin d'une pièce d'identité », déclare-t-elle alors.

Je fouille dans ma poche, je sors mon ancienne carte de sécurité sociale, celle que j'utilisais quand je vivais encore chez ma mère.

« Les visites sont bientôt terminées, mais je crois qu'on pourra transiger. »

Elle sort un registre et me montre où je dois m'enregistrer. Se sert d'un téléphone interne pour demander à un infirmier de venir me chercher.

Elle me fait une carte de visiteur.

« Ne l'enlevez pas. Nous risquerions de vous garder ! »

Elle fait un sourire las, ce doit être une petite blague qu'elle a déjà servie pas mal de fois. Son visage se fait un peu plus sérieux.

« Je ne sais pas quand vous l'avez vu pour la dernière fois.

— Il y a longtemps.

— Les gens qui sont hospitalisés ici sont malades. »

J'attends dans le canapé en lisant un vieux journal. Un infirmier ouvre la porte, il a environ quarante-cinq ans, il pèse quinze kilos de trop. Il commence en disant que les visites sont terminées, s'apprête à ajouter quelque chose quand la fille derrière le comptoir lui dit qui je suis venu voir. Il s'interrompt. Un court instant, comme si on avait claqué des doigts. Il hoche la tête, je le suis.

L'infirmier a une pelade à l'arrière du crâne, un troisième œil qui m'observe tandis que nous marchons dans le long couloir. Il ne me tient les portes que jusqu'à ce que je sois presque passé. Puis il repart. Ses chaussures en caoutchouc couinent sur le lino. Je crois qu'il me déteste.

« Vous êtes son fils ? demande-t-il en donnant à cette question des allures d'accusation.

— Oui.

— Je ne vous ai jamais vu.

— Je ne suis jamais venu. »

Nous franchissons d'autres sas, dont la première porte doit être refermée pour

que la seconde puisse s'ouvrir. Ça ressemblerait à une prison si tout n'était pas peint en blanc et si les murs n'étaient pas décorés d'affiches aux couleurs vives.

Nous croisons d'autres infirmiers, ils échangent des signes de tête.

« Ils sont ici depuis moins longtemps que moi, pour la plupart, déclare l'homme devant moi quand nous sommes de nouveau seuls. Ils ne se rappellent pas comment votre père était juste après son arrivée. »

Nous nous arrêtons devant une porte numérotée.

L'infirmier sort une clé.

« Vous ne devez rien lui donner. Ni briquet ni stylo. Aucun contenant ni bouteille en verre. Pas d'alcool, pas de substances prohibées. » Il finit sa litanie, tourne la clé dans la serrure et ouvre la porte. L'unique lumière dans la pièce provient de la fenêtre sous le plafond. Un grand type frêle est assis sur le lit, ses cheveux sont coupés à ras. Il est un peu penché en avant. Un soldat sous-alimenté qui dort pendant sa garde.

« Vous avez cinq minutes, gronde l'infirmier. Et la porte doit rester ouverte. »

J'entends ses pas, il s'est arrêté juste à côté de la porte.

L'homme sur le lit lève les yeux. Ses yeux brillent dans la pénombre ; ils n'ont pas grandi, c'est son visage qui s'est ratatiné. Il n'a l'air ni perturbé ni surpris.

Il se lève et me prend dans ses bras. Je sens ses côtes sur mes bras, je devine le parfum de l'hôpital sur ses vêtements et sa peau.

« Je savais que tu viendrais », murmure-t-il d'une voix rauque.

J'approche une chaise et je m'assieds en face de lui.

« J'ai attendu longtemps. Je me doutais bien que je te retrouverais.

— Tu as vu la photo dans le journal ?

— Bien sûr que je suis capable de reconnaître mon fils. Même s'il s'est choisi un nouveau nom. »

Il gratte les courts cheveux sur son crâne.

« Je suis désolé de ne pas avoir pu passer à la galerie voir tes tableaux. Mais certaines circonstances m'en ont empêché. »

Il fait un sourire pâlot.

Ce sont peut-être les ombres dans ses orbites, mais je crois que ses yeux sont humides.

« J'aurais bien voulu te voir grandir. Te voir grandir, répète-t-il. À présent, je ne sais pas si quelque chose avait davantage d'importance. »

J'entends trois coups à la porte, l'infirmier m'attend.

Quand je me lève, mon père m'agrippe le poignet, un geste rapide que je n'ai pas vu venir. Je sens chaque phalange de sa main.

« Promets-moi de revenir. » Je hoche la tête.

Mon père pose ses grandes jambes sur le lit et s'allonge.

J'observe mon reflet dans la vitre du train.

Je sais mentir. Je pourrais le faire sans que ma voix tremble.

Mais mon visage ne ment pas.

J'étais heureux de mon rendez-vous avec Petra. Je m'y suis cramponné pendant tout le trajet en train jusqu'à l'hôpital. Je savais qu'elle m'attendrait avec une

petite bouteille de cognac. Ses bras, ses seins, et un chat déprimé dans la cuisine. Mais mon visage ne ment pas, et elle n'arrêtera pas de me poser des questions, jusqu'à ce que je réponde.

Je descends à la gare centrale. Je passe devant les bars, des voitures, des bus, des gens. Le feu passe au vert. Il y a des trous dans l'asphalte sous mes pieds, je ne veux penser à rien d'autre.

Je colle l'oreille à la porte de l'appartement d'Elsebeth, j'écoute le silence pour être certain qu'elle n'est ni dans le couloir ni dans la cuisine, et j'ouvre.

Je suis allongé sur mon lit, la tête dans la main.

Je voudrais dormir. D'un sommeil profond, sans rêve. Je m'oblige à fermer les yeux. Je les rouvre, je fixe le plafond.

Je m'habille, je descends dans la rue, et je marche, je marche.

Je marche jusqu'à ce que mes jambes soient douloureuses, jusqu'à ce que mes pieds soient plats et trop grands pour mes chaussures, en décrivant des cercles à l'intérieur des remparts. J'achète un hot-dog dans une baraque à saucisses, j'en mange quelques bouchées et je jette le reste dans une poubelle.

Un peu avant onze heures, je suis devant le centre de tri. J'entre avec les autres, je vais trouver le superviseur et je demande s'il y a du travail pour moi. Il me regarde, surpris, me répond que mon équipe est en congé aujourd'hui.

Je lui demande s'ils n'ont pas besoin de moi dans une autre équipe.

Le superviseur a l'air de trouver que c'est la question la plus incongrue qu'il ait jamais entendue.

Cette nuit-là, je travaille dans une équipe où je ne connais personne, et personne ne sait si j'ai toujours la même allure que maintenant.

Au bout d'une heure, mes mains et mes yeux prennent le relais, et je n'ai plus à réfléchir.

Mon nouveau voisin me regarde de travers. Quand j'attrape une autre caisse sur le tapis roulant, je dois avoir trois ou quatre caisses d'avance sur lui.

Petra et moi sommes chez l'épicier du coin. Je pose les mains sur ses épaules, elle se retourne et me regarde.

Les phrases que j'avais préparées, celles que je formulais dans ma tête en essayant de dormir cette nuit, refusent de sortir de ma bouche.

« Kot n'aime pas le saumon.

— Tu as raison. » Elle remet la boîte en rayon.

Il s'écoule un peu plus d'une semaine avant que je reprenne le train.

Il s'en faut de peu que je descende à plusieurs reprises. Arriver précipitamment sur le quai, un peu trop vite, comme si je n'avais pas payé mon billet. Des pas rapides sur les chewing-gums piétinés, acheter un paquet de cigarettes et un journal, avant de rentrer en ville.

Mais je reste dans le train. J'attends le bus, je monte et je suis les arrêts des yeux. Pas besoin de demander au conducteur, cette fois.

C'est le même infirmier que la fois précédente qui vient me chercher à l'accueil.

Nous avançons dans les couloirs, j'essaie d'en dresser une carte dans ma tête, de me rappeler où nous avons tourné à droite, où nous avons pris à gauche. De me faire une idée de la taille du bâtiment. Il est grand, je le sais, à présent.

L'infirmier glisse la clé dans la serrure.

« Vous ne devez rien lui donner. Ni briquet ni stylo. Aucun contenant ni bouteille en verre... »

Il ouvre la porte, il est toujours en pleine litanie, mais s'interrompt. Nous regardons tous les deux dans une pièce vide. L'infirmier fait quelques pas jusqu'à la penderie et l'ouvre. Elle ne contient que des t-shirts délavés et des jeans. Il ressort à toute vitesse, regarde à droite, à gauche, arrache le talkie-walkie à sa ceinture, le clip émet un claquement sec.

« Le numéro 314 n'est pas dans sa chambre, je donne l'alerte ? »

Il parle aussi fort qu'il peut sans crier. Écoute la voix à l'autre bout, l'expression de son visage passe de la panique contenue à l'agacement.

« J'aurais dû être prévenu, nom de Dieu ! Non, il n'y a pas à le dire qu'à Poulsen. »

Il raccroche son talkie-walkie et referme la porte de la chambre de mon père. Il me fait signe de le suivre.

Il marche rapidement, l'irritation est manifeste. Nous parcourons d'autres couloirs, franchissons d'autres sas.

« Ils ne sont pas là depuis aussi longtemps que moi, pour la plupart, commence-t-il en ralentissant un peu pour me permettre de le suivre. Ils n'étaient pas là quand votre père est arrivé dans le service. Ils peuvent toujours consulter le dossier, mais je doute que beaucoup s'en donnent la peine. »

Nous continuons à marcher, l'infirmier m'observe du coin de l'œil.

« Je venais de neurologie, je venais de commencer dans ce service. Votre père s'était enfermé dans les toilettes. Nous avions une clé, bien sûr, mais il avait réussi à saboter la serrure, alors nous avons été obligés de casser la porte. Il était là, il avait cassé les ampoules au plafond, on n'y voyait rien. Il s'était complètement déshabillé, et s'était enduit de savon, de la tête aux pieds. On n'avait aucune prise. Nous étions quatre infirmiers, et malgré tout, il a réussi à nous échapper quatre fois ! »

Au moment où nous franchissons une porte vitrée, l'infirmier s'arrête et tire sur son sweat-shirt, pour que je puisse voir sa cicatrice. Elle commence juste sur la clavicule, et se perd dans son t-shirt.

« Il avait arraché un porte-savon du mur. S'en servait comme d'une arme. »

Nous arrivons devant deux portes en plastique blindé. *Bibliothèque*, indique une pancarte. L'infirmier me tient la porte ouverte.

« Henrik a toujours du mal à voir d'un œil. »

La porte claque derrière moi, je suis les rayonnages. On dirait un centre de documentation et d'information scolaire.

Un type affublé d'un badge est installé à un bureau, occupé à classer des fiches de prêts-retours dans les livres. Il me regarde, et finit par voir mon badge. Et se remet au travail.

Je trouve mon père à l'une des tables d'une petite salle de lecture. Le journal du jour est déplié devant lui.

« Je n'ai pas le droit de les découper, sourit-il. Alors je planque les coupures ici.

»

Il lève une main à sa tempe. Derrière mon père, un type sort des livres de l'étagère. Il les examine rapidement avant de les remettre à une autre place.

« L'homme peut s'habituer à presque tout, reprend mon père. Mais ce n'est pas la même chose que le devoir. Il y a certaines choses auxquelles on ne devrait jamais s'habituer. La bière me manque. À un point que tu ne peux pas imaginer. Le goût de la bière. »

L'infirmier préposé aux fiches de prêts-retours nous rejoint à notre table, il a un journal à la main, le pose devant mon père.

« Il était tombé derrière... » Il aperçoit alors le gars près des étagères.

« Holger, nom de Dieu ! »

Il bondit sur le type et lui prend un livre des mains.

« Ça va mieux, maintenant.

— Holger, merde...

— L'alphabet, ce n'est pas...

— Quel est le con qui t'a permis d'entrer ici ?! »

On raccompagne Holger à travers la bibliothèque, le son des ouvrages qu'il fait tomber des rayonnages sur son passage nous parvient.

« C'est difficile à voir sur eux, commence mon père en me prenant les mains. Ils ont fait de gros progrès pour se dissimuler. On pourrait croire qu'ils ne le savent même pas eux-mêmes. »

J'entends Holger se battre avec deux infirmiers, le choc sourd de son corps qui atterrit sur le sol quand ils le maîtrisent.

« Comme ici, à l'hôpital, poursuit mon père. Pour la plupart d'entre eux, ce n'est qu'un travail comme un autre. Ils pointent à l'heure le matin, gagnent leur salaire et rentrent chez eux. Mais il y a aussi les rares autres, les hommes blancs. Ce n'est pas facile du tout de les reconnaître. Il faut les observer longtemps, les regarder quand ils se croient seuls. »

L'infirmier revient, s'arrête devant le rayonnage saccagé, et pose dessus un œil découragé.

« Si ça peut vous être utile, ça faisait plusieurs heures qu'il était ici », précise mon père.

L'infirmier commence à déplacer les livres, en jurant tout bas.

Petra remplit mon assiette de petits pois.

« On n'oblige personne à avoir un copain ou une copine, déclare-t-elle.

— Je ne dors pas très bien.

— Tu devrais peut-être recommencer à peindre. »

Je remplis ma bouche de pommes de terre, j'évite de croiser son regard.

Quand la table est débarrassée et que la vaisselle attend dans l'évier, j'emprunte le téléphone de Petra. J'appelle le centre de tri, et je tombe sur une boîte vocale. J'explique que je croyais que mon état s'améliorerait. Je l'espérais, vraiment. C'est un problème au ventre, je ne peux pas venir travailler.

Quand on veut se faire porter pâle, il faut le faire avant midi, pour qu'ils aient le temps de trouver quelqu'un. J'écoperais peut-être d'un avertissement, mais je m'en fiche.

Aujourd'hui, nous laissons Kot dans la cuisine, et nous fermons derrière nous.

Les poils pubiens de Petra me font des marques rouges autour de la bouche. Elle s'excuse de ne pas s'être rasée.

Je laisse tomber le préservatif par terre. Elle se tourne sur le côté, je lui dis qu'il ne s'agissait pas d'une pièce en un acte. Que le rideau est tombé, mais c'est juste le temps de déplacer les meubles.

Nous buvons du cognac à même la bouteille. Je la prends dans mes bras, je serre si fort que je vois la trace de mes doigts sur sa peau.

Petra dort, la main sous la tête. Je regarde ses épaules nues, je lui attrape le bras, je secoue doucement.

Elle grommelle dans son sommeil, se tourne vers moi, se frotte les yeux.

« Il faut que je te dise une chose. »

Elle cligne plusieurs fois des yeux, m'interroge du regard. Voyant que je ne poursuis pas, elle se retourne, râle un tout petit peu.

Kot me regarde depuis la porte. Ses yeux reflètent la lumière de la rue.

La femme devant moi a de petites boucles d'oreilles en perle.

Son lobe d'oreille gauche est percé de plein d'autres trous.

« Il n'y a qu'à demander », assène-t-elle. Nous sommes dans son bureau, il y a des tas de boîtes de médicaments sur la table entre nous. Son nom et son titre de médecin-chef sont inscrits sur un petit panneau à côté du téléphone.

« J'essaierai de vous expliquer si vous avez des questions.

— Quelle est la probabilité que mon père puisse sortir un jour ? »

Elle m'observe longuement. Range une boucle de cheveux blonds derrière son oreille.

« Je peux dire que son état s'améliore. Mais je ne veux pas susciter de faux espoirs chez vous. Il va mieux qu'il y a trois ans. Beaucoup mieux qu'il y a cinq ans...

— Il sortira, un jour ? »

Elle cille plusieurs fois.

« Je vais fumer », déclare-t-elle.

Je la suis dans l'une des salles de pause. Elle ouvre une porte vitrée, et nous sortons dans une petite cour entièrement entourée de murs en brique rouge.

Elle sort une longue cigarette au menthol d'un paquet, je lui tends mon briquet. Elle tire deux ou trois bouffées.

« Il n'y a aucune chance qu'il puisse sortir. Je ne devrais pas dire ça. Nous devons toujours donner de l'espoir au patient et aux proches. Ça fait partie de notre travail. L'espoir, ça peut être aussi important que les médicaments. »

Elle fait un trou bien rond avec sa cigarette dans la feuille d'un bouleau en pot à proximité.

« Je pourrais le préparer. Mais ça n'arrivera pas. Quelque part plus haut, les papiers resteront bloqués. Une lampe rouge s'allumera. »

Elle fait tomber la cendre dans un pot d'herbes.

« Je voudrais le faire sortir, me promener avec lui.

— Vous pouvez toujours venir avec lui ici.

— Alors je préfère la bibliothèque. »

Elle hoche la tête.

Il faut que je remplisse les papiers en plusieurs exemplaires. Signer, attester que je me porte responsable de mon père.

La cuisine de l'hôpital nous donne du vieux pain pour les oiseaux.

Un infirmier nous laisse sortir. Mon père fait ses premiers pas hésitants, le gravier crisse sous ses pieds.

Il regarde par-dessus son épaule, vers les fenêtres sombres.

« Tu crois qu'ils nous surveillent ? demandé-je.

— Bien sûr. »

Nous marchons sur la pelouse. Nous ne devons pas aller jusqu'au trottoir, nous ne serions plus sur le terrain de l'hôpital.

Nous nous asseyons sur un banc le long d'une allée de gravier, nous voyons les voitures passer sur la route.

Je lui tends la bouteille de Coca. Je l'ai remplie de bière à l'arrêt de bus, en

essayant de ne pas en renverser.

Il regarde de nouveau par-dessus son épaule, puis lève la bouteille à ses lèvres. Il boit avec avidité la première gorgée. Garde un bon moment la seconde en bouche avant d'avalier. Il recrache la troisième.

« Je sais exactement ce qu'ils me donnent. »

Il fait tourner la bouteille entre ses mains.

« Quand on me donne de nouveaux médicaments, je vais toujours vérifier ce que c'est à la bibliothèque. Si je continue à boire, ma tête va enfler, mes yeux vont se dessécher et me faire mal. »

J'ouvre le sac de pain, je tends un morceau de baguette au pavot à mon père.

« Il y a un moyen d'échapper aux hommes blancs, commence-t-il en cassant un morceau de pain. Une porte dans le mur. Qu'on ne voit que si on veut la voir. S'il n'y a pas d'autre issue, cette porte est toujours là. »

Il goûte le pain avant de le lancer aux oiseaux qui se sont rassemblés autour de nous.

« Le corps n'a pas beaucoup de valeur, c'est une boîte, un clapier. »

Mon père rit, et me montre une mouette qui se bat avec un morceau de pain beaucoup trop gros.

Il se tait alors de nouveau, se gratte le crâne, une miette reste prise dans ses courts cheveux. Je l'enlève.

« Leurs murs, leurs portes closes et leurs camisoles te retiennent pour que tu ne te sauves pas. Pour que tu sois toujours exactement là où ils veulent que tu sois. Service R, couloir 7, chambre 314.

Et pendant que tu es attaché, les médicaments te retiennent dans ta tête. Tu vois tes mains, le mur, rien d'autre. »

Nous vidons le sac de pain, nos douze minutes sont écoulées.

« J'ai essayé, soupire-t-il tandis que nous traversons la pelouse pour retourner au service. Dieu sait que j'ai essayé. Mais je n'ai plus la force. »

Nous attendons qu'on nous rouvre. Le gardien est une ombre de l'autre côté des portes vitrées, mon père parle si bas qu'il est difficile à entendre à travers le bruit du vent.

« Tu dois m'aider à trouver la porte dans le mur. »

L'infirmier nous ouvre.

Elsebeth fait sonner sa cloche, elle attend au pied des marches, dit que quelqu'un veut me parler au téléphone. Elle a l'air un peu désorientée, personne ne m'a encore jamais appelé chez elle, je n'ai donné son numéro à personne.

Je crois qu'il est allemand, ajoute-t-elle pendant que je la suis jusqu'au téléphone dans la cuisine. L'homme à l'autre bout du fil commence par s'excuser pour la dernière fois, il était ivre mort, mais ça ne change rien, naturellement. C'est Ulrich, précise-t-il.

Elsebeth observe le combiné, pas tranquille. Je lui adresse un sourire, et un hochement de tête. Elle retourne dans son salon, où la radio diffuse en continu de la musique classique.

L'homme me dit qu'il m'a envoyé une lettre, me demande si je l'ai reçue. Puis rit nerveusement, bien sûr que je ne l'ai pas reçue. Il l'a envoyée aujourd'hui. Je dois juste savoir qu'il pensait ce qu'il disait. Même s'il était pété comme un coing. Il avait bu le ventre vide, c'est comme ça qu'on se soûle.

Il appréciait vraiment beaucoup les tableaux, et il voulait les exposer. Une exposition exclusive, rien que mes tableaux. C'est tout ce qu'il voulait dire, le reste était dans la lettre.

Je n'ai pas quitté la chaise dans la cuisine, j'ai toujours le combiné en main, je n'entends plus que la tonalité.

Petra a arrêté de me demander ce qui n'allait pas. Je me réveille la nuit, je connais le son de ses sanglots, et je n'allume pas la lumière. Quelque part au-dessus du pied du lit, je vois les yeux de mon père. Ils flottent au-dessus de mon étagère métallique au centre de tri avant que mes mains ne prennent les commandes.

Je suis en train de ranger les courses d'Elsebeth quand j'aperçois la lettre sur la table de la cuisine.

Elle est adressée au *Peintre Mehmet Faruk*.

Dedans, il y a une photo d'Ulrich, qui pose devant une boucherie désaffectée. Il sourit, il a le bras tendu en un geste plein de fierté vers les vitrines vides. Il écrit qu'il a enfin trouvé l'endroit idéal. Il veut appeler sa galerie *Fleisch*. Ce sont mes tableaux qui l'inaugureront.

Il y a quelques billets en deutschemarks dans l'enveloppe. Il remercie pour le prêt, dit qu'il y a un peu plus, il espère que ça paiera le billet de train.

Je pose des objets sur le comptoir.

Des boîtes de peinture. Un chevalet. Des pinceaux de tailles variées.

Le vendeur me demande si j'ai besoin d'aide, je secoue la tête et je continue à apporter des choses. Je ne regarde plus les prix.

J'achète autant de toiles que je peux en porter, je sors tous les vieux tableaux dans le couloir et je les empile.

Je pose le chevalet au beau milieu de la pièce et je tends une toile. J'ouvre le premier tube de peinture. Je peins jusqu'au coucher du soleil, puis j'allume des lampes et des bougies, et je continue à peindre.

Tôt le matin, je suis dans mon lit. Ma main ne s'est pas encore complètement relâchée de la prise sur le pinceau. Je ferme les yeux, je sens les pigments de la peinture avec une telle intensité que je vois les couleurs à l'intérieur de mes paupières.

Le soleil me réveille, je me remets à peindre.

Au bout d'une heure, je bois un verre d'eau et je fume une cigarette.

J'allume la bouilloire et je me fais une tasse de café en poudre, que je bois froide deux ou trois heures plus tard.

Je me sers des tableaux à la cave comme de notes, je trouve des détails, une main, un regard. Je porte alors le vieux tableau dans la cour, je l'arrache de son cadre et je le flanque dans l'une des grandes poubelles. Je garde le cadre, et je tends une nouvelle toile dessus.

C'est l'après-midi, je presse de l'ocre jaune sur la palette. Quand je regarde de nouveau l'heure, il me reste quatre minutes pour aller devant le rayonnage marqué des codes postaux. Je cours dans la rue, je sens la peinture sécher à travers mon t-shirt.

Quelques jours plus tard, j'appelle le centre de tri. C'est le milieu de la journée, et je parle à une fille du bureau. Je dis qu'il y a un malade dans la famille. Le genre de maladie dont on peut mourir. Je suis désolé. Désolé pour tout, je voudrais pouvoir venir travailler. La fille écoute, elle est compréhensive. Elle a dû taper mon nom sur son ordinateur et constater que je n'ai été absent qu'une seule et unique journée sur ces deux dernières années. Elle me dit de rappeler quand ça ira un peu mieux. Puis elle s'interrompt, et rectifie : il faudra que j'appelle quand je me sentirai prêt à reprendre le travail. Il faut parfois laisser un peu de temps au temps. Je promets. À un distributeur automatique, je contrôle le solde bancaire de Mehmet Faruk. Ça fait plusieurs années que je travaille, y compris les dimanches et les jours fériés, j'ai assez d'argent pour pouvoir tenir jusqu'à la fin de l'année.

J'ai une cartouche de cigarettes sous le bras au moment où je croise Elsebeth dans l'entrée.

Elle ouvre et referme la bouche, fait la même tête que si elle venait de voir l'un de ses défunts maris.

« Tu as maigri, constate-t-elle. Il faut manger.

— Je peins.

— Oui, sourit-elle. C'est ce que je vois. »

Je remarque seulement maintenant que j'ai de la peinture sur la joue et sous les ongles.

« Je fais attention, la rassuré-je. Je ne mets pas de la peinture partout, je suis prudent.

— Ça n'a pas d'importance. Si tu peins, tu peins. Mais il va falloir que tu manges. »

Elle prend mon bras, m'entraîne dans la cuisine et me fait asseoir.

« Je préférerais être la première de nous deux à quitter ce monde, déclare Elsebeth en allumant la cuisinière. Ce n'est pas facile de trouver un bon locataire. »

Elle fait des œufs brouillés, le porc grésille dans la poêle.

« Une fille est passée, elle a demandé après toi, reprend-elle sans quitter la cuisinière des yeux. La peau très claire. J'ai dit que tu n'étais pas là. Ça ne me regarde pas, après tout. »

Il n'y a que deux ou trois jours que j'ai vu Petra pour la dernière fois. Mais j'y pense depuis un certain temps. Demain, je vais la voir. Ou dans quelques jours. Très bientôt.

Elsebeth pose l'assiette devant moi, remplit un grand verre de lait, me regarde pour être certaine que je mange.

Les premières bouchées me remplissent trop la bouche. Mon ventre fait un bruit bizarre, gémit, j'ai un point de côté, comme si j'avais couru trop vite.

J'ai envie d'une cigarette, je suis tombé en panne sèche hier. Une cigarette et une tasse de café.

Elsebeth ne me quitte pas des yeux avant que mon ventre ne se réveille et que la faim ne prenne le relais. Je vide l'assiette et je mange quatre tranches de pain de seigle par-dessus.

Chaque jour, je trouve à manger dans la cuisine, avec un petit mot.

Mange ! est-il noté sur une assiette de pâté en croûte au réfrigérateur. Bois ! ordonne ce qui ressemble à un verre de lait, mais qui a le goût de crème battue.

Je trouve des pommes et des œufs durs. Des saucisses grillées, que je mange froides tout en peignant.

Je peins tandis que la tempête fait des ravages dans le pays. Les vitres tremblent, je trempe le pinceau dans la peinture. Le lendemain, je vois des arbres couchés et des voitures dont les vitres ont été démolies par des tuiles en goguette. C'est seulement à ce moment-là que je m'aperçois que c'est vrai, que ça n'est pas arrivé que dans ma tête et dans ma chambre. L'hiver arrive, je le sais parce que j'ai de moins en moins d'heures de lumière diurne quand je suis devant mon chevalet.

Je rêve en bleu et en vert délavé. D'autres nuits en rouge vif, comme du sang, des boîtes aux lettres et l'intérieur de la bouche.

Je peins jusqu'en milieu de journée, puis je fais mon sac. La montre que j'ai achetée est étanche. Je me change et je vais tout au bout de la piscine, dans le bassin d'eau froide, un petit bac où il n'en faudrait pas beaucoup plus pour que l'eau gèle.

J'y suis seul, les rares fois où j'ai de la compagnie, c'est celle de vieillards dont la peau fait penser à du cuir. Ils font des mouvements de gymnastique au bord, un sourire crispé sur les lèvres.

Je regarde ma montre, les secondes qui défilent. Les centièmes. Je dois tenir une minute de plus qu'hier. Mon corps me fait mal, mes mains sont blanches.

L'un des maîtres nageurs me demande si tout va bien. Il m'informe que ça fait un bon moment que je suis là. Les muscles de ma nuque sont raides et font saillie à l'arrière de mon crâne comme un 11, je me force à garder la bouche fermée pour ne pas claquer des dents. Je hoche la tête. Il s'en va.

Je fais des exercices avec mes doigts. Quand on ne peut plus toucher son pouce avec chacun des autres doigts, c'est qu'on a passé trop de temps dans l'eau froide. J'ai piqué un livre sur le sujet à la bibliothèque, en découpant l'antivol magnétique avec une lame de rasoir avant de le fourrer dans mon sac. Le terme technique, c'est *hypothermie*.

L'échelle qu'on utilise s'appelle une courbe de mortalité.

Je regarde ma montre. J'ai tenu une minute de plus, je m'extrais de l'eau froide et je me cogne le pied contre l'échelle. Ça ne fera mal que dans un moment.

Je longe les bassins, mes pas sont rigides. Je vois des gens qui nagent, des enfants qui sautent dans l'eau. J'essaie de sentir les signes, un fort tremblement en est un.

Le corps qui essaie de se réchauffer.

Un autre signe, c'est qu'on n'arrive plus à parler clairement. On bafouille.

Je récite des comptines en descendant aux vestiaires : *Les riches doivent rouler en voiture, les pauvres doivent marcher, quand le roi joue aux quilles, la sentinelle doit veiller.*

Mais je ne sais pas si on peut s'entendre soi-même bafouiller. Si les idées sont en désordre et congelées, le discours doit l'être aussi.

Je reste au sauna jusqu'à ce que je sente de nouveau mes mains et mes pieds. Je masse les muscles de mon avant-bras droit, ceux que je mobiliserai quand je serai de retour devant la toile.

Je suis assis sur un banc en face de la cour de l'école. Je porte plusieurs couches de vêtements. Deux paires de chaussettes dans mes bottes d'hiver.

J'ai mon bloc à dessin, je dévisse le bouchon de mon thermos et je m'en sers comme tasse. On est en décembre, le café fume.

Je dessine d'abord le bâtiment scolaire. Des traits lâches au crayon, puis j'ajoute les détails. On pourrait me prendre pour un étudiant des Beaux-Arts. Ou d'une école d'architecture, plutôt. Un travail imposé. L'architecture du début des années soixante-dix. Si quelqu'un regardait par-dessus mon épaule, il verrait les cotes approximatives que j'ai notées, la hauteur du bâtiment, la largeur des parties vitrées.

La cloche sonne, j'approche du grillage et je regarde l'école. Les doubles portes s'ouvrent avec tant de violence qu'elles sautent sur leurs gonds, et la cour se remplit rapidement d'enfants.

L'un des surveillants vient vers moi. Même si je ne porte pas un manteau en laine et si je n'ai pas de bonbons dans ma poche, je sais que ça fait trop longtemps que je suis là.

Avant qu'il ait le temps d'ouvrir la bouche, je lui demande s'il sait quand l'école a été construite. J'ouvre mon bloc à une nouvelle page, prêt à noter la réponse. La phrase qu'il avait préparée dans sa tête ne franchit pas ses lèvres. Il se gratte la tête et suppose que c'était le début des années soixante-dix.

Mais je peux toujours l'accompagner au bureau, ils le savent sans doute. Je souris, je ne veux pas déranger, je peux vérifier de mon côté.

Je m'en vais. J'ai passé cinq récréations, réparties sur deux jours, assis devant l'école.

L'école privée est la dernière sur ma liste, une école plus petite, qui compte moins d'élèves. Elle ne doit pas avoir plus de dix ans. Le portique dans la cour n'est pas rouillé, la peinture ne s'écaille pas.

Je m'installe à la première récréation, j'y reste jusqu'à ce que les voitures des parents arrivent devant l'entrée.

La nuit, je rêve d'un crayon si petit que je ne peux le tenir que du bout des doigts.

Il faut que je dessine le monde entier, sinon il se désintégrera.

Le lendemain matin, je suis de retour devant l'école, il reste deux jours avant les vacances de Noël.

La sonnerie de la grande récréation retentit. Pendant les dix premières minutes, la cour est vide, les enfants prennent le petit déjeuner dans les classes. Puis ils sortent en petits groupes. De la grille, je vois une petite fille blonde, dans un groupe de copines.

Il me semble reconnaître un mouvement, un port de tête. J'entre, je traverse la cour.

Elle me regarde, mais elle ne reste pas. Elle a juste vu un autre adulte, quelqu'un qu'elle ne connaît pas, pas une vraie personne. Elle court quelques mètres avant de se retourner. Nos regards se croisent, elle cille plusieurs fois. Puis elle se jette à mon cou.

Ma sœur a grandi, on peut déjà deviner à quoi elle ressemblera adulte. Il me semble déceler du maquillage sur son visage.

« Papa et maman savent que tu es là ? demande-t-elle une fois qu'elle a lâché mon cou.

— Non. Et il vaudrait d'ailleurs mieux que tu ne leur dises pas.

— Ça va être dur... » Elle se mord la lèvre inférieure, comme quand elle doute ou s'apprête à demander un jouet à son père.

« Et moi, en contrepartie, je ne leur parlerai pas du maquillage. » Elle rit.

« Je vais partir un moment.

— Tu es *déjà* parti, papa et maman étaient fous...

— Loin. Je vais partir loin. Très loin. Je ne sais pas quand je reviendrai. »

Elle me regarde, ses yeux sont grands et bleus, encore plus clairs que dans mon souvenir.

Au moment où elle va parler, je la soulève, j'enfouis ma tête dans son cou, je m'essuie les yeux dans le tissu.

« Je te reverrai ?

— Bien sûr. Mais je ne sais pas quand.

— Il faut d'abord que je devienne adulte ?

— Oui, il faudrait que tu aies le temps de devenir adulte, avant. »

Elle hoche la tête. Une fille l'appelle. Elle m'embrasse sur la joue, puis court rejoindre ses copines.

Je suis dans la rue devant l'appartement d'Elsebeth, je fais de petits pas sur place pour ne pas me refroidir. Le vent fume mes cigarettes, les gouttes de pluie menacent de les éteindre. Au moment où je rentre, je vois la voiture tourner au coin de la rue. Une fourgonnette avec une plaque d'immatriculation allemande qui passe devant moi, puis fait marche arrière.

La voiture a une grosse éraflure sur le côté, qui révèle plusieurs couches de peinture superposées. Le véhicule a été jeune, il a été marron et bleu.

Ergüls Frucht und Gemüse, clame le flanc en grandes capitales.

Le chauffeur descend, c'est un grand type en pull de laine, dont les mailles sont distendues à l'extrême. Il ouvre les portes arrière, et l'odeur de légumes pourris m'assaille.

Le chauffeur m'aide à descendre les tableaux de la chambre, il peut en prendre trois d'un coup, les tenir à bout de bras, ils appuient contre son ventre. Il les dépose à l'arrière de la camionnette, les organise pour qu'ils ne basculent pas. Avant de se rasseoir au volant, il me serre la main, ses mitaines me grattent la paume. Je vois le véhicule repartir dans la rue, tourner au coin.

La lumière des phares passe en quelques secondes, suivie du son des pneus sur le bitume mouillé.

Je descends l'allée de graviers, jusqu'à la porte en PVC. Je sonne, la serrure bourdonne, et j'entre.

La femme derrière le comptoir a le regard lourd après une longue garde, ou un dîner de fête la veille.

« J'ai rendez-vous. » Elle tape le nom de mon père sur son ordinateur. Secoue la tête.

« Vous êtes sûr que c'est aujourd'hui ?

— Ce n'est pas la première fois qu'ils oublient de noter un rendez-vous. »

Elle tape encore quelques touches.

« Si votre rendez-vous n'a pas été enregistré...

— Vous ne pouvez pas appeler quelqu'un ? Appelez le médecin-chef.

— Ce n'est que dans les cas d'extrême urgence que nous...

— C'est le réveillon de Noël, ce soir. Je veux seulement voir mon père, je le lui ai promis. »

Elle me regarde, espère que je vais jeter l'éponge. M'en aller, disparaître, la laisser avec le roman policier qu'elle a repoussé sous sa table, de sorte que je n'en vois qu'un coin rouge sang percé d'une balle.

« Je crois malheureusement que je ne pourrai rien faire. »

Je ne bouge pas.

Si seulement je criais. Si je flanquais ses papiers et ses crayons par terre, elle pourrait appuyer sur le bouton d'alerte silencieuse, quelque part sous son bureau, le bouton sur lequel son index est posé depuis plusieurs minutes, maintenant.

Mais je parle calmement, je la regarde dans les yeux, sans trop la fixer.

« Je voudrais voir mon père. »

Je ne bouge pas d'un iota.

Elle s'apprête à dire autre chose mais se contente d'un haussement d'épaules las.

Son doigt quitte le bouton d'alerte, elle appuie sur une touche d'un dispositif de communication interne.

« Mikkel, tu veux bien descendre ? »

J'attends dans le canapé, j'ai le temps de feuilleter trois journaux avant qu'un jeune homme badgé et aux cheveux rassemblés en queue-de-cheval n'arrive.

Je le suis à travers les services que j'ai petit à petit appris à connaître. Depuis le service E jusqu'au R. En passant par les services Q et V. Les couloirs sont décorés. Des cœurs de Noël de guingois, des guirlandes en papier tressé, découpées par des mains tremblantes avec des ciseaux émoussés.

Dans une des salles polyvalentes, un homme en peignoir est installé devant un piano.

L'infirmier pose une main sur son épaule.

« Vous voulez bien nous jouer un chant de Noël ? »

Le patient tourne un tout petit peu la tête, pas assez pour nous voir. Un filet de salive pend de sa lèvre inférieure, et va bientôt atteindre l'une des touches noires.

« Ou *La lettre à Élise*, tout le monde sait le jouer, celui-là. »

L'homme appuie sur les touches au hasard. Le piano a besoin d'être accordé.

L'infirmier lui pose une main sur l'épaule.

« Je reviens bientôt, on vous installera dans votre chambre. »

Nous continuons.

« Il faut bien avoir un peu d'humour, pour ce boulot. Sinon, on ne tient pas le coup. »

La lumière est tamisée, nous ne voyons ni patients ni infirmiers dans les couloirs.

« C'est votre père que vous venez voir ?

— Oui.

— Il a sans doute reçu pas mal de médicaments. Je dis juste ça pour que vous ne veniez pas me demander dans dix minutes ce qui cloche chez lui. »

Il sort une carte magnétique, ouvre la porte d'un nième sas.

« Ils sont complètement en sous-effectifs pendant les fêtes, alors ils les gavent de médicaments. Normalement, je n'ai rien à voir avec ce service, mais un gamin avec un bâton pourrait s'occuper d'eux. Le service de nuit a davantage de linge trempé de pisser à changer, mais quand ils ne font pas d'esclandre, ce n'est pas difficile. »

Il ouvre la porte. Mon père est assis sur le lit, appuyé contre le mur.

Je l'habille. Je fourre ses pieds nus dans des chaussures en caoutchouc, je les attache pour lui. Je dis à l'infirmier que nous sortons, nous allons faire un tour. Il nous libère par une porte latérale, pour que nous n'ayons pas tout le chemin à faire jusqu'à l'accueil.

Les mouvements de mon père sont lents, il trébuche à chaque pas sur la pelouse, se prend le pied dans une taupinière et tombe à genoux. Je l'aide à se relever, nous continuons, il bougonne, fait des moitiés de phrases, ses lèvres sont si molles que j'ai peur qu'il les arrache à coups de dents.

Au bout de quelques minutes, l'air froid le fait se réveiller un tantinet.

« Où allons-nous ? demande-t-il.

— Nous allons en forêt, papa.

— Oui. Allons-y. »

À quelques mètres du trottoir, je lui demande si quelqu'un nous surveille.

« Non, répond-il sans tourner la tête. Pas aujourd'hui. »

Nous attendons le bus. Personne ne nous a pris en chasse.

Je paie deux billets, j'ai juste ce qu'il faut. Le bus est presque vide. J'accompagne mon père jusqu'aux sièges du fond, je l'appuie contre le carreau.

Le trajet dure une vingtaine de minutes.

Quand je vois les premiers arbres, je sais que nous devons descendre au prochain arrêt.

Je tends la main pour appuyer sur le bouton quand je sens la main de mon père sur mon bras.

« Je peux ? » demande-t-il. La troisième tentative est la bonne.

« Ça fait longtemps », soupire-t-il.

L'arrêt est en lisière de forêt. Nous marchons quelques minutes au bord de la route, les phares d'une voiture nous aveuglent un bref instant, puis le véhicule est déjà loin.

Nous traversons un parking, nous passons devant une voiture aux vitres brisées et privée de plaques d'immatriculation.

Nous franchissons le tableau des itinéraires, les beaux endroits à ne pas rater, les conseils pour éviter les tiques. Les chiens doivent être tenus en laisse. Nous marchons dix minutes, bifurquons sur un plus petit chemin à gauche, il faut l'élargir, on ne le voit presque plus, j'écarte les branches sur notre passage.

Les pieds de mon père s'emberlificotent dans la dense végétation basse, je dois me pencher pour le libérer.

Nous traversons une petite clairière, nous voyons des branches calcinées entourées de boîtes de bière vides, les restes d'un feu de camp.

Nous arrivons au bord du lac. L'eau est noire devant nous.

« Nous n'avons pas besoin d'une grenouille. Aujourd'hui, nous n'avons besoin d'aucune grenouille, papa. On arrivera sans doute de l'autre côté. »

Je prends sa main. Il me suit.

L'eau froide transperce mes chaussures.

Je me laisse tomber sur le siège, j'étale le blouson sur moi. Quelques grondements et un grincement métallique, et le train se met en mouvement. Il est un peu plus de six heures du matin, le 25 décembre.

Le train passe devant des appartements, des maisons mitoyennes, des villas, les fenêtres sont obscures, à l'exception de quelques rares éclairées par des chandeliers de Noël. Le train s'arrête dans des gares désertes, reprend sa route.

Dans quelques jours, Elsebeth se demandera où je suis passé. Il lui faudra du temps pour monter. Elle frappera d'abord à ma porte, qui est entrebâillée, et elle trouvera le mot. Les lettres sont grandes et bien lisibles, elle n'aura pas besoin de faire de gros efforts pour les lire. Des excuses, mais aucune explication. À côté du mot, il y a un mois supplémentaire de loyer. Dans quelques jours, ils s'apercevront au centre de tri que je ne vais plus bosser. Je ne serai pas le seul qui démissionne en ne venant plus.

Le train traverse la campagne, le soleil se lève, des familles chargées de cadeaux montent à bord.

Une petite fille en doudoune bleu clair s'assoit en face de moi. Elle s'est fâchée avec sa mère, qui est assise plus loin dans le compartiment.

Tandis que la petite fille joue avec les lacets de ses bottes, je suis assailli par la première crampe. Depuis la gorge jusqu'aux pieds, tous mes muscles se contractent. Le corps qui se rappelle l'eau froide. J'agrippe les accoudoirs, mes ongles s'enfoncent dans le tissu synthétique. Quand je parviens de nouveau à contrôler mon corps, je regarde la petite fille, ses yeux sont grands ouverts. J'essaie de sourire, mais j'ai le goût du sang dans la bouche, j'ai dû me mordre la langue. La petite fille se met à pleurer.

Je ne remarque jamais quand nous traversons la frontière. Les panneaux dans les gares ont maintenant une consonance allemande.

Je change pour un train moderne, au flanc décoré d'une bande de damier noir et blanc. Je me trouve une place et je pose mon sac, et je vais au wagon-restaurant. Une Allemande entre deux âges me sert une tasse de café, un hot-dog à la moutarde et un petit pain. J'engloutis la nourriture, et à la moitié de mon café, mes yeux se ferment malgré moi. J'ai passé la nuit à circuler en ville, en me forçant à ne pas courir chaque fois que j'entendais une sirène. J'ai bu du café dans les troquets avant de continuer, dans l'attente du premier train.

Mon sommeil est agité, il est bleu marine et vert.

La voix dans les haut-parleurs me réveille, nous arrivons à Berlin. Par la fenêtre, je vois des tours en béton séparées par quelques petits parcs plantés d'arbres dépouillés. La lumière disparaît quand nous entrons dans la grande gare.

Ulrich m'attend sur le quai, il tient un panneau découpé dans un carton. Hr. Mehmet Faruk, lit-on dessus. Il rit, et le replie. Me serre dans ses bras, me permettant ainsi de goûter son foulard humide.

« J'ai été surpris quand la camionnette de tableaux est arrivée », avoue-t-il tandis que nous marchons le long des commerces de la gare, des stands de nourriture.

« Vous les aimez bien ?

— Bordel, j'ai pleuré comme une madeleine. »

Au-dehors, les flocons sont gros et lourds d'eau, ils se posent sur les cheveux, la joue, fondent dans la nuque. Nous marchons un peu avant d'arriver à une vieille Renault garée sur le trottoir. Ulrich se sert du panneau à mon nom pour gratter la neige du pare-brise. Il faut malmener un peu la portière pour pouvoir l'ouvrir.

« Il faut la connaître », s'excuse-t-il.

Je trouve de la place pour mes jambes entre des sacs en papier qui ont naguère contenu des aliments et des gobelets en carton tachés de café sec.

Ulrich jette un coup d'œil rapide dans son rétroviseur avant de s'engager sur la chaussée.

« Cette exposition sera la première du nouveau millénaire, nous ouvrirons à midi. »

Il arrache une feuille de papier toilette à un rouleau passé sur le levier de frein à main, et s'en sert pour essuyer la buée sur la vitre.

« La presse aura bien sûr la possibilité de voir les tableaux avant. Nous voudrions des critiques pour le 1^{er} janvier, mais pas avant. »

Le feu passe au rouge, Ulrich freine, la voiture dérape sur l'asphalte mouillé, s'arrête à quelques centimètres de la Mercedes devant nous.

Avec ma manche, j'essuie ma vitre, un petit rond par lequel je peux regarder.

Je vois des immeubles de bureaux frappés de noms de sociétés internationales, des hôtels et des magasins derrière de grandes façades vitrées. Nous poursuivons, et la ville commence à changer. Je vois des marchands de fruits et légumes, des magasins de tissu au mètre. Beaucoup de panneaux sont écrits en turc, à présent.

« La galerie est à Neukölln. Alors ils peuvent se moquer de moi encore quelques années. Neukölln, ça va être le nouvel endroit branché. »

Nous roulons dans une rue marquée d'un panneau qui indique la direction de l'aéroport.

« Tu dois savoir que Bowie a habité à Neukölln ? »

Nous tournons dans une petite rue. Les bâtiments autour de nous sont sombres et crasseux, les vitres brisées ont été obstruées par des morceaux de carton. Ulrich serre le frein à main, nous descendons. La boucherie se trouve en face. Je reconnais le commerce sur la photo qu'il m'avait envoyée. Il y a un nouveau panneau au-dessus de la vitrine. *Fleisch*, lit-on en lettres blanches sur fond noir.

« Ils ont été pris en flagrant délit de remballage, et obligés de fermer. »

Nous contourignons les flaques d'eau dans l'asphalte.

« J'ai trouvé un gros congélateur au sous-sol, rempli de côtelettes datant des années quatre-vingt. »

Ulrich ouvre, nous entrons dans le magasin vide. Les murs sont ornés d'affiches aux motifs d'animaux de boucherie et de découpage.

Nous faisons le tour d'une vitrine ronde, nous passons devant le hachoir mécanique, jusqu'à deux portes en acier. La lumière est jaunâtre à travers les hublots.

« Prêt ? »

Je hoche la tête, il ouvre les portes.

Je m'attendais à une arrière-boutique, mais la pièce devant nous est grande, et ressemble à l'entrée d'une boucherie de belle taille.

Les murs sont peints en blanc, et derrière le parfum de peinture glycérophthalique, je devine autre chose, de plus lourd.

« J'ai gardé le sol en l'état, précise Ulrich. J'aime bien les bondes d'évacuation.

»

Quelques crocs sortent des murs, ils ont été frottés et brillent. Au plafond, je vois le câble de transport des carcasses.

La pièce dans laquelle nous entrons ensuite est encore plus grande.

« C'est ici qu'ils découpaient la viande. »

Une grande table en acier occupe le centre de la pièce, scellée dans le sol, bordée de gouttières.

« Je me suis dit que ce serait bien pour le service », déclare Ulrich. Il ouvre la bouche pour poursuivre quand nous entendons une voix de femme, qui parle bas, comme à elle-même. Nous gagnons la porte le plus silencieusement possible.

Mes tableaux sont alignés contre le mur, certains sont déjà suspendus. Une jeune femme aux cheveux châains est plantée devant l'un d'eux, elle le regarde tout en parlant dans un micro.

« Mona est journaliste à la rubrique culture de la NGR. C'est aussi ma petite-cousine. »

Elle nous regarde, fait un sourire un peu gêné, nous l'avons surprise en plein instant d'intimité. Elle éteint son magnétophone et me serre la main.

« Je suis heureuse de pouvoir voir vos tableaux. Vraiment heureuse. »

Ses yeux sont marron, elle a de petits grains de beauté sur le visage.

Nous revenons sur nos pas. Ulrich me montre les cimaises sous le plafond, auxquelles les tableaux seront suspendus grâce à de fins câbles en acier. Il me montre les petits spots qui ont remplacé les tubes fluorescents, et qu'on peut allumer ou éteindre un par un. L'éclairage, ça a été l'une des dépenses les plus importantes, confesse-t-il.

« Tu m'as promis de me le prêter, rappelle Mona quand nous sommes revenus dans le magasin à proprement parler.

— Je sors acheter un cadeau.

— Pour Elisa ? »

Il hoche la tête, mais ne la regarde pas.

« Il est un peu tard, non ? »

Il s'entortille dans son foulard.

« Où puis-je vous retrouver ?

— On va au Leos.

— Tu es une snob », raille-t-il.

Seul un étroit passage a été déblayé dans la neige sur le trottoir, nous devons marcher serrés l'un contre l'autre.

« Ulrich vous a déjà dit que Bowie avait habité à Neukölln ? me demande Mona.

— Oui.

— Et que Kreuzberg, c'est fini. C'est terminé.

— Pas complètement.

— Ça va venir. Attendez. »

Quand elle rit, c'est comme si ses grains de beauté se déplaçaient.

Nous attendons à l'arrêt de bus. Une femme coiffée d'un foulard crie quelque chose en turc à son petit garçon, dont le ballon roule sans arrêt sur la chaussée.

« Dans cette ville, il y a des quartiers où on ne comprend que la moitié de ce que disent les gens. Et encore moins. »

Elle ferme la bouche, comme si elle avait dit une bêtise, et me regarde.

« Vous parlez turc, évidemment ? »

— Seulement bonjour et au revoir. »

Nous prenons le bus pour quatre arrêts, et quand nous descendons, Mona m'explique que nous sommes à Kreuzberg. Il y a plus de jeunes dans la rue, les pignons sont davantage peints, mais à part ça, j'ai du mal à faire la différence entre ce quartier et celui que nous venons de quitter.

Le bar est au sous-sol, il faut que je me baisse pour ne pas heurter le panneau avec la tête.

À l'intérieur, les murs sont bordeaux, les tables lie-devin.

Le barman a un anneau entre les sourcils, un autre dans la lèvre inférieure, il sourit comme s'il reconnaissait Mona.

« On va s'asseoir au fond », décide-t-elle en tapotant le magnétophone sur sa hanche.

Je la suis jusqu'à un petit renforcement dans la paroi, nous nous installons dans un canapé rond semé de petits coussins. Elle pose le magnétophone sur la table entre nous et l'allume.

« Je le laisse tourner, j'espère que ça ne fait rien. » Elle appuie sur un bouton sur le micro. « Je couperai mes questions, alors il va falloir répondre en faisant des phrases complètes. »

Le barman pose deux grandes stouts devant nous, et se retire.

« Je peux me tromper, mais il semble qu'il y ait une évolution dans vos tableaux. Une histoire que vous voulez raconter. Vous pouvez me dire de quoi parle cette histoire ? »

Je la regarde, ses grains de beauté. Petits, répartis sur tout son visage, comme des îles sur une carte. Comme la Micronésie.

Elle touche le magnétophone, mon regard l'a rassurée.

« Vous pouvez me dire qui est Mehmet Faruk, en quelques mots ? Une courte description de vous. »

Une petite lampe rouge brille sur le micro.

« Ou me parler un peu de votre enfance, peut-être. Où avez-vous grandi ? »

Je vois la bière faire des bulles à l'intérieur du verre.

« Est-ce que vous vous servez de votre enfance quand vous peignez ? »

Je hoche la tête. Elle me sourit, les grains de beauté changent de place.

« À la radio, ça ne suffit pas de hocher la tête. On n'entend pas très bien, ça. »

Je hoche la tête.

« Vous n'aimez pas beaucoup de trucs, hein ? »

Elle éteint le magnétophone, se renverse dans son siège, allume une cigarette et fait un rond de fumée parfait, qui me donne envie de passer le doigt au travers.

« Quand je regarde vos tableaux, je sais très bien pourquoi j'ai arrêté de peindre. J'allais à l'académie des Beaux-Arts, j'étais très fière d'avoir pu y entrer. Je ne doutais pas une seule seconde que je serais peintre. »

Nous buvons de la bière, elle me parle d'elle. Elle a vingt-huit ans, dit qu'elle est heureuse de pouvoir travailler dans le milieu de l'art, la plupart des gens de sa promotion à l'académie torchent des enfants ou des vieux.

Nous en sommes à notre troisième bière quand Ulrich entre dans le bar. Il regarde le magnétophone sur la table. Mona hoche la tête, nous avons terminé.

La voiture d'Ulrich est garée à cheval sur le trottoir, nous sommes à quelques mètres du véhicule quand il me dit qu'il doit poser une question à Mona. Il me donne les clés, je n'ai qu'à m'installer à l'intérieur.

J'essaie d'ouvrir la portière passager. J'ai beau tirer, secouer, elle ne cède pas. J'ouvre l'autre portière, je m'assieds et je baisse ma vitre pour ne pas embuer complètement l'habitacle. Sur la banquette arrière, il y a un lapin en peluche blanc et un rouleau de papier kraft. Au bout de quelques minutes, Ulrich revient.

« Tu veux conduire ? »

Je secoue la tête, je passe sur l'autre siège.

Nous traversons une ville en pleine mutation. Depuis les grands monuments aux bureaux modernes, en passant par les immeubles d'habitation.

« Pour être tout à fait honnête, c'est moi qui ai demandé à Mona de t'interviewer. Je voulais voir comment ça se passerait. »

Ulrich change de file, il a failli percuter une BMW.

« Ça ne s'est pas très bien passé, hein ? »

— Non.

— Alors j'ai un peu modifié les plans. Les journalistes auront le droit de conjecturer. Tu vas rester un mystère. Même pas une photo de toi dans le catalogue. Pas de bio. Rien. Nous ne gardons que ton nom. Tu peux choisir un nom d'artiste, bien sûr.

— Peter.

— Évidemment, rit-il. Je vais faire imprimer le catalogue chez des Turcs. C'est le seul moyen pour nous de les avoir aussi vite. En dehors de ça, ils ne fabriquent que des menus de kebabs. »

Il y a de moins en moins de voitures dans les rues que nous empruntons.

« Peter Faruk. » Ulrich goûte le nom, sort un petit rouleau de scotch de sa poche. « Tu veux bien me rendre un service, et emballer le lapin ? »

Nous roulons dans une allée bordée de grands arbres. L'immeuble devant lequel nous nous garons est le seul édifice en béton, quatre étages qui dépassent un peu les villas environnantes.

Une femme en peignoir ouvre la porte. Ses yeux sont alourdis par le manque de sommeil, ses cheveux ne sont pas coiffés.

« Tu as la clé », lance-t-elle, puis elle m'aperçoit dans l'entrée. Elle se force à sourire.

Nous la suivons dans une cuisine exiguë. Une petite fille est assise sur un tabouret haut, près d'une table escamotable. Il y a un bol de bouillie devant elle, avec une cuiller Winnie l'Ours dedans.

La petite fille tend les bras vers Ulrich, il pose le cadeau devant elle. Elle déchire le papier jusqu'à ce que sa mère l'aide à extraire le jouet. Elle serre le lapin dans ses bras, et met du porridge sur sa fourrure synthétique.

« Comme ça, tu as deux cadeaux de ton gentil papa, chérie. »

La mère me tend la cuiller de bouillie, et me demande si je veux bien prendre le relais. Ils passent dans la pièce voisine.

Elle ferme la porte derrière eux, le battant est assez fin pour que nous entendions tout ce qu'ils disent.

« Tu es venu avec ce gamin pour que je ne t'engueule pas ?

— Oui.

— Je ne t'engueulerai pas.

— J'aurais presque préféré. »

Je prends de la bouillie dans la cuiller, la petite fille ouvre la bouche.

« Tu lui as déjà fait un cadeau de ma part ? demande Ulrich.

— Évidemment, qu'aurais-je dû lui dire ? Elle n'a qu'un an et demi.

— J'en suis heureux.

— L'ours en peluche que tu lui as offert.

— C'est un lapin.

— Il a des yeux en verre.

— Oui.

— Les enfants de moins de trois ans ne doivent pas jouer avec des peluches qui ont des yeux en verre. Ils peuvent les avaler. »

Le silence retombe, je donne une autre cuillerée de bouillie à la petite fille. Elle a de bonnes joues, me sourit. Je lui essuie la bouche, il y a un dessin de Tigrou sur la serviette.

« Tu as besoin d'argent ? » demande sa mère dans la pièce voisine.

Nous conduisons depuis dix minutes en silence quand Ulrich se penche devant moi et ouvre la boîte à gants.

« Il nous faut de la musique », décrète-t-il.

Je fouille dans le noir jusqu'à ce que je trouve une cassette. L'écriture dessus est illisible. Ulrich la glisse dans le lecteur. D'abord de la batterie, puis la voix d'Iggy Pop. Ulrich monte le son à tel point que les haut-parleurs grésillent, il remue les lèvres sans bruit sur la musique. « Here comes Johnny Yen again... »

Nous faisons le chemin dans l'autre sens.

« J'aurais sans doute dû te le dire plus tôt. Mais il y a eu des problèmes avec la réservation à l'hôtel. J'espère que ça ne te posera pas de problème de dormir une nuit, juste une, chez moi. »

Nous sommes au comptoir de la pâtisserie de Sengül. Ulrich montre les gâteaux derrière la vitre, un pain fourré à la viande et au fromage et essaie d'articuler les noms turcs. Il demande à la vendeuse s'il les prononce correctement.

« Presque, rit-elle.

— Je pourrais te demander à toi, tout simplement. » Ulrich me regarde.

Je hausse les sourcils, et j'espère que ça peut traduire à peu près n'importe quoi.

La femme prend notre commande. Ulrich demande si le petit Ümmit veut toujours jouer pour Fenerbahçe. Elle sourit et hoche la tête, pose le pain sur les assiettes.

Quand elle a enregistré le petit déjeuner dans sa caisse, Ulrich fait un petit geste, comme une signature dans le vide. Elle le regarde sans comprendre.

« Ajoutez-le sur ma note », précise-t-il.

La femme le regarde, puis moi, et note sur un bloc.

« Je ne mange jamais à la maison », m'apprend Ulrich tandis que nous portons nos plateaux sur une petite table près de la fenêtre. « Je ne vois pas l'intérêt. »

Pendant que nous mangeons, je vois passer des camionnettes, de vieilles Skoda et des Coccinelles. Nous voyons des femmes coiffées de foulards traîner leurs enfants, des Africains qui fument dans la rue, en ayant l'air d'attendre qu'il se passe quelque chose.

« Il m'a semblé t'entendre, cette nuit, commence Ulrich en mâchant un bout de gâteau. Tu as fait des cauchemars ?

— Non.

— Alors ça devait être le voisin, encore une fois. »

La galerie n'est qu'à quelques rues de l'appartement d'Ulrich. Pourtant, nous prenons la voiture, il aime bien l'avoir à proximité. Il dit qu'il a déjà oublié plusieurs fois où elle était, et qu'il a dû sortir la chercher.

Nous posons les tableaux contre le mur, nous les répartissons dans les trois pièces.

« On pourrait les regrouper par couleurs », propose Ulrich. Il a un stylo et un bloc de notes autocollantes dans la main. « Vert foncé, bleu foncé. Dans la pièce suivante, on suspendra tes tableaux rouges. »

Ulrich recule jusqu'à ce que son dos heurte le mur derrière lui. Il regarde les tableaux à tour de rôle.

« On peut aussi remplir la première pièce avec toutes les femmes. Mais c'est toi qui décides, bien sûr. »

Il me tend le bloc de petites feuilles jaunes. J'écris un 1, je trouve le tableau et je colle le papier dessus. Ulrich le regarde, hoche la tête, lève une main à sa bouche.

« Ton seul tableau abstrait, je ne sais pas...

— C'est une tresse en plastique autour d'un trottoir. Les taches, c'est du sang.

— Oui... » Il serre sa lèvre inférieure entre le pouce et l'index. « Oui, évidemment. »

Ulrich visse de petits pitons dans les cadres, j'écris des nombres sur le bloc et je

colle les notes.

À la mi-journée, Mona vient nous aider. Elle met beaucoup moins de temps à suspendre les tableaux qu'Ulrich et moi.

Ulrich sort chercher d'autres morceaux de câble dans la voiture, et elle vient vers moi.

« Excusez-moi d'avoir cafté, hier. »

La soirée commence, et tous les tableaux ne sont pas encore accrochés. Mona est assise à l'arrière de la petite voiture, nous la déposons à Kreuzberg. Ulrich lui demande si elle a envie de dîner avec nous. Elle rit comme s'il avait fait une plaisanterie, et claque la portière derrière elle. Nous parcourons encore quelques rues, et Ulrich se gare.

Curry 36, lit-on sur le store.

« On pourrait évidemment sortir manger avec un couteau et une fourchette, mais ce serait dommage juste après ton arrivée à Berlin. »

Hier, nous avons mangé des kebabs, ça aurait aussi été dommage que je ne puisse pas essayer.

Ulrich commande pour nous, sort quelques billets et paie. Je suis invité, quand même, se défend-il. Nous mangeons dans la rue, sur des tables hautes, protégées par des morceaux de plastique transparent.

« C'est ici que les saucisses sont les meilleures. »

Ulrich plante un gros morceau sur sa fourchette en plastique bleu. Il l'enrobe de ketchup au curry et le fourre dans sa bouche.

« Sinon, il n'y a aucune raison de venir à Kreuzberg. Regarde autour de toi. Ici, c'est plein de petits garçons dont les richards de parents pensent qu'ils deviendront artistes. Si tu n'es pas turc, tu es artiste à Kreuzberg. »

Il lève rapidement les yeux de son assiette.

« Je n'ai rien contre les Turcs, note. Ce sont tous les artistes qui me posent problème. »

Il repousse son plateau en carton.

« On va boire d'autres bières. Je t'en dois quelques-unes, de la dernière fois. »

Nous retournons à Neukölln, et Ulrich se gare. Nous traversons. Je crois d'abord que le bar est fermé, il est sombre, et j'ai du mal à trouver une pancarte, mais quand Ulrich attrape la poignée, la porte s'ouvre. Il y a plein de fumée à l'intérieur. Des hommes entre deux âges, vêtus d'uniformes de chauffeur de taxi, tournent la tête et nous regardent. Ulrich va au comptoir, je le vois faire le même geste que chez le boulanger, une signature dans le vide. Après une courte discussion avec le propriétaire, il revient avec deux grandes bières.

Le cendrier se remplit, est vidé et se remplit de nouveau. Je ne sais pas combien de bières nous buvons. Ulrich me parle de sa fille. Elle est toute petite. Il a peur que quelque chose foire. Quand elle est avec sa mère, il sait qu'elle est bien. Il ne peut rien arriver. Sa mère s'occupe d'elle. Si elle tombe, sa mère a un pansement, ou le numéro des urgences.

Ulrich commande d'autres bières. Il doit discuter à chaque fois avec le propriétaire, mais les bières continuent à arriver.

« On pourrait aller voir à l'hôtel, commence Ulrich quand nous ressortons dans la rue. Mais j'habite juste là. »

Je suis allongé sur le canapé dans le petit appartement d'Ulrich, où tous les meubles semblent dater des années cinquante et sortir d'une benne à encombrants.

Une odeur de nourriture monte de l'escalier, et une querelle dans une langue étrangère me parvient à travers le mur.

Je regarde au plafond, je vois la tache laissée par un dégât des eaux, on dirait un nénuphar.

Mona est sur le trottoir opposé, et attend une interruption dans le flot des voitures. Nous la voyons à travers les grandes vitres du café. Elle fait un essai, part en courant, mais doit rebrousser chemin quand les voitures suivantes arrivent.

« Ça n'a pas été facile pour elle », murmure Ulrich.

Mona court de nouveau, elle est sur le point de glisser sur la glace, mais retrouve son équilibre.

« Il faut que tu sois gentil avec elle », continue Ulrich.

Mona passe la porte et secoue ses cheveux pour en chasser quelques flocons de neige.

La semaine dernière, je suis allé visiter des musées et des galeries avec elle. Pendant qu'Ulrich montrait mes tableaux aux journalistes et aux collectionneurs qu'il avait convaincus de venir.

Hier, nous étions sur l'île aux musées, nous avons vu des tableaux de Rodin, Cézanne, Degas. Aujourd'hui, nous allons voir une autre galerie qui n'est vieille que de quelques mois, dont on ne connaît l'existence que par le bouche-à-oreille.

À l'entrée, on nous remet à chacun une lampe de poche.

« J'espère que tu n'as pas peur du noir », sourit Mona.

Les murs de la galerie sont peints en noir, les fenêtres sont obstruées, la lumière est éteinte. Les lampes éclairent si faiblement qu'il faut les plaquer contre les tableaux pour pouvoir voir certains détails.

« Quand ils ont ouvert la galerie, il y avait aussi des installations. Mais les gens n'arrêtaient pas de se blesser », m'explique Mona quelque part sur ma droite.

Ma lampe est braquée vers ce que je crois être une roue de vélo, mais qui est peut-être un serpent qui se mord la queue.

« Salut, Mona ! » entendons-nous dans le noir. Un gardien en tenue noire se tient derrière nous. « Amuse-toi bien ! » Puis il a disparu.

Nous marchons côte à côte dans la rue.

« Quand tu es arrivé, ton allemand était un peu rigide, m'explique Mona. Il était classique. Comme quand on a appris comment prononcer les mots quand nous lisions du Goethe à voix haute. Maintenant, tu parles déjà plus comme un Berlinoise. »

Il y a du givre dans l'air, nous marchons sur les décorations de Noël que les pas ont fait dans la neige avant nous.

« Tu es devenu très silencieux quand je t'ai posé des questions sur ton enfance. Bon, d'accord, j'avais un micro dans la main... »

— J'ai eu une enfance extraordinaire, je ne l'échangerais pour rien au monde. »

Je ne sais pas où nous allons, mais j'aime bien marcher à côté d'elle. Elle me propose une cigarette, une Club. Elle me raconte que c'était l'une des marques les plus onéreuses en Allemagne de l'Est, et c'est à présent l'une des moins chères qu'on puisse trouver. J'ai du mal à allumer ma cigarette, le vent éteint systématiquement la flamme. Quand je relève les yeux, je plonge le regard dans le sien.

« C'est difficile de croire que tu n'es pas plus vieux, murmure-t-elle, comme si elle m'avait étudié.

— Je n'ai pas du tout l'âge qui est inscrit dans mon passeport.

— Je me sens aussi comme ça, de temps en temps... »

Nous continuons à marcher, et même si le trottoir est déblayé, nous marchons l'un contre l'autre.

J'ai l'impression de sentir son regard sur moi.

« Qu'est-ce que tu as mangé, la semaine dernière ? Tu t'es nourri de kebabs et de saucisses au curry, hein ?

— Ça aurait été dommage de manger autre chose, alors que je venais d'arriver à Berlin. »

Elle rit.

« Il va bien falloir te mettre quelque chose de correct dans le ventre. »

Mona m'emmène dans un restaurant indien, elle prétend qu'ils y font le meilleur tikka masala de tout Berlin. C'est l'après-midi, et nous sommes les seuls clients. Il y a des nappes rouges sur les tables, une grande photo du Taj Mahal au mur à côté de nous. De la pop de Bollywood déferle des enceintes, seulement interrompue par la chanson 1999 de Prince, une chanson qui m'a poursuivi de café en troquet avec Ulrich, la nuit. Comme les journaux que je lis à la boulangerie, qui proposent chaque jour un nouvel article sur l'an 2000, en expliquant que la civilisation telle que nous la connaissons va s'effondrer parce que les ordinateurs ne comprennent pas le nombre 2000.

Mona pique une bouchée d'agneau sur sa fourchette, et me la tend par-dessus la table pour que je puisse goûter.

« Tu vas t'en sortir, commence-t-elle tandis que je mâche la viande. Indépendamment de ce que donne l'exposition, tu vas t'en sortir. C'est pour Ulrich que je m'en fais, je ne sais pas très bien ce qui lui arrivera si c'est un échec.

— Vous avez été amants, conjecturé-je.

— Je ne dirais pas exactement ça. Nous savions très bien tous les deux que ce n'était pas une bonne idée du tout. »

Quand nous avons mangé, Mona me raccompagne au bus.

« À demain. »

La porte de l'appartement est ouverte. Je vois la lueur d'une cigarette dans le salon. J'allume la lumière.

Ulrich est assis dans le canapé, le regard perdu dans le vague.

« Ça s'est bien passé, déclare-t-il. Tous les journalistes sont venus voir tes tableaux. »

Il ramasse son manteau par terre.

« Je vais être obligé d'aller me trouver quelque chose à boire. »

Nous sommes dans un nouveau bar, des roues de chariot noires sont peintes sur le mur.

Je sais maintenant comment Ulrich répartit les additions dans le quartier. Il doit de nouveau discuter avec le propriétaire. Les premiers jours, il me tournait le dos, il parlait bas. Maintenant, il n'essaie même plus de le dissimuler, il rigole quand il revient avec deux bières.

« J'ai dû lui promettre que tu dessinerais son bar. Avec lui et sa femme devant.

Rien ne presse, évidemment. »

Il boit une grosse gorgée de bière, et ses yeux s'agitent derechef.

« Je crois que ça s'est bien passé. Ils avaient l'air contents. Mais ils refusent de dire quoi que ce soit avant la parution des journaux. L'histoire du contrat les a un peu énervés.

— Le contrat ?

— Ils ont tous dû signer pour promettre qu'ils ne publieraient rien sur l'exposition avant le 1^{er} janvier. »

Je vais aux toilettes, et en revenant, je dépose quelques billets sur le comptoir, pour éviter à Ulrich une dispute avec le taulier.

« Ce n'est pas facile pour Mona ? demandé-je en me rasseyant.

— Non. » Ulrich allume une cigarette et oublie celle qui se consume déjà dans le cendrier. « Son copain était peintre. Il avait du talent. Il en a probablement toujours, mais il boit plus qu'il ne peint. Il lui arrivait de lui téléphoner. Y compris après leur séparation. De lui dire : J'ai pris trop de somnifères. Je suis à la maison, et j'ai avalé beaucoup trop de somnifères. »

Il regarde le patron, qui sourit pour la première fois et commence à servir deux autres bières.

« Elle en pince pour les cas désespérés », conclut Ulrich en se grattant le dos de la main.

C'est la voix d'Ulrich qui me réveille, dans la cuisine :

« Tu pourrais envisager plus de cava. Ou du mousseux, je crois qu'on a une bouteille de champagne quelque part. C'est l'avantage d'avoir une grande chambre froide. »

Il rit alors, un peu trop fort.

Quand je le rejoins, il tient une bouteille invisible dans la main.

« Ça va aller », conclut-il.

Les poches sous ses yeux sont à présent si sombres qu'on pourrait le soupçonner de se maquiller. Le bruit de ses pas m'a réveillé plusieurs fois dans la nuit, pendant ses allers et retours entre la chambre et la cuisine.

Nous arrivons dans la rue, Ulrich ne me demande pas si j'ai faim ; aujourd'hui, nous partons directement à la galerie en voiture.

« Tout doit être en ordre », répète-t-il plusieurs fois à son volant.

Il nettoie par terre, il l'a déjà fait hier, mais il n'est pas complètement satisfait. Ça doit briller. Il rectifie la position des tableaux, je ne les vois pas de travers, mais lui, si. Un peu vers la gauche, un peu vers la droite, il recule, encore un peu vers la gauche. Sort le niveau à bulle.

« Tu crois que les gens vont venir ? demandé-je. On est le 31 décembre... »

— Bien sûr que des gens viendront. Tout le monde veut pouvoir dire : j'y étais le premier. C'est moi qui ai vu les tableaux en premier. Faire partie de l'histoire. Comme quand Kennedy a été descendu, être sur la butte. »

Il allume une cigarette, tient la main en coupe sous l'extrémité pour que la cendre ne tombe pas par terre.

« J'espère que les gens viendront. Et même s'ils ne le font pas... Si tu fais l'ascension d'une montagne, ça n'a pas beaucoup d'importance, qui te voit le faire. »

Il a l'air de vouloir se convaincre lui-même.

J'attends d'abord le bus, mais j'ai plein de temps devant moi, et je décide d'y aller à pied.

Je porte un costume noir que j'ai acheté dans l'un des magasins turcs à côté de chez Ulrich. Il m'a coûté moins cher qu'un bon jean. J'ai une chemise blanche en dessous, un anorak par-dessus. Mes chaussures neuves grincent, je crois que c'est du cuir, mais je ne suis pas certain ; quand j'ai demandé au vendeur, il m'a regardé comme s'il ne comprenait pas mon allemand.

C'est une journée claire, avec une pointe de gel dans l'air. Il flotte une odeur de fumée, et j'entends les claquements de pétards des enfants qui ont pris un peu d'avance.

Mona m'attend sous le store d'un marchand de fruits et légumes. Elle porte une robe en velours noir et des chaussures rouges à talons hauts. Elle me prend le bras. « Retiens-moi si je tombe. » Quelques rues plus loin, nous entrons par une porte cochère et nous arrivons dans une cour intérieure, où je vois un abri à vélos.

Je ne dois pas lui lâcher le bras pendant que nous montons l'escalier étroit, elle ne fait pas complètement confiance à ses talons. Nous sommes collés l'un contre l'autre, son parfum sent la violette. Elle me donne un coup de coude et s'excuse,

me donne un coup de sein, mais ne s'excuse pas.

Mona frappe à une large porte dont la peinture verte s'écaille. Une fille aux cheveux noirs remplis de petits rubans ouvre.

« Salut, ma belle ! » s'écrie-t-elle avant d'embrasser Mona. Puis elle me voit derrière. « C'est le peintre dont tu m'as parlé ? »

Elle m'embrasse sur les deux joues, se tourne de nouveau vers Mona, elle a l'air plus grave.

« Thomas est ici, quelque part, ce n'est pas moi qui l'ai invité. Mais je ne me vois pas trop le lourder... »

Mona se contente d'un hochement de tête, mais ne sourit plus.

« Comme tu es beau ! » me lance la fille, et j'ai l'impression qu'il s'en faut de peu qu'elle tende la main pour me pincer la joue.

Je comprends ce qu'elle veut dire quand nous arrivons dans le salon. Alors que les filles sont en robe, avec du rouge à lèvres et des paillettes sur les joues, la plupart des hommes portent des pulls en laine, des cardigans fatigués et des chemises délavées.

Les gens viennent embrasser Mona sur la joue, me serrent la main.

L'appartement dans lequel nous sommes est un dernier étage aux murs mansardés, dont le sol raboté est couvert de taches de peinture. J'essaie d'en déterminer les couleurs jusqu'à ce que Mona me prenne par le bras et que nous allions nous installer à une grande table au milieu de la pièce.

Nous mangeons de la viande froide, du fromage et quelques plats chauds que les gens ont apportés. Il n'y a pas de four dans l'appartement, me fait savoir ma voisine de droite. Ses incisives sont très écartées, et elle me raconte qu'elle écrit des poèmes. Ils ne sont pas destinés à être publiés, elle les écrit sur des cartes postales qu'elle abandonne sur les bancs publics.

Les bouteilles de vin se succèdent sur la table. L'homme en face de moi s'appelle Carl, je l'apprends grâce à une petite phrase anodine. Je suis presque certain que c'est un ex de Mona. Elle évite de croiser son regard, et plus il boit, plus il passe de temps à la regarder.

Il me sourit et remplit mon verre, me demande depuis combien de temps je suis à Berlin. Si je suis allé à la galerie noire, celle où il n'y a pas de lumière. Je lui réponds, et il sourit de plus belle.

Il en est à son sixième verre, moi à mon second, quand il me demande si j'aurai droit à un traitement spécial.

« Un traitement spécial ?

— Oui, ça arrive. »

Je le regarde sans comprendre.

« Parce que tu es turc. Je n'ai rien contre les Turcs, mais...

— Je n'ai jamais dit que j'étais turc. »

Il plante, d'autres mots lui tournicotent dans le crâne. Il boit une gorgée de vin rouge et s'apprête à parler quand nous entendons le bruit d'un couvert contre un verre. Au bout de la table, un homme s'est levé. Il porte des bretelles. Ses cheveux blonds pointent tous azimuts, comme s'il venait d'essuyer une tempête.

« Tu as trop bu, crie quelqu'un. Assieds-toi ! »

L'homme reste debout, frappe de nouveau sur son verre et attend que les gens aient compris qu'il ne s'assoira pas avant d'avoir pu exprimer son point de vue.

« J'espère que tout va s'effondrer dans quelques heures, commence-t-il en levant deux doigts croisés. Ils pourront garder leurs ordinateurs, leurs chaînes de télé, leurs fours à micro-ondes et leurs téléphones mobiles. »

Il renverse son verre de vin sans s'en rendre compte, sa voisine commence à essuyer avec sa serviette.

« J'ai acheté des boîtes de bouffe, ma cave est pleine.

— Tu ne te nourris déjà que de boîtes, crie quelqu'un. Allez, assieds-toi, maintenant, Hannes. »

Je suis dans le couloir devant les toilettes, ça fait dix minutes que la fille qui est dedans vomit. Je sens une main sur mon bras.

« Il faut qu'on y aille, maintenant », me fait savoir Mona.

Je pisse sous une porte cochère, et quand je ressors, elle a trouvé une voiture. Pas une avec un lumineux de taxi, mais un jeune homme dans une Honda Civic. Elle discute le prix avec lui. La moitié, l'entends-je dire. Il accélère, et Mona ajoute quelques marks.

Le conducteur a un drapeau arménien scotché sur la face interne de son pare-brise. Il a une petite danseuse sur son tableau de bord, qui remue les hanches au moment où il s'éloigne du trottoir. Mona lui dit que nous allons à la porte de Brandebourg.

« Nous arriverons à l'heure à la galerie, commence-t-elle en posant une main sur mon genou. Mais tu n'as pas envie d'y être seul à minuit avec Ulrich. C'est trop triste. »

Nous avons d'abord les premières petites rues pour nous seuls, puis nous débouchons dans une artère plus importante, et la circulation se densifie. Les voitures vont presque toutes dans la même direction que nous. Dix minutes plus tard, on ne peut plus avancer, la chaussée a été prise d'assaut par les piétons. Le conducteur se range sur le côté, éteint le moteur. Mona lui demande combien il veut pour rester.

« Rien, répond-il. Je veux voir ça. »

Nous partons dans la foule, il y a du monde partout. Mona tient ma main pour que nous ne soyons pas séparés. Les gens arrêtent tout à coup de marcher. Je lève les yeux, nous sommes devant le propylée et son quadrigé. Nous sommes entourés d'écrans géants et de projecteurs. Je n'avais encore jamais vu autant de monde. Quand le compte à rebours commence, il devient impossible d'entendre autre chose que des nombres, plusieurs centaines de milliers de personnes qui crient en chœur.

Trois, deux, un et un rugissement qui fait trembler le sol sous nos pieds.

« 2000 » clignote à présent sur les écrans géants.

Mona me dit quelque chose, mais je ne comprends pas quoi, tout le monde crie en même temps.

Elle me tire entre ses bras, m'embrasse sur la joue, le monde autour de nous

explose dans un déferlement de lumière. Le feu d'artifice est haut et assourdissant, il éclaire le ciel comme si nous étions en pleine journée, illumine les visages environnants en rouge et vert.

Nous restons jusqu'à ce que nos oreilles sifflent et que nos yeux piquent. Nous retrouvons notre chauffeur au coin de la rue, il crie dans son mobile. Je ne comprends pas les mots, mais je suppose que c'est *bonne année* en arménien.

Mona le convainc que s'il veut profiter de sa voiture cette nuit, c'est maintenant qu'il faut s'en aller.

Il est un peu plus d'une heure quand nous arrivons à la galerie. Il nous a fallu éviter les bouteilles brisées et les gens tombés dans la rue.

Il n'y a pas d'affiche sur la porte, le magasin n'est éclairé que par un néon. Je pose la main sur la porte, elle est ouverte.

« Ce qu'il peut être têtù ! grogne Mona. Je ne crois même pas qu'il ait fait de la pub. »

Nous avançons jusqu'aux portes d'acier, nous nous regardons, et j'ouvre.

Ulrich attend à l'intérieur.

« J'avais peur que vous ne veniez pas », déclare-t-il avec un grand sourire. La galerie derrière lui n'est pas vide. Il y a cinq ou six personnes dans la première pièce, des voix nous parviennent des deux autres. Il nous donne un catalogue et une flûte de champagne à chacun. Quand les verres sont vides, nous allons dans la chambre froide, Mona choisit la meilleure bouteille, nous la promenons avec nous comme si nous étions des invités :

« C'est du rouge carmin ? »

« Ça fait du bien de voir que certaines personnes continuent à travailler à la peinture à l'huile. »

Mona remplit nos verres.

« J'ai entendu dire qu'il peint avec les pieds, qu'il a perdu ses deux bras dans une fête foraine. »

D'autres personnes arrivent au cours de l'heure suivante, Ulrich leur serre systématiquement la main, et distribue ses catalogues.

Mona et moi essayons d'abord d'attraper un taxi, mais c'est impossible, alors nous rentrons à Kreuzberg.

Nous retrouvons ses amis au Wong, à l'origine un restaurant chinois, aujourd'hui une boîte de nuit. Très peu de choses ont changé, il y a toujours des dragons rouges aux murs, on n'a enlevé que quelques tables pour aménager une petite piste de danse et un DJ. Mona estime que nous devons essayer des boissons de toutes les couleurs, mais surtout des roses, c'est le nouvel an, après tout.

Nous sommes assis dans l'un des boxes. Au bout de quelques tournées, j'ai la permission d'offrir. Je régale pour toute la table. Je me promène avec tout l'argent que j'ai changé, mais je n'ai pas eu l'occasion de le dépenser.

J'arrête petit à petit d'être le garçon. Le garçon que Mona a amené. Ses amis me regardent toujours comme une créature étrange, exceptionnelle. Mais davantage comme la femme à barbe que comme un simple mineur qui fait l'école buissonnière. Plusieurs d'entre eux ont entendu parler de mon exposition, ils me

promettent de passer la voir un de ces jours. Mona se penche vers moi.

« Une fois qu'ils auront vu tes tableaux, ils voudront dire *Nous avons passé le nouvel an avec lui !* » Elle vide son verre. « On va en prendre d'autres roses. »

Nous buvons jusqu'à ce que le DJ ne passe plus que des chansons lentes, et les occupants de la piste de danse s'étreignent mais ne bougent plus les pieds. Les gens sont allongés dans les boxes.

Le soleil se lève au moment où nous sortons du bar.

« Mon canapé est au moins aussi valable que celui d'Ulrich », m'informe Mona. Nous croisons des gens aux yeux rougis, qui essaient de marcher droit. Mona et moi nous soutenons l'un l'autre. Elle n'habite pas loin.

Nous entrons dans son petit salon, et je sens la fatigue m'assaillir. Pas seulement celle de la journée ou de la nuit, mais celle de toute la semaine écoulée. Je cherche le canapé, mais je ne vois que quelques poufs autour d'une table vernie.

« J'ai menti, avoue Mona. Je n'ai pas de canapé. »

Elle fait passer sa robe par-dessus sa tête. Sa bouche a le goût de champagne, de boissons roses et de cigarettes.

Son corps est chaud, aucun genou ou aucun coude ne fait obstacle. Je sais maintenant que je me suis trompé, les grains de beauté de son visage, qui continuent sur la poitrine, ne sont pas une carte de la Micronésie. C'est une carte du ciel. Je vois la grande ourse, la petite ourse, le chariot.

Nous nous endormons entortillés dans les édredons et les draps.

Je ne sais pas depuis combien de temps je dors quand les rêves arrivent.

Je suis trop épuisé pour me secouer et me réveiller.

Dans mon rêve, je suis sur la rive, et je regarde les deux silhouettes dans le lac. Un garçon et un homme. Le garçon est penché sur l'homme, il l'empêche de se relever. Je vois les secousses qui traversent l'homme. Le corps qui lutte pour remonter, avoir de l'air. Puis le renoncement. Même d'ici, depuis la rive, je vois les yeux de mon père. L'homme dans l'eau, qui regarde le garçon. Je vois le calme sur son visage et le petit sourire, à travers l'eau verte.

Le garçon lâche alors l'homme. La silhouette qui reste sous le miroir de l'eau, qui dérive vers le centre du lac. Le garçon se dirige vers la rive, des plantes aquatiques se prennent dans ses vêtements, ne veulent pas céder, et sont arrachées. Le garçon trouve le sac dans le bois, couvert de branches. Ses mouvements sont raides, mécaniques. Il se déshabille, il porte plusieurs couches de vêtements trempés. Sa peau est très blanche dans le crépuscule. Le garçon sort des vêtements de rechange du sac, et se rhabille. Le sac est doublé de sacs en plastique, il range les vêtements mouillés dedans. Puis il se met en route. Je vois ses yeux, ils ne sont de loin pas aussi tranquilles que ceux de l'homme.

Je me réveille avec un goût d'eau froide de lac dans la bouche. J'appuie ma tête dans l'édredon, je hurle dedans. Mes larmes mouillent l'étoffe.

Je sens alors les bras de Mona autour de moi. Elle me serre, sa bouche contre mon oreille, elle me chuchote que ça va aller. Que tout va bien. Absolument tout va bien. Je sanglote, elle me serre contre elle, les bras autour de mon cou, les

jambes dans mon dos, j'y reste longtemps. Quand je recouvre l'usage de la parole, je lui fais savoir que je vais bientôt lui raconter une très longue histoire. Une histoire. Elle me caresse la tête. Demain, nous irons chercher mes affaires chez Ulrich.

Quand le sommeil revient, il est sombre, mais pas noir.

Je suis dans un café à un pâté de maisons de chez Mona.

Pour venir, j'ai enjambé des fusées de feux d'artifice usagées, il flotte toujours un parfum de soufre dans l'air.

C'est le téléphone qui m'a réveillé. Mona a grondé, et s'est couvert la tête avec son oreiller.

Le téléphone n'arrêtait pas de sonner, alors j'ai décroché.

Ulrich a rigolé à l'autre bout, il s'attendait à me trouver chez Mona.

Il m'a demandé si j'avais lu les critiques. Si ce n'était pas le cas, il ne voulait rien dire. Il fallait que je descende acheter des journaux, maintenant.

Sur la chaise à côté de moi, il y a un sachet de gâteaux et de croissants que je veux remonter à Mona. J'ai acheté un paquet de café fraîchement moulu, j'espère qu'elle a une cafetière électrique.

Les journaux sont devant moi.

Je ne les ai pas encore feuilletés, je n'en ai pas encore ouvert un seul. Je bois du café.

De l'autre côté de la vitrine, il y a la ville. Elle est grande et nouvelle. Je vais rester ici un moment.

Un grand merci à Jacob Søndergaard et à la maison d'éditions Rosinante.

DENOËL
& D'AILLEURS

9, rue du Cherche-Midi, 75278 Paris cedex 06

www.denoel.fr

Titre original :

Et Eventyr

© Jonas T. Bengtsson, 2011

Published by agreement with Salomonsson Agency

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2013

Jonas T. Bengtsson

À la recherche de la reine blanche

ROMAN TRADUIT DU DANOIS PAR ALEX FOUILLET

À six ans, Peter ne va pas à l'école. Son père et lui déménagent sans cesse et vivent en marge de la société. Que fuient-ils, de qui se cachent-ils ? Chaque soir, en guise de réponse, son père lui raconte les aventures d'un roi et d'un prince qui, comme eux, n'ont plus de maison et voyagent à travers le monde pour tuer une reine blanche.

Peter admire ce père un peu magique qui exerce tous les métiers, tantôt ébéniste, éclairagiste ou jardinier. Inconscient du danger, il l'accompagne comme dans un jeu, une vie sur mesure qui pourrait durer toujours...

Odyssée tragique et tendre, *À la recherche de la reine blanche* nous parle de survie, d'amour et de transmission.

Jonas T. Bengtsson est né en 1976. Il vit au Danemark, à Copenhague. Son roman *Submarino* (Denoël, 2011) a été porté à l'écran par Thomas Vinterberg, le réalisateur de *Festen*.

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DENOËL
Submarino, 2011

Cette édition électronique du livre *À la recherche de la reine blanche* de Jonas T. Bengtsson a été réalisée le 08 avril 2013 par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782207113066 - Numéro d'édition : 242192).

Code Sodis : N52531 - ISBN : 9782207113073 - Numéro d'édition : 242193

Le format ePub a été préparé par ePagine

www.epagine.fr

à partir de l'édition papier du même ouvrage.